

# **HISTOIRE D'ANNIBAL**

**PAR LE COMMANDANT EUGÈNE HENNEBERT.**

**OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.**

TOME TROISIÈME

PARIS – 1891

## **LIVRE SEPTIÈME. — L'APENNIN.**

**CHAPITRE PREMIER. — OPÉRATIONS EN CISPADANE.**

**CHAPITRE II. — DISCUSSION D'UN NOUVEAU PROBLÈME.**

**CHAPITRE III. — PASSAGE DE L'APENNIN TOSCAN.**

## **LIVRE HUITIÈME. — LA TOSCANE.**

**CHAPITRE PREMIER. — FIESOLE.**

**CHAPITRE II. — MOUVEMENT TOURNANT STRATÉGIQUE.**

**CHAPITRE III. — TRASIMÈNE.**

## **LIVRE NEUVIÈME. — L'OMBRIE.**

**CHAPITRE PREMIER. — ÉPILOGUE DE LA JOURNÉE DE  
TRASIMÈNE.**

**CHAPITRE II. — SPOLÈTE.**

## **LIVRE DIXIÈME. — LE LITTORAL ADRIATIQUE.**

**CHAPITRE UNIQUE.**

## **LIVRE ONZIÈME. — L'APENNIN MÉRIDIONAL.**

**CHAPITRE PREMIER. — ANNIBAL ET FABIUS.**

**CHAPITRE II. — LE VOLTURNO.**

**CHAPITRE III. — RETRAITE AUX FLAMBEAUX.**

**CHAPITRE IV. — CAMPOBASSO.**

## **LIVRE DOUZIÈME. — CANNES.**

**CHAPITRE PREMIER. — L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.**

**CHAPITRE II. — LE SITE DU CHAMP DE BATAILLE.**

**CHAPITRE III. — LE DÉSASTRE.**

**CHAPITRE IV. — UN DEUIL NATIONAL.**

**CHAPITRE V. — UNE PRÉTENDUE FAUTE MILITAIRE.**

## **LIVRE TREIZIÈME. — LA CAMPANIE.**

**CHAPITRE PREMIER. — MARCELLUS.**

**CHAPITRE II. — NAPLES.**

**CHAPITRE III. — NOLA.**

**CHAPITRE IV. — LES DÉLICIES DE CAPOUE.**

**CHAPITRE V. — CAPUA (CASILINUM) ET CUMÆ.**

**CHAPITRE VI. — CAMPAGNE DE L'AN 215 EN CISALPINE, EN SARDAIGNE, EN ESPAGNE, EN AFRIQUE ET EN MACÉDOINE.**

## **LIVRE QUATORZIÈME. — POUZZOLES ET TARENTE.**

**CHAPITRE PREMIER. — CAMPAGNES DE 214, 213 ET 212 EN ITALIE.**

**CHAPITRE II. — CAMPAGNES DE 214, 213 ET 212 EN SICILE, EN ESPAGNE, EN ILLYRIE ET EN AFRIQUE.**

## **LIVRE QUINZIÈME. — ROME.**

**CHAPITRE PREMIER. — MARCHE D'ANNIBAL DE SANTA MARIA (CAPOUE) SUR ROME.**

**CHAPITRE II. — RECONNAISSANCE DE LA PLACE.**

**CHAPITRE III. — RETRAITE DES CARTHAGINOIS.**

**CHAPITRE IV. — CAMPAGNE DE 211 EN SICILE, EN ESPAGNE ET EN GRÈCE.**

**LIVRE SEIZIÈME. — VENOSA.**

**CHAPITRE PREMIER. — CAMPAGNES DE 210, 209 ET 208 EN ITALIE.**

**CHAPITRE II. — CAMPAGNES DE 210, 209 ET 208 EN ESPAGNE, EN SICILE, EN AFRIQUE, EN SARDAIGNE ET EN GRÈCE.**

**LIVRE DIX-SEPTIÈME. — LE MÉTAURE.**

**CHAPITRE PREMIER. — AGRIMONTE ET CANOSA.**

**CHAPITRE II. — ITINÉRAIRE D'ASDRUBAL D'ESPAGNE EN ITALIE.**

**CHAPITRE III. — OPÉRATIONS D'ASDRUBAL EN CISALPINE.**

**CHAPITRE IV. — LA MORT D'ASDRUBAL.**

**CHAPITRE V. — CAMPAGNE DE 207 EN ESPAGNE, EN AFRIQUE ET EN GRÈCE.**

**LIVRE DIX-HUITIÈME. — LE MILANAIS ET LES « GRANDES PLAINES » D'AFRIQUE.**

**CHAPITRE PREMIER. — LES LIGNES DE CAPO DI NAO (LACINIUM).**

**CHAPITRE II. — MAGON EN CISALPINE.**

**CHAPITRE III. — CAMPAGNES DE 206, 205, 204 ET 203 EN ESPAGNE, EN MACÉDOINE, EN SICILE ET EN AFRIQUE.**

**CHAPITRE IV. — RAPPEL D'ANNIBAL EN AFRIQUE.**

**LIVRE DIX-NEUVIÈME. — ZAMA.**

**CHAPITRE PREMIER. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE DE 202.**

**CHAPITRE II. — LE SITE DU CHAMP DE BATAILLE DE ZAMA.**

**CHAPITRE III. — LA BATAILLE DE ZAMA.**

**LIVRE VINGTIÈME. — ANNIBAL À CARTHAGE.**

**CHAPITRE PREMIER. — LE TRAITÉ DE PAIX.**

**CHAPITRE II. — ANNIBAL SOFF'ÈTE DE LA RÉPUBLIQUE.**

**LIVRE VINGT ET UNIÈME. — CAMPAGNES D'ORIENT.**

**CHAPITRE PREMIER. — LA SYRIE.**

**CHAPITRE II. — LA CRÈTE ET L'ARMÉNIE.**

**CHAPITRE III. — L'ASIE MINEURE.**

**LIVRE VINGT-DEUXIÈME. — LA MORT D'ANNIBAL.**

**CHAPITRE UNIQUE.**

**ÉPILOGUE.**

## LIVRE SEPTIÈME. — L'APENNIN

### CHAPITRE PREMIER. — OPÉRATIONS EN CISPADANE.

Le drame de la Trebbia allait avoir un épilogue sinistre.

A l'heure où se terminait la bataille, les torrents de pluie et de neige qui tombaient depuis le matin redoublèrent tout à coup de violence. Un vent furieux s'étant élevé, des tourbillons de flocons épais enlacèrent les combattants et les fouettèrent au visage.

Aux horreurs de la lutte succédèrent les horreurs de la tempête, comme si le ciel eût voulu punir les partis en présence des fureurs auxquelles ils venaient de se livrer. La nuit vint — nuit terrible ! — qui mêla vainqueurs et vaincus et les fit trembler ensemble sous la main des dieux en courroux ! Cette tourmente dura de longues heures, puis, au moment où s'apaisaient un peu les éléments déchaînés, le froid — un froid intense — vint saisir ce monde éperdu<sup>1</sup>. Glacés, gelés, paralysés par l'invisible ennemi, les Romains oubliaient leur désastre ; les Carthaginois, morfondus, ne songeaient plus à se réjouir de leur victoire.

La triste issue de la journée du Tessin n'avait pas jeté un trop profond désespoir dans l'âme des défenseurs de Rome<sup>2</sup>. Il n'en fut pas de même après la Trebbia. A la nouvelle de cette deuxième défaite, les citoyens, consternés, ne purent se défendre d'un vif sentiment de terreur<sup>3</sup>. Le peuple affolé crut voir arriver sous ses murs les têtes de colonnes carthaginoises. On prit le deuil, on courut se prosterner au pied des autels élevés aux divinités tutélaires. Chacun sentait la patrie en danger.

Cependant, après quelques moments de trouble, les Romains recouvrèrent un peu de leur sang-froid. Ce peuple, qui dut sa puissance à la fermeté de son caractère, eut la sagesse de faire d'utiles réflexions touchant les événements qui venaient de s'accomplir et de prendre d'urgence des mesures de salut.

Quelques sénateurs s'attachaient à donner au public une explication de la catastrophe, à en atténuer à ses yeux la honte. Ce n'est point l'ennemi qui nous a vaincus, disaient-ils, c'est la rigueur exceptionnelle de l'hiver<sup>4</sup>.

Si louable que fût l'intention, de tels commentaires n'obtenaient ni succès ni créance. Non, répondait la majorité du Sénat, ce n'est pas seulement un rigoureux hiver qui vient de nous accabler, de réduire à néant nos légions : ce coup si douloureux a été frappé par des mains habiles. Notre désastre est l'œuvre d'un grand capitaine<sup>5</sup>, que secondent admirablement des gens de guerre accomplis<sup>6</sup>. Ce sont des hommes venus d'Afrique, habitués au climat des pays brûlés par le soleil, ce sont des Carthaginois qui ont su détruire nos forces et

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXVIII.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXV. — Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXV.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXIX. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXI.

faire tourner à notre ruine l'effet du froid cruel d'un hiver d'Italie<sup>1</sup>. Voilà ce qu'il faut savoir reconnaître en toute humilité.

Constatons, il le faut, la supériorité de notre adversaire. Cela fait, plus de lamentations stériles ! Sachons résolument opérer un retour sur nous-mêmes, faire notre examen de conscience et mesurer sans crainte l'étendue de nos fautes.

Nous vivions trop sur notre vieille réputation ; nous n'avions plus de troupes solides. Où sont nos généraux ? Où sont les hommes capables de nous mener à la victoire ? Personne, nous n'avons plus personne. Une longue paix nous a perdus. Depuis vingt ans, depuis la fin de la première guerre punique, nous avons négligé d'entretenir nos forces. Aujourd'hui, nous sommes insuffisants ; nous n'entendons plus rien aux choses de la guerre<sup>2</sup>.

En vue de manifester officiellement la part qu'il prenait à la douleur publique, le Sénat décida qu'il ne serait point accordé de récompenses à l'occasion des événements qui venaient de s'accomplir en Cispadane. Un jeune patricien, dont la conduite avait été jugée digne d'éloges, refusa la couronne civique, afin de bien affirmer le deuil de sa patrie<sup>3</sup>. L'exemple est bon à méditer.

Les sénateurs envisagèrent ensuite avec calme la situation faite à la République. On discuta longuement ; on formula des appréciations diverses. Finalement, il fut reconnu que cette situation, si douloureuse qu'elle pût paraître, était loin d'être désespérée. La puissance de Rome ne se sentait pas encore ébranlée d'une façon sérieuse. Les défaites de Scipion et de Sempronius ne lui avaient pas fait perdre plus de 40.000 hommes. La Cisalpine, il est vrai, sauf Plaisance et Crémone, semblait devoir lui échapper à bref délai, mais elle pouvait encore lever 800.000 hommes dans l'Italie centrale et la Grande-Grèce. Elle n'était donc pas à court de défenseurs. D'autre part, un événement inattendu venait, fort à propos, jeter un baume sur les blessures profondes faites à l'amour-propre national. Il arrivait d'excellentes nouvelles de l'Espagne. Cneus Scipion s'y était signalé par d'éclatants succès.

On se rappelle que Cneus avait pris à Marseille le commandement des forces de son frère Publius. Ces troupes, qui venaient d'opérer dans la vallée du Rhône, il les avait débarquées à Ampurias ; et, parti de cette base, il s'était résolument jeté en Catalogne. Ses dépêches annonçaient au Sénat que cette province entière venait de faire sa soumission ; que Hannon, le lieutenant d'Annibal, était son prisonnier ; qu'Asdrubal avait en vain passé l'Èbre à l'effet de rétablir ses affaires compromises. Cneus ajoutait que, avant de prendre ses quartiers d'hiver à Tarragone, il avait été assez heureux pour tirer de sa victoire d'heureuses conséquences ; que les magasins de l'armée carthaginoise étaient tombés en son pouvoir ; qu'Annibal avait, par conséquent, perdu sa base d'opérations. Tout marchait donc à souhait en Espagne.

L'espoir revint au cœur des citoyens de Rome. Il ne s'agissait plus que de parer au danger qui menaçait de près la péninsule italique. Quelles dispositions défensives convenait-il de prendre ?

L'armée carthaginoise était maîtresse des deux rives du Pô.

---

<sup>1</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>2</sup> Végèce, *Inst. rei milit.*, I, xxviii. Cf. Saint-Evremond, *Réflexions sur les différents génies du peuple romain*.

<sup>3</sup> Plin, *Hist. nat.*, VII, xxix, et XVI, v.

Restait la ligne de l'Apennin. Fallait-il la défendre ? Une telle opinion pouvait trouver faveur auprès des Romains d'un autre âge<sup>1</sup>, mais les contemporains d'Annibal ne pensèrent pas qu'une telle ligne pût se prêter à des opérations utiles. L'obstacle ne leur parut pas sérieux<sup>2</sup>. Ils estimèrent que, au lieu de défendre les passages de la chaîne, mieux valait attendre et recevoir l'ennemi à son débouché dans les plaines de la Toscane<sup>3</sup>.

Dans cet ordre d'idées, sans renoncer absolument à la défense des cols, le gouvernement de Rome prescrivit des concentrations de troupes au pied du versant sud de la chaîne apennine<sup>4</sup>. En conséquence, il fut formé d'importants magasins d'approvisionnements en Toscane et sur l'Adriatique<sup>5</sup>. Les forces dont on décrétait la mobilisation durent se répartir en deux corps. Les consuls appelés à en prendre le commandement furent invités à établir leurs quartiers généraux : l'un, à Arezzo<sup>6</sup> ; l'autre, à Rimini<sup>7</sup>. Enfin, il fut décidé qu'un troisième corps d'armée se concentrerait aux environs de Lucques<sup>8</sup>.

Cependant, que se passait-il en Cisalpine, et qu'étaient devenus les débris des deux armées consulaires si complètement battues à la Trebbia ? Echappé, non sans peine, à la poursuite de la cavalerie carthaginoise, Sempronius s'était jeté dans l'Apennin et en avait franchi la chaîne<sup>9</sup>. Il ne s'était cru en sûreté qu'au pied du versant sud de l'obstacle<sup>10</sup>. Pour Scipion, qui était parvenu à sauver du désastre une dizaine de mille hommes<sup>11</sup>, il avait battu en retraite sur Plaisance<sup>12</sup> ; mais là, ne se sentant pas assez en sûreté, il avait passé le Pô<sup>13</sup> et s'était porté sur Crémone<sup>14</sup>, où les débris de ses forces avaient enfin trouvé refuge.

A la guerre tout succès se paye, et fort cher quelquefois. Annibal n'avait obtenu le sien qu'au prix d'un sang dont il devait nécessairement se montrer avare ; il avait perdu nombre d'hommes<sup>15</sup>.

Heureusement pour lui, le total ne comprenait qu'un chiffre restreint de combattants venus d'Espagne ou d'Afrique. Pour ménager les vieilles troupes qui formaient sa réserve, le jeune général avait surtout fait donner des Gaulois.

---

<sup>1</sup> Tacite, *Hist.*, III, XLII et L.

<sup>2</sup> Negri, *Storia politica*.

<sup>3</sup> ... les Romains crurent devoir l'attendre (Annibal) dans les plaines, et ils préférèrent voir leur armée détruite par l'ennemi, dans des lieux où du moins ils pouvaient le vaincre, que de la conduire sur les montagnes où l'âpreté des lieux l'aurait détruite. (Machiavel, *Discours sur Tite-Live*.)

<sup>4</sup> Appien, *De bello Annibalico*, VIII.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXV.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXX. — Tite-Live, XXII, III.

<sup>7</sup> Polybe, III, LXXXVI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>9</sup> Tite-live, XXI, LVII. — Quelques commentateurs pensent que la retraite précipitée de Sempronius s'est opérée par le col de Pratoreno, l'un des passages de la Garfagnane. (Pellegrino Paolucci, *La Garfagnalla illustrata*, Modène, 1720.) — C'est un passage que devaient ultérieurement pratiquer Marius, Sylla, César, Roscius, la comtesse Mathilde, Alexandre III, fuyant la persécution de Barberousse, etc.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>11</sup> Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>12</sup> Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXI, LVI. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>15</sup> Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

Quantité de ces Cisalpins étaient hors de combat<sup>1</sup>. Dans les grands drames militaires, les rôles de victimes sont toujours tenus par des alliés. C'est la loi, une loi dont le texte est à méditer par toute puissance qui songe à contracter avec plus fort qu'elle une alliance quelconque, offensive ou défensive.

Cette rude journée coûtait aux Carthaginois une multitude de chevaux d'armes et d'animaux de bât du train des équipages<sup>2</sup>, mais la perte la plus sensible qu'eût faite Annibal était celle de la presque totalité de ses éléphants de guerre. A l'exception d'une seule<sup>3</sup>, les malheureuses bêtes nées sous le ciel d'Afrique avaient succombé aux atteintes du froid qui venait de sévir. Comment pourvoir au remplacement de ces précieux combattants auxiliaires ? L'armée punique ne communiquait encore avec Carthage que par les voies de terre, c'est-à-dire par l'Espagne. Or la Catalogne venait, comme on l'a vu, de tomber aux mains de Cneus Scipion.

D'autre part, la victoire était assez brillante pour impressionner vivement l'ardent esprit des Cisalpins et conquérir aux Carthaginois d'importants contingents de mercenaires. Des Boïes, des Insubres, des Ligures, accoururent prendre du service sous les drapeaux d'Annibal, et l'envahisseur de l'Italie se vit bientôt à la tête d'une armée de 90.000 hommes. C'est dans ces conditions qu'il prit ses quartiers d'hiver en Cispadane<sup>4</sup>.

En quel point de cette région établit-il son quartier général ?

Il serait difficile de le dire, car on ne possède à cet égard que des données extrêmement vagues. Appien se borne à dire, en effet, que les Carthaginois campaient ou bivouaquaient [sur les rives du Pô](#)<sup>5</sup>. Mais, si l'on observe que Scipion occupait alors Crémone et Plaisance<sup>6</sup>, on est en droit d'admettre qu'Annibal a fait choix d'une position dont le site lui permît de surveiller à la fois ces deux places. Nous estimons qu'il a dû se placer, rive droite, à mi-distance entre elles. Voilà un premier lieu géométrique du point à déterminer.

On sait, d'autre part, que, au retour de certaine expédition, les Carthaginois ont assis leurs campements sur des positions sises à dix milles, soit une quinzaine de kilomètres de Plaisance<sup>7</sup>. Voilà un second lieu qui, par intersection avec le premier, donne approximativement le point cherché. Telles étaient vraisemblablement les situations respectives des adversaires en présence. Scipion ne disposait, on le sait, que d'une dizaine de mille hommes, pour la plupart blessés ou éclopés. Ces forces, d'effectif restreint, étaient appuyées de quelques alliés demeurés fidèles<sup>8</sup>.

A cheval sur le Pô, il n'avait rien à craindre derrière les murailles de Crémone et de Plaisance, dont le système formait double tête de pont. Ces places étaient défendues par Sergius, gouverneur des plus énergiques<sup>9</sup>. Mais il lui était difficile de faire un pas hors de son camp retranché, car la cavalerie légère et les

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXIV.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXVII et LXXVIII. — Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>6</sup> Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>8</sup> Des Cénomans et des Vénètes. Ces peuples servaient sous les enseignes de Rome, avant l'arrivée d'Annibal en Cisalpine. Strabon, V, I, 9.

<sup>9</sup> Plin, *Hist. nat.*, VII, XXIX.

éclaireurs d'Annibal battaient, de toutes parts, l'estrade autour de ce camp<sup>1</sup>. Le consul se trouvait bloqué, enserré dans un cercle de fer. Tous ses convois étaient interceptés. Il ne lui restait, pour assurer le service de ses subsistances, d'autre ressource que l'usage des communications fluviales. La batellerie du Pô lui apportait encore quelques vivres<sup>2</sup>.

Annibal se proposa de couper à son adversaire ce dernier moyen de ravitaillement. Résolution prise, il commença par ordonner l'attaque d'un *emporium*<sup>3</sup> voisin de ses cantonnements.

Ce *marché fortifié*<sup>4</sup> faisait, en même temps, office de havre et d'escale pour la navigation du Pô<sup>5</sup>. Situé près de Plaisance<sup>6</sup> et solidement fortifié<sup>7</sup>, le point était occupé par une bonne garnison<sup>8</sup>.

Le général carthaginois s'y porta la nuit avec des détachements de cavalerie et d'infanterie légère ; mais, les sentinelles romaines ayant donné l'éveil, la tentative de surprise échoua. Au jour, il eut affaire aux légions du consul, arrivées sur les lieux en hâte.

Un engagement eut lieu. Les cavaleries romaine et carthaginoise se sabrèrent et, durant ce combat, Annibal fut blessé<sup>9</sup>. Cette attaque infructueuse de l'escale fortifiée des environs de Plaisance se rapporte vraisemblablement à l'un des premiers jours de janvier de l'an 217.

A quelque temps de là, bien que sa blessure fût à peine cicatrisée, Annibal entreprit de frapper pareil coup de main sur un autre *emporium*<sup>10</sup>, également muni de bonnes défenses<sup>11</sup>. C'était un poste que les Romains avaient établi lors de leurs dernières expéditions contre les Gaulois<sup>12</sup>, et qui, comme Casteggio, leur servait de magasin d'approvisionnements. Ce marché, sous les murs duquel s'étaient réfugiés une foule de paysans<sup>13</sup>, est désigné par Tite-Live sous le nom de *Victumviæ*<sup>14</sup>. Quelle était la situation de ce point, où les consuls avaient sans doute concentré leurs vivres et munitions ? La *Tabula Isleana* le place à l'intérieur du sinus en forme d'oméga que dessine le Pô vis-à-vis de Crémone.

Le colonel Macdougall le prend *sur les frontières de la Ligurie*<sup>15</sup>. Bien qu'elle ne comporte qu'une indication vague, l'expression nous paraît plausible, attendu que, au moment de la prise du magasin romain, Annibal est sur le point de

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXV. — Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXI, LVII. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXI, LVII. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>14</sup> *ad Victumvias* (Tite-Live, XXI, LVII.) — Ne vaut-il pas mieux lire, avec le colonel Macdougall (*The Campaigns of Hannibal*, chap. II), *Vicumviæ* et introduire au texte de Tite-Live la correction : *ad vicum viæ* ? Cf. *Vicus viæ longæ* (Santia) ap. Jacopo Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, Turin, 1766.

<sup>15</sup> Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

tenter une opération en Ligurie<sup>1</sup>. Peut-être le marché fortifié dont il s'agit occupait-il l'emplacement de Fornovo (*Forum novum*).

Les Carthaginois marchèrent sur ce poste, qui interceptait leurs communications avec la Ligurie et dont ils avaient résolu l'attaque<sup>2</sup>. Le chemin leur en fut barré par les bandes de paysans qui campaient à ses abords. Mais que pouvait contre un détachement de troupes régulières un ramassis de gens de toute espèce, venant de tous pays ? Un tel troupeau, bien qu'il fût gros d'environ 35.000 hommes<sup>3</sup>, fut vite dispersé par le petit corps de siège d'Annibal. Le lendemain, le poste capitula, et reçut aussitôt garnison carthaginoise<sup>4</sup>. La date de cet événement peut se rapporter approximativement au 15 janvier 217.

Appuyés de ce fort de *Victumviœ*, les Carthaginois tentèrent, dès les premiers jours du printemps<sup>5</sup>, le passage de l'Apennin.

Nous admettons sans difficulté qu'ils ont alors pris la route de Lunigiane, c'est-à-dire le *val du Taro*<sup>6</sup>.

L'entreprise ne devait point réussir.

On a vu que le gouvernement de Rome avait ordonné la concentration d'un corps d'armée aux environs de Lucques. Ce corps était placé sous le commandement de Sempronius, qui était parvenu, comme on sait, à opérer, tant bien que mal, une retraite après sa défaite de la Trebbia<sup>7</sup>. Suivant les instructions qu'il avait prises à Rome<sup>8</sup>, le consul se porta à la rencontre d'Annibal<sup>9</sup>, et se mit en mesure de défendre vigoureusement le col de Pontremoli<sup>10</sup>. Marchant en sens inverse l'une de l'autre, les deux colonnes devaient nécessairement s'entrechoquer. Tite-Live a fait mention de rengagement, dont il méconnaît d'ailleurs singulièrement les circonstances de temps et de lieu<sup>11</sup>. La scène se passe aux environs du col. Les adversaires ont établi leurs retranchements à 3.000 pas (4 kil. 437) de distance. Annibal met en ligne 12.000 hommes d'infanterie, 5.000 hommes de cavalerie. Le combat s'engage, se poursuit toute une journée sans résultats décisifs, et n'aboutit qu'à la perte d'un millier d'hommes de part et d'autre<sup>12</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXI, LVII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXI, LVIII. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>6</sup> Telle est l'opinion de divers commentateurs italiens, notamment de Pellegrino Paolucci (*op. cit.*) et de M. le comte Pallastrelli, de Plaisance.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXI, LIX. — Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>9</sup> Zonaras, VIII, xxiv.

<sup>10</sup> Wijnne, *Quæstiones criticæ*, cap. XI. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, xv. — Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

<sup>11</sup> Tite-Live (XXI, LVIII et LIX) a sans doute tiré ses informations des écrits de Fabius Pictor ou de Cælius, car Polybe garde, à cet égard, un silence absolu ; il entache, d'ailleurs, son récit de confusions bizarres. Le texte de Zonaras, malheureusement trop laconique, est de beaucoup plus rationnel.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXI, LIX. — Zonaras (VIII, xxiv) accuse des pertes plus considérables.

Il est probable que la lutte eût repris le lendemain sans un incident inattendu, celui d'une violente bourrasque qui sépara les combattants<sup>1</sup>. Les colonnes carthagoises eurent fort à souffrir de la pluie, du vent, de la neige, surtout du froid<sup>2</sup>. Après deux jours de résistance aux coups de la tourmente, Annibal dut s'avouer vaincu<sup>3</sup>. Rebroussant chemin, il descendit le versant nord de la chaîne apennine<sup>4</sup>, revint en Cispadane, et rétablit son quartier général à une quinzaine de kilomètres de Plaisance<sup>5</sup>, pour y passer, bon gré mal gré, le reste de l'hiver.

Les longs jours d'un repos forcé dans les marécages d'un pays glacial<sup>6</sup>, il les consacrait à la préparation du succès de sa prochaine campagne. Il s'attachait surtout à se concilier l'esprit des populations italiotes et mettait, dans ce but, tous les moyens en œuvre.

Un fait, enregistré par l'histoire, permet de saisir l'esprit de sa manière politique. Les Carthagois avaient fait nombre de prisonniers au Tessin, à la Trebbia, sous Plaisance, à *Victumviœ*, au col de Pontremoli. Annibal tenait les captifs romains étroitement enfermés et ne leur donnait pour vivre que le strict indispensable ; il témoignait, par contre, aux alliés de Rome une mansuétude excessive. Un jour, il rassembla ceux-ci pour leur déclarer qu'il n'était point venu leur faire la guerre, mais combattre, dans leur intérêt, les Romains ; qu'ils devaient, s'ils étaient raisonnables, rechercher son amitié, puisqu'il n'avait fait, lui, cette expédition que pour rendre à des opprimés leur indépendance, pour leur restituer les villes et les terres que d'avidés conquérants leur avaient enlevées. Cela dit, il les renvoya sans rançon.

Par ces discours et ces actes, il cherchait à attirer à lui tous les Italiotes, à les soustraire à l'influence romaine, à aigrir le ressentiment de ceux que l'ambitieuse République avait dépouillés de quelque ville, de quelque port ou place maritime.

Malgré tant d'efforts ingénieux, de souplesse et d'habileté, sa situation n'était pas toujours exempte d'embarras ; elle lui causait même assez souvent de sérieuses inquiétudes. La plus grande difficulté qu'éprouve le chef d'une armée opérant dans un pays dont il veut se concilier l'esprit est d'y faire vivre ses troupes sans l'épuiser ; d'y assurer le bien-être du soldat sans exciter le mécontentement des habitants. *Vouloir appeler, dit Napoléon, une nation à la liberté, à l'indépendance ; vouloir que l'esprit public se forme au milieu d'elle, qu'elle fournisse des troupes, et lui enlever, en même temps, ses principales ressources sont deux idées contradictoires, et c'est dans leur conciliation que consiste le talent.*

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXI, LVIII. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XIV. — Zonaras, VIII, xxiv. — L'Apennin septentrional est affecté d'un climat rude, qui, maintes fois, a contrarié des passages de corps de troupes (Tacite, *Hist.*, III, LIX). En 1859, le 5e corps de notre armée d'Italie était condamné à une marche extrêmement pénible, à raison du débordement des torrents.

<sup>2</sup> Tite-Live (XXI, LVIII) nous a laissé des effets de cette tempête un tableau magistral, que Paul Orose (IV, XIV) résume en quelques lignes. C'est dans l'Apennin que tous deux font périr de froid le reste des éléphants carthagois, moins un. Tous deux sont, à cet égard, en désaccord avec Polybe, qui place l'événement de cette perte *immédiatement* après la journée de la Trebbia. Cette divergence, qu'il convenait de signaler, est, il faut le dire, sans importance.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, I.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXI, LVIII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXI, LIV.

Malgré son talent incontestable, Annibal vivait péniblement en Cisalpine : il y avait affaire à des gens difficiles à manier. Rien, dit Amédée Thierry, n'égalait dans les hasards du champ de bataille l'audace et le dévouement du soldat gaulois ; mais, sous la tente, il n'avait ni l'habitude ni le goût de la subordination. La hauteur des conceptions d'Annibal surpassait son intelligence ; il ne comprenait la guerre que telle qu'il la faisait lui-même, comme un brigandage hardi, rapide, dont le moment présent recueillait tout le fruit. Il aurait voulu marcher sur Rome immédiatement, ou du moins aller passer l'hiver dans quelqu'une des provinces alliées ou sujettes de la République, en Étrurie ou en Ombrie, pour y vivre à discrétion dans le loisir et la licence.

Annibal essayait-il de représenter qu'il fallait ménager ces provinces, afin de les gagner à la cause commune, les Cisalpins éclataient en murmures ; les combinaisons de la prudence et du génie ne paraissaient à leurs yeux qu'un vil prétexte pour les frustrer Il d'avantages qui leur étaient légitimement acquis.

Le fait du retour d'Annibal en Cispadane, après son infructueuse tentative du passage de l'Apennin, eut pour effet de porter à son comble l'exaspération des Gaulois. Depuis longtemps, alléchés par l'espoir d'un ample butin, ces populations cisalpines se plaignaient de ce qu'on ne les conviait pas plus vite au pillage de la Péninsule. Voyant, au contraire, leur territoire passer à l'état de théâtre d'opérations de guerre, elles en conçurent un vif ressentiment et, reportant leur vieille haine des Romains aux Carthaginois, accusèrent Annibal de méditer la conquête du pays où cantonnaient ses troupes. En conséquence, elles résolurent sa perte. Il s'ourdit des complots ; des tentatives d'assassinat se dessinèrent. Le jeune général ne parvint à se soustraire aux dangers qui le menaçaient que moyennant des précautions extrêmes et son recours à d'ingénieux expédients.

Un de ces procédés originaux mérite d'être mentionné. On dit que, pour déjouer les fauteurs d'attentats qui ne cessaient de le poursuivre jusqu'en son quartier général et sous sa tente, il dut faire usage d'une série méthodique de travestissements. Changeant, à chaque instant, d'habits et de coiffures, il se faisait, tour à tour, une physionomie de jeune homme ou de vieillard ; il prenait l'aspect et la tournure d'un personnage de condition obscure ou noble<sup>1</sup>. Ses déguisements variés le rendaient, aux yeux de tous, méconnaissable.

Enfin, sonna l'heure tant attendue de la reprise des hostilités.

Un temps magnifique invitait les Carthaginois à s'éloigner de cette Cispadane, où ils avaient tant souffert. Annibal s'empressa de donner l'ordre du départ.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live, XXII, I. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

## CHAPITRE II. — DISCUSSION D'UN NOUVEAU PROBLÈME.

Annibal va passer de Cispadane en Étrurie, des rives du Pô sur celles de l'Arno. Il est sur le point de franchir l'Apennin.

Ici se pose un nouveau problème. Quelle route a-t-il prise ?

Cette route, il faut le dire, semble, comme celle des Alpes, s'être refermée sur lui, sans nous laisser de traces absolument certaines de son passage.

Les commentateurs sont d'abord loin d'être d'accord touchant le chemin parcouru en Cispadane, au pied du versant nord de l'Apennin septentrional. Les uns admettent que, parti des environs de Plaisance, Annibal est allé à Parme ; les autres, à Modène.

Ceux-ci le font marcher jusqu'à Bologne ; ceux-là, jusqu'à Faenza.

D'aucuns, enfin, ne l'arrêtent qu'à Forli. Voilà cinq points, à chacun desquels correspondent un ou plusieurs tracés d'itinéraire à travers la montagne. Il suit de là que le problème du passage de l'Apennin a reçu des solutions diverses, et l'on distingue, à ce sujet, huit systèmes principaux, savoir :

1. Système du Col de Pontremoli ;
2. ————— Pas de Pratoreno ;
3. ————— Col de Fiumalbo ;
4. ————— Col de Porretta ;
5. ————— Col des Filigares ;
6. ————— Pas de Borgo San-Lorenzo ;
7. ————— Pas de Dicomano ;
8. ————— Col de Chiusi.

Selon le premier système, les Carthaginois auraient suivi le tracé connu des anciens sous le nom d'*iter a Parma Lucam*<sup>1</sup>, c'est-à-dire remonté le val du Taro jusqu'à Pontremoli, chef-lieu de la Ligurie *Apuane*. Ils seraient descendus de là en Lunigiane ou vallée de la Magra. C'est le chemin de Charles VIII en 1494, de Macdonald en 1799, et aussi celui du cinquième corps de notre armée d'Italie en 1859. Cette voie satisfait, suivant Paolucci<sup>2</sup>, à toutes les conditions du problème, et le général Raffaele Cadorna semble aujourd'hui l'admettre<sup>3</sup>. Pier Vettori<sup>4</sup> n'est pas hostile à ce système dit de Pontremoli ou de la Lunigiane. Toutefois, il propose concurremment un autre tracé passant par la vallée de la Secchia (*passo di Pratoreno*) et la *Garfagnane* ou vallée du Serchio. Le colonel Macdougall adopte vraisemblablement cette dernière solution<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Voyez notre tome II, livre VI, chapitre II.

<sup>2</sup> Pellegrino Paolucci, *La Garfagnana illustrata*, Modène, 1720.

<sup>3</sup> Général Raffaele Cadorna, Ordre du jour du 20 juin 1864.

<sup>4</sup> *Viaggio di Annibale per la Toscana*, Naples, 1780.

<sup>5</sup> Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, Londres, 1858.

Le troisième système, jadis préconisé par Villani et Bartolomeo Scala, consiste en un itinéraire qui, partant des environs de Modène<sup>1</sup>, se poursuit par la *Frignane*, le col de Fiumalbo, Pistoja et Prato.

Suivant d'autres commentateurs formant un quatrième groupe, Annibal se serait avancé jusqu'aux abords de Bologne, d'où il se serait élevé sur le versant nord jusqu'au col de Porretta. De là, il serait descendu sur Florence, par Pistoja et Prato, festonnant ainsi le tracé du chemin de fer et se branchant à Pistoja sur le tracé du troisième système.

Mais, de même que Modène, Bologne sert de tête de ligne à deux solutions : celle qu'on vient de voir et une seconde, impliquant un passage par le col des Filigares. Telle est le cinquième système. Capsoni, qui se prononce pour le *Bolonois*<sup>2</sup>, est nécessairement partisan dudit cinquième, sinon plutôt du quatrième tracé.

Ceux qui prônent le sixième système admettent que les colonnes carthagoises ont poussé en Cispadane jusqu'aux environs de Faenza ; que là elles se sont jetées dans la vallée du Lamone ; qu'elles ne se sont guère écartées de la route dite, par les Romains, *via Faventina* ; qu'elles sont passées sous Borgo San-Lorenzo ; enfin, qu'elles ont descendu le versant sud par la vallée du Sieve. Telle est l'opinion de Guazzesi<sup>3</sup>, conforme à celle du commentateur que Pasquale Amati appelle l'*Académicien*<sup>4</sup>.

Il est un septième système, suivant lequel Annibal aurait marché en plaine jusqu'à Forli. Là, il se serait porté, par la vallée du Montone, sur Rocca San-Casciano. Il aurait traversé la région occupée par les *saltus Galliani* de Pline et rejoint, à Dicomano, sur le Sieve, la voie du sixième système, *via Faventina*.

Enfin, suivant les partisans de la huitième solution, la ligne d'opérations d'Annibal se serait mariée à la vallée du Ronco jusques aux sources du Savio. De là, par Chiusi Nuovo, les Carthagoises auraient gagné le *val di sopra* de l'Arno. Préconisée par Holstein<sup>5</sup> et par Amati<sup>6</sup>, cette solution comporte adoption de la route que l'antiquité romaine désignait sous les dénominations concordantes de *via Gallica*, *via Sapinia*, *via Clusentina*.

Ainsi que Modène et Bologne, Forli fait, on le voit, fonction de double tête de ligne.

Avant de prendre parti pour l'un ou l'autre de ces systèmes, il est indispensable d'élucider une question subsidiaire, mais de haute importance. Il s'agit de savoir si les marais que va bientôt couper la ligne d'opérations carthagoise s'étendent

---

<sup>1</sup> Modène est ainsi l'origine de deux routes se développant à la descente : l'une, par la Garfagnane ; l'autre, par la Frignane.

<sup>2</sup> P. Severino Capsoni, *Memorie storiche della regia città di Pavia*, 1782. — Pour M. Jacques Maissiat, on ne saurait dire s'il fait un choix quelconque entre les deuxième, troisième, quatrième et cinquième systèmes. L'expression de son opinion est très vague : *Annibal*, écrit-il, *va sortir de la Gaule, en franchissant les Apennins au sud de Modène et de Bologne, pour entrer par Fésules (sic) près de Florence.* (Jacques Maissiat, *Annibal en Gaule*, Paris, Didot, 1874.)

<sup>3</sup> Lorenzo Guazzesi, *Dissertazione intorno ad alcuni fatti di Annibale*, Arezzo, 1752.

<sup>4</sup> Pasquale Amati, *Dissertazione sopra il passaggio dell Apennino fatto da Annibale*, Bologne, 1776.

<sup>5</sup> Holstein, ap. Amati, *op. cit.*

<sup>6</sup> Pasquale Amati, *Dissertazione*, etc.

en deçà ou au delà de l'Apennin, au pied du versant nord ou du versant sud, en Cisalpine ou bien en Toscane.

Ici, comme presque partout ailleurs, les avis sont très partagés.

Tite-Live, Silius Italicus et Paul Orose entendent assurément parler d'inondations provenant des débordements de l'Arno<sup>1</sup>. Appuyés de cette autorité, nombre d'écrivains n'ont cessé, depuis lors, de mentionner exclusivement les marais de la Toscane. On peut, à ce sujet, citer Dini, Sanleolino, Paul Jove, Pétrarque, Boccace, le chevalier Folard, Amédée Thierry, Poirson, M. Duruy, M. Jacques Maissiat, le colonel Macdougall, etc. Certains commentateurs n'ont même pas hésité à exprimer leur avis sous une forme empreinte de précision, et à déclarer qu'il ne saurait y avoir en cause d'autres marais que ceux de Clusium ou du val de la Chiana. Seul, le général Cadorna ne croit pas pouvoir se prononcer<sup>2</sup>.

D'autre part, il est incontestable que Polybe fait allusion à des marais qu'Annibal traverse AVANT d'arriver en Toscane<sup>3</sup>, c'est-à-dire qui se trouvent en Cisalpine. Et Strabon, plus affirmatif encore, dit expressément qu'il s'agit de marais provenant du fait des débordements non de l'Arno, mais DU PÔ<sup>4</sup>. Parmi les critiques qui s'en réfèrent aux textes si clairs et si précis de Polybe et de Strabon, il faut citer Guazzesi, l'Académicien dont Pasquale Amati combat certaines conclusions, Pasquale Amati lui-même et Severino Capsoni<sup>5</sup>. Nous ralliant franchement à l'opinion de ces commentateurs, nous pensons qu'il s'agit des marécages de l'Emilie.

Mais, objecte-t-on, n'y avait-il donc pas alors de marais dans la vallée de l'Arno ? Il y en avait assurément, et de considérables. Annibal a, plus d'une fois, campé sur le bord de ces flaques<sup>6</sup>. Mais de ce fait il n'est pas permis de conclure qu'il n'existait point, en Cispadane, d'autres marécages provenant des débordements du Pô. En réalité, il s'en trouvait de part et d'autre de l'Apennin<sup>7</sup>. Ceux dont la traversée constitue le principal épisode de la marche des Carthaginois de Cisalpine en Toscane s'étendaient certainement au pied du versant nord de l'Apennin, dans les plaines de la Lombardie.

Cela posé, quelles sont les conditions générales du problème ?

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, II. — Silius Italicus, *Puniques*, V. — Paul Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>2</sup> ... chemin à peine frayé, passant par des marais que le débordement de l'Arno rendait alors presque impraticables. (Am. Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I.) — Il pénétra en Étrurie à travers les immenses marais de l'Arno. (V. Duruy, *Hist. rom.*) — ... route à travers les marais de Clusium, que les débordements de l'Arno ont rendus plus impraticables encore. (Poirson, *Hist. rom.*, t. I.) — ... les marais de Clusium, aujourd'hui canalisés, qui régnaient jadis entre l'Arno et le Tibre, à l'ouest et proche d'Arezzo et de Cortone. (Jacques Maissiat, *Annibal en Gaule*, Paris, Didot, 1874.) — Général Cadorna, *Battaglia del Trasimeno*.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXVIII et LXXV.

<sup>4</sup> Strabon, V, I, 11.

<sup>5</sup> Cavalier Lorenzo Guazzesi, *Dissertazione intorno el passaggio di Annibale per le paludi, Arezzo*, 1752, 2e édition, Pise, 1762. — Un Accademico, *Dissertazione sopra il passaggio deli Apennino Jatto da Annibale*, ap. Pasquale Amati, *Dissertazione*, etc., Bologne, 1776. — Pasquale Amati, *loc. cit.* — P. Severino Capsoni, *Memorie storiche della regia città di Pavia*, 1782.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXX.

<sup>7</sup> Anonyme, ap. *Novelle litterarie, pubblicate in Firenze l'anno MDCCLII*, t. XIII, p. 155 sqq.

La route à déterminer est d'une longueur relativement restreinte<sup>1</sup>. La pratique doit en paraître invraisemblable<sup>2</sup>.

Cette voie est semée d'obstacles<sup>3</sup>. Elle présente aux colonnes carthagoises de grandes difficultés, et celles-ci consistent surtout en cette énorme étendue de marais<sup>4</sup> qui, nous l'avons établi, se trouvent en Cispadane.

Le passage de ces marais demande quatre jours et trois nuits<sup>5</sup>. Enfin, la ligne d'opérations passe par le pays des Ligures.

Cette dernière donnée, fournie par Cornelius Nepos, a été soigneusement enregistrée par les commentateurs<sup>6</sup>. A notre tour, nous nous en emparons, à l'effet d'enfermer la route cherchée entre des limites certaines. Quelles étaient donc, au temps que nous considérons, les bornes du territoire de la Ligurie ? Le texte de Polybe ne laisse subsister aucune espèce de doute à cet égard. Les Ligures occupaient la région Apennine — montagne et plaines — qui s'étend, du nord au sud, entre le Pô et l'Arno, et, de l'est à l'ouest, entre Arezzo et Pise<sup>7</sup>.

Il convient d'insister sur le caractère éliminatoire de quelques-unes de ces conditions, et d'observer que l'itinéraire à déterminer ne saurait être d'un tracé de grand développement<sup>8</sup>, ni coïncider avec aucune des routes connues<sup>9</sup>, dont les armées consulaires gardent les débouchés<sup>10</sup>.

Il faut, en outre, tenir compte de quelques conditions spéciales, lesquelles sont les suivantes : le point de départ des colonnes carthagoises doit se prendre en Ligurie, sur le versant nord de l'Apennin, à une quinzaine de kilomètres de Plaisance<sup>11</sup>.

L'objectif de ces colonnes, c'est la Toscane<sup>12</sup> ; leur point d'arrivée c'est Fiesole, dont le site domine le nord-est de Florence<sup>13</sup>.

Pour résoudre le problème, nous commencerons par éliminer les routes de la Lunigiane et de la Garfagnane, ainsi que la voie Émilienne aboutissant à Rimini, et se soudant en ce point à la voie Flaminienne. Toutes trois sont bien connues, et bien gardées : les deux premières, par Sempronius, qui a son quartier général à Lucques ; la troisième, par Servilius, qui occupe Rimini. Celle-ci d'ailleurs est

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live XXII, II. — P. Orose, *Adversus Pag.*, IV, xv.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Végèce, *Instit. rei milit.*, III, vi.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live, XXII, II. — Strabon, V, II, 9.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXVIII et LXXIX. — Tite-Live, XXII, II. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, xv.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXIX. — Tite-Live, XXII, II.

<sup>6</sup> C. Nepos, *Annibal*, IV. — Annius de Viterbe, *Vie d'Annibal* faussement attribuée à Plutarque, ap. Angelo Buattini, *La Battaglia al lago Trasimeno*, Perugia, 1845. — Lorenzo Guazzesi, *Dissertazione intorno ad alcuni fatti di Annibale*, Arezzo, 1752. — Wijnne, *Quæstiones criticæ*, Groningue, 1848.

<sup>7</sup> Polybe, II, xvi. — Guazzesi, *op. cit.* — Micali, *L'Italia avanti il don. dei Romani*, Milan, 1826. — Cf. comte Pallastrelli, *La città d'Umbria*, Plaisance, 1864.

<sup>8</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live, XXII, II.

<sup>9</sup> Polybe, III, LXXVIII.

<sup>10</sup> Strabon, V, II, 9.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXI, LIX.

<sup>12</sup> C. Nepos, *Annibal*, IV. — Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live, XXI, LVIII. — Appien, *De bello Annibalico*, IX. — Eutrope, III, IX. — P. Orose, *Adv. pag.*, IV, xiv. — Zonaras, VIII, XXIV.

<sup>13</sup> Polybe, III, LXXXII. — Tite-Live, XXII, III.

fort longue, eu égard aux points de départ et d'arrivée ; elle se développe hors des limites de la Ligurie.

La *via Gallica* ou *Clusentina*, conduisant de Forli à Arezzo par le col de Chiusi, semble devoir aussi être éliminée. Cette route militaire est, en effet, bien connue des Romains<sup>1</sup> ; elle est, de plus, gardée, à son débouché en Toscane, par le consul Flaminius, qui occupe les environs d'Arezzo<sup>2</sup>. Cependant, peut-on objecter non sans quelque apparence de raison, Annibal a certainement pratiqué cette route. Le texte d'un passage de Strabon porte expressément mention de ce fait<sup>3</sup>.

Nous admettons sans difficulté qu'Annibal a suivi cette route, mais nous estimons en même temps qu'il ne l'a suivie qu'en partie ; que, parvenu au col de Chiusi et informé de la présence de Flaminius<sup>4</sup> sous les murs d'Arezzo, il a obliqué sur sa droite ; que, laissant sur sa gauche l'ennemi<sup>5</sup> qui l'attendait à la descente, il s'est dirigé sur Fiesole à travers le Casentino (*ager Clusentinus*). Ultérieurement, lors de son départ de Fiesole, il viendra retrouver la route qu'il a momentanément abandonnée, et il la retrouvera, comme nous le verrons, par delà Arezzo. Cette voie ne doit donc s'éliminer qu'en partie, seulement suivant la section comprise entre le col et un point sis au sud d'Arezzo, point qui sera déterminé ci-après.

Est-ce à dire que le système dit du col de Chiusi doive être pris pour l'unique chemin des colonnes carthagoises ? Assurément non. Toute ligne d'opérations comprend plusieurs routes concurrentes, et nous savons qu'Annibal n'avait point coutume de déroger à ce principe de l'art.

En somme, nos conclusions sont celles-ci : Annibal a opéré son passage de l'Apennin sur plusieurs colonnes, dont l'une a suivi en partie la *via Gallica* ou *Clusentina*. Les autres colonnes ont pu exécuter le franchissement de la chaîne en partant soit de Modène, soit de Bologne ou de Faenza.

Nous estimons que la colonne principale a pratiqué le col de Porretta, c'est-à-dire qu'elle ne s'est point trop écartée du tracé de la *ferrovia* moderne de Bologne à Florence.

---

<sup>1</sup> Strabon, V, II, 9.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXX. — Tite-Live, XXII, III.

<sup>3</sup> Strabon, V, II, 9.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, III.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, III.

### CHAPITRE III. — PASSAGE DE L'APENNIN TOSCAN.

Ayant pris des informations précises touchant l'état des chemins qu'il se proposait de faire suivre à ses troupes ; sachant pertinemment que ces routes n'étaient point impraticables ; que, en particulier, celle qu'on savait noyée sous les eaux avait un fond suffisamment solide<sup>1</sup>, Annibal se mit résolument en marche. On était alors au printemps<sup>2</sup>, soit vers la fin du mois d'avril (217). Comme toujours, le mouvement de ses colonnes s'effectua dans le plus grand secret<sup>3</sup>.

Formée d'Espagnols et d'Africains, encadrée par des Carthaginois, l'infanterie de ligne était placée en tête de colonne et immédiatement suivie du convoi. Venait ensuite l'infanterie irrégulière, composée de mercenaires gaulois. La cavalerie fermait la marche, sous les ordres de l'énergique Magon, le jeune frère d'Annibal<sup>4</sup>.

On ne tarda pas à rencontrer les trop fameux marais de l'Emilie, qui baignaient alors le pied des contreforts de la chaîne Apennine<sup>5</sup>. Ces inondations permanentes provenaient du fait des débordements du Pô, dus aux énormes volumes d'eau que lui déversaient la Trebbia et les autres affluents de droite<sup>6</sup>.

On entra, puisqu'il le fallait, dans cette boue liquide.

L'infanterie de ligne, qui passait dans les flaques alors que le terrain sous-jacent était encore assez ferme, fournissait une tâche pénible, il est vrai, mais qu'il lui était encore possible d'accomplir. D'ailleurs, ces vieux Africains, ces Espagnols, étaient des soldats endurcis à toutes les fatigues de la guerre.

Il n'en était pas de même des Gaulois, tenus de s'avancer sur un sol déjà foulé aux pieds, défoncé par la tête de colonne. Ces gens, de caractère impatient, peu habitués aux misères qu'impliquent des marches de ce genre, se plaignaient amèrement, éclataient en murmures, essayaient de retourner en arrière ou de désertier par les flancs. Alors, sans chercher à les convaincre, à leur faire comprendre le plan du général en chef, Magon les maintenait de force à leur place et en bonne direction. A ceux qui voulaient rétrograder la cavalerie de l'arrière-garde barrait fermement le passage. Ceux qui se défilaient de droite ou de gauche étaient ramenés par les cavaliers Imazir'en, lesquels voltigeaient de chaque côté de la colonne à la manière d'une bande de chiens de berger. On voit le mal que peuvent donner des troupes mal façonnées et sans discipline.

L'armée carthaginoise eut beaucoup à souffrir, principalement de la privation de sommeil, durant une marche ininterrompue de trois jours et quatre nuits. Les pieds et même les genoux ou les reins dans l'eau, le haut du corps dans le

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXIX.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXVIII. — Tite-Live, XXII, I. — Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>3</sup> Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXIX. — Tite-Live, XXII, III.

<sup>5</sup> Strabon, V, I, 11.

<sup>6</sup> Strabon, V, I, 11. — Voyez, au sujet des crues subites de la Parma, Bouaventura Angeli, *Storia della città di Parma e descrizione del fiume Parma*, Parme, 1591. — Le dessèchement de ces immenses marais fut opéré par les soins de Scaurus. (Strabon, *loc. cit.*)

brouillard paludéen<sup>1</sup>, les hommes furent singulièrement éprouvés. Il en périt un grand nombre, surtout parmi les Gaulois. Les pertes en chevaux et mulets de bât furent également considérables<sup>2</sup>.

Tite-Live a emprunté à Polybe un tableau saisissant des misères subies par les troupes d'Annibal au cours de cette marche extraordinaire et presque invraisemblable<sup>3</sup>. Les Gaulois n'étaient capables ni de se retenir alors qu'ils glissaient sur un sol lubrifié, ni de se relever quand ils étaient tombés dans quelque fondrière.

Gens sans énergie, sans moral, ils ne savaient se soutenir le corps par aucune force d'âme, ni l'âme par aucune espérance. Les uns se traînaient péniblement dans la fange ; les autres, accablés, découragés, se laissaient choir, et mouraient au milieu des bêtes de bât déjà noyées. Comme les eaux s'étendaient partout, qu'il ne se trouvait pas un point où l'on pût prendre un instant de repos, les hommes les plus fatigués se couchaient sur les îlots que formaient, çà et là, quelques tas de bagages abandonnés ou des monceaux de cadavres d'animaux du convoi.

Monté sur le dernier éléphant qui lui restât<sup>4</sup>, Annibal, de sa personne, opérait, non sans danger<sup>5</sup>, son passage à pied sec ; mais, atteint d'une ophtalmie due aux brusques variations de température qui se produisent au printemps, il vit ses souffrances s'aggraver du fait des veilles forcées, de l'humidité des nuits et des brouillards du matin. N'ayant ni les moyens ni le temps de se soigner, il perdit un œil<sup>6</sup>, et n'en poursuivit pas avec moins d'intrépidité l'exécution de ses desseins, tant chez cet homme extraordinaire l'âme dominait le corps ; tant les forces morales avaient raison de la douleur physique<sup>7</sup> !

On s'est plu à mettre Annibal en parallèle avec nombre de héros antiques affectés comme lui de la perte d'un œil : Horatius Coclès, Philippe de Macédoine, Antigone, Sertorius et Civilis<sup>8</sup>.

Ultérieurement, en France, on lui a comparé Maugiron<sup>9</sup>, Pagan, le maréchal de Rantzau, etc. Pures fantaisies littéraires ! Nul de ces gens de guerre n'a jamais eu la taille du grand Carthaginois.

Après des maux inouïs, endurés avec une admirable patience, Annibal était prêt à gravir les premières pentes des hauteurs apennines, dont les chaînons,

---

<sup>1</sup> P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>2</sup> Nombre de bêtes, parmi celles qui survécurent à cette marche dans les boues cisalpines, perdirent ultérieurement leurs sabots. (Polybe, III, LXXIX.)

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXX.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXIX. — Tite-Live XXII, II.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXIX. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXIX. — Tite-Live, XXII, II. — Silius Italicus, *Puniques*, IV. — Juvénal, *Sat.* X, v. 137. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv. — Pétrarque. — Cornelius Nepos (*Annibal*, IV) accuse, non la perte, mais seulement l'affaiblissement de l'un des deux organes de la vue.

<sup>7</sup> Diodore de Sicile, XXIX, XIX.

<sup>8</sup> Plutarque, *Sertorius*, I. — Tacite, *Hist.*, IV, XIII.

<sup>9</sup> Louis de Maugiron, baron d'Ampus, avait perdu un œil au siège d'Issoire. Tué le 27 avril 1578, il fut inhumé à Saint-Paul. Son marbre disparaissait sous une multitude d'épithètes en prose et en vers. Toutes ces inscriptions, latines ou françaises, établissaient un parallèle entre l'obscur baron et le grand Annibal.

semblables aux grains d'un chapelet, se développent sans interruption des Alpes au détroit de Messine<sup>1</sup>.

L'Apennin *septentrional*, qui ferme au sud le bassin du Pô, s'étend du col de Cadibone au mont Coronaro, d'où jaillissent les sources du Tibre. Les modernes le divisent d'ordinaire en deux sections, situées : l'une à l'ouest, l'autre à l'est du mont Gottero, et que l'on nomme : la première, Apennin ligurique ; la seconde, Apennin toscan. Les formes de cet Apennin septentrional sont généralement simples ; leur modelé n'a rien de heurté, mais la nudité de ses flancs lui donne un aspect triste. Les deux versants sont assez dissemblables. Celui du nord s'incline en pente douce sur la vallée du Pô. Du côté sud, au contraire, les contreforts se dressent en murailles verticales au-dessus du littoral tyrrhénien. Les vallées qui s'encaissent entre ces contreforts sont ordinairement perpendiculaires au faîte et, par suite, d'une étendue restreinte.

C'est l'Apennin toscan qu'Annibal allait traverser<sup>2</sup>. Il ne devait pas y rencontrer autant d'obstacles que dans les Alpes. L'histoire ne dit rien de ses travaux, et l'on doit supposer que les difficultés du passage ont été, sinon nulles, du moins peu considérables<sup>3</sup>.

En arrivant aux cols, le jeune général découvrit ces magnifiques plaines de la péninsule italique, ce ciel et ce sol admirables<sup>4</sup>, dont il n'avait pu se faire qu'une idée imparfaite, alors qu'il les apercevait du haut du mont Genève.

A cet imposant spectacle, un frémissement courut dans tous les rangs de l'armée carthaginoise, qui sentit aussitôt renaître son ardeur.

---

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, VII. Cf. Strabon, VI, IV, 1.

<sup>2</sup> Cette assertion implique une contradiction apparente, attendu que, comme on l'a vu au chapitre précédent, Annibal opère son passage *par la Ligurie*. La dénomination d'*Apennin toscan* est toute moderne, et les limites que nous avons assignées à la Ligurie sont celles de l'antiquité.

<sup>3</sup> Wijnne, *Quæstiones criticæ*, Groningue, 1848. — L'épaisseur de l'Apennin septentrional varie de 40 à 80 kilomètres ; les points les plus élevés de l'Apennin toscan sont affectés d'altitudes qui s'étagent de 1.600 à 2.000 mètres. Quant aux cols, ils sont loin d'aller se perdre dans les neiges, ainsi que ceux des Alpes. Le col de Fiumalbo (ou de l'Abetone) est seulement à l'altitude de 1.200 mètres ; celui des Filigares (ou de Pietra-Mala), à 1.004 mètres. Enfin, la Porretta n'est qu'à 370 mètres au-dessus du niveau des eaux moyennes de la mer. Il n'y a point de glaciers dans l'Apennin.

<sup>4</sup> Strabon, VI, IV, 1.

## LIVRE HUITIÈME. — LA TOSCANE

### CHAPITRE PREMIER. — FIESOLE.

Les voyageurs qui vont à Florence ne manquent point de s'extasier devant l'admirable site de Fiesole. Assise sur la rive gauche du Mugnone, la ville y occupe le sommet d'une éminence que le *monte Rinaldi* et le *monte Cecioli* encadrent merveilleusement à l'horizon.

Militairement, ces hauteurs exercent sur le val d'Arno un commandement prononcé, et il y a longtemps qu'on a, pour la première fois, vanté les propriétés défensives d'un point si bien fortifié par la nature<sup>1</sup>.

Il n'est donc pas étonnant que la fondation même de la ville remonte à la plus haute antiquité. Les mythographes en attribuent la construction à l'Atlas ou l'Hercule italiote. C'est dire en termes poétiques que là fut le siège de l'un des premiers établissements de l'homme dans la Péninsule. Les Etrusques l'ont vraisemblablement occupé. Tel est l'avis motivé du regretté Giancarlo Conestabile.

Un site aussi remarquable et de tous points privilégié devait nécessairement servir de théâtre à plus d'un drame. Il a donc son histoire militaire. Quelques années avant l'expédition d'Annibal, les Gaulois y avaient pris position<sup>2</sup>.

Tandis que ses troupes se reposent au camp de Fiesole, Annibal fait procéder à la reconnaissance du terrain sur lequel elles vont s'engager. Il donne des instructions précises à sa brigade topographique. Les officiers attachés à ce service sont chargés du soin de s'informer de la force et des projets de l'armée romaine. Ils reçoivent aussi l'ordre de faire la carte du pays<sup>3</sup>.

On peut restituer assez exactement les termes de leur rapport. Ils firent d'abord connaître que la région Toscane était l'une des plus fertiles de l'Italie ; que les plaines reconnues de Fiesole à Arezzo étaient exceptionnellement plantureuses ; qu'ils y avaient trouvé en abondance des céréales, des troupeaux, des productions de toute espèce<sup>4</sup>. Ces constatations de visu confirmaient l'exactitude des renseignements qu'on s'était procurés au moment du départ des bords du

---

<sup>1</sup> Leonardo Aretino. — Fazio degli Uberti. *Dittamondo di Lei*. — Niccolo Mancini, *Discorso VIII per la città di Fiesole*, Florence, 1729.

<sup>2</sup> Cette invasion de la Toscane par les Gaulois cisalpins se rapporte à l'année 325. — Polybe, II, xxv. — Ce n'est pas à son occupation par les Gaulois et par les Carthaginois que se borne l'histoire militaire de Fiesole. Ultérieurement, lors de la bataille qu'il dut livrer à Petreius, Catilina y appuya l'aile gauche de ses forces. (Salluste, *De bello Catilinario*. — N. Mancini, *Discorso primo per la città di Fiesole*, Florence, 1729.) — Plus tard encore, l'an 406 de notre ère, c'est à Fiesole que se réfugient les Suèves de Radagaise et que ces barbares sont enveloppés par Stilicon. (Paul Diacre.) — Cette magnifique position défiait toute tentative d'attaque par des moyens de vive force. Elle ne pouvait être prise que par voie d'industrie, et c'est seulement par ruse que les Florentins s'en emparèrent. (Sigonius.)

<sup>3</sup> Polybe, III, lxxx. — Tite-Live, XXII, III. — On sait que les Carthaginois, descendants des Phéniciens inventeurs de l'écriture, connaissaient l'art de figurer aux yeux les accidents topographiques et disposaient de plus d'un mode de représentation du terrain.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, III. — Strabon, V, II, 9.

Pô. Avant de quitter la Cispadane, Annibal avait, en effet, appris que, s'il était maître de ses mouvements en Toscane, il n'y manquerait point de subsistances<sup>1</sup>.

Les officiers qui venaient de faire la reconnaissance avaient aussi recueilli sur le pays qu'on allait aborder nombre de documents historiques et ethnographiques.

C'est vers l'an 1364 avant notre ère que les Gaulois **Ombres** avaient envahi la Circumpadane, alors presque totalement au pouvoir des Sicules. Ceux-ci, battus et expropriés, passèrent en Sicile ; mais les vainqueurs ne bornèrent point leur ambition à la possession du beau domaine cisalpin. De proche en proche, leurs conquêtes s'étendirent jusqu'aux embouchures du Tibre et du Tronto. La côte de la mer Tyrrhénienne, de l'Arno au Tibre, reçut d'eux le nom d'**Οὐίλομβρία** ou **Ombrie maritime**.

Les Ombres ne devaient pas demeurer paisibles et incommutables possesseurs de la région toscane. Au cours du Xe siècle, dit Amédée Thierry<sup>2</sup>, un peuple nouvellement émigré du nord de la Grèce entra en Italie par les Alpes Illyriennes, franchit l'Apennin et envahit l'Ombrie maritime. C'était le peuple des Rasènes, si célèbre dans l'histoire sous le nom d'*Etrusques*. Bien supérieurs en civilisation aux races de la Gaule et de l'Italie, les Etrusques connaissaient l'art de construire des forteresses et de ceindre leurs places d'habitation de murailles élevées et solides, art nouveau pour l'Italie, où toute l'industrie se bornait alors à rassembler au hasard de grossières cabanes, sans plan ni moyens de défense. Une chose distinguait encore ce peuple des sauvages tribus ombriennes, c'est qu'il ne détruisait ni ne chassait la population subjuguée. Organisé dans son propre sein en castes de propriétaires armés, il la laissait vivre attachée à la glèbe du champ dont il l'avait dépouillée. Tel fut le sort des Ombres dans l'Ombrie maritime. Là disparurent rapidement les traces de la domination gallique. Aux villages ouverts et aux cabanes de chaume succédèrent douze grandes villes fortifiées, habitations des conquérants et chefs-lieux d'autant de divisions politiques, qu'unissait un lien fédéral. Le pays prit le nom des vainqueurs, et fut appelé dès lors Etrurie.

Mais les Etrusques allaient connaître, à leur tour, les maux qui servent de sombre cortège aux colonnes de troupes des invasions étrangères. Durant deux siècles, de 587 à 391, leur beau pays fut périodiquement dévasté par des aventuriers gaulois. A chaque printemps, de nouvelles bandes tombaient des cimes de l'Apennin. C'étaient les descendants des compagnons de Bellovèse qui se ruaient au pillage !

Ce fut ensuite Rome qui jeta sur l'Etrurie des regards de convoitise, et qui en entreprit méthodiquement la conquête. Elle s'empara d'abord de Veïes et de Faléries (vers 390), disputa Chiusi (*Clusium vetus*), puis Arezzo aux Gaulois (284), et finit par se rendre maîtresse de tous le pays des *Tusci*. Quand Annibal envahit la Toscane, il dut y rencontrer peu d'Etrusques qui eussent connu leur patrie libre. Tous ceux qui avaient atteint l'âge mûr étaient nés depuis que leur pays avait subi l'alliance (!) de la république romaine.

Les explorateurs s'étaient spécialement attachés à l'étude du système orographique de la Toscane. Ils avaient vu que cette contrée comprend quatre zones très distinctes, se développant parallèlement entre l'Apennin et la mer. La première de ces quatre parties c'est le massif même de l'Apennin, au versant

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXIX.

<sup>2</sup> *Histoire des Gaulois*, t. I.

abrupt, aux âpres contreforts déchirés de nombreux torrents, laissant peu de place à la culture. Ce versant offre d'ailleurs un climat excellent. Abrité des vents du nord, il est exposé au sirocco ; aussi les neiges qui y tombent disparaissent-elles dès le mois de février.

Vient ensuite une dépression prononcée, formée par la vallée supérieure de l'Arno, la vallée entière de la Chiana et la vallée du haut Tibre. Ces trois thalwegs semblent mutuellement se continuer.

De l'Apennin on voit se détacher, au mont Coronaro, un massif épais et confus qui a reçu le nom de Subapennin toscan. Ce contrefort se dirige, du nord au sud, vers le lac de Trasimène, qu'il circonscrit ; puis il étend de nombreuses ramifications entre l'Arno et la Cécina, la Cécina et l'Ombrone, l'Ombrone et le Tibre. Chacune de ces ramifications se subdivise, à son tour, en une foule de rameaux, qui courent entre les vallées larges et peu profondes de tous les affluents de ces cours d'eau. Les dernières hauteurs dessinent, à leur base, des mouvements assez doux, en allant, le plus souvent, se raccorder aux plateaux déserts ou aux bas-fonds marécageux des Maremmes. Ce n'est qu'en un petit nombre de points qu'elles viennent mourir au rivage.

On appelle **Maremmes** les contrées du littoral dont l'ensemble constitue une zone désolée, inculte, malsaine, inhabitée. Ces marécages sont dus aux nombreux cours d'eau qui descendent du Subapennin toscan et qui, après avoir d'abord pris un cours rapide, arrivent, tout d'un coup, en terrain plat. Ils y déposent des sédiments de graviers et de vases qui, bientôt, forment barre et les forcent à changer de cours, à s'étaler de toutes parts à l'aventure, à former ainsi des marais pestilentiels. La région des Maremmes avait été fort assainie durant la domination des Etrusques ; mais, au temps d'Annibal, toutes les traces de cette prospérité artificielle avaient à peu près disparu. Les Romains négligeaient l'entretien des travaux de ceux dont ils avaient conquis le sol.

Telle est l'économie générale des reliefs de la Toscane. En ce qui concerne le régime hydrographique, on vient de voir que ses cours d'eau principaux sont l'Arno, la Chiana et le Tibre, lesquels forment ensemble une ligne continue servant, pour ainsi dire, de fossé à l'escarpe de l'Apennin.

L'Arno (*Arnus*) prend source au mont Falterona (à l'altitude 1648m), dans l'Apennin toscan. Son cours mesure un développement total de deux cent cinquante kilomètres. Sa largeur est de cent mètres au confluent de la Chiana, et de deux cents mètres à Florence. C'est là qu'est le point de partage de ses deux sections. L'Arno supérieur a reçu le nom de **Val di sopra** ; le bas Arno, celui de **Val di sotto**. Les rives du fleuve, partout très basses, sont d'un accès facile. Le fond en est solide ; les gués y sont fréquents.

La Chiana (*Clanis*) n'était, au temps d'Annibal, qu'un affluent du Tibre. La partie supérieure de sa vallée était noyée sous des eaux stagnantes dont la nappe s'étendait souvent jusqu'à l'Arno. Aujourd'hui, la Chiana est, à la fois, un affluent de l'Arno et du Tibre. Voici l'origine de ce régime bizarre : au XIIe siècle de notre ère, on remarqua que les eaux stagnantes du cours supérieur de la Chiana prenaient un courant vers l'Arno. Les travaux de main d'homme entrepris sans retard pour aider au mouvement naturel n'ont été terminés qu'en 1823. La rivière est maintenant divisée en deux sections par une digue de partage située au sud-est de Chiusi. La partie septentrionale est canalisée et navigable ; elle conflue à l'Arno à douze kilomètres au nord d'Arezzo.

Le Tibre (*Tiberis*) prend aussi naissance dans l'Apennin toscan<sup>1</sup>, au mont Coronaro. Resserrée entre deux âpres contreforts, l'*Alpe della Luna* et l'*Alpe della Catenaja*, sa vallée supérieure est presque impraticable. Elle devient plus difficile encore de Città di Castello à Perugia. Là, le fleuve, étreint entre de hautes rives bordées de rochers, précipite son cours avec une impétuosité singulière. En aval de Perugia, la vallée, toujours étroite, offre des flancs plus accessibles, malgré les nombreux défilés formés par tous les affluents du fleuve. Le cours du Tibre, qui mesure trois cents kilomètres, est généralement rapide. Ses eaux sont troubles et limoneuses. On dit qu'il est navigable en aval de Perugia ; mais, en réalité, ce n'est qu'un peu en amont de Rome qu'il peut porter des embarcations.

Les officiers carthaginois avaient aussi reçu mission de s'enquérir des positions prises par les armées romaines. Les consuls élus pour l'an 217 étaient Cn. Flaminius et Cn. Servilius Geminus. Annibal sut positivement que le premier occupait les environs d'Arezzo<sup>2</sup> ; qu'il avait pris le commandement des légions de Sempronius et du préteur Atilius ; que, tout compris, l'effectif de ses forces s'élevait à une trentaine de mille hommes<sup>3</sup>, à l'aide desquels il espérait bien défendre en arrière le défilé de Chiusi. Il apprit également de bonne source que le consul Servilius avait établi son quartier général à Rimini<sup>4</sup> ; qu'il disposait d'une quarantaine de mille hommes<sup>5</sup> ; qu'il se proposait de défendre avec ces forces la *via Flaminia*, ouverte quelques années auparavant par son collègue Flaminius<sup>6</sup>.

Les investigateurs carthaginois n'avaient pas négligé non plus de tenir compte des termes politiques du programme qui leur avait été remis. Il n'est point, dit Polybe<sup>7</sup>, il n'est point, chez un capitaine, de qualité plus précieuse que celle de savoir pénétrer les desseins et saisir le caractère de son ennemi. De même que, dans un duel, l'homme qui prétend au succès doit observer les parties découvertes du corps de l'adversaire ; de même un général doit chercher en quels points l'âme du général qui lui est opposé est surtout vulnérable.

Annibal sut à quoi s'en tenir touchant Flaminius. Ce personnage, ancien tribun du peuple, était un ambitieux, un avide de popularité, qui devait son élection aux suffrages des plébéiens. Assez bon orateur, il ne savait rien du métier des armes ; les premiers éléments de l'art militaire lui étaient absolument étrangers. Ce Cn. Flaminius Nepos avait, une fois déjà, été élevé à la dignité consulaire, et cela cinq ans auparavant (223). Il se glorifiait d'avoir battu les Gaulois, mais le Sénat n'ignorait point les imprudences, les fautes qu'il avait commises au cours de cette campagne. Enflé d'orgueil au souvenir de ses anciens succès, il était emporté par une folle confiance en son pseudo-talent de général. Il doutait si peu de la victoire qu'il avait dans son corps d'armée moins de soldats que d'aventuriers, attirés par l'appât d'un butin facile, et de valets d'armée portant

---

<sup>1</sup> Strabon, V, II, 1.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXVII et LXXX. — Tite-Live, XXII, III.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, LXIII ; XXII, VI et VII. — Valère Maxime, I, VI, 6. — Appien, *De bello Annibalico*, VIII, IX et X.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXVII et LXXXVI.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, X. — Appien ne comprend pas dans ces quarante mille hommes les forces de Centenius, dont il fait un corps à part. Polybe et Tite-Live donnent, au contraire, à Centenius la qualité de lieutenant du consul Servilius.

<sup>6</sup> *Via a Strabone memorata ad Flaminium pertinet, qui censor fuit anno 220 et in praelio ad Trasymenum cecidit.* (Strabon, édition de Müller, *Index*, page 807.)

<sup>7</sup> III, LXXXI.

des chaînes, des entraves, tout l'odieux matériel à l'usage du vainqueur antique<sup>1</sup>.

En débouchant, comme il venait de le faire, sur Fiesole, Annibal se jetait entre Sempronius et Flaminius, établis : l'un à Lucques, l'autre à Arezzo. Il les séparait, prêt à se jeter sur l'un ou sur l'autre et à les battre l'un après l'autre. Sempronius ne faisant aucun mouvement et se bornant à garder ses positions, le jeune général observa de plus près Flaminius, qui, lui non plus, ne bougeait pas.

Cependant il n'y avait pas un instant à perdre, car Servilius, informé du fait de la descente des Carthaginois en Toscane, pouvait se mettre en marche de Rimini sur Arezzo, pour opérer sa jonction avec son collègue et défendre, de concert avec lui, la route de Rome. Annibal devait se hâter, s'il voulait couper les communications des armées consulaires.

Dès que ses troupes furent un peu refaites, il s'empressa de leur faire lever le camp de Fiesole<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXX et LXXXII ; Tite-Live, XXII, III ; Plutarque, *Fabius*, II.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXII.

## CHAPITRE II. — MOUVEMENT TOURNANT STRATÉGIQUE.

Annibal s'éloigne donc de Fiesole, dans l'intention de tourner Flaminius, de le couper de Rome et, s'il est possible, de le battre avant que Servilius ait pu opérer sa jonction avec lui. Or, pour couper Flaminius de Rome, il faut que les Carthaginois se jettent inopinément sur la via Cassia, en un point sis au sud d'Arezzo.

Quel chemin vont-ils suivre ?

Ce problème a reçu des solutions diverses. Ici, comme toujours, les doctes commentateurs ont formé plusieurs camps. Guazzesi fait passer Annibal par la vallée d'Ambr<sup>1</sup> ; l'anonyme de Florence, par Sienn<sup>2</sup>. Vettori cite<sup>3</sup> plusieurs écrivains de son temps qui préconisent la *via Aurélia* du littoral. Lui-même admet un tracé par Incisa, Fligline, les abords de Montarchi, la plaine de San-Salvi ou celle de Ripoli, Marciano, Foiano, Lucignano. Il estime qu'Annibal a franchi la Chiana au pont de Valiano. Le colonel Macdougall pense que les Carthaginois ont passé l'Arno dans les environs de Florence ; qu'ils ont remonté la rive gauche du fleuve jusqu'au confluent de la Chiana, puis la Chiana jusqu'aux environs de Chiusi, où se serait effectué le passage de cette rivière<sup>4</sup>. Enfin, le général Cadorna se prononce nettement pour la route de Florence à Rome par Sienn et Chiusi<sup>5</sup>.

Essayons de résoudre ce nouveau problème.

Pour ce faire, il convient d'observer que les Carthaginois partent de Fiesole et se portent sur un point de la Toscane sis entre Cortone et le lac de Trasimène. Les textes permettent ainsi de déterminer nettement le point d'arrivée et le point de départ, c'est-à-dire les deux extrémités de l'itinéraire<sup>6</sup>. On connaît aussi, du moins approximativement, un autre point de ce tracé, celui qui sert à l'assiette d'un campement<sup>7</sup>. On sait que le parcours s'effectue à travers la Toscane, dans la partie comprise entre le méridien de Fiesole et celui d'Arezzo<sup>8</sup>. Il est dit enfin que, durant cette marche, Annibal laisse constamment Arezzo sur sa gauche<sup>9</sup>. Telles sont les données dont il convient de tenir compte, en consultant la raison militaire.

Nous admettrons volontiers qu'Annibal opère le passage de l'Arno dans les environs de Florence. Nous observerons ensuite qu'il se propose d'exécuter une marche de flanc et que, au cours de cette marche, il sera couvert par l'Arno et la Chiana, formant ligne continue d'obstacles. Mais est-ce à dire que, comme le veut le colonel Macdougall, il s'astreigne à suivre la rive gauche de cette ligne ?

---

<sup>1</sup> Lorenzo Guazzesi, *Dissertazione intorno al passaggio di Annibale per le paludi*, Arezzo, 1752.

<sup>2</sup> Anonyme, article inséré dans les *Novelle letterarie pubblicate in Firenze*, l'anno 1752, t. XIII, p. 155 sqq.

<sup>3</sup> *Viaggio di Annibale per la Toscana*, Naples, 1780.

<sup>4</sup> Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

<sup>5</sup> Général Cadorna, *Battaglia del Trasimeno et Ordine del giorno*, 20 luglio 1864.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXII. — Tite-Live, XXII, IV.

<sup>7</sup> Polybe, III, LXXX.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, III.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, III.

Nous ne le croyons pas, parce que, ce faisant, il serait trop près de Flaminius. Il nous paraît plus rationnel d'admettre, avec le général Cadorna, qu'il prend la route de Sienne (*Sena Julia*) et passe derrière l'épais rideau du monte del Chianti. Nous estimons que, de Sienne, il se dirige sur un point que l'on peut supposer pris à mi-distance entre le lac et Cortone. Sur ce parcours et à hauteur du point sus-indiqué, la Chiana fait obstacle aux colonnes carthagoises. Annibal campe un instant sous l'abri des marais formés par les débordements de cette rivière<sup>1</sup>. De là, il observe Flaminius.

Voilà, selon nous, la solution.

Le consul n'a fait aucun mouvement. Tout va bien. Les colonnes carthagoises franchissent la Chiana<sup>2</sup>. Dès lors, il est évident qu'Annibal se trouve un peu en deçà d'Arezzo par rapport à Rome<sup>3</sup> ; que les Romains sont tournés et coupés de leur base ; qu'ils ont perdu leurs communications<sup>4</sup> ; que les Carthagois sont au cœur du pays, en pleine Toscane<sup>5</sup>.

Cependant tous les desseins du jeune général ne sont pas accomplis ; il n'a encore atteint son but qu'en partie. Ce qu'il veut, c'est battre Flaminius et le détruire, si faire se peut, avant l'arrivée de Servilius. Que faire ? Flaminius semble avoir pris racine sous les murs d'Arezzo ; comment l'en arracher ?

Annibal connaissait le consul. Il savait que ce caractère irritable redoutait avant tout les sarcasmes de l'opinion publique. Il en conclut que le violent personnage ne lui laisserait sans doute point mettre impunément le pays à feu et à sang ; que, exaspéré du fait d'un tel affront, il suivrait partout où l'on voudrait l'entraîner et se laisserait emporter à livrer bataille sans attendre l'arrivée de son collègue. Or il espérait bien que, durant ces mouvements, l'imprudent consul ferait quelques fautes et lui fournirait ainsi l'occasion de le battre.

Annibal entreprit donc méthodiquement le dégât de la contrée. La colère et l'indignation s'emparèrent aussitôt de Flaminius, qui se sentit méprisé de son ennemi. Ce fut bien pis quand, de toutes parts, la fumée lui révéla l'incendie des villages. Voyant les terres des alliés ravagées presque sous ses yeux, il se dit qu'il serait déshonoré s'il laissait les Carthagois se promener ainsi par l'Italie et s'en aller tranquillement assiéger la ville de Quirinus. Bientôt, son exaspération ne connut plus de bornes.

En vain quelques-uns de ses officiers l'engageaient-ils à ne pas poursuivre Annibal, à éviter toute rencontre fâcheuse, à se tenir sur ses gardes en présence de la nombreuse cavalerie carthagoise, à attendre l'arrivée du consul Servilius, qui ne pouvait tarder. Loin de se rendre à ces raisons, il refusait d'entendre aucun des membres de son conseil de guerre, unanimes à lui conseiller la prudence. Le téméraire Flaminius déclara qu'il ne souffrirait point que la guerre désolât la campagne de Rome ; qu'il ne patienterait point comme autrefois l'avait fait Camille ; qu'il ne voulait point avoir à défendre la ville dans la ville elle-même. Et, montant à cheval, il donna l'ordre du départ. L'armée consulaire leva le camp d'Arezzo pour se jeter à la poursuite d'Annibal 1.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXX.

<sup>2</sup> Dans l'ouvrage intitulé *Origines de Caton* il est fait mention d'un passage de la Chiana désigné sous le nom de *transitus Annibalis*.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXX et LXXXII.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXX et LXXXII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, III. — Plutarque, *Fabius*, II.

Donc le consul mordait à l'appât. Les Carthaginois faisant mine de marcher sur Rome, les Romains les suivaient. L'intervalle qui séparait les adversaires n'était guère que d'une journée de marche. Ayant, après quelques feintes, trouvé un lieu propice à l'exécution de ses desseins, Annibal s'arrêta brusquement, fit demi-tour et tendit un piège à l'ennemi.

Les partis adverses étaient à la veille de la journée de Trasimène.

Suivant C. Crispolti, les anciens donnaient au lac de Trasimène les noms de *Clitonio*, *Agillina*<sup>1</sup>, *Plestino*, *stagni Lidii*, Auno. Polybe l'appelle *Ταρσιμένη λίμνη* ; Strabon écrit *Τρασούμεννα*. On lit dans Tite-Live *Trasimenus* ; dans Silius, *Trasymenus* ; dans Plutarque, *Θρασυνία λίμνη*. Le lac est aujourd'hui connu sous les noms de *lago di Perugia* — *di Passignano* — *di Castiglione*, — *lago Trasimeno*.

Au temps de Strabon, les eaux du Trasimène produisaient en abondance des roseaux, du papyrus, des fleurs que la navigation fluviale amenait à Rome ; elles étaient poissonneuses et fourmillaient d'oiseaux aquatiques<sup>2</sup>. Les auteurs modernes n'ont fait que reproduire les documents laissés par le grand géographe. Ils célèbrent à l'envi la fertilité des bords du lac et la richesse de ses produits<sup>3</sup>.

Le lac, dit Crispolti, mesure environ 35 milles de tour<sup>4</sup>. On en évalue aujourd'hui la superficie à 193 kilomètres carrés, déduction faite de celle des trois îles qui le parsèment : *l'isola Maggiore*, la *Minore* et *Polvese*. L'eau en est limpide et claire, comme celle d'une source vive ; le bassin, taillé en forme de conque et à fond de sable<sup>5</sup>, n'est sans doute autre chose que le cratère d'un ancien volcan<sup>6</sup>. Cette eau ne présente aucun écoulement visible et, l'évaporation ne suffisant pas à maintenir la constance du niveau, un tel état de choses occasionnait autrefois des débordements désastreux pour les propriétés riveraines. C'est pour parer au danger sans cesse imminent des inondations que, au temps du pape Pie II, Braccio, seigneur de Pérouse, fit procéder à des travaux considérables<sup>7</sup>, dont Antonio Campano nous a laissé la description sommaire<sup>8</sup>. Les canaux d'écoulement construits par Braccio rendirent quelques services, mais ils finirent par s'obstruer. Le pape Clément VIII, qui dut les remettre en état, confia à Maffeo Barberini, nommé commissaire ad hoc, le soin de rechercher les causes des inondations nouvelles et d'en prévenir le retour. Le succès des travaux de cet ingénieur fut assez éclatant pour qu'on songeât à en perpétuer le souvenir. Il fut

---

<sup>1</sup> Voyez dans Silius Italicus (*Puniques*, V) le dénouement des amours de Trasimène, fils de Tyrrhène, avec la nymphe Agylle. Pour qui sait lire la Fable, il s'agit d'un tremblement de terre engloutissant une partie du rivage, au temps où les Étrusques étaient en lutte avec les Taurins ou Taurisques, habitants du pays.

<sup>2</sup> Voyez Strabon, livre V, chap. II, 5, 9.

<sup>3</sup> Antonio Campani, ap. Cesare Crispolti, *Perugia Augusta*. — Paul Jove, *De piscibus Romanis*. — Cesare Crispolti, *op. cit.* — Une statuette de la *fontana maggiore* de Perugia symbolise cette fécondité du lac. Elle représente la nymphe de Trasimène, richement drapée et tenant trois poissons dans ses mains. L'inscription en a été publiée. Le lac de Trasimène est encore aujourd'hui très poissonneux ; on y pêche en toute saison. Les eaux sont effleurées par l'aile de nombreux vols d'oiseaux aquatiques, notamment de *francolini*.

<sup>4</sup> Crispolti, *Perugia Augusta*.

<sup>5</sup> Crispolti, *Perugia Augusta*.

<sup>6</sup> Pline, *Hist. nat.*, II, CXI.

<sup>7</sup> *Commentaires* du pape Pie II.

<sup>8</sup> Antonio Campano, *Histoire de Braccio*.

l'objet d'une inscription commémorative<sup>1</sup> placée au-dessus du point connu sous le nom de Cava del Lago. Ces canaux de dégagement et d'écoulement ont été, depuis cette époque, élargis ; la section en est aujourd'hui suffisante, et le fonctionnement, régulier. Le lac de Trasimène a par suite un régime auquel il se soumet.

Si nous rappelons ces faits historiques, c'est uniquement pour expliquer les modifications apportées, depuis deux mille ans, à la configuration des rives du lac. Le fait d'un constant écoulement du trop-plein a restreint les limites du terrain mouillé. Le niveau s'est abaissé depuis l'an 217 avant notre ère et, comme le fait très bien remarquer le général Cadorna, les alluvions descendues des hauteurs ont eu pour effet de mordre encore sur la mouille<sup>2</sup>, si bien que, au jour de la bataille dont le récit va suivre, la vallée se trouvait beaucoup moins large qu'aujourd'hui.

Le lac de Trasimène est encaissé au nord par un hémicycle de hauteurs appartenant au système du Subapennin toscan, dont le massif se détache, comme on sait, de la chaîne de l'Apennin au mont Coronaro, voisin des sources du Tibre. Cet hémicycle (*semicircolo*) remarquable a pour diamètre une ligne menée de la pointe de Borghetto à celle de Passignano, et orientée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. On y distingue six massifs ou groupes principaux de hauteurs, lesquels ont reçu des dénominations spéciales. Si, d'un point pris sur le lac, on fait un tour d'horizon de l'est à l'ouest, l'œil se porte successivement sur les monts *Vaccaro* — *Gualandro* — *Biazzano* — *Sant'Agala* — *di Guardie* et *Geto*. C'est sur l'un des contreforts de celui-ci qu'est assis le village de Passignano. Cet ensemble de terrains, dont les mouvements sont partout fortement prononcés, portait dans l'antiquité le nom de montes Gismenii<sup>3</sup>. Il se caractérise par une suite de plis profonds, à pente rapide et qui, les jours d'orage, servent de lits à des torrents. Le plus important de ces cours d'eau qui descendent de la montagne est le Macerone, ayant pour affluent le Sanguinetto, dont le nom est demeuré célèbre.

Tel est le théâtre ou, plus exactement, l'amphithéâtre où va se dérouler l'action prochaine.

---

<sup>1</sup> Voici cette inscription :

CLEMENS VIII PONT MAX.  
VETVS EMISSARIVM CHASMATE  
PLVRIBVS IN LOCIS INTERCLVSVM PENITVS ADAPERVIT  
OPERE CONCAMERATO MVNIVIT  
PVTEVM PROFVNDISSIMVM EFFODIT  
ILLINC VBI SOLI VITIVM MAIVS DEFLECTES  
NOVVM TRAMITEM VETERI CERTVM SVBSIDIVM  
DVRRISSIMO PERFORATO LAPIDE PATEFECIT  
VT AGRI ET OPPIDA TRANSYMENI  
SVPERSTAGNANTIBVS AQVIS OBRVT A  
PRISTINO CVLTVI AC DECORI RESTITVERENTVR  
ANNO MDCII PONTIF XI

<sup>2</sup> Général Cadorna, *Ordre du jour* du 20 juin 1864. — Telle n'est pas, il faut le dire, l'opinion des riverains du lac. Ils prétendent que celui-ci a, au contraire, mordu sur les terres ; qu'il s'est avancé de 100 mètres depuis le temps d'Annibal ; qu'une notable portion du champ de bataille se trouve aujourd'hui noyer sous l'eau.

<sup>3</sup> P. Ciatti, *Memorie, annali ed istorie delle cose di Perugia*.

### CHAPITRE III. — TRASIMÈNE.

On a dit que le champ de bataille de Trasimène était une sorte de musée d'antiquités. Nombre de monuments archéologiques ont, en effet, été découverts aux environs du lac. C'est à Sanguinetto qu'on a trouvé la fameuse *Statue de l'Orateur*<sup>1</sup> ; c'est de là que vient aussi le bronze, non moins précieux, de *l'Enfant à l'Oursin*<sup>2</sup>. Quantité d'autres curiosités de toute espèce ont été exhumées du territoire de ce village. Après avoir spécialement fait mention d'une médaille de M. Atilius Serranus<sup>3</sup>, le P. Ciatti ajoute que, vers la fin du XVIIe siècle, on fut assez heureux pour mettre la main sur un *casque d'Annibal*<sup>4</sup>, et que personne ne put alors soulever de doutes à rencontre de l'authenticité de cet objet. Ultérieurement, on tira d'une tranchée faite aux environs de Sanguinetto un bouclier portant en relief une figure d'éléphant et, naturellement, Cortellini en fit remonter la provenance à quelque officier carthaginois<sup>5</sup>. Buattini donne une longue nomenclature des urnes cinéraires tirées de la propriété Baglioni, près de Passignano<sup>6</sup>. Baldoni a fait l'inventaire des médailles, fibules, objets divers sortis des fouilles faites aux environs de ce village de Passignano et réunis au musée du couvent des Bénédictins de Pérouse<sup>7</sup>. Mais tous ces monuments, si intéressants qu'ils soient à certains points de vue, n'ont malheureusement point la valeur d'un document pouvant servir à la détermination du site d'un champ de bataille.

D'ailleurs, il faut le dire, la science archéologique ne procédait pas encore avec méthode au temps où écrivaient la plupart des commentateurs dont nous venons de rapporter les noms. Leur bonne foi s'est facilement laissé surprendre, attendu que les antiquités dont ils parlent sont, on a pu le reconnaître ultérieurement, étrusques et non carthagoises. Il n'est donc pas possible de tirer du fait de ces trouvailles aucune lumière touchant les limites du théâtre de la lutte.

Vaut-il mieux, dans ce but, tenir compte des observations philologiques, que quelques savants du dernier siècle prenaient en considération sérieuse ? Suivant Giulano de' Ricci<sup>8</sup>, des érudits italiens, trouvant dans le nom d'*Ossaja* une corruption du latin *Ossaria*, voulaient placer en ce point les scènes principales de la bataille. Buattini nous confirme que cette mauvaise étymologie servit de base à une opinion qui rencontra quelque crédit et, peu à peu, fit son chemin<sup>9</sup>.

Le nom très expressif de Sanguinetto<sup>10</sup> proviendrait, dit le P. Ciatti, du fait des nombreuses victimes tombées les armes à la main non loin de ce village.

---

<sup>1</sup> Musée des Uffizi, de Florence, salle des Bronzes antiques, 2e cabinet, n° 423.

<sup>2</sup> P. Ciatti, *Memorie, annali ed istorie delle cose di Perugia*, Perugia, 1638.

<sup>3</sup> P. Ciatti, *Memorie, annali ed istorie delle cose di Perugia*, Perugia, 1638. — Pompeo Pellini, *Dell' Historia di Perugia*.

<sup>4</sup> P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>5</sup> Angelo Buattini, *La Battaglia al lago Trasimeno*, Perugia, 1845.

<sup>6</sup> Angelo Buattini, *op. cit.*, passim.

<sup>7</sup> Baldoni, *Tristi e Fasti della terra di Passignano al lago Trasimeno*, Perugia, 1847.

<sup>8</sup> *Due lettere a Pier Vettori. — Descrizione de luoghi pel viaggio di Annibale*, Naples, 1780.

<sup>9</sup> Buattini, *op. cit.* — Cardinal Hadrien, *in Itinerario Julii II.*

<sup>10</sup> P. Ciatti, *op. cit.* — Pompeo Pellini, *op. cit.* — Le nom de *Sanguinetto* a inspiré à lord Byron ces vers :

L'un des mamelons de l'hémicycle de hauteurs qui borde le lac aurait été dit *monte di Guardie*, en souvenir du poste qu'y avaient établi les Romains ou, plus vraisemblablement, à raison de l'occupation de cette éminence par le quartier général de l'armée carthaginoise<sup>1</sup>.

M. Desjardins a trouvé, sur le cadastre du territoire considéré, une parcelle dite *campo del Console*, le champ du consul. C'est là, dit-on, qu'aurait succombé Flaminius.

Enfin, toute la zone des bords du lac est dite *valle Romana*, le val des Romains<sup>2</sup>.

Aucune de ces considérations ingénieuses ou subtiles ne saurait, on le comprend, nous permettre de fixer sûrement des limites topographiques. Voyons quelles sont, à ce sujet, les conclusions des commentateurs. Sans être absolument identiques, les opinions émises présentent peu d'écart. Pompeo Pellini<sup>3</sup> et Cesare Crispolti<sup>4</sup> s'expriment en termes un peu vagues. Le P. Ciatti<sup>5</sup> et Giulano de' Ricci<sup>6</sup> placent la scène mi-partie à Sanguinetto, mi-partie à Vernazzano. Angelo Buattini<sup>7</sup> mentionne plusieurs systèmes suivant lesquels l'action aurait eu lieu : d'une part, au *piano di Taoro* ; de l'autre, au *piano di Passignano* ; enfin, dans la *valle Romana di Vernazzano*.

Le général Raflaele Cadorna estime qu'il faut admettre pour théâtre tout l'hémicycle dont le diamètre court de monte Gualandro à Passignano. Ce théâtre comprendrait, par conséquent, toute la *valle Romana*, c'est-à-dire la rive du lac, la plaine de Tuoro et celle de Vernazzano, depuis les contreforts du Gualandro jusqu'aux collines de Passignano. Les hauteurs de monte Geto, de monte Santa-Agata, de monte Biazzano, etc., formeraient le fond de cette scène semi-circulaire<sup>8</sup>.

L'inspection des lieux nous a démontré que les conclusions du général sont seules admissibles. Que disent, en effet, les textes ? Qu'il s'agit d'une plaine de peu d'étendue, étranglée entre le lac et les montagnes<sup>9</sup>. Cette plaine est bordée, sur chacun de ses flancs et suivant toute sa longueur, d'une chaîne de mamelons

---

..... but a brook hath ta' en  
A name of blood from that day's sanguine rain  
And Sanguinetto tells ye, where the Dead  
Made the earth wet, and turn'd the unwilling waters red.

<sup>1</sup> Angelo Buattini, *op. cit.*

<sup>2</sup> Cesare Crispolti, *Perugia Augusta*, 1648.

<sup>3</sup> Pompeo Pellini, *op. cit.*

<sup>4</sup> Cesare Crispolti, *op. cit.*

<sup>5</sup> P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>6</sup> *Due lettere a Pier Vettori.*

<sup>7</sup> *La Battaglia al lago Trasimeno.*

<sup>8</sup> Riconobbe sul passaggio una valle detta Romana, che comprende la pianura di Tuoro e quella di Vernazzano, dalla diramazione di monte Gualandro sino ai colli di monte Geto e di Passignano. — In ambidue i fianchi ha molte eminenze. Venendo dalla Magione, trovasi prima quella presso la torre di monte Ruffiano, quindi di Passignano, di monte Geto, monte Santa Agata, e finalmente la diramazione di monte Gualandro. (Général Cadorna, *Notes manuscrites communiquées à l'auteur.*) — Le général se résume, d'ailleurs, comme il suit, en son ordre du 20 juin 1864 : ... Valle detta Romana lungo la sponda del Trasimeno e che comprende la pianura di Tuoro e quella di Vernazzano, dalla diramazione di Gualandro ai colle di Passignano.

<sup>9</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Appien, *De bello Annibalico*, X.

dont l'ensemble forme obstacle continu<sup>1</sup>. Au fond, suivant sa largeur, s'élèvent des hauteurs d'accès difficile et formant comme un système de fortifications naturelles<sup>2</sup>. Le champ de bataille cherché doit donc affecter la forme d'un hémicycle ou amphithéâtre, à l'intérieur duquel on ne peut pénétrer que par une brèche étroite. On n'en sort également que par un petit col encaissé entre d'âpres mouvements de terrain. Enfin, on ne pratique cette plaine que par un sentier qui court sur les bords du lac, au pied des derniers contreforts qui viennent mourir à la plage<sup>3</sup>.

Eh bien ! qu'on explore les lieux ces textes à la main, et l'on saura facilement se convaincre que la scène comprend tout le demi-cirque dont le diamètre court du mont Gualandro à Passignano, et qu'on appelle encore aujourd'hui *valle Romana*.

Comme l'observe fort bien Pellini<sup>4</sup>, cet ensemble de conditions topographiques était bien de nature à séduire des gens de guerre en quête d'un lieu propice aux embuscades. Or, ne cherchant, comme il le faisait, que le moyen de tendre un piège à Flaminius, Annibal ne pouvait faire choix d'un meilleur site. Ayant donc pénétré dans cette *valle Romana* par le chemin qui longe les bords du lac, le jeune général s'empara des hauteurs qu'il avait sur sa gauche, c'est-à-dire des sommets de ces *monti Gismenii* qui se développent en hémicycle du mont Gualandro au village de Passignano. Il les fit occuper par son infanterie de ligne composée, comme on sait, d'Africains et d'Espagnols, et s'y établit de sa personne<sup>5</sup>.

Faisant ensuite face à la portion centrale de ces hauteurs, il développa *sur sa droite* son infanterie légère et ses Baliaries, qui formèrent une chaîne continue dont la réserve était sans doute défilée derrière le massif de *monte Geto*<sup>6</sup> ; il assigna à sa cavalerie et aux Gaulois diverses positions sur sa gauche, c'est-à-dire entre les rives du lac et *monte Gualandro*<sup>7</sup>. Toutes ces forces furent habilement dissimulées derrière des mamelons, dans des plis du terrain, sous des roseaux ou des broussailles<sup>8</sup>. On voit que, en procédant ainsi, le fils du grand Amilcar disposait en demi-cercle en bataille une chaîne de troupes prêtes à couvrir l'espace compris entre le lac et les *monti Gismenii*. Toutes ces forces devaient, à un signal convenu, se jeter en avant, dessiner au pas de course un mouvement radial et converger sur l'ennemi. La manœuvre préparée devait donc être essentiellement enveloppante et bien conforme aux méthodes favorites du maître.

Ces dispositions prises, Annibal attendit immobile et dans le plus grand silence<sup>9</sup>.

Flaminius s'attachait, on le sait, à ne point perdre le contact des envahisseurs de la Toscane. Il marchait dans leurs traces et ne devait, par conséquent, point tarder à avoir connaissance des lieux où ceux-ci venaient de se mettre à l'affût. C'est ce qu'il advint dans la soirée du 22 juin 217. La nuit tombait quand les

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXIII.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Frontin, *Strat.*, II, v, 24.

<sup>4</sup> Pompeo Pellini, *op. cit.*

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV.

<sup>7</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, IV. — Appien, *De bello Annibalico*, X. — Florus, *Hist. rom.*, II, VI. — Frontin, *Stratag.*, II, v, 24.

<sup>9</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Silius Italicus, *Puniques*, V.

légions romaines arrivèrent en vue du lac de Trasimène<sup>1</sup> ; elles campèrent dans l'ouest de monte Gualandro.

Le lendemain, dès l'aube du jour<sup>2</sup>, le consul s'engagea délibérément dans la *valle Romana*, à la poursuite des insaisissables Carthaginois. Il se jeta plein d'ardeur dans le perfide étranglement, et cela sans s'éclairer, sans ordonner préalablement la moindre reconnaissance<sup>3</sup>.

Un nuage de vapeurs émanées du lac enveloppait d'une brume épaisse tout le théâtre de l'action prochaine<sup>4</sup>.

Quand il sut que les Romains débouchaient du petit col qui s'ouvre entre monte Vaccaro et monte Gualandro, Annibal ressentit une commotion de joie. Comme Napoléon au matin d'Austerlitz, il put se dire : *Ces gens-là m'appartiennent ; cette armée est à moi !* On lui confirma que les légions s'engouffraient toutes dans le coupe-gorge, en colonnes compactes, sans hésitation, sans défiance.

A peine remis des suites de son ophtalmie, le jeune général se faisait, dit-on, porter en litière<sup>5</sup>, comme Charles XII le fit plus tard à Pultawa<sup>6</sup>. Sur des esprits de cette trempe les souffrances physiques n'ont point prise. Il donna ses ordres. Alors tous à la fois, de toutes parts et avec ensemble, les Carthaginois fondirent sur les Romains.

La cavalerie tamazir't ferma l'entrée du cirque à *monte Gualandro* ; les Baliares en fermèrent la sortie à Passignano.

Flaminius était pris au piège<sup>7</sup>.

Sous le coup d'un profond saisissement, tribuns et centurions voyaient sortir de l'ombre du brouillard des groupes d'hommes armés, en train de fondre sur eux. Terrible apparition ! Ces groupes fantastiques se précipitaient sur le flanc gauche de la colonne. Il en pleuvait de toutes parts.

Les Romains étaient braves et la conscience du danger les rendait redoutables. Un instant ébranlé du fait de cette surprise, Flaminius a recouvré son sang-froid. Il adjure ses troupes de faire face à l'ennemi et, fer en main, de se frayer passage au travers des masses qui les enveloppent<sup>8</sup>. Comprenant toute la

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Plutarque, *Fabius*, III.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXIII. — Tite-Live, XXII, IV. — Silius Italicus, *Puniques*, V. — Frontin, *Stratag.*, II, v, 24.

<sup>3</sup> Pompeo Pellini, *op. cit.*

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXXIV. — Tite-Live, XXII, IV. — Frontin, *Stratag.*, II, v, 24.

<sup>5</sup> Cornélius Nepos, *Annibal*, IV. — L'histoire a enregistré les noms de quantité de gens de guerre qui, surpris par la maladie, un jour de bataille, se sont fait porter sur des litières à la tête de leurs troupes. Ainsi firent Scipion (Tite-Live, XXIV, XLII), le préteur Valerius (Valère Maxime, II, VIII, 2), Eumène (Polyen, liv. IV), Numérien (Flavius Vopiscus, XII), etc. — La *lectica* ou *lecticula* était une sorte de voiture d'ambulance qui devint réglementaire dans les armées romaines. Au temps de Tibère, la *lectica* de l'empereur était à la disposition de tous les officiers. (Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, CXIV.)

<sup>6</sup> A Pultawa, le 8 juillet 1709, le roi conduisait la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie (Voltaire, *Histoire de Charles XII.*)

<sup>7</sup> Frontin, *Stratag.*, II, v, 24, et VI, 4. — Silius Italicus, *Puniques*, V. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>8</sup> Vous sçavez que dist C. Flaminius consul lorsque, par l'astuce de Annibal, il fut reserré près le lac de Peruse, dict Thrasymène : *Enfans*, dist-il à ses souldars, *d'icy sortir ne vous faut espérer par veux et imploration des dieux. Par force et uertus il nous conuient euadir*

gravité de la situation qui leur est faite, les légionnaires entreprennent une lutte désespérée, et l'affaire est des plus sanglantes<sup>1</sup>.

Le combat dure trois heures<sup>2</sup>.

Tandis que se livrait cette bataille acharnée, survint un tremblement de terre<sup>3</sup> qui détruisit de fond en comble nombre de villes de la Toscane, bouleversa toute la péninsule, changea le cours des rivières et donna lieu à des éboulements considérables dans les gorges de l'Apennin. Il faut le dire — à la gloire ou à la honte de l'humanité — cet épisode, si terrible qu'il fût, n'arrêta ni les Romains ni les Carthaginois, qui continuèrent à se battre, tant était irrésistible leur commun entraînement. Ils ne sentirent point la terre qui se dérobaît sous leurs pieds<sup>4</sup>.

Les Romains se jugent enfin incapables de tenir plus longtemps. Il leur faut lâcher pied... mais hélas ! acculés, pelotonnés, puis chargés à outrance et rompus, ils sont jetés au lac. Ainsi, plus tard, furent précipités dans les étangs d'Austerlitz les débris de la brigade Kamenski et la colonne Doctoroff avec Langeron et Buxhoevden.

Entraînés par le poids de leur armure, les légionnaires coulaient à pic. Quelques-uns se maintinrent un instant debout, la tête hors de l'eau. Mais la cavalerie tamazir't poussa dans le lac et les sabra. Ce fut une horrible boucherie<sup>5</sup>.

Tel est le troisième grand désastre dont la nouvelle inattendue allait encore foudroyer les citoyens de Rome<sup>6</sup>. Le nom maudit de Trasimène devait se graver dans leur mémoire en traits ineffaçables, flamboyer en lettres de feu<sup>7</sup> dans leur cœur saisi d'épouvante. Le souvenir en est encore vivant au cœur de leurs neveux.

Il convient de signaler, à ce propos, l'heureuse innovation qui s'est introduite dans les méthodes d'instruction de l'armée italienne. Les grandes manœuvres de cette armée portent parfois l'empreinte d'un cachet fort original, en ce sens que, au lieu de forger de toutes pièces des plans d'opérations fictives, l'état-major général s'attache à faire restituer sur le terrain quelque marche ou bataille historique. C'est dans cet ordre d'idées que, fin juin 1864, la division Cadorna a donné, par voie de simulacre, une représentation (*fazione*) de la journée de

---

*et a fil d'espée chemin faire par cie myllieu des enemys.* (Rabelais, *Pantagruel*, IV, xxiii.)  
— Cf. Tite-Live, XXII, v.

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, vi. — Frontin, *Stratag.*, II, vi, 4.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, vi.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, v. — Cf. Cicéron, *De Divin.*, I, xxxv. — Diodore de Sicile, XXV, xix, ap. Tzetzes, *Hist.*, I, xxvii. — Pline, *Hist. nat.*, II, lxxxvi. — Silius Italicus, *Puniques*, V. — Plutarque, *Fabius*, III. — Florus, II, vi. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv. — Zonaras, cap. I. — Cf. Heyne, *Opus Acad.*, t. III. — C'est à tort que Diodore de Sicile rapporte à la bataille de Cannes cet épisode du tremblement de terre, dont, il convient de l'observer, Polybe ne parle pas. Appien garde également le silence à cet égard.

<sup>4</sup> Tite-Live, Diodore de Sicile, Pline, Orose, Zonaras, *loc. cit.*

<sup>5</sup> Polybe, III, lxxxiv. — Tite-Live, XXII, iv-vi. — Voyez, outre les auteurs cités plus haut passim : H. Nissen, *Die Schlacht am Trasimenus*, dans le *Rheinisches Museum für Philolog.*, Bonn, nouvelle série, t. XXII, et Mattro dell' Isola Maggiore, *La Trasiménide*, poème épique.

<sup>6</sup> Florus, II, III.

<sup>7</sup> Valère Maxime, III, vii, 6. Pline, *Hist. nat.*, XV, xx. — En signe de deuil, le gouvernement ne crut devoir décerner aucune récompense honorifique aux survivants de la journée de Trasimène. (Pline, *Hist. nat.*, VII, xxix.)

Trasimène ; représentation qu'il faut reconnaître exacte, si l'on tient compte des modifications que comportait nécessairement une différence prononcée des armes mises en service et des procédés tactiques en usage à deux mille ans de distance.

Pour ce qui est de l'exécution, le rôle de l'armée carthaginoise était tenu par huit bataillons d'infanterie de ligne, deux compagnies de *bersaglieri*, deux batteries d'artillerie, trois escadrons de cavalerie et un peloton de sapeurs du génie. L'armée romaine était représentée par des éléments respectivement similaires et de même force, à cette exception près qu'on ne comptait de ce côté qu'une seule batterie.

Cette restitution d'une bataille célèbre, sur les lieux mêmes qui lui servirent de théâtre, cette étude comparée des procédés antiques et modernes, tous les détails de mise en scène de ce grand drame militaire, ont vivement intéressé acteurs et spectateurs.

L'idée du général Cadorna nous semble essentiellement féconde. C'est un exemple que feront bien de suivre les armées de toutes les puissances.

L'histoire nous offre plus d'un tableau semblable à celui de la journée de Trasimène et, à ne parler ici que des temps modernes, on trouve nombre de généraux malheureux qui, enveloppés comme Flaminius, se sont vus, comme lui, mis à la merci d'un habile adversaire. Ne craignons pas de sonder nos blessures les plus profondes et rappelons-nous les paroles terribles que M. de Moltke adressait au général de Wimpffen la veille d'une inoubliable capitulation. Sachez, lui disait-il, d'un ton impassible et dur, sachez que j'ai autour de vous 240.000 hommes et 500 bouches à feu, dont 300 sont déjà en batterie pour tirer sur Sedan. Les 200 autres y seront demain matin au point du jour.... Une percée ne pourra jamais vous réussir, quand même vos troupes seraient dans les meilleures conditions possibles ; car, indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan en quelques heures. Ces positions commandent toutes les issues par lesquelles vous pouvez espérer sortir du cercle où vous êtes enfermés et sont tellement fortes qu'il vous est impossible de les enlever.

Et, sur un doute exprimé par le général de Wimpffen : Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, ajouta cruellement M. de Moltke.

Dernier trait de ressemblance avec Flaminius !

Depuis cette scène douloureuse, d'autres événements se sont accomplis sur d'autres théâtres d'opérations, et l'Angleterre a eu ses jours de deuil. Qui ne se rappelle le désastre de Hashgate ?

Qu'on se représente un de ces cirques ou entonnoirs qui se rencontrent par intervalles dans les montagnes du Kordofan, c'est-à-dire un terrain taillé, comme un cratère, en forme de cuvette et auquel on ne peut accéder que par quelques échancrures. Qu'on imagine le corps expéditionnaire anglo-égyptien mourant de soif, attiré, on ne sait comment, au centre de cette plaine entourée de hauteurs ; puis, la porte de fer qui lui a livré passage refermée derrière lui, toutes les autres issues gardées, des feux convergents partant des positions qui couronnent l'amphithéâtre ; enfin, défilées derrière les crêtes, d'innombrables bandes de noirs en embuscade, armés en guerre, âpres à la curée... et l'on ne peut se défendre de comparer la situation du général Hicks à celle de Flaminius à Trasimène.

Ne tiendra-t-on donc jamais compte des leçons de l'histoire ?

## LIVRE NEUVIÈME. — L'OMBRIE

### CHAPITRE PREMIER. — ÉPILOGUE DE LA JOURNÉE DE TRASIMÈNE.

Les historiens ne sont pas d'accord touchant le chiffre des pertes de l'armée romaine en hommes tués, prisonniers ou disparus<sup>1</sup>. Polybe mentionne 15.000 tués et autant de prisonniers. Tite-Live, qui déclare s'en être rapporté, à cet égard, à l'autorité de Fabius Pictor, accuse 15.000 tués, 6.000 prisonniers et 10.000 disparus. Eutrope fait monter à 25.000 le nombre des morts. Il est certain, en tout cas, que les pertes de Flaminius furent considérables. Pour Annibal, il n'eut pas plus de 1.500 à 2.000 hommes hors de combat. Encore étaient-ce pour la plupart des auxiliaires gaulois<sup>2</sup>.

Ajoutons que, de part et d'autre, nombre de combattants touchés moururent ultérieurement des suites de leurs blessures<sup>3</sup>. Le mot de Napoléon a été et sera vrai de tout temps. *Après une chaude affaire, disait-il, vainqueur ou vaincu, chacun a son compte.*

Au sortir de cette lutte terrible, le vainqueur donna la sépulture à ses morts et à ceux des Romains. Il fit chercher le corps du consul afin de lui rendre les honneurs funèbres, mais nulle part on ne put le découvrir ; personne ne sut jamais ce qu'il était devenu<sup>4</sup>. Cependant les ciceroni de la cathédrale de Cortone montrent aux voyageurs le *tombeau de Flaminius*. C'est un sarcophage, antique assurément, mais qui n'a certainement pas été consacré à la mémoire du consul. Le bas-relief représente une mêlée tout autre que celle de Trasimène. C'est un combat de Centaures et de Lapithes.

L'histoire a enregistré les épisodes les plus saillants de la bataille de Trasimène.

Le poète Silius Italicus nous a laissé le tableau d'un groupe de vaincus<sup>5</sup> fuyant éperdus vers les hauteurs des monts Gismenii et grimpant à des arbres pour échapper aux Carthaginois. Ceux-ci, acharnés à la poursuite de l'ennemi, allument de grands feux au pied de ces arbres, et les malheureux qui se sont réfugiés dans les branches tombent, l'un après l'autre, au brasier.

Les six mille hommes qui formaient l'avant-garde de l'armée consulaire n'avaient point pris part à l'engagement, faute d'en avoir pu saisir les conditions. Ne sachant que faire, ils s'étaient jetés dans la montagne et, là, avaient prêté une oreille inquiète au tumulte provenant des clameurs des hommes et du choc de leurs armes. Que se passait-il donc au bord du lac ? Sur quel point leur fallait-il donner ? Leur hésitation était extrême quand, le brouillard se dissipant, les premiers rayons du soleil leur laissèrent entrevoir l'étendue du désastre des légions romaines. Se sentant dès lors incapables d'une résistance sérieuse, ils

---

<sup>1</sup> Voyez touchant les pertes de l'armée romaine : Polybe, III, LXXXIV et LXXXV ; Tite-Live, XXII, II et VII ; Appien, *De bello Annibalico* ; Plutarque, *Fabius*, IV ; Valère Maxime, I, VI, 6 ; Eutrope, III, IX ; Paul Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXV. — Tite-Live, XXII, VII. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xv.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, XII. — Cf. Plutarque, *Fabius*, III ; Valère Maxime, I, VI, 6.

<sup>5</sup> Silius Italicus dit que ces gens étaient des Siciliens ; mais, d'autre part, Tite-Live rapporte que les secours envoyés à Rome par Hiéron n'arrivèrent qu'après la bataille.

prirent le parti de battre en retraite sur une petite forteresse de Toscane<sup>1</sup> ; mais Maharbal, qui leur donna la chasse, vint les y bloquer. Dépourvus de ressources, ne pouvant attendre aucun secours et réduits aux dernières extrémités, ces six mille hommes capitulèrent, sous promesse de vie sauve<sup>2</sup>.

Ce Maharbal, l'homme des coups de main hardis, allait frapper, d'autre part, l'épilogue de la journée de Trasimène. Annibal avait appris que des secours étaient expédiés à cette armée romaine qu'il venait d'anéantir ; il savait que les troupes signalées en marche se trouvaient placées sous le commandement d'un certain Centenius.

Les historiens ne sont pas d'accord touchant les titres et qualités du personnage qui entre alors si tardivement en scène. Polybe fait de Centenius un officier de l'armée de Servilius<sup>3</sup> ; C. Nepos, un *préteur*<sup>4</sup> ; Tite-Live, un *propréteur*<sup>5</sup>. Appien expose que Centenius était un simple patricien, n'ayant aucun rang dans l'armée<sup>6</sup>. Quelques commentateurs ont pensé que cette diversité de qualifications provient de ce qu'il a été fait confusion entre C. Centenius, lieutenant du consul Servilius, et le centurion M. Centenius Penula. D'autres érudits parlent de *legatus*<sup>7</sup>, mais ce grade de *légal* n'était pas encore créé au temps de la deuxième guerre punique. Nous estimons que Caius ou Cneus Centenius était bien un officier de l'armée consulaire de Rimini ; qu'il tenait sa mission de Servilius<sup>8</sup> et non du Sénat<sup>9</sup>.

Les divergences d'appréciations se poursuivent en ce qui concerne l'effectif du corps placé sous le commandement de ce personnage. Nous admettons, sur l'autorité de Polybe et de Tite-Live, qu'il opérait à la tête d'une troupe de quatre mille hommes de cavalerie<sup>10</sup>.

Où s'est passée l'affaire dont nous allons rapporter le dénouement ? D'aucuns exposent que l'engagement a eu lieu au *piano di Marte*, sis non loin de Pérouse et du lac de Trasimène<sup>11</sup>. D'autres, basant leur opinion sur des étymologies d'une valeur douteuse, préconisent la vallée *di Pierla* (*vallis prælii*)<sup>12</sup> et la vallée *degli Arnegati* (*vallis necatorum*)<sup>13</sup>. Jusqu'à présent, ces solutions, si diverses qu'elles soient, ont ceci de commun qu'elles comportent des lieux voisins du lac et de Pérouse. Mais il est des commentateurs qui, s'appuyant du texte d'Appien, fixent le théâtre de l'action près de la montagne de Saint-Thomas, laquelle s'élève au milieu de la plaine sise aux abords de Spolète<sup>14</sup>.

---

<sup>1</sup> Général Cadorna, *Battaglia del Trasimeno*.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXIV ; Tite-Live, XXII, VI ; Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVI.

<sup>4</sup> C. Nepos, *Annibal*, IV.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, VIII.

<sup>6</sup> Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>7</sup> Wijnne, *Quæstiones criticæ de belli punici secundi parte priori*. — Cf. Drakenhoch Fabri et Alschefski, *ad Liv.* XXII, VIII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, VIII.

<sup>9</sup> Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>10</sup> Polybe, III, LXXXVI. — C. Nepos, *Annibal*, IV. — Tite-Live, XXII, VIII. — Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>11</sup> Pompeo Pellini, *Storia di Perugia*. Cf. P. Ciatti, *op. cit.* — Angelo Buattini, *op. cit.*

<sup>12</sup> P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>13</sup> P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>14</sup> B. di Campello, *op. cit.*

Que disent les textes ? Que la scène se passe en Ombrie<sup>1</sup>, sur la route menant directement à Rome<sup>2</sup> ; que sur cette route les Romains ont trouvé des gorges qu'ils ont cru devoir occuper et défendre<sup>3</sup>. Appien nous fait, de plus, connaître que le point cherché est situé près du lac ou marais *Plestin*<sup>4</sup>. Or, si l'on s'en rapporte à l'autorité d'un érudit<sup>5</sup>, c'est le lac de Trasimène lui-même qui portait le nom de *Plestino*, tiré du nom des anciens habitants du pays. Les lieux dont il s'agit ne sont donc pas loin de ceux où vient de se donner la bataille. Nous estimons que la scène doit se placer aux environs de Pérouse.

Donc, saisi de la nouvelle d'une marche forcée du corps de Centenius, Annibal s'empessa de lui opposer l'infanterie et la cavalerie légère de son lieutenant Maharbal. Celui-ci partit au pas de course à la rencontre des quatre mille chevaux qui, venant de Rimini, suivaient la voie Flaminienne. Cette rencontre eut lieu, disons-nous, non loin de la ville de Pérouse. Au premier choc, le vigoureux lieutenant rompit l'ordonnance confuse des escadrons romains ; puis, les ayant mis en déroute, il se jeta à la poursuite de Centenius, lui tua la moitié de son monde, en enveloppa le reste et, finalement, eut raison de la totalité des forces détachées de l'armée de Servilius. A ces nouveaux prisonniers qu'on lui amenait Annibal commença par déclarer que Maharbal n'avait pas le droit de leur garantir, ainsi qu'il l'avait fait, la vie sauve ; que cependant il voulait bien les recevoir à merci. Suivant toujours le système qu'il avait adopté, il parla d'un ton rude aux Romains et les fit soumettre au dur régime de la captivité antique. Quant aux alliés, il leur rendit la liberté sans rançon, en répétant qu'il n'était point venu combattre les Italiotes ; que son but était, au contraire, d'assurer leur indépendance ; de les soustraire aux tyrannies de la République romaine.

A la nouvelle de cette défaite de Centenius, faisant suite au désastre de Trasimène, le Sénat romain convoqua l'assemblée du peuple afin de lui dire la vérité. *Nous avons été vaincus !* s'écria le préteur.

A ces mots, la consternation fut grande et, la terreur aidant, des esprits affolés se forgèrent des monstres qui ne tardèrent point à obséder l'imagination publique. On se disait en gémissant que les Carthaginois étaient en marche sur le Capitole ; qu'ils allaient arriver sous les murs de la ville de Rome. Frappés de panique, une foule de citoyens égarés voyaient Annibal à leurs portes<sup>6</sup> : *Annibal ad portas !*

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, VIII. — Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>2</sup> Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>3</sup> C. Nepos, *Annibal*, IV. — Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>4</sup> Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>5</sup> Cesare Crispolti, *Perugia Augusta*, 1648. — Cf. Fed. Frpzzi, *Dissertazione de Plestini Umbri*, Foligno, 1725.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, VIII et IX. — Silius Italicus, *Puniques*, VI. — Appien, *De bello Annibalico*, XI. — Zonaras, VIII, xxv.

## CHAPITRE II. — SPOLÈTE.

Quelques érudits<sup>1</sup> pensent que, après la journée de Trasimène, les Carthaginois ont formé le siège de Pérouse, vieille ville étrusque, alliée de Rome, assise sur une éminence qui domine de 300 mètres la plaine environnante, et alors solidement fortifiée. Le fait est peu probable ; on n'en trouve aucune trace dans les textes.

Annibal avait hâte de franchir le Tibre pour se porter sur la *via Flaminia* par laquelle devait arriver Servilius. Pouvait-il, dans ces conditions, songer à l'attaque d'une nouvelle Sagonte, défendue par une bonne garnison<sup>2</sup> ? Il lui était, d'ailleurs, facile de masquer cette place et de passer tranquillement au pied du site dominant qu'elle occupe. C'est, à notre sens, ce qu'il fit.

Donc Annibal opère le passage du Tibre et se jette en Ombrie<sup>3</sup>. Pourquoi ce mouvement ? Est-ce seulement parce que le pays est fertile, peu accidenté, riche en céréales ; que l'armée carthaginoise espère y vivre facilement<sup>4</sup> ? Non, c'est que la région est traversée par la *via Flaminia*<sup>5</sup> et que cette voie mène directement de Rome à Rimini. Or c'est à Rimini que se trouve établi le quartier général de Servilius ; c'est, répétons-le, ce chemin que le consul doit prendre pour tenter de réparer le désastre de son collègue ; c'est celui qu'ont déjà suivi les cavaliers de Centenius<sup>6</sup>. Annibal est donc tenu d'occuper l'Ombrie pour couper les communications de l'adversaire et s'emparer, si faire se peut, des clefs de la route de Rome.

Les textes nous font connaître que, dans cet ordre d'idées, le jeune général se porte sur la colonie romaine de Spolète. Quel chemin suit-il ? Le plus court, dit Tite-Live, celui qui mène droit sous les murs de la place<sup>7</sup>. Les points saillants de cette ligne d'opérations sont ceux d'Assise<sup>8</sup> et de Foligno. Celui-ci commande à la fois les vallées du Topino et de la Maroggia<sup>9</sup> ; c'est une position importante dont les Carthaginois ont dû s'assurer la possession. Un commentateur pense qu'ils en ont alors rasé les défenses<sup>10</sup> ; mais Foligno était-elle bien alors un centre de population fortifié ?

C'est un fait que les textes ne mentionnent point.

---

<sup>1</sup> Cf. Malte-Brun, *Géographie*, t. III.

<sup>2</sup> Pompeo Pellini, *Dell' historia di Perugia*. — Le fait d'un asile ainsi offert aux débris de l'armée romaine a fait dire à l'évêque Campano que Pérouse avait alors assuré le salut de Rome (J.-Ant. Campanus, *Orat.*, I). — P. Ciatti, *Memorie di Perugia*.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVI. — Tite-Live, XXII, IX. — Silius Italicus, *Puniques*, VI.

<sup>4</sup> Strabon, V, II, 10.

<sup>5</sup> Strabon, V, II, 10.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, VIII. — Appien, *De bello Annibalico*, IX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, IX. — Bernardino di Capello, *Delle historie di Spoleti*, etc., 1672. — Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

<sup>8</sup> *Hist. Perurg. ms.* — P. Ciatti, *Memorie di Perugia*.

<sup>9</sup> Foligno (*Fulginium*) est baignée par les eaux du Topino, affluent du Tibre. Le Topino a lui-même pour affluent de gauche la Maroggia, laquelle reçoit le Ticino, petit cours d'eau, le plus souvent à sec, qui passe sous les murs de Spolète.

<sup>10</sup> P. Ciatti, *Memorie di Perugia*. — B. di Campello, *Delle historie di Spoleti*. — Lodovico Coltellini, *Ragionamenti sopra la città di Fuligno nell' umbria*, Assisi, 1781.

Maître de Foligno, Annibal pouvait tâter le pays à son aise. Aussi a-t-il fait des pointes dans des directions diverses de la région ombrienne, tandis que le gros de son armée poursuivait sa marche sur Spolète. Il s'est surtout éclairé vers le nord de l'Ombrie. D'anciens documents veulent que quelques-uns de ses détachements aient occupé Nocera et poussé jusqu'à Gubbio<sup>1</sup>, dont les habitants tenaient la clef de la voie Flaminienne<sup>2</sup>. Ces troupes avaient reçu mission d'observer Servilius. D'autres troupes, détachées sur la droite, s'emparaient, en même temps, de divers points fortifiés<sup>3</sup>, tels que Bevagna<sup>4</sup> et Todi<sup>5</sup>.

Le gros de l'armée carthaginoise arriva bientôt sous Spolète.

Spolète était alors une des places les plus importantes de la voie Flaminienne<sup>6</sup>. Assise sur des hauteurs réputées inaccessibles, elle avait à ses pieds une vallée étroite et profonde qui lui tenait lieu de fossé. D'un côté, elle touchait à la plaine et, de ce côté seulement, elle était vulnérable. C'est dans cette direction que devait se prononcer l'attaque des Carthaginois<sup>7</sup>.

Pour ce qui est de l'attaque, Tite-Live se borne à mentionner le fait<sup>8</sup>, mais un auteur moderne nous a laissé sur l'événement quelques détails, empruntés vraisemblablement à des traditions locales. Selon le récit de Campello, les assaillants firent pleuvoir sur la place une grêle de flèches et de pierres lancées à la baliste et à la fronde ; insultèrent quelques points faibles de l'enceinte, firent mine d'en enfoncer les portes et tentèrent plusieurs escalades<sup>9</sup>. C'était donc là une attaque de vive force, aux méthodes de laquelle se mêlaient vraisemblablement quelques procédés d'intimidation. Mais les défenses de Spolète étaient éminemment respectables. Du haut de ces murailles, les défenseurs firent tomber nombre de corps enflammés ou pesants sur les travaux d'approches des Carthaginois, et ceux-ci ne tardèrent point à se rebuter<sup>10</sup>. Finalement, les gens de Spolète exécutèrent une sortie vigoureuse, à la suite de laquelle leurs adversaires durent battre précipitamment en retraite, non sans pertes sérieuses<sup>11</sup>.

On voit à Spolète divers monuments archéologiques destinés à perpétuer le souvenir de cet échec.

---

<sup>1</sup> P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>2</sup> Pline, *Hist. nat.*, XXIII, XLIX.

<sup>3</sup> Zonaras, VIII, xxv.

<sup>4</sup> Bevagna, près de laquelle coule le Timia, affluent du Tibre, est célèbre du fait des merveilleuses richesses de sa campagne. (Strabon, V, II, 10.) — Silius Italicus, *Puniques*, VI. — Lucain, *Pharsale*, 1.

Au point de vue militaire, c'est une position de haute importance, ainsi que l'a prouvé son histoire. (Tacite, *Hist.*, III, LV et LVII.)

<sup>5</sup> Todi, qu'arrose aussi un affluent du Tibre, était également une forteresse importante. (Strabon, V, II, 10.) — C'est sous les murs de cette place que Narsès devait plus tard battre les Ostrogoths. — Silius Italicus, *Puniques*, VI.

<sup>6</sup> Strabon, V, II, 10. — *Itinéraire d'Antonin*.

<sup>7</sup> B. di Campello, *op. cit.*

<sup>8</sup> Tite-Live, XII, IX. — P. Ciatti, *op. cit.*

<sup>9</sup> Bernardino de' Conti di Campello, *Delle historie di Spoleti, sopplimento di quelle del regno d'Italia nelle parte che tocca al ducato Spoletino*. — In Spoleti, M.DC.LXXII.

<sup>10</sup> B. di Campello, *op. cit.*

<sup>11</sup> Tite-Live, XX, IX. — Zonaras, VIII, xxv.

C'est d'abord une porte de l'enceinte antique — dite *porte d'Annibal* — dont le tympan porte cette inscription :

ANNIBAL  
CAESIS AD TRASYMENVN ROMANIS  
VRBEM ROMAM INFENSO AGMINE PETENS  
SPOLETO  
MAGNA SVORVM CLADE REPVLSVS  
INSIGNI FVGA PORTAE NOMEN FECIT.

Dans le vestibule de l'hôtel de ville (*municipio*) on lit une autre inscription, scellée dans la maçonnerie au-dessus d'une porte de l'*archivium*. Composé de plusieurs fragments juxtaposés en forme d'archivolte, le monument épigraphique a été restitué ainsi qu'il suit par Campello :

.... EI POPVLVS SIGNA VOVIT  
QVOM ANNIBAL ... SENATVS SEN-  
TENTIA ... TORIBVSQVE. L. CAROVLIO  
DEDICAVIT I.RECTE STETISSE

Sur le même sujet, les traditions locales abondent.

On dit qu'Annibal a campé sous les vieux chênes du *monte Luco*, peu distant des murs de la ville.

A côté de la *porte d'Annibal* s'élève une tour à section quadrangulaire, qu'on nomme la *torre dell' Oglio*. Les archéologues de la localité, notamment M. le baron Sanzio Sanzi, admettent que les assaillants carthaginois recevaient de l'huile bouillante tombant des mâchicoulis de cette tour.

La tour comme la porte sont de construction moderne ; mais les soubassements des deux monuments présentent tous les caractères du type dit cyclopéen. Leur ensemble détermine bien un point des fortifications étrusques que les Carthaginois ont insultées.

Une des portes de la ville a pris le nom de della Fuga<sup>1</sup>.

Enfin, sur le Ticino, petit cours d'eau qui passe sous les murs de Spolète, les habitants ont donné à certain pont le nom significatif de *ponte Sanguinario*, en souvenir des pertes éprouvées par les Carthaginois au moment de leurs assauts infructueux. Renonçant forcément à la prise de possession de Spolète, Annibal s'avança sur la route de Rome jusqu'à Narni<sup>2</sup>, colonie romaine établie aux frontières de l'Ombrie.

Là, brusquement, il s'arrêta pour tenir conseil avec son frère Magon et ses principaux officiers, à l'effet d'arrêter le programme de ses opérations ultérieures. Il était plein de foi en l'avenir. Cependant il fut décidé que, jusqu'à nouvel ordre, on ne marcherait point sur Rome<sup>3</sup>. En cela le jeune général faisait preuve de bon sens, et l'histoire n'a jamais songé sérieusement à lui imputer à

---

<sup>1</sup> B. di Campello, *op. cit.*

<sup>2</sup> Zonaras, VIII, xxv. — Narni commande le val de la Nera, affluent du Tibre. (Strabon, V, II, 10.) — Ce val de la Nera n'est autre chose qu'un passage étranglé entre deux escarpements couverts de bois épais. (Claudien, *Sixième consulat d'Honorius.*)

Au fond de cette gorge, sur un lit raboteux, encombré de galets et de blocs de pierres, roule un torrent aux eaux tumultueuses. La pente en est très forte ; il est semé de rapides et de cataractes.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXV et LXXXVI.

faute une aussi sage détermination. Il fut alors bien inspiré, et Appien n'a pas eu tort de dire que l'inspiration venait d'un dieu<sup>1</sup>.

Rome était une place forte sur la valeur de laquelle on ne pouvait se méprendre<sup>2</sup> et qui, de plus, venait d'être mise en état de défense<sup>3</sup>. Il n'était pas possible d'enlever une telle place de vive force ou par surprise. Un siège régulier n'était, d'ailleurs, pas opération facile à une époque où la défense avait tant de supériorité sur l'attaque. Et puis, pour arriver sous les murailles de Rome, il fallait d'abord avoir raison des places qui, comme Bevagna, Todi, Narni, défendaient des affluents du Tibre ; de celles qui, comme Spolète, faisaient fonction de **forts d'arrêt**. Le système de ces enceintes formait autour de Rome une ceinture d'ouvrages détachés ; il faisait de la ville éternelle un camp retranché de dimensions exceptionnelles et d'une force imposante. A l'extérieur, le Sénat avait ordonné nombre de travaux de campagne ; toutes ses mesures étaient bien prises. On avait coupé les ponts, dispersé les paysans, brûlé les approvisionnements et les récoltes. Partout le dégât, partout le vide ! On n'avait laissé debout que les points fortifiés pouvant servir de refuge aux populations<sup>4</sup>. Annibal considérait aussi le nombre et les qualités militaires des défenseurs de Rome. La République venait de perdre 30.000 hommes à Trasimène ; elle en avait perdu 30.000 à la Trebbia, 20.000 au Tessin et dans les différents combats qui suivirent ces journées, soit en tout 80.000 hommes. Mais elle conservait encore intactes toutes ses colonies et presque toute l'Italie centrale et méridionale. Elle y pouvait lever près de 700.000 hommes. Ses forces propres étaient, d'ailleurs, considérables, puisqu'elle maintint sur pied, pendant toute la durée de la 2e guerre punique, de 16 à 23 légions, recrutées seulement dans la ville de Rome et le Latium. La légion étant de 4.347 hommes, soit en nombres ronds de 4.500 hommes, la totalité de ses forces nationales présentait, ainsi qu'on le voit, un effectif de 70.000 à 100.000 hommes.

Annibal reconnaissait qu'il s'était mépris touchant le caractère des relations politiques de Rome avec ses alliés. Il avait espéré pouvoir débaucher quelques-uns de ceux-ci, mais tous demeuraient invariablement fidèles à leurs engagements<sup>5</sup>. A l'exception des Gaulois cisalpins, aucun peuple n'était venu grossir son armée. En vain, après chaque victoire, mettait-il en liberté, sans rançon, les prisonniers qu'il avait faits aux Italiotes ; en vain usait-il envers eux de moyens de séduction ou de terreur. Jamais il n'en gagna sérieusement à la cause de Carthage. Il en caressa longtemps l'espoir... Ce fut là son erreur.

C'est que le gouvernement de Carthage était dur à l'égard de ses alliés et que, d'un autre côté, celui de Rome était, autant que faire se pouvait, paternel. La domination de celui-ci n'était point odieuse ; elle n'était ni oppressive, ni tracassière. Pourvu qu'on ne tirât point l'épée contre elle, mais pour elle, la République laissait grande liberté aux vaincus de l'Italie. Point de despotisme analogue à la tyrannie punique. Les rapports de Rome avec les populations subjuguées étaient ceux de puissances alliées entre elles. Le plus grand nombre des États soumis conservaient leur indépendance municipale ; ils avaient leurs magistrats, leur gouvernement intérieur ; leur législation civile était partout respectée. Avec tant de privilèges, les Italiotes avaient mille raisons de se

---

<sup>1</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, IX.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, VIII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, VIII et XI.

<sup>5</sup> Polybe, III, XC ; Tite-Live, XXII, XXXIX et LXI.

soumettre à une condition déjà ancienne et de se regarder comme unis à Rome d'une manière indissoluble.

Annibal se trompa, nous le répétons, en concevant l'espoir de briser ces alliances. Il se trompa en essayant de promettre la liberté à des gens que terrifiait la perspective du joug carthaginois. Il fut arrêté dans sa marche par les vices du gouvernement de son pays ; la triste renommée de cet inepte gouvernement l'empêcha de mener à bien ses entreprises.

Dans ces conditions qu'avait-il à faire ?

Parvenu au centre de l'Italie, sans communication avec la métropole, sans ligne de retraite assurée, heurtant de front le camp retranché de Rome, ayant sur ses derrières les corps d'armée de Servilius et de Sempronius, quelles résolutions devait-il prendre ?

Jeter entre Rome et lui la barrière des Apennins, gagner le littoral Adriatique<sup>1</sup>, y chercher quelque part une base d'opérations solide, tenter de là la conquête de la Grande-Grèce, et tendre la main à Carthage.

Telles furent effectivement les décisions du conseil de guerre de Narni. Loin de pousser plus avant dans la direction de Rome, les colonnes carthagoises rebroussèrent chemin<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXVI. — Appien, *De bello Annibalico*, XII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, IX.

## LIVRE DIXIÈME. — LE LITTORAL ADRIATIQUE

### CHAPITRE UNIQUE.

Ayant décidément renoncé à l'idée de pousser plus avant sur le chemin de Rome, Annibal se dirigea sur le Picenum<sup>1</sup>, région maritime de la péninsule italique, qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Marche d'Ancône*. Le Picenum comprenait tout le versant oriental de l'Apennin, depuis l'embouchure de l'Esino (Fiumesine), qui s'ouvre entre Sinigaglia et Ancône, jusqu'à hauteur du parallèle d'Atri<sup>2</sup>. Heeren trace un peu plus bas que nous le faisons ici la limite méridionale de cette région ; il la descend jusqu'à l'embouchure méridionale du Pescara. Nous estimons que le Picenum proprement dit ne s'étendait, le long du littoral, que de l'Esino au Chienti. C'est à ce dernier fleuve, en effet, que commençait la Prététanie, région dans laquelle entrèrent les Carthaginois, à leur sortie du Picenum<sup>3</sup>.

Strabon assigne une origine sabine aux habitants de ce pays<sup>4</sup>. Nous les croyons de sang gaulois<sup>5</sup>. Quant au sol, alors d'une fertilité merveilleuse, il produisait en abondance des céréales et des légumes de toute espèce. Les arbres fruitiers et la vigne y étaient admirablement cultivés. Il s'y faisait un grand commerce de vins<sup>6</sup>. Vrai paradis terrestre pour des troupes éprouvées par la misère, comme venaient de l'être celles de l'armée carthaginoise !

Quelle route Annibal a-t-il suivie pour se porter sur cette Marche d'Ancône, terre promise à ses soldats épuisés ? Le colonel Macdougall, un des rares commentateurs qui aient étudié la question, se borne à dire qu'Annibal s'est dirigé sur Ancône<sup>7</sup> et que, ce faisant, il a dû franchir l'Apennin. La recherche d'une solution plus précise ne saurait cependant être dénuée d'intérêt. Essayons de restituer cet itinéraire.

Quelles sont, à ce sujet, les données des textes ? Polybe dit que, à sa sortie de l'Ombrie, Annibal est entré dans le Picenum ; qu'il a marché dix jours, au bout desquels il s'est établi sur le littoral Adriatique<sup>8</sup>. On a vu, d'autre part, que, lors de ses opérations en Ombrie, Annibal avait vraisemblablement son quartier général à Foligno. Tel est le point de départ admissible. Quant au point d'arrivée sur le littoral, on ne peut le chercher qu'entre les limites mêmes de l'ancien Picenum, c'est-à-dire de l'embouchure de l'Esino à celle du Chienti. Cela posé, nous estimons que le gros des troupes est passé du bassin du Topino dans celui du Chienti ; qu'il a, par conséquent, franchi le col de Serravalle ; qu'ainsi il a suivi la route de Rome à Ancône, route qui laisse Camerino sur sa gauche et

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXI. — Tite-Live, XXII, IX. — Silius Italicus, *Puniques*, VI.

<sup>2</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVIII ; Tite-Live, XXII, IX.

<sup>4</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>5</sup> Nous ne saurions admettre l'étymologie bizarre que Strabon donne de l'ethnique Πικεντινοι. Nous y trouvons le toponyme *Kent*, afférent au promontoire d'Ancône. Or *Kent* est essentiellement gaélique.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXVII et LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX. — Strabon, V, II, 2.

<sup>7</sup> Macdougall, *The Campaigns of Hannibal*, chap. II.

<sup>8</sup> Polybe, III, LXXXVI et LXXXVII.

passe par Tolentino. Nous pensons qu'une autre colonne, remontant vers le nord par Nocera, a pris la vallée de l'Esino, suivant à peu près le tracé du chemin de fer qui dessert aujourd'hui Fabriano, Jesi, et se branche sur la grande ligne du littoral aux environs de Falconara. Cette seconde colonne couvrait le gros des troupes contre les attaques possibles des légions de Servilius ; elle observait les mouvements du consul, qui, ainsi qu'on va le voir, opérait par la [via Flaminia](#).

Ce nouveau passage de l'Apennin ne s'exécuta point sans certaines difficultés. Il est probable que les populations de ces montagnes faisaient obstacle aux opérations des Carthaginois, et qu'Annibal crut devoir les frapper de terreur. Pour se débarrasser des gens qui harcelaient les flancs de ses colonnes, il donna l'ordre de passer par les armes tous les paysans adultes qu'on rencontrait sur la route<sup>1</sup>.

Quant au consul Servilius, il avait toujours son quartier général à Rimini. De là, d'une part, il contenait les Gaulois prêts à se soulever ; de l'autre, il observait l'armée carthaginoise. A la nouvelle du désastre de Trasimène, les Gaulois n'avaient pas manqué de faire une levée de boucliers, et l'armée consulaire s'était vue forcée de réprimer l'insurrection<sup>2</sup>.

Ayant su qu'Annibal renonçait, pour le moment, à marcher sur Rome, qu'il abandonnait l'Ombrie et se jetait sur la Marche d'Ancône, Servilius s'attacha correctement aux pas de son adversaire. Il opéra parallèlement à lui, battant la via Flaminia, rétrogradant sur Rimini au fur et à mesure que les Carthaginois s'avançaient sur Ancône. Ses éclaireurs se tinrent sans cesse au contact des éclaireurs ennemis ; les gros des colonnes adverses n'étaient distants l'un de l'autre que d'une journée de marche<sup>3</sup>. Il n'est fait mention d'aucune espèce d'engagement entre les troupes d'Annibal et celles du prudent consul ; les Carthaginois purent sans doute effectuer tranquillement leur marche. Quand il les sut au pied du versant oriental de l'Apennin, Servilius, renonçant à toute opération ultérieure, évacua Rimini. Il ne pouvait plus être question pour lui de tenir la campagne, de recommencer les fautes de Flaminius ; il fallait avant tout couvrir Rome. Ordre fut donné par lui d'en reprendre le chemin. Les légions s'engagèrent sur la via Flaminia pour refaire, en sens inverse, leurs étapes<sup>4</sup>.

Arrivé sans trop de difficultés sur les bords de la mer Adriatique, Annibal s'y établit<sup>5</sup> paisiblement, et nous admettons que son premier campement sur la côte fut assis aux environs d'Ancône. Là il organisa des magasins d'approvisionnements et déposa l'immense butin qu'il avait ramassé sur sa ligne d'opérations<sup>6</sup>.

Bien que victorieuses en maintes rencontres, les troupes carthaginoises étaient alors dans un piteux état. L'obligation d'un long bivouac en Cisalpine, le froid, le manque de soins de propreté, les longues marches, les souffrances endurées lors de la traversée des marais, mille circonstances pénibles, avaient fini par répandre parmi les hommes, aussi bien que chez les chevaux, diverses maladies cutanées fort malignes. Bêtes et gens avaient besoin de soins. Annibal leur prodigua les siens ; il sut leur rendre des forces, de la santé, de l'énergie. Le

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXVI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, IX.

<sup>3</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, IX et XI.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXXVII. — Tite-Live, XXII, II.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXVI. — Tite-Live, XXII, IX.

service vétérinaire reçut l'ordre de faire aux chevaux des lotions de vin vieux ; le service médical, celui d'employer les simples à la cicatrisation des blessures des hommes. Tout le monde se sentit renaître<sup>1</sup>.

Annibal avait soigneusement fait ramasser les armes offensives et défensives des légionnaires romains tombés à Trasimène. Ces armes, il les fit distribuer aux Africains, de sorte que, à partir de ce moment, une notable partie de son infanterie de ligne se trouva organisée à la romaine<sup>2</sup>.

Pour la première fois alors, depuis le passage des Alpes, il était donné au jeune général en chef de communiquer avec la mère patrie. Il s'empressa d'y dépêcher par mer un messenger chargé de porter à la *Ἐρπουσία* les bulletins de ses victoires. Les Carthaginois accueillirent ces nouvelles avec des transports d'allégresse et votèrent des fonds pour seconder les efforts de leurs armées d'Espagne et d'Italie<sup>3</sup>.

Mais Annibal, ne s'abusant point sur la valeur des promesses de la république, crut devoir, en même temps, demander aide et secours à d'autres ennemis de Rome. Il expédia donc aussi des courriers au roi Philippe III de Macédoine, pour lui faire part de son succès de Trasimène et l'adjurer de saisir cette bonne occasion d'entrer en campagne<sup>4</sup>.

Nous avons admis que l'armée d'Annibal avait d'abord occupé les environs d'Ancône. Elle ne resta pas longtemps dans cette position et en descendit un peu le méridien<sup>5</sup>. Nous pouvons supposer que cette deuxième station sur la côte adriatique se fit à Loreto ou Civita Nuova ; mais ce n'était encore là qu'un établissement provisoire. Dès que ses troupes furent tout à fait remises en état, le jeune général en chef, poursuivant l'exécution de ses desseins, ordonna une nouvelle levée du camp, et ses colonnes s'ébranlèrent pour se porter du nord au sud, le long du littoral. Le chemin qu'elles suivirent alors est facile à restituer ; cette route ne s'écarte guère du tracé du chemin de fer moderne.

Il est dit que les Carthaginois traversèrent d'abord la *Prététanie*<sup>6</sup>. Or cette région, comprise — de l'est à l'ouest — entre l'Apennin et la mer, s'étendait — du nord au sud — de l'embouchure du Chienti à celle du Vomano ; elle se trouvait, par conséquent, à cheval sur le cours du Tronto<sup>7</sup>. La route suivie coupe successivement les parallèles de Fermo (*Firmum*), d'Ascoli (*Asculum*) et de Teramo (*Interamna Pretetianorum*)<sup>8</sup>.

Les textes nous font connaître que les Carthaginois ont ensuite parcouru l'*Adrianie*<sup>9</sup>. Or ce pays se développait — parallèlement à la côte — de

---

<sup>1</sup> Polybe, III, LXXXVII et LXXXVIII ; Tite-Live, XXII, IX ; Silius Italicus, *Puniques*, V.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXVII et CXIV.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVII. — S'il faut en croire Silius Italicus (*Puniques*, IV), il était temps que ces heureuses nouvelles arrivassent à Carthage, pour y contrebattre les ténébreuses menées d'Hannon. Ce vieil ennemi de la faction Barcine avait conçu le dessein d'immoler au dieu Moloch l'enfant d'Annibal et d'Imilcée.

<sup>4</sup> Justin, XXIX, II.

<sup>5</sup> Polybe, III, LXXXVIII.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX.

<sup>7</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>8</sup> Fermo (*Firmum*) était une colonie romaine ayant pour *marine* Porto Fermo (*Castellum Firmianum*). Ascoli (*Asculum*), dont l'expédition de Pyrrhus avait rendu le nom célèbre, occupe un site remarquable. (Strabon, V, IV, 2.)

<sup>9</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX.

l'embouchure du Vomano jusqu'à celle du Pescara. Il suit de là que les envahisseurs sont passés en vue d'Atri<sup>1</sup>.

Nous savons également que l'itinéraire dont il s'agit coupe le territoire de la Marrucinie<sup>2</sup>. Or cette région maritime se limitait, au nord, aux bouches du Pescara (*Aternas*) ; au sud, à celles du Sangro (*Sagrus*). On voit ainsi qu'Annibal est passé sous Pescara (*Aternum*) et sous Ortona (*Orton*), en laissant sur sa droite Chieti, que les Romains nommaient *Teate*<sup>3</sup>.

Polybe dit que, partant de là, l'armée carthaginoise a dévasté la Frentanie<sup>4</sup>. Ce pays s'étendait le long du littoral, des bouches du Sangro à celles du Fortore (*Frentas*), lesquelles s'ouvrent un peu à l'ouest du lago di Lesina (*Pantanus lacus*). Les Frentans, d'origine samnite, avaient pour capitale Termoli (*Buca*).

Tite-Live ne fait point mention du littoral de la Frentanie, mais il expose, en revanche, qu'Annibal s'est avancé chez les Peligni<sup>5</sup>, ainsi qu'il l'avait déjà fait chez les Marses<sup>6</sup>. Cette indication est précieuse en ce qu'elle nous montre Annibal s'emparant des crêtes de l'Apennin, au fur et à mesure qu'il descend dans le sud le long du littoral<sup>7</sup>. Il pénètre au cœur du pays samnite, chez ces montagnards ennemis de Rome, encore mal domptés par elle. On est en droit d'admettre que le jeune général était renseigné touchant l'importance militaire de San-Pelino (*Corfinium*), chef-lieu des Peligni, centre de résistance des populations vigoureuses vaincues par les descendants de Quirinus<sup>8</sup>.

Cependant Annibal se dirigeait vers la Pouille (*Apulia*), région que les Grecs désignaient alors sous le nom d'Iapygie<sup>9</sup>. Cette Iapygie, ou Apulie, se divisait alors en trois provinces ou contrées distinctes : la Daunie, la Peucétie, la Messapie, correspondant respectivement à la Capitanate, à la Terre de Bari et à la Terre d'Otrante<sup>10</sup>.

Annibal entra nécessairement par la Capitanate<sup>11</sup>, dont le territoire s'offrait d'abord à lui<sup>12</sup>. Les Romains avaient dans le pays deux colonies, Venosa et Lucera ; leurs envahisseurs commencèrent par dévaster les terres de celle-ci<sup>13</sup>. Après avoir vécu quelques jours à ses dépens, Annibal dut songer à s'établir solidement dans une position inexpugnable. Son choix s'arrêta sur celle de Bovino<sup>14</sup>. Ce site se développe sur un contrefort arc-boutant le faite de la chaîne Apennine entre le Carapella et le Cervajo, rivières qui vont se réunir aux environs des lagunes de Salpi (*Salapia*). Adossé au massif du monte Calvo, couvert par

---

<sup>1</sup> Strabon, V, IV, 2. — Adria était colonie romaine.

<sup>2</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX.

<sup>3</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>4</sup> Polybe, III, LXXXVIII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, IX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, IX.

<sup>7</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>8</sup> Strabon, V, IV, 2.

<sup>9</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — C. Nepos, *Annibal*, IV. — Tite-Live, XXII, IX.

<sup>10</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Cf. Strabon, VI, III, 11.

<sup>11</sup> Polybe, III, LXXXVIII.

<sup>12</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX.

<sup>13</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, IX.

<sup>14</sup> Polybe, III, LXXXVIII. Ἰβάνιον (*Vibinum*) nous semble ne pouvoir se confondre avec un autre site que celui de Bovino. La moderne Bovino, assise sur une hauteur que baigne le Cervajo, est une place de guerre importante. C'est sous ses murs que, en 1734, les Espagnols furent battus par les Impériaux.

deux cours d'eau qui l'isolaient de la plaine, Annibal commandait ainsi les débouchés des voies Appienne et Trajane<sup>1</sup> ; la position qu'il occupait était donc excellente. Il s'y fortifia.

A ses pieds s'étendaient des plaines merveilleuses, où il lui était facile de faire vivre ses troupes. Toute la campagne de cette heureuse Capitanate était couverte de céréales et d'arbres fruitiers de toute espèce ; elle nourrissait d'immenses troupeaux ; les chevaux y paissaient par bandes innombrables. Cette fertilité provenait surtout du fait de la configuration du sol, dont le modelé comportait des ondulations prononcées<sup>2</sup>.

Telle est la contrée magnifique qu'Annibal allait parcourir, fouler en tous sens<sup>3</sup> et ruiner<sup>4</sup>.

Mais ces ruines, ces ravages, faut-il les lui imputer à crime ? Non, pas à lui, mais au gouvernement d'une république qui ne savait pas seconder ses efforts.

La puissance militaire d'un État dépend, pour la majeure part, de la direction imprimée à sa politique intérieure. Cette direction exerce une influence considérable sur le recrutement, l'organisation et, par conséquent, la valeur des forces nationales ; sur le mode de concentration des moyens de guerre mis à la disposition du général en chef ; même sur le parti, bon ou mauvais, que ce général peut tirer du personnel et du matériel concentrés sous sa main. Or, quand le pouvoir est constitutionnellement exercé par plusieurs groupes de personnes, et que ces groupes sont d'opinions divergentes, de graves conflits surgissent à tout moment. Le premier effet de ces tiraillements en sens divers est de paralyser l'action des armées en campagne, parfois même d'en compromettre la sécurité.

Absorbée par des préoccupations issues de ses luttes intestines, Carthage ne songeait guère aux besoins de son armée d'Italie. Presque toujours sans argent et sans vivres, Annibal était réduit à l'obligation d'être perpétuellement heureux dans toutes ses entreprises ; et encore ses succès ne le tiraient-ils point

---

<sup>1</sup> Le débouché de la voie Appienne sur la Capitanate s'ouvrait au col d'Ariano (*Ara Jani*) ; celui de la voie Trajane, au col de Crepa Cuore, dans le sud du mont Chilone. — Commencée par le censeur Appius, durant les guerres du Samnium, la via Appia, de Rome à Brindisi, passait par Formies (*Mola di Gaeta*), Minturnes, Sinuessa, Casilinum (*Capua*), Capoue (*Santa-Maria*), Caudium, Bénévent, Venosa, Tarente et, enfin, Brindisi. La section Rome-Capoue fut terminée par Appius. Il est probable que la seconde section, Capoue-Brindisi, avait aussi été livrée à la circulation avant la deuxième guerre punique. — La voie Trajane s'embranchait sur la voie Latine à Teano, desservait le haut Volturno et le Calore par Allife, Telesse, Bénévent ; passait de là sur le versant Adriatique, par Troja, Canosa et Bari. Les bassins de l'Ofanto et du Volturno étaient donc mis en communication par la *via Trajana*, qui n'était pas, bien entendu, ouverte à cette époque. Mais il faut observer que nulle part les routes ne se tracent capricieusement ni au hasard ; qu'elles passent nécessairement par des points indiqués. Ces points commandés par les circonstances topographiques s'imposent surtout en pays de montagnes. Là l'ingénieur doit indispensablement tenir compte de la situation des cols, et les tracés qu'il arrête coïncident, le plus souvent, avec les sentiers ou chemins muletiers dessinés par l'usage courant. Il est, par conséquent, admissible que de tels chemins existaient au temps d'Annibal et festonnaient le tracé de la future *via Trajana* ; qu'ils étaient praticables et que les Carthaginois ont pu les suivre.

<sup>2</sup> Strabon, VI, III, 9 et 11.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVIII.

<sup>4</sup> Strabon, VI, III, 11.

d'embarras. Il ne cessait de réclamer des renforts que l'opposition du parti d'Hannon empêchait, le plus souvent, de voter. Un vote favorable était-il exceptionnellement émis, le pouvoir exécutif ne réalisait qu'avec difficulté des desseins péniblement conçus, des résolutions prises de mauvaise grâce. Les renforts accordés ne s'expédiaient pas toujours en temps opportun ; mille circonstances politiques en retardaient ou en arrêtaient le départ ; parfois on les dirigeait sur l'Espagne au lieu de les faire passer directement en Italie. Les flottes romaines, maîtresses de la mer, coupaient d'ailleurs fréquemment des convois mal escortés. Quand un secours impatientement attendu lui arrivait — ce qui était un miracle — le général en chef ne le recevait que faible, épuisé et hors de saison. Ainsi abandonné d'une république impuissante à raison de ses déchirements, Annibal ne devait compter que sur lui-même ; il ne pouvait vivre en pays ennemi qu'à la condition de s'y créer constamment des ressources nouvelles. Voilà pourquoi l'on ne saurait reprocher à sa mémoire la dévastation méthodique du sol Italote.

## LIVRE ONZIÈME. — L'APENNIN MÉRIDIONAL

### CHAPITRE PREMIER. — ANNIBAL ET FABIUS.

Établis à proximité de la large échancrure qui s'ouvre au sud du mont Gargano<sup>1</sup>, et qu'on appelle aujourd'hui golfe de Manfredonia, les Carthaginois vivaient grassement sur la Pouille<sup>2</sup> ; ils opéraient, dans les plaines qui s'étendaient à leurs pieds, nombre de ces expéditions fructueuses auxquelles on a donné le nom de *razzias*.

La première contrée qu'ils *razèrent* fut celle qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Tavogliere di Paglia*, et qui s'appelait alors Argyripénie<sup>3</sup>, dénomination tirée de celle d'un centre de population fameux<sup>4</sup>, dont on a retrouvé les ruines aux environs de Foggia. C'est sur la zone qui s'étend de Foggia à Lucera que la cavalerie tamazir't fit ses premiers fourrages<sup>5</sup>.

Annibal était dans l'attente de l'arrivée d'un convoi maritime quand il fut saisi du fait de l'apparition d'une armée romaine. Il la vit prendre position en face de lui, sur des hauteurs sises autour de Troja<sup>6</sup>. Les deux partis se trouvaient établis à 9 ou 10 kilomètres l'un de l'autre<sup>7</sup> et séparés par le haut Cervajo.

Ces forces, dont l'effectif pouvait s'évaluer à une cinquantaine de mille hommes<sup>8</sup>, étaient, lui disait-on, placées sous les ordres d'un prodictateur du nom de Fabius. Le fils d'Amilcar eut vite fait de se procurer des renseignements précis touchant la personne de ce nouveau général en chef.

Quintus Fabius Maximus Verrucosus, de la famille des Fabii<sup>9</sup>, avait, à raison de sa douceur insigne, reçu dans son enfance le surnom de *petit mouton* (*ovicula*). Calme et taciturne, montrant peu de goût pour les plaisirs de son âge, il avait l'esprit lent. Ceux qui ne le connaissaient point lui déniaient toute intelligence ; mais, de fait, cette enveloppe épaisse enfermait un caractère ferme, un

---

<sup>1</sup> Strabon, VI, XII, 11.

<sup>2</sup> Strabon, VI, XII, 11.

<sup>3</sup> Polybe, III, LXXXVIII.

<sup>4</sup> Ce centre de population a été successivement désigné sous des noms divers : ... *ἐκαλειτο δ' ἐξ ἀρχῆς Ἄργος Ἰππιον, εἶτ' Ἀργυρίππα, εἶτα νῦν Ἄρποι*. (Strabon, VI, III, 9.) — *Arpos*. - *Arpis*. (Tite-Live, XXII, IX et XII.) — *Argyripæ*. (Silius Italicus, *Puniques*, XIII.)

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, IX.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXVIII. — Tite-Live, XXII, XII. Selon M. Dubois, le nom d'*Æcæ* aurait été celui d'un groupe ou confédération de trois ville : Lucera, Foggia et Manfredonia (*Sipontum*) : une forteresse, une ferme, un port. Mais les Itinéraires d'Antonin et de Jérusalem ne font mention d'aucune Tripolitaine et réduisent à un point unique la représentation des *Æcæ*. Suivant Sickler (*Géographie ancienne*), *Æcæ* occupait l'emplacement de la moderne Troja. C'est à ce sentiment que nous nous sommes rallié.

<sup>7</sup> Polybe, III, LXXXVIII. 50 stades équivalent à 9 kil. 250 m. Telle est, à peu près, à vol d'oiseau, la distance de Bovino à Troja.

<sup>8</sup> Polybe et Tite-Live ne sont pas absolument d'accord au sujet de l'effectif de cette armée romaine. Nous partageons à cet égard l'opinion de M. Wijnne, *Quæstiones criticæ*, et du colonel Macdougall, *Campaigns of Hannibal*.

<sup>9</sup> C'est la gens *Fabii* qui avait introduit en Italie la culture de la fève (*faba*). Telle est l'origine de ce nom de famille.

jugement sain, une grandeur d'âme et une énergie à toute épreuve<sup>1</sup>. Jeune homme, il s'était endurci et entraîné par d'incessants exercices du corps<sup>2</sup>, sans pour cela négliger l'étude. Orateur distingué, son éloquence sans prétention témoignait d'un bon sens naturel. Les idées qu'il exprimait avaient tant de vigueur qu'on les eût dites émanées de la bouche même de Thucydide<sup>3</sup>.

A Rome, les patriciens ne se parquaient point, comme les hauts fonctionnaires de notre société moderne, par spécialités rivales et envieuses l'une de l'autre. On n'y voyait pas l'homme de guerre mépriser le civil, le jurisconsulte ou l'orateur se séparer de l'homme d'État, ou le prêtre s'isoler de tous. Un patricien pouvait être, à la fois, prêtre, juge et guerrier

Suivant les institutions de son pays, Fabius avait été successivement édile curule<sup>4</sup>, augure<sup>5</sup>, ambassadeur<sup>6</sup>. Loin d'ignorer les choses de la guerre, il excellait en l'art de la conduite des troupes. Consul, il avait une fois obtenu les honneurs du triomphe, à raison d'une victoire remportée sur les Ligures. Le prodictateur n'avait donc plus à faire ses preuves.

Homme privé, Fabius était essentiellement religieux. Une fois investi de la dignité de commandant en chef des légions romaines, il avait ordonné de grands sacrifices, ramené l'esprit public à l'idée de la divinité bienveillante et rendu ainsi quelque confiance à ses concitoyens abattus. Tant il est vrai, dit judicieusement Saint-Germain, qu'il n'y a guère que les motifs surnaturels qui puissent porter l'homme à toute l'énergie dont il est capable. Les peuples qui ont jeté grand éclat dans l'histoire furent tous vertueux et religieux. Toute troupe sans religion et sans mœurs ne sera jamais bonne.

Outre les dieux de son pays, Fabius honorait ses ancêtres. C'est des cérémonies de ce culte des ancêtres qu'il savait tirer, aux moments difficiles, la force dont il avait besoin. Le seul fait de la contemplation de leurs images vénérées lui inspirait toute espèce de courage<sup>7</sup>.

Annibal fut immédiatement frappé du changement d'allures des légions romaines et du soin que prenait Fabius de rehausser aux yeux de tous le prestige du commandement. Il l'aperçut passant à cheval devant le front de ses troupes, précédé des vingt-quatre licteurs auxquels il avait droit, de par l'éminence de son rang. Il le vit faire des reconnaissances avec un art auquel les généraux de Home étaient demeurés jusqu'alors étrangers<sup>8</sup>. On lui rapporta enfin que, doué du plus grand tact, le nouveau dictateur savait allier l'indulgence à la sévérité ; que, s'il

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Fabius*, I.

<sup>2</sup> C'est au fait de cet entraînement constant que Fabius dut une longévité remarquable. (Valère-Maxime, III, XIII, 3.)

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, II.

<sup>4</sup> Divers monuments épigraphiques attestent que Fabius a rempli les fonctions d'édile curule. (Mommsen, *Corpus inscriptionum Latinarum, Tituli consulares*, n° 606. — Mommsen, *Elogia*.)

<sup>5</sup> Valère Maxime, III, XIII, 3.

<sup>6</sup> On se rappelle qu'il était chef de l'ambassade extraordinaire envoyée à Carthage après la prise de Sagonte.

<sup>7</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, IV.

<sup>8</sup> Frontin, *Stratag.*, I, II, 2.

faisait mutiler les déserteurs<sup>1</sup>, il ramenait dans la ligne du devoir les soldats qui s'en écartaient ; et cela, en usant de mansuétude et d'adresse<sup>2</sup>.

Le plan d'opérations de Fabius était bien simple. Il s'était dit qu'il avait en face de lui de vieilles bandes rompues aux fatigues de la guerre, commandées par un jeune général maintes fois déjà victorieux, mais auquel l'obligation de vaincre s'imposait encore et toujours ; que le succès continu était pour les envahisseurs une question de salut ou de perte ; que la situation des Romains était tout autre ; que le pays envahi disposait de ressources presque inépuisables ; que, par suite, il ne devait point, lui dictateur, risquer une nouvelle bataille dont l'issue pouvait être aussi funeste que celle des journées du Tessin, de la Trebbia, de Trasimène. Fabius avait, en conséquence, pris la ferme résolution de ne rien livrer au hasard ; d'assurer constamment le service de sûreté de ses troupes ; de traîner la guerre en longueur ; de ne point combattre Annibal, mais de l'user avec le temps ; de le harceler ; de l'affamer en ruinant le pays<sup>3</sup>. C'est en se conformant aux principes de Fabius que notre roi Charles V sut tenir tête aux Anglais du X<sup>IV</sup>e siècle, arrêter les progrès de l'invasion et mériter le surnom de *Sage*.

Annibal comprenait bien l'homme auquel il avait affaire. Il essaya néanmoins de le tenter, de le défier, de lui offrir de bonnes occasions de combattre. Il se mit à dévaster sous ses yeux les terres des alliés de Rome.

Loin de s'émouvoir du fait de ces ravages, le dictateur se bornait à suivre, pas à pas, les mouvements de l'ennemi ; à choisir des positions avantageuses ; à se tenir prêt à saisir le moment favorable, sans trop l'appeler de ses vœux. Largement pourvu d'approvisionnements, il n'envoyait point ses hommes au fourrage et ne les laissait jamais s'écarter de leurs campements ; il les tenait massés autour de lui, sous sa main. Afin de se soustraire à l'action des pointes de la cavalerie carthaginoise, il avait pris l'habitude d'occuper les hauteurs. Quand Annibal se tenait immobile, lui non plus ne bougeait ; si l'adversaire se mettait en marche, lui aussi savait marcher, mais en se maintenant à bonne distance, assez loin pour ne pas être obligé de combattre, assez près cependant pour placer l'ennemi sous l'impression constante de l'imminence d'une attaque.

Ayant, en mainte rencontre, jugé du sang-froid imperturbable de ce *temporisateur*, Annibal ne put se défendre de quelques inquiétudes ; instinctivement, il se sentait sous le coup d'un désastre. Fort heureusement, la sottise et l'ignorance du commun des Romains vinrent fort à propos le tirer d'embarras.

Les légionnaires, qui n'entendaient rien à la manière militaire du dictateur, le décriaient ouvertement. Ils osèrent dire qu'il avait peur. Ces propos malsonnants se tenaient sous l'approbation et même l'inspiration d'un certain Minucius Rufus, alors pourvu du commandement des troupes de cavalerie romaine (*magister equitum*). Ce personnage, aussi dangereux que médiocre, traitait publiquement d'inertie la circonspection du dictateur ; de lâcheté, sa prudence. Il était expert en l'art de se faire valoir par des moyens perfides ; incapable de tout acte méritoire, il s'attachait à flétrir le mérite d'autrui par des discours absurdes

---

<sup>1</sup> Frontin, *Stratag.*, IV, I, 42.

<sup>2</sup> Valère-Maxime, VII, III, 7.

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, V.

autant que venimeux. Cet art se pratique encore avec succès dans les armées modernes.

Donc le maître de la cavalerie travaillait les soldats, leur faisait honte de leur inaction, les irritait, provoquait leurs murmures. Parfois même des cris séditeux se faisaient entendre. Les légionnaires demandaient à combattre... ils voulaient combattre !

Mais, toujours maître de lui-même, Fabius refusait de prendre l'offensive<sup>1</sup>.

Après les calomnies vinrent quelques plaisanteries d'un goût douteux, lesquelles firent le tour de l'armée romaine. On se moqua du *cunctator* ; on l'appela le *maître d'études* d'Annibal<sup>2</sup>. Minucius disait que le dictateur n'occupait les hauteurs que pour assurer de bonnes places à ses soldats, spectateurs contraints et forcés des ravages du sol Italiote. Il demandait tout haut si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, Fabius n'allait pas transporter son armée dans le ciel ; si, pour fuir l'ennemi, il ne songeait pas à la noyer dans les brouillards ou les nuages. En somme, Fabius était perdu dans l'opinion publique, cette sottise opinion qui érige si souvent en dogmes des absurdités ridicules. Aux yeux de tous, le dictateur était un impuissant.

Seul, Annibal n'en jugeait pas ainsi<sup>3</sup>. La conduite de son adversaire n'était pour lui que l'effet d'un art consommé. Il sentait que, à tout prix, il lui fallait, lui l'envahisseur, agir et agir promptement, vigoureusement, sous peine de courir à sa perte. En effet, ni l'Espagne ni Carthage ne le ravitaillaient ; il voyait fondre ce dont il était pauvre : les hommes et l'argent.

Pour Fabius, insensible aux traits de la raillerie comme à ceux de la calomnie, il demeurait absolument calme, sans jamais se départir de ses principes, ni dévier de la ligne qu'il s'était tracée. A ceux qui, d'un air désolé, lui montraient les villages en feu il faisait une réponse analogue à celle que Clisson devait faire, plus tard, à notre roi Charles V regardant du haut des tours du Louvre les incendies allumés par les Anglais : *Toutes ces fumeries ne vous feront pas perdre votre héritage*. Aux impatients qui voulaient tenter le sort des combats il opposait des fins de non-recevoir, toujours frappées au coin du bon sens. Un jour que son fils lui conseillait de courir les risques d'une bataille et affirmait qu'il ne perdrait pas plus de cent hommes, Fabius, toujours impassible, lui demanda s'il consentait à être mis au nombre des gens appelés à se faire tuer<sup>4</sup>. Aux

---

<sup>1</sup> Fabius a servi de modèle à quelques gens de guerre, notamment au vieux Koutouzow. Il (Koutouzow) était incessamment sollicité d'attaquer l'ennemi mal à propos. Nous avons, se disait-il, tout à perdre en prenant l'offensive. Le temps et la patience, voilà mes deux alliés ! Il était sûr que le fruit tomberait de lui-même lorsqu'il serait mûr..... Ils me proposent, pensait-il, des manœuvres, des attaques. Pourquoi ?... Pour se distinguer ! On dirait vraiment que se battre est une chose bien réjouissante ! De véritables enfants !..... Avec sa vieille expérience, il savait combien les hommes sont enclins à tirer des déductions conformes à leurs désirs, et à ne tenir aucun compte de ce qui peut les contrecarrer. Plus Koutouzow désirait une solution, moins il se permettait de la croire prochaine. C'était sa seule préoccupation, le reste n'était que l'accessoire.... Jusqu'à la fin de la campagne, Koutouzow employa tous les moyens en son pouvoir pour empêcher, soit par autorité, soit par ruse, soit même par les prières, ses troupes de prendre l'offensive... (Comte Léon Tolstoï, *La guerre et la paix*.)

<sup>2</sup> Le mot est d'Annibal ; les Romains n'ont fait que le lui emprunter. (Plutarque, *Marcellus*, IX.) — Diodore de Sicile, XXVI, II.

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, V.

<sup>4</sup> Dion-Cassius, *Fragm.* CLXXXIII, des livres I-XXXVI, éd. Gros.

importuns s'attachant à lui démontrer qu'on le raillait il répondait, à la manière de Diogène, qu'il ne sentait pas les atteintes de la plaisanterie<sup>1</sup>. A ses amis indignés, qui l'engageaient à faire tomber d'un coup d'éclat tous ces bruits et tous ces murmures, il disait : Ce serait alors que j'aurais plus peur que je ne parais l'avoir maintenant si, cédant aux railleries et aux injures, j'allais changer de résolution. Il n'y a point de honte à craindre pour sa patrie ; mais déférer lâchement à l'opinion des hommes, redouter leurs calomnies et leurs censures, ce serait se montrer indigne d'un poste éminent ; se rendre esclave de ceux auxquels on commande et qu'on doit punir quand ils se laissent entraîner par de mauvais conseils.

Inquiet de l'avenir, Annibal cherchait le moyen de mettre fin à la situation qui lui était faite. Mais comment arracher le prodictateur à sa temporisation systématique ? Les Romains se bornaient toujours à suivre les Carthaginois à la distance d'une ou deux journées de marche, en se gardant de tout contact, de tout engagement. On pouvait s'observer ainsi longtemps sans aboutir au moindre résultat.

Annibal estima que, pour frapper un coup décisif, il lui fallait opérer sur un autre échiquier que celui de la Pouille.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Fabius*, X.

## CHAPITRE II. — LE VOLTURNO.

Après quelques hésitations, Annibal conçut l'audacieux projet de passer en Campanie<sup>1</sup>. Ce n'est point à la légère qu'il prit cette résolution ni par hasard qu'il arriva dans le Falerne, ainsi que l'ont affirmé divers commentateurs, sur la foi des récits de Tite-Live et de Plutarque. Ce projet avait été mûri longuement et bien arrêté dans son esprit.

Pourquoi se portait-il en Campanie ? Il voulait, dit Plutarque, s'éloigner de Fabius pour aller camper dans les plaines où il pût faire des fourrages<sup>2</sup>. Son but, laisse entendre Polybe<sup>3</sup>, était de frapper le coup décisif dont il avait besoin. Une fois en Campanie, pensait-il, il arrivera de deux choses l'une : ou Fabius finira par se résoudre à combattre ; ou les Romains verront que, à l'exception des murs de leur ville, toute l'Italie est aux mains des Carthaginois.

Jusqu'alors, malgré les désastres de l'armée romaine, aucune place forte n'avait encore ouvert ses portes aux gens de Carthage ; les alliés demeuraient fidèles à la République romaine. Annibal espérait toutefois détacher du parti de celle-ci quelques grandes cités campaniennes. Parmi les prisonniers qu'il avait faits à Trasimène et auxquels il avait rendu la liberté se trouvaient, dit Tite-Live<sup>4</sup>, trois Campaniens, qui s'étaient engagés à lui obtenir l'alliance de leurs concitoyens. Ces *chevaliers* lui avaient exposé que, si elle entrait en Campanie, son armée se rendrait facilement maîtresse de Capoue. Partant de la Pouille, Annibal visait la possession de Capoue.

Il avait encore un autre objectif : c'était Naples, une ville plus Grecque qu'Italienne<sup>5</sup>. Comptant pouvoir donner la main à Carthage, espérant toujours des ravitaillements, il tendait au rivage de la mer Tyrrhénienne, si bien découpé de golfes, de ports naturels et plus favorable que le littoral Adriatique (*importuosum mare*) à l'établissement d'une base d'opérations.

Donc Annibal se prépare à opérer par la vallée de ce Volturno dont les eaux fertilisent le territoire campanien<sup>6</sup>.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on voit que, à hauteur du 41<sup>e</sup> parallèle, la péninsule Italique est coupée d'une ligne d'eau quasi continue, dont les éléments sont : d'une part, l'Ofanto ; de l'autre, le Calore, affluent du Volturno, et le Volturno lui-même.

L'Ofanto prend naissance au mont Gatello, traverse les plaines de la Pouille et, après un cours de 150 kilomètres, débouche dans l'Adriatique<sup>7</sup>, au sud de l'étang de Salpi. Le Calore descend du mont San-Donato, arrose Bénévent et conflue au Volturno à 8 kilomètres à l'est de Cajazzo. Le Volturno, torrent rapide, tombe<sup>8</sup> des crêtes qui se profilent au sud de Castel di Sangro, laisse sur sa gauche

---

<sup>1</sup> Polybe, III, xc. — Tite-Live, XXII, XIII. — Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>2</sup> Plutarque, *Fabius*, VI.

<sup>3</sup> III, xc.

<sup>4</sup> XXII, XIII.

<sup>5</sup> Tacite, *Annales*, XV, xxxIII.

<sup>6</sup> Strabon, V, IV, 4.

<sup>7</sup> Lucain, *Pharsale*, II.

<sup>8</sup> Lucain, *Pharsale*, II.

Isernia, sur sa droite Venafro, arrose Capua et débouche, à Castel-Vollurno, dans la mer Tyrrhénienne, après un cours sinueux de 180 kilomètres. En amont du confluent du Calore, le Volturno est guéable ; en aval de ce point, il mesure grande profondeur. Encaissé entre des berges boisées, ce cours d'eau prenait, aux yeux des anciens, le caractère d'un fleuve sacré<sup>1</sup> ; les montagnards de l'Apennin l'appelaient *Lothron*<sup>2</sup>.

Au temps de la deuxième guerre punique, les vallées adossées de l'Ofanto et du Volturno-Calore étaient mises en communication par le moyen de la *via Appia*<sup>3</sup>. Quel chemin Annibal a-t-il pris pour passer d'une vallée dans l'autre ? L'étude des textes permet de restituer assez exactement cet itinéraire.

Les Carthaginois commencent par emporter de vive force, et sous les yeux de Fabius, l'importante place de Venosa<sup>4</sup>, commandant la voie Appienne et le cours de l'Ofanto. C'était une colonie romaine solidement fortifiée et pourvue d'approvisionnements de toute espèce<sup>5</sup>.

Partant de là pour franchir l'Apennin méridional, Annibal pénétra dans le Samnium<sup>6</sup>, où ses troupes vécurent dans une telle abondance que, malgré nombre de gaspillages, elles ne purent consommer tous leurs vivres.

Les Carthaginois se portèrent ensuite sur le territoire de Bénévent, qu'ils ne manquèrent point de mettre à contribution<sup>7</sup>. Située au confluent du Calore et du Sabato, la place de Bénévent est une étoile, un nœud de communications jouissant d'éminentes propriétés stratégiques. Elle occupe le point d'intersection des deux voies Appienne et Trajane. C'est là que l'armée punique a pris son dernier élan pour se jeter en Campanie.

Les plaines campaniennes, d'accès difficile, sont fermées : d'un côté, par la mer ; de l'autre, par l'obstacle continu d'un hémicycle de montagnes. Formé des derniers contreforts du Subapennin napolitain, ce système de hauteurs ne se laisse franchir qu'en trois points<sup>8</sup> : l'un dit par le Samnium, un autre par l'Eriban, le troisième par le pays des Hirpins. Le premier, c'est le col du mont Janipro, que

---

<sup>1</sup> Fabio Vecchioni, t. XIV, fol. 97.

VOLTVRNO  
SANCTO  
SAC  
L VETTIVS L F  
GN NOVIVS Q F  
L OPPIVS L F  
Q MAEVIVS M F  
C CAESELLIVS C F  
A PLOTIVS A F  
DE SVO FACIVNDO  
CVR

<sup>2</sup> Plutarque, *Fabius*, VI. — Les Romains appelaient aussi Vulture le vent d'est, dit *Eurus* par les Grecs. (Pline, *Hist. nat.*, II, XLVI.) — Capoue (*Santa Maria di Capua*) était dite aussi *Vulturnum*.

<sup>3</sup> Ultérieurement, ces deux vallées devaient être aussi reliées par la *via Trajana*.

<sup>4</sup> Horace n'a pas su pardonner à Annibal le siège de Venosa, sa ville natale (*Odes*, III, VI, *ad Romanos*.)

<sup>5</sup> Polybe, III, XC.

<sup>6</sup> Polybe, III, XC. — Tite-Live, XXII, XIII.

<sup>7</sup> Polybe, III, XC. — Tite-Live, XXII, XIII.

<sup>8</sup> Polybe, III, XCI.

traverse la route d'Isernia à Castel di Sangro ; le deuxième, le col du mont Verde ; le troisième enfin, c'est le célèbre défilé des Fourches Caudines.

Le texte de Polybe nous fait expressément connaître qu'Annibal a pénétré dans l'hémicycle campanien par les défilés de l'Eriban<sup>1</sup> ; qu'il a nécessairement pratiqué des chemins dont le tracé festonnait celui de la future *via Trajana*, section Bénévent-Teano ; qu'il a, par conséquent, descendu la vallée du Calore sur le flanc occidental du mont Verde, lequel sépare le bassin dudit Calore de celui du Tamaro.

Sur cette ligne d'opérations, il emporte la place de Telese<sup>2</sup>, commandant le confluent du Calore et du Volturno ; puis il traverse le territoire d'Allife<sup>3</sup>, passe sur la rive droite du Volturno, prend à Teano la voie Latine<sup>4</sup> et coupe les terres de Calvi<sup>5</sup>. Enfin, longeant le flanc des monts Callicola<sup>6</sup>, il débouche sans encombre dans le Falerne, c'est-à-dire dans les champs fertiles que le bas Volturno sépare des plaines campaniennes proprement dites<sup>7</sup>.

Ici doit se placer l'exposé d'un incident bizarre et dont il est permis de discuter la réalité. Quelques historiens ont prétendu que le fait de l'arrivée d'Annibal dans le Falerne était le résultat d'une méprise. Il avait, dit Tite-Live<sup>8</sup>, ordonné à son guide de le conduire à Casinum, sachant que, s'il pouvait occuper le défilé de ce nom, il ôterait aux Romains tout moyen de porter secours à leurs alliés ; mais, la prononciation carthaginoise différant notablement de la prononciation latine<sup>9</sup>, le guide entendit Casilinum, au lieu de Casinum. Annibal, faisant fausse route, demande à son guide où il est et, celui-ci ayant répondu qu'on arriverait le même jour à Casilinum, reconnaît enfin son erreur. Le récit de Plutarque est analogue à

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XIII.

<sup>4</sup> Mentionnée par Strabon comme l'une des trois grandes routes desservant la péninsule Italique, la *via Latina* était probablement ouverte au temps de la deuxième guerre punique. En tous cas, des chemins praticables en indiquaient le tracé, lequel passait, à partir de Rome, par Tivoli, Préneste, Anagni, Ferento, Frosinone, Frégelles (environs de Ceperano), Aquino, Casinum (San-Germano), Teanum (Teano), Calès (Calvi), et rejoignait la *via Appia* à Casilinum (Capua).

<sup>5</sup> ... *per Calenum agrum*. (Tite-Live, XXII, XIII.) Ici Tite-Live ajoute : *per Calatinum (agrum)*. Or il ne saurait être question de Calatia, située sur la voie Appienne, à l'ouest de Caudium. Faut-il lire Cajatinum (Cajazzo) ou Teanum (Teano) ? Nous opinons pour cette dernière leçon. Annibal aurait ainsi parcouru toute la voie Trajane, section Bénévent-Teano.

<sup>6</sup> Ottavio Rinaldi, *Memorie istoriche della città di Capua*, Naples, 1753.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, XVI. — Silius Italicus, *Puniques*, VII. — Diodore de Sicile, XX, XC. Tite-Live écrit *campum Stellatem*. Plus loin (XXII, XV), il appellera Callicula la montagne par les gorges de laquelle les Carthaginois parviennent à se frayer passage. Stella doit-il être pris pour un nom du Falerne ? *Stella* et *Callicula* ne désignent-ils point la colonie romaine de *Saticula* qui se conjugait avec Casilinum (*Capua*) pour défendre l'entrée de la vallée du Volturno ? Ce qui semble hors de doute, c'est que le nom de Callicula servait à désigner l'ensemble des hauteurs de Calvi et des villages voisins. *Monti di Calvi e dei vicini villaggi anticamente Callicola*. (Abbé Janelli.)

<sup>8</sup> XXII, XIII.

<sup>9</sup> C'est donc Annibal qui, traînant, à la mode africaine, sur l'*i* du mot *Casinum*, dérouté son guide, dont l'oreille perçoit *Casilinum*. Ce vice de prononciation était dit *labdacisme*. (Isidore de Séville, *Origines*, I, 30.)

celui de Tite-Live<sup>1</sup> ; mais Polybe, Silius Italicus et Appien gardent à ce sujet le silence.

Le fait d'une telle méprise est-il donc admissible ? Annibal n'employait que de bons guides, des gens intelligents ; il avait fait reconnaître le pays par ses officiers topographes ; il avait dans le pays des gens attachés à sa cause. Ses espions lui communiquaient des documents certains et ne lui eussent pas laissé prendre Casilinum pour Casinum, c'est-à-dire la vallée du Volturno pour celle du Garigliano. On sait, d'ailleurs<sup>2</sup>, que cette expédition de Campanie était absolument voulue et préparée.

Ce qui a pu donner naissance à cette histoire, c'est peut-être ce fait que, de Teano, quelques troupes carthagoises ont été détachées sur la voie Latine. Les ruines de Casinum se trouvent situées non loin du San-Germano moderne, point important situé sur le Fiume Rapido, au pied du mont Cassin. Ce point commande parfaitement la vallée de San-Germano, c'est-à-dire la route de Rome à Naples<sup>3</sup> ; en faisant occuper Casinum, Annibal coupait Fabius de Rome.

Donc Annibal débouche dans le Falerne, c'est-à-dire dans les plaines comprises entre le Volturno inférieur et les hauteurs qui séparent, à leurs embouchures, le Volturno du Garigliano. Ces plaines, dit Polybe<sup>4</sup>, semblent fortifiées par la nature. Elles sont baignées, à l'ouest, par la mer Tyrrhénienne, et enfermées, à l'est, sous un rempart de hauteurs imposantes. Ce pays du Falerne, a répété Plutarque<sup>5</sup>, est ceint de montagnes encaissant une vallée qui s'étend jusqu'à la mer. Là, le fleuve se perd dans des marécages, et les bancs de sable constituent une côte dangereuse, sans nul abri. Le système de ces deux descriptions concordantes fait songer au dispositif du champ de bataille de Trasimène.

Annibal s'établit sur la rive droite du Volturno<sup>6</sup>. De là, ses troupes ravagèrent le pays à leur aise, et la cavalerie de Maharbal poussa jusqu'à Sinuessa, colonie romaine du littoral, commandant la voie Appienne<sup>7</sup>. Lui-même, pendant ce temps, menaçait Capua (*Casilinum*), important fort d'arrêt situé au point de bifurcation des voies Appienne et Latine. Il espérait que, se voyant coupé de Rome, Fabius viendrait l'attaquer dans ces positions ; mais, comme l'observe fort bien Napoléon<sup>8</sup>. Il y a deux espèces de plans de campagne : les bons et les mauvais. Quelquefois, les bons échouent par des circonstances fortuites ; quelquefois, les mauvais réussissent par un caprice de la fortune.

Le plan d'Annibal ne devait point réussir.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Fabius*, VI.

<sup>2</sup> Polybe, III, xc. — Tite-Live, XXII, xiii. — Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>3</sup> C'est dans la vallée de San-Germano que, le 16 mars 1815, les troupes autrichiennes ont eu raison des dernières forces de Murat.

<sup>4</sup> Polybe, III, xci.

<sup>5</sup> Plutarque, *Fabius*, VI.

<sup>6</sup> Polybe, III, xcii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xiii. — Ottavio Rinaldi, *Memorie storiche della città di Capua*, Naples, 1753.

<sup>8</sup> *Notes sur l'art de la guerre*.

### CHAPITRE III. — RETRAITE AUX FLAMBEAUX.

Plutarque fait mention d'un engagement qu'il rapporte au moment où Annibal pénètre dans les gorges qui s'ouvrent entre les contreforts mamelonnés du Subapennin napolitain. Fabius, avec l'élite de son infanterie légère, tomba, dit-il, sur l'arrière-garde de l'armée carthaginoise, y jeta un grand désordre et lui mit hors de combat huit cents hommes.

Mais, loin de s'aventurer dans le défilé à la suite de son adversaire, le dictateur romain, s'attachant à demeurer sur les hauteurs, mena ses troupes sur le sommet du Massique<sup>1</sup>, lequel s'élève au sud-est des monts de Calvi<sup>2</sup> (*Callicola*). Il s'avança jusqu'à la crête militaire de ce mont Massique<sup>3</sup> et, de là, faisant un tour d'horizon, il vit la plus belle région de l'Italie dévastée par la guerre, abîmée de ravages. Comme lui, chacun put contempler d'un œil humide l'incendie des fermes et des villas du Falerne ; chacun aperçut même les maisons de Sinuesse en flammes<sup>4</sup>. Aussitôt, dans les rangs des légions émues de violents murmures éclatèrent. Depuis quelques temps, les séditions s'étaient apaisées parce que, la marche ayant été plus accélérée qu'à l'ordinaire, on avait pensé que Fabius ne pressait le pas que dans le dessein de mettre, au plus vite, un terme à la désolation des plaines campaniennes. Mais, comme il n'était point question de livrer bataille : Sommes-nous donc venus jusqu'ici, s'écria Minucius, pour qu'on nous y donne le spectacle de la ruine et du massacre de nos alliés ? Serons-nous sans pitié pour des concitoyens, pour les fondateurs de la colonie de Sinuesse ? Laisserons-nous égorger ces défenseurs du littoral Tyrrhénien, aujourd'hui saccagé non plus par des Samnites mais par des barbares venus du bout du monde, et dont les succès ne sont dus qu'à notre inertie, à nos lâchetés ? Jamais nos ancêtres n'eussent souffert qu'une flotte carthaginoise s'approchât de ces côtes, et nous, Romains dégénérés, nous les voyons souillées du pied des Maures et des Numides ! Nous qui naguère, indignés du siège de Sagonte, invoquions la foi des traités et le nom des dieux, nous regardons tranquillement Annibal escaladant les murs d'une colonie romaine !... Nos oreilles sont assourdies des cris de nos malheureux alliés appelant au secours ; et nous, comme des troupeaux que l'on mène paître dans des bois écartés, nous demeurons ici cachés dans les nuages !... C'est folie de croire qu'on puisse terminer la guerre en se bornant à formuler des vœux de paix. Ce qu'il faut, c'est prendre les armes, descendre dans la plaine, joindre l'ennemi, l'aborder, le saisir corps à corps. Rome n'est devenue Rome que par son énergie, non par une conduite que des lâches qualifient de prudence. Ainsi pérorait Minucius au centre d'un cercle de tribuns et de chevaliers romains ; sa parole violente arrivait jusqu'à l'oreille du soldat.

Il y aura toujours des Minucius ; nous avons entendu de ces énergumènes au cours des événements de notre dernière guerre.

Mais Fabius était admirablement imperturbable. Sachant parfaitement que son système de temporisation était hautement blâmé non seulement à l'armée, mais

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, XIV.

<sup>2</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, IX.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XIV.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, XIV.

aussi à Rome, il suivait, sans s'en émouvoir, son plan d'opérations. Sa fermeté était inébranlable<sup>1</sup>. Il songeait encore et toujours que, coupé de ses communications avec l'Espagne et ne se ravitaillant point par mer, Annibal verrait ses forces s'user avec le temps ; il se répétait que, dépourvus de base d'opérations et se trouvant sans cesse en l'air, les Carthaginois ne pouvaient que jouer gros jeu. Cependant leur audace le frappait d'étonnement<sup>2</sup>. Sentant bien que son adversaire ne demandait qu'à en venir aux mains, il prit la résolution de ne point abandonner ses positions pour descendre dans la plaine campanienne et y courir le hasard des batailles<sup>3</sup>. D'ailleurs, c'eût été, suivant lui, faire acte de folie que d'aller de gaieté de cœur s'exposer aux coups d'une cavalerie de tous points supérieure à celle des Romains<sup>4</sup>.

L'événement devait bientôt mettre en lumière la justesse de ses prévisions. Il avait, un jour, envoyé en reconnaissance un certain L. Hostilius Mancinus, pourvu du commandement de 400 chevaux des alliés. Ce Mancinus était précisément un des jeunes officiers qui prêtaient volontiers l'oreille aux coupables discours du maître de la cavalerie. Suivant les instructions qu'on lui avait données, il commença par observer l'ennemi avec circonspection et en se gardant d'exposer ses hommes ; mais, ayant eu l'occasion de tuer quelques cavaliers imazir'en occupés à piller des villages, il sentit tout d'un coup son sang s'allumer, bouillonner. Son esprit, qu'obsédait le démon de la prouesse, ne pouvait plus écouler la raison. Il oublia les recommandations du dictateur, qui lui avait défendu d'affronter l'ennemi sous aucun prétexte.

Qu'arriva-t-il ? Procédant selon leurs us tactiques, chargeant et fuyant tour à tour, les Imazir'en lui fatiguèrent ses hommes et ses chevaux. Puis, par une feinte habile, ils l'attirèrent jusque sous les palissades et à portée de trait de leurs campements. Alors Carthalo, commandant supérieur de la cavalerie carthaginoise, chargea à fond les imprudents cavaliers romains, les rompit, les mit en déroute et les ramena, la lance aux reins, durant sept ou huit kilomètres. Mancinus se fit bravement tuer avec la plupart des siens ; les débris de son malheureux détachement ne parvinrent qu'à grand'peine à trouver refuge à Calvi, d'où, par des sentiers de chèvre, ils rejoignirent le quartier général du dictateur<sup>5</sup>.

Alléchés par ce succès, les Carthaginois reprirent, dès le lendemain, leurs invites. Lançant en avant toute sa cavalerie légère, Annibal s'empessa de tâter de nouveau son adversaire, de le harceler, de le provoquer au combat. Mais, suivant l'ordre de Fabius, les Romains cette fois demeurèrent immobiles sous l'abri de leurs retranchements. L'affaire se solda, de part et d'autre, par la perte de quelques centaines d'hommes<sup>6</sup>. Cependant, prenant des dispositions sérieuses, Fabius songe à couvrir Rome et à en défendre les approches. Il expédie Minucius à Terracine, avec ordre d'y occuper certain étranglement de la voie Appienne, en corniche sur la mer<sup>7</sup>. Lui-même occupe solidement la place de Capua (*Casilinum*),

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCII. — Tite-Live, XXII, xv.

<sup>2</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>3</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>4</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, xv.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, xvi.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xv.

les monts de Calvi (*Callicola*)<sup>1</sup>, tous les points importants de la base du Subapennin romain et du Subapennin napolitain. Il est maître de toutes les communications, de l'entrée et de la sortie du Falerne ; il tient la clef de tous les passages.

C'est alors que, ayant en vain provoqué l'ennemi<sup>2</sup>, ayant essayé de tous les moyens possibles<sup>3</sup>, Annibal renonce à l'espoir de l'amener à combattre<sup>4</sup>. Son plan d'opérations n'a plus chance de succès ; l'édifice que son imagination avait si savamment bâti s'écroule. Que va-t-il faire ? La plaine où il s'est établi est fermée : à l'ouest, par la mer ; au sud, par le bas Volturno, dont le cours va se perdre dans les marais du *lago di Patria* (*Linterna palus*)<sup>5</sup>. Au nord s'élève la barrière de rochers qui s'appuie au môle de Gaète (*Formiana saxa, rupes Lestrygoniæ*)<sup>6</sup>. A l'est, enfin, ce sont d'autres montagnes escarpées et arides. Ravagé par la guerre, le pays occupé ne saurait plus nourrir de troupes<sup>7</sup> ; il est, d'ailleurs, bouclé sous une ceinture de fer. Fabius est partout, dans les bois, sur les crêtes ; les Carthaginois sont cernés, pris au piège, enfermés<sup>8</sup>, comme l'étaient à Trasimène les légions de Flaminius.

Peut-on songer à passer du Falerne dans la Campanie proprement dite, à se porter vers Santa- Maria (l'antique Capoue) ? Non, car la route en est coupée par Capua (*Casilinum*), fort d'arrêt à cheval sur le Volturno<sup>9</sup> et défendu par une bonne garnison romaine. En aval de ce point fortifié, le fleuve est infranchissable. Du reste, les négociations entamées avec les Capouans ne sont pas assez avancées pour qu'on puisse compter sur leur coopération, et l'on a pas encore intérêt à les joindre. Y aurait-il une issue du côté de la mer ? Non, car aucune voile carthaginoise n'apparaît à l'horizon. C'est donc seulement par la montagne que l'on peut tendre à s'échapper<sup>10</sup> ; l'unique solution du problème est celle qu'offre le chemin qu'on a pris pour venir s'engouffrer dans ce dangereux entonnoir. Il faut, bon gré mal gré, reprendre la route des monts de Calvi (*Callicola*)<sup>11</sup>.

On était alors aux premiers jours d'automne.

Ayant pris la résolution de battre en retraite avant la venue du mauvais temps, Annibal donna ses ordres. Mais, en quelque secret que se fissent ses préparatifs de départ, il fut deviné par Fabius.

Le dictateur expédia sur-le-champ à Minucius l'ordre d'évacuer Terracine et de rejoindre le gros de l'armée romaine, afin de couper aux Carthaginois la route que ceux-ci avaient l'intention de suivre<sup>12</sup>. Cette jonction opérée, il confia la défense du défilé à un détachement d'infanterie de ligne, d'un effectif de quatre

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, xv. — Ottavio Rinaldi, *Memorie istoriche della città di Capua*, Naples, 1753.

<sup>2</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>3</sup> Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, xv.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, xvi. — Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, xvi. — Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>7</sup> Frontin, *Stratagèmes*, I, v, 28.

<sup>8</sup> Frontin, *Stratagèmes*, I, v, 28. — Silius Italicus, *Puniques*, VII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, xv et xvi.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xvi.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, xvi.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXII, xv.

mille hommes<sup>1</sup>. Prenant alors le commandement du reste de ses troupes, il alla, de sa personne, occuper avec elles des hauteurs exerçant un commandement prononcé sur les gorges qui devaient livrer passage à l'ennemi<sup>2</sup>. De là, à trois kilomètres de distance, il découvrait les lignes d'Annibal<sup>3</sup> ; il observait ses mouvements.

A présent, les Romains comprennent et se disent que les Carthagois sont perdus ; que les téméraires dont ils ont pénétré les desseins ne sortiront point vivants du cercle de fer qui les enveloppe !... mais, étourdies par leur joie folle, ces légions, tant de fois maltraitées, omettent de tenir compte de la fécondité d'esprit d'un capitaine qui se laisse rarement surprendre.

Quand il est mis en demeure de se débarrasser de l'adversaire qui le talonne trop vivement, un général, dit Machiavel<sup>4</sup>, n'a qu'à faire quelque chose d'extraordinaire. Il lui faut inventer quelque opération insolite, qui, du fait même de sa nouveauté, étonne et impressionne l'ennemi ; le rend irrésolu, perplexe et lui impose l'immobilité. C'est suivant ces principes que l'on va

..... voir Annibal, qui, pressé des Romains,  
Met leur chef en défaut et leur donne le change  
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains<sup>5</sup>.

Donc, par une belle nuit d'automne (de l'an 217), vers la fin de la troisième veille, c'est-à-dire trois heures du matin<sup>6</sup>, les Romains qui gardaient les gorges du Callicola se virent, tout d'un coup, le jouet d'un effrayant trompe-l'œil<sup>7</sup>. Ils aperçurent des feux errants dans la montagne, tour à tour se dispersant, se massant par groupes et se dispersant encore, mais tous très menaçants, tous marchant droit sur eux. Des flammes couraient en divers sens, folles et désordonnées ; les broussailles s'allumaient, les bouquets de bois s'embrasaient, l'incendie pétillait de toutes parts comme sous des torches de Furies déchaînées. Étonnés et troublés, ils commencèrent par crier au miracle<sup>8</sup>, au prodige<sup>9</sup>, puis ils se dirent qu'ils étaient en présence d'une armée en marche, opérant en bon ordre une retraite aux flambeaux. Leur imagination leur fit voir des troupes lychnophores qui se portaient sur eux au pas de course. Saisis d'épouvante à la vue des lueurs sinistres qui s'agitaient au-dessus de leurs têtes, ils se crurent enveloppés<sup>10</sup>, coupés de Fabius et, abandonnant leur poste, gagnèrent les crêtes où ils pensaient pouvoir se mettre à l'abri de l'inexplicable danger qui les poursuivait<sup>11</sup>.

Pour Fabius qui, de son camp, voyait aussi les flammes, il flaira de suite une ruse de guerre ; mais, ne se rendant pas exactement compte de l'intention des Carthagois, hostile en principe à tous combats de nuit, redoutant quelque

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCII. — Plutarque, *Fabius*, VI.

<sup>2</sup> Polybe, III, XCII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, xv.

<sup>4</sup> *Art de la guerre*, VI, XI.

<sup>5</sup> La Fontaine, *Fables*, VII, xxiii : *Le Renard anglais*.

<sup>6</sup> Polybe, III, XCIII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xvi.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, xvii.

<sup>9</sup> Frontin, *Stratagèmes*, I, v, 28.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xvii.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, xvii.

traître coup, il resta sans bouger dans ses palissades, où il maintint ses troupes immobiles sous les armes<sup>1</sup>.

A l'aube du jour, il apprit qu'Annibal avait opéré son passage du défilé de Calvi. Les Romains avaient été joués !...

Comment s'était donc effectué cet heureux exode du Falerne<sup>2</sup> ?

La veille de cette nuit aux événements fantastiques, le fils d'Amilcar avait fait appeler Asdrubal, le chef de ses ingénieurs militaires et commandant de ses pionniers<sup>3</sup>. Il lui avait donné l'ordre de prendre, dans le troupeau de l'armée, deux mille<sup>4</sup> bœufs de labour choisis entre les plus vigoureux, les plus sauvages<sup>5</sup>, et de confectionner, aussi rapidement que possible, autant de fascines de bois sec, broussailles ou sarments<sup>6</sup>.

Ayant ensuite rassemblé ses pionniers, il s'était lui-même attaché à leur indiquer d'une façon précise le col qu'on devait pratiquer<sup>7</sup>. Ce col une fois reconnu, il leur avait prescrit de s'y porter résolument quand l'ordre leur en serait notifié ; de pousser devant eux les bœufs vivement, énergiquement ; de ne s'arrêter qu'après être arrivés au but.

Ces instructions données, il s'était, suivant sa coutume, empressé de les envoyer manger, boire et dormir, afin de se bien préparer à l'action prochaine.

A trois heures du matin, les hommes, doucement réveillés, avaient reçu l'ordre d'attacher aux cornes des bœufs les fascines de broussailles. Les feux s'étaient ensuite allumés avec ensemble, et les bœufs avaient été lancés dans la montagne. Un détachement d'infanterie de ligne, marchant derrière les pionniers, avait été chargé de soutenir ceux-ci ; puis, cette tâche accomplie, de se développer sur les flancs de la direction indiquée ; de se porter vers les hauteurs entre lesquelles s'ouvrait le col<sup>8</sup> ; d'aborder franchement ces positions dominantes ; de les emporter : d'en chasser l'ennemi et de s'y établir à sa place<sup>9</sup>. Armés de piques de six à sept mètres de longueur, ces solides gens de pied avaient sinon complètement balayé les hauteurs voulues, du moins tenu en respect ceux qui les occupaient. Quant aux Romains qui défendaient le col, on sait qu'ils s'étaient dispersés sous le coup de l'effroi que leur avait inspiré le troupeau de bœufs aux cornes incandescentes.

De sa personne, Annibal s'était mis en route à la suite de l'infanterie de ligne et des pionniers. Une fois maître du col, il avait annoncé son succès par le moyen d'une sonnerie éclatante, et le gros de l'armée carthaginoise s'était empressé de lui répondre par un feu de signal<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, XVIII. — Frontin, I, v, 28.

<sup>2</sup> Polybe, III, XCIV.

<sup>3</sup> Polybe, III, XCIII.

<sup>4</sup> Polybe, III, XCIII. — Tite-Live, XXII, XVI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XVI.

<sup>6</sup> Polybe, III, XCIII. — Tite-Live, XXII, XVI. — Frontin, I, v, 28.

<sup>7</sup> Polybe, III, XCIII. — Une tradition locale, que nous a rapportée l'abbé Janelli, veut que le col indiqué par Annibal à ses pionniers se trouve situé à hauteur et à gauche de Pignataro. Quelques érudits ont pensé pouvoir proposer, à l'appui de ce dire, une étymologie risquée, celle de *Pignus tauri* ou *Pignora tauroram*.

<sup>8</sup> Polybe, III, XCIII.

<sup>9</sup> Polybe, III, XCIII.

<sup>10</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XV.

Alors cette armée, formée en colonne, s'était portée en avant dans l'ordre suivant : infanterie de ligne, cavalerie, convoi, Espagnols et Gaulois à l'arrière-garde<sup>1</sup>. Le passage de la colonne entière s'était effectué sans encombre ; aucun incident fâcheux n'avait troublé l'ordre de cette opération<sup>2</sup>.

Au jour, quand tout fut fini, Annibal envoya ses Espagnols dégager l'infanterie qui tenait encore aux flancs du col et ne s'était maintenue sur ses positions que par des prodiges de vigueur. Les braves gens de ce détachement d'élite avaient tué plus d'un millier d'hommes aux Romains, mais ils n'eussent pu résister plus longtemps aux efforts des troupes fraîches que Fabius lançait incessamment sur eux.

Du fait de cet événement extraordinaire, le dictateur vit sa réputation militaire gravement compromise ; il fut en butte à mille attaques, accablé de sarcasmes, bafoué, non seulement par Minucius, mais aussi par les avocats, les boutiquiers et les enfants des rues de Rome. On ne lui pardonnait pas d'avoir laissé glisser entre ses doigts l'ennemi qui s'était jeté sous sa main, à sa merci !... Annibal, au contraire, sentit sa renommée grandir. Son habile manœuvre, imitée de celle qu'il avait une fois déjà réussie au col de la Pioly<sup>3</sup>, lui valut, de la part de ses officiers, un juste tribut d'admiration. Quant aux Romains, ils étaient atterrés, confondus. L'esprit superstitieux aidant, ils virent dans cet emploi des bœufs aux cornes en feu une parodie sinistre de leurs cérémonies religieuses<sup>4</sup>, l'abandon des dieux nationaux et comme un présage de ruine.

L'éparpillement méthodique de ces feux mobiles jetés dans la montagne n'était, pour Annibal, que le résultat d'une heureuse réminiscence. Il s'était rappelé sans doute l'épisode des bœufs attelés aux chars embrasés des Espagnols le jour de la bataille où son glorieux père avait perdu la vie<sup>5</sup>. L'emploi des feux errants et des bandes d'animaux pyrophores était, d'ailleurs, d'usage courant chez les guerriers sémites. En opérant ainsi qu'il l'avait fait, le jeune général s'était peut-être aussi souvenu des exploits de Gédéon chez les Madianites<sup>6</sup> et de la manière de Samson opérant dans le pays des Philistins<sup>7</sup>.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le procédé a été ultérieurement suivi par des gens de guerre mis en demeure de sortir d'embaras. C'est ainsi que, certaine nuit, les Romains parvinrent à se soustraire aux coups des Perses attachés à leur poursuite<sup>8</sup> ; que Tamerlan sut rompre l'ordonnance des troupes d'éléphants

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCIII.

<sup>2</sup> Polybe, III, XCIV.

<sup>3</sup> Vide supra, livre V, chap. IV, tome II.

<sup>4</sup> Julius Obsequens, *Prodiges*, CIV.

<sup>5</sup> Appien, *De rebus Hispaniensibus*, V. — Cf. liv. I, ch. X, t. I.

<sup>6</sup> Roger Bacon, *De secretis operibus artis et naturæ*, cap. VI.

<sup>7</sup> Samson alla prendre 300 renards, qu'il lia l'un à l'autre par la queue et il y attacha des torches. Ayant allumé ces torches, il chassa les renards, afin qu'ils courussent çà et là. (*Bible, Juges*, chap. XV, versets 4 et 5.)

<sup>8</sup> La lune était, à notre grand dommage, dans son plein. Nous traversions des champs découverts où l'on ne voyait qu'une herbe très courte, et aucun arbre ni buisson pour refuge, au cas où nous eussions été serrés de trop près. Dans cette situation, on imagina d'attacher solidement une lampe allumée sur le dos d'un cheval de bât et de l'abandonner à lui-même après l'avoir poussé sur la gauche, tandis que nous tournions à droite dans les montagnes ; le tout, afin d'attirer les Perses vers cette lumière qu'ils voyaient s'avancer lentement et qu'ils devaient juger destinée à éclairer les pas du

hindous<sup>1</sup>. On dit enfin que, à la journée de l'Isly, le maréchal Bugeaud a fait entrer en scène quelques dromadaires chargés de poix, de goudron et de bitume enflammés.

Assurément, toutes ces opérations sont du genre de la retraite aux flambeaux conçue et exécutée par Annibal.

---

général. Sans ce stratagème, nous étions infailliblement enveloppés et faits prisonniers. (Ammien Marcellin, XVIII, vi.)

<sup>1</sup> A la bataille de Delhi, livrée le 13 janvier 1399, Tamerlan avait sous la main quantité de buffles aux cornes desquels étaient attachés des fagots, et cinq cents chameaux chargés de paille, de mèches et de coton imbibé d'huile. Les matières furent enflammées au moment opportun ; et les animaux pyrophores, lancés contre les éléphants hindous, qui furent mis en déroute. (Ruy Gonçalès de Clavijo, *Historia del gran Tamerlan*, Séville, 1582.)

## CHAPITRE IV. — CAMPOBASSO.

Heureusement sorti des gorges du mont Callicola, Annibal se demandait ce qu'il allait faire. Sans base d'opérations, toujours en l'air, où devait-il chercher un point d'appui ? Toujours en quête de subsistances et dépourvu de magasins, où pouvait-il aller former des approvisionnements et prendre en sûreté ses quartiers d'hiver<sup>1</sup> ? Après quelques moments d'hésitation, sa décision fut prise. Il résolut de regagner la Pouille<sup>2</sup>, le magnifique *Tavoliere di Puglia* où ses troupes avaient si bien vécu dans l'abondance avant leur expédition de Campanie. Il donna donc ses ordres, et les colonnes carthagoises furent immédiatement dirigées : partie sur Lucera<sup>3</sup>, partie sur *Geronium*<sup>4</sup>, poste fortifié<sup>5</sup>, que l'on savait riche en approvisionnements de céréales<sup>6</sup>.

Assise sur la rive droite de la Salsola, Lucera est une ville dont Strabon attribue la fondation aux Étoliens de Diomède. Elle avait été prise, un siècle auparavant, par Papirius Cursor, qui, suivant les instructions de son gouvernement, s'était empressé d'y établir une colonie romaine<sup>7</sup>. Quant à Geronium, dont l'histoire militaire se limite aux événements de la deuxième guerre punique, est-il possible d'en retrouver les traces et d'en déterminer le site ?

On possède, à cet égard, quelques données. Polybe nous fait d'abord connaître que ce Geronium était distant de Lucera d'environ deux cents stades<sup>8</sup>. Si donc, de Lucera comme centre, on décrit un cercle de trente-sept kilomètres de rayon, on obtient, sur la carte, un premier lieu géométrique du point cherché. Et il faut de suite observer qu'un arc important de ce cercle coupe un contrefort de l'Apennin, celui qui s'épanouit entre le Biferno et le Fortore. D'autre part, on verra tout à l'heure que les forces romaines opposées à celles d'Annibal occupent le territoire de Larino<sup>9</sup>, c'est-à-dire la portion de la Frentanie<sup>10</sup> qui se développe entre les deux cours d'eau précités. C'est donc bien sur le contrefort qui les sépare<sup>11</sup> qu'était bâti Geronium. Mais à quelle hauteur sur les pentes de cette croupe imposante ? Peut-on en fixer d'une manière précise ou seulement en indiquer approximativement l'assiette ? Nous ne le pensons pas. Polybe nous donne bien le nom d'un point fortifié voisin<sup>12</sup> ; mais, à moins de faire une pétition de principes, il est difficile d'utiliser ce document. Appien fait mention

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCIV.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XVIII. - Appien, *De bello Annibalico*, XV et XVIII.

<sup>3</sup> Polybe, III, C.

<sup>4</sup> Polybe, III, C. — Tite-Live, XXII, XVIII. — Appien, *De bello Annibalico*, XV et XVIII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XXXIX.

<sup>6</sup> Polybe, III, C. — Appien, *De bello Annibalico*, XV et XVIII.

<sup>7</sup> Ce n'est pas seulement au cours des événements de la deuxième guerre punique que Lucera a été appelée à tenir un rôle militaire. L'empereur Constance, par exemple, l'a prise et ruinée de fond en comble ; Charles d'Anjou y est mort en 1285.

<sup>8</sup> Polybe, III, C.

<sup>9</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, XVIII et XXIV.

<sup>10</sup> Plin, *Hist. nat.*, III, XVI.

<sup>11</sup> Ce contrefort était probablement connu des anciens sous le nom de *montes Gaurani*. (Florus, II, III.) — Ce nom nous semble impliquer la signification de *haut plateau*.

<sup>12</sup> Polybe, III, CI. — Où prendre ce poste de Calela ou Calena ? Nous rejetons absolument les solutions basées sur de simples assonances, telles que Celenza, Casacalenda, etc.

d'un cours d'eau passant à peu de distance<sup>1</sup> ; mais, pour les mêmes raisons, une telle donnée ne saurait non plus nous servir. Nous ne pouvons tenir compte que d'une observation de Polybe, aux termes de laquelle Geronium était un lieu favorable à des formations d'approvisionnements ; que les abords de ce magasin étaient au centre d'un pays de plaines et d'accès facile<sup>2</sup>. Pour cet ensemble de motifs, nous estimons que le site de Geronium ne saurait se placer ailleurs qu'aux environs de Campobasso<sup>3</sup>. Delà, surveillant toujours le golfe de Naples, Annibal pouvait, au besoin, descendre au rivage Adriatique<sup>4</sup>.

Cela posé, quel chemin a-t-il pris ? Étant donnés les points de départ et d'arrivée, comment restituer l'itinéraire des colonnes carthagoises ? Suivant quelle ligne d'opérations sont-elles passées du bassin du Volturno dans celui du Biferno ?

Polybe affirme nettement qu'elles ont pris par le mont *Liburne*<sup>5</sup>. Mais quel est ce massif Apennin ? Le nom en est inconnu, objectent certains commentateurs, entre autres Bouchot. Schweighæuser admet que l'historien a entendu faire mention du *monte Tabumo*, lequel s'élève non loin de Caudium. A ce compte, Annibal serait repassé par Bénévent ; mais l'idée de traverser un pays déjà ruiné par la guerre ne semble pas avoir pu lui venir à l'esprit ; à court de vivres, il devait songer à pratiquer une région encore intacte. Cette région qui s'offrait aux Carthagoises, et que les Romains semblaient leur abandonner, c'était, Tite-Live nous l'apprend, le Samnium<sup>6</sup>. L'auteur latin ajoute que, dans cette voie, Annibal a poussé jusque chez les *Peligni*<sup>7</sup>, dont le territoire fertile abondait en produits de toute espèce, surtout en miels, en lins, en eaux très renommées<sup>8</sup>. Or les *Peligni* étaient des descendants directs des Pélasges Liburnes, anciens colons du littoral Adriatique. Il est possible que ceux-ci aient laissé leur nom à certaine portion de la chaîne Apennine, et nous admettons sans difficulté la leçon *Λιβυρνον ὄρος*. Nous estimons qu'Annibal a passé par Allife, Venafro, Isernia, Castel di Sangro, Solmona, San-Pelino (*Corfinium*). Le texte ajoute que, durant cette marche par le Samnium, l'armée carthagoise menace constamment la ville éternelle<sup>9</sup>. Effectivement, à Venafro, à Isernia, elle peut prendre la voie Latine ; à San-Pelino, la voie Valérienne. Aussi Fabius, qui s'attache à couvrir Rome, ne cesse-t-il point de la suivre à distance, en se tenant sur le flanc gauche de ses colonnes<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XVI. — Henri Etienne traduit par *Aufidum* ; mais il ne peut s'agir ici de l'Ofanto. Appien entend sans doute parler d'un affluent de droite du Tiferno, simple ruisseau serpentant au fond d'un ravin. Nous inclinons à suivre la leçon.

<sup>2</sup> Polybe, III, c.

<sup>3</sup> Nous ne savons sur quelles données se base M. Mommsen (*Hist. rom.*, t. III) pour en fixer le site à Dragonara.

<sup>4</sup> Par la vallée du Biferno, dont l'embouchure était voisine du port de *Boŭka* (*Termoli*). L'une des sources de ce fleuve descend, par le val del Ferno, du monte Tagliaferro, lequel appartient au massif del Matese.

<sup>5</sup> Polybe, III, c.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, xviii et xxv.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xviii.

<sup>8</sup> Plin, *Hist. nat.*, XI, xiv ; XIX, ii ; XXXI, xxiv.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, xviii.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xviii.

Mais Annibal ne pousse pas plus loin que San-Pelino ; là son itinéraire dessine un brusque rebroussement<sup>1</sup>. Il va quitter le Samnium et se diriger vers la Pouille.

Ici, un mot du texte latin est fait pour embarrasser le commentateur. Que faut-il entendre par le *retroque* de Tite-Live<sup>2</sup> ? Est-ce à dire qu'Annibal revient sur ses pas ; que, de San-Pelino, il repasse par Solmona, Castel di Sangro, Isernia ? Que d'Isernia, situé non loin des sources du Volturho, il contourne le nord du mont *del Matese* et arrive, par le col d'Anchise, à Bojano (*Bovianum Undecumanorum*) ; que, de Bojano, situé dans les gorges du Biferno, il prend la route des crêtes qui mène droit à Campobasso ? Faut-il admettre que, une fois parvenu à San-Pelino, Annibal, au lieu de reprendre en arrière, a descendu la vallée du Pescara ; que la *via Claudia Valeria* l'a conduit au rivage Adriatique ; qu'il a retrouvé sur le bord de la mer un chemin déjà parcouru ?

Cette seconde solution, qu'indique approximativement d'Anville<sup>3</sup>, nous paraît admissible, bien qu'aucun texte n'exprime positivement que les Carthaginois aient suivi le littoral Adriatique ; bien que ce littoral eût été déjà ruiné par un premier passage de troupes. Toujours observé par Fabius attaché à son flanc gauche, Annibal devait tendre à recouvrer la liberté de ses mouvements, et la plage pouvait lui rendre cette liberté d'allures. D'ailleurs, la route des crêtes lui était fermée ; un chef samnite, allié des Romains, occupait pour eux Bojano<sup>4</sup> et tenait en main la clef des passages. C'est Fabius sans doute qui a suivi ce chemin des crêtes. S'étant mis à la poursuite d'Annibal, il aura, comme lui, pris par Allife<sup>5</sup> ; il aura ensuite pratiqué la voie Latine jusqu'à Venafro, et poussé jusqu'à Isernia. Là, apprenant que son adversaire descendait la vallée du Pescara, il se sera vraisemblablement dirigé sur Bojano, où le Samnite Numerius attendait ses ordres<sup>6</sup>.

C'est au cours de cette marche des Carthaginois par le Samnium que se place certain épisode qui eut alors grand retentissement. Annibal, dit Tite-Live<sup>7</sup>, s'étant fait indiquer par des déserteurs une terre appartenant à Fabius, en fit brûler et détruire les alentours et la préserva seule de toute espèce de dommages. Les Romains ont voulu voir dans le fait de cette exception un acte de perfidie d'Annibal, jaloux de compromettre et de déshonorer un loyal adversaire ; de lui faire enlever son commandement dictatorial<sup>8</sup>. Cette appréciation a été depuis lors mainte fois exprimée, ressassée, imposée. Le sage Saint-Evremond ne sait pas, lui-même, s'en défendre ; il déclare, avec les Romains, qu'Annibal fit soupçonner qu'il y avait de l'intelligence entre Fabius et lui. De telles idées ont fait leur temps. Il serait aujourd'hui souverainement injuste de faire à Annibal un crime des procédés courtois dont il croyait devoir user envers celui qu'il combattait. Ne serait-il donc point permis aux gens de guerre de s'honorer entre eux, d'affirmer hautement leur mutuel respect ? Mais le peuple ne raisonne

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, XVIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XVIII.

<sup>3</sup> *Carte pour l'expédition d'Annibal*, pour l'intelligence de l'*Histoire romaine* de M. Rollin. — Avril 1739.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, XXIV.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XXIII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, XXIV.

<sup>7</sup> XXII, XXIII. — Cf. Plutarque, *Fabius*, VII. — Dion-Cassius, *Fragm.* CLXXXVI des livres I-XXXVI, éd. Gros ; — Frontin, *Stratagèmes*, I, VIII, 2.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, XXIV. — Plutarque, *Fabius*, VII. — Frontin, *Stratagèmes*, I, VIII, 2. — Valère-Maxime, VII, III, 8.

point, et l'opinion, la sottise opinion publique, est capable de toute espèce d'erreurs. Malgré l'énormité d'une rumeur absurde, Fabius fut accusé de connivence avec Annibal. Pour faire taire ces bruits calomnieux, le dictateur vendit sa propriété<sup>1</sup>, dont le prix lui servit à payer la rançon d'un certain nombre de prisonniers romains<sup>2</sup>.

Mais revenons aux événements de guerre.

Annibal avait atteint, dès les premiers jours de l'automne (217), ce contrefort de l'Apennin qui se développe entre le Biferno et le Fortore. Arrivé sous les murs de Geronium, il commença par entrer en pourparlers avec les habitants de cette petite place. Il les somma de se rendre, appuyant sa demande de magnifiques promesses et leur offrant des gages non équivoques de sa bonne foi. Comme on demeurait sourd à ses propositions, il attaqua et emporta la ville<sup>3</sup>, dont toute la population fut passée par les armes, suivant les lois qui régissaient alors la guerre. Toutefois il laissa debout les remparts, ainsi que la plupart des maisons, afin de les utiliser, durant le prochain hiver, à destination de greniers ou silos<sup>4</sup>. Cela fait, il prit position sous les murs mêmes de la place conquise<sup>5</sup> et s'y retrancha solidement. Le campement de ses troupes fut protégé par un fossé large et profond, ouvert en avant du parapet que couronnait une forte palissade<sup>6</sup>.

Pendant ce temps, le dictateur, ayant pris pied sur le territoire de Larino, se fortifiait aussi sur les positions qu'il y occupait<sup>7</sup>. Ses légions campaient en sûreté sur des hauteurs inabordables<sup>8</sup>, d'où elles pouvaient inquiéter et harceler l'ennemi<sup>9</sup>.

A peine installé sous les murs de Geronium, Annibal procéda à l'organisation du service de formation de ses approvisionnements d'hiver<sup>10</sup>. Suivant ses ordres, le travail fut réparti de la manière suivante : les deux tiers de l'effectif total de ses troupes allaient faire un fourrage à sec, pendant que le troisième tiers demeurait à la garde du camp, se tenant, d'ailleurs, prêt à prêter main-forte aux fourrageurs. Chacun de ceux-ci était tenu de rapporter certaine mesure de céréales aux agents de l'administration des subsistances<sup>11</sup>. La saison étant favorable et les circonstances locales s'y prêtant, les Carthaginois emmagasinaient des quantités de blé considérables.

Cependant, rappelé à ses pénates pour y remplir un de ces devoirs religieux qui tenaient tant de place dans la vie publique des Romains, Fabius dut laisser un instant le commandement des troupes romaines à son [maître de la cavalerie](#). Or celui-ci était loin d'avoir le calme nécessaire à la bonne conduite des opérations dont le prudent dictateur avait conçu le plan. Une fois à la tête des légions,

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, xxIII. — Valère-Maxime, IV, VIII, 1. — Dion-Cassius, *Fragm.* CXCIX des livres I-XXXVI, éd. Gros.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, xxIII. — Valère-Maxime, IV, VIII, 1.

<sup>3</sup> Polybe, III, c. — Tite-Live, XX, xvIII. — Appien, *De bello Annibalico*, XV.

<sup>4</sup> Polybe, III, c.

<sup>5</sup> Polybe, III, c. — Tite-Live, XXII, xxIII.

<sup>6</sup> Polybe, III, c.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xvIII.

<sup>8</sup> Polybe, III, ci. — Tite-Live, XXII, xxIV.

<sup>9</sup> Polybe, III, ci.

<sup>10</sup> Polybe, III, c et ci. — Tite-Live, XXII, xxIII et xxIV.

<sup>11</sup> Polybe, III, c.

Minucius fit bien quelques démonstrations sur les hauteurs, en conformité des instructions qu'il avait reçues ; mais bientôt, ne pouvant résister aux désirs de gloire militaire qui l'obsédaient, il descendit une croupe qui le mena dans la plaine<sup>1</sup>, où il occupa un poste fortifié, du nom de Calela<sup>2</sup>. En réponse à cette provocation directe, Annibal fit un mouvement analogue et se porta à seize stades<sup>3</sup>, soit environ trois kilomètres, en avant de Geronium. Là il occupa dans les règles des hauteurs<sup>4</sup> dont le site lui parut favorable et qu'il relia par des postes à son grand camp palissadé. Les adversaires n'étaient plus séparés que par un faible intervalle, environ dix stades<sup>5</sup> ou moins de deux kilomètres. Un choc entre eux devenait imminent.

Dans la guerre de chicanes qui va s'ouvrir l'analyse distingue trois engagements principaux.

Entre les positions occupées par les deux partis en présence s'élevait un gros mamelon qui exerçait sur le camp des Romains un commandement prononcé et à bonne portée de traits<sup>6</sup>. Annibal le fit occuper certaine nuit par deux mille hommes de son infanterie de ligne, pour la plupart Imazir'en<sup>7</sup>. Au jour, Minucius furieux fit crier aux armes, réunit quelques détachements de *levis armatura* et les lança en colonne d'assaut à la reprise du mamelon dangereux<sup>8</sup>. Après un engagement très vif<sup>9</sup>, les Romains eurent décidément l'avantage, délogèrent leurs compétiteurs de la position disputée et demeurèrent maîtres du terrain<sup>10</sup>.

Le succès de cette première affaire eut pour effet d'enfler d'orgueil l'âme vulgaire de Minucius. Séduit par ce sourire de l'aveugle Fortune, le dictateur par intérim eut appétit de lauriers plus touffus. Il osa rêver une victoire à remporter en bataille rangée<sup>11</sup>. On le vit donc un matin réunir son infanterie de ligne et la former en rangs compacts pour la faire marcher à l'ennemi, insulter et quasi assiéger dans ses retranchements celui que Fabius n'avait pas su vaincre<sup>12</sup>. Et, tandis qu'il tenait ainsi en respect les forces préposées à la garde du camp carthaginois, sa cavalerie et son infanterie légère couraient sus aux fourrageurs éparpillés dans la campagne<sup>13</sup>, et les menaient battant, l'épée aux reins, avec ordre de ne faire aucun quartier.

Immobilisé, bloqué dans ses palissades, Annibal y voyait sa sécurité compromise. Il fit néanmoins tête à l'orage, repoussant vaillamment le flot des agresseurs et défendant pied à pied les abords menacés de ses ouvrages de campagne<sup>14</sup>. Sa position devint un moment fort critique. Heureusement Asdrubal, le chef des ingénieurs militaires, avait pu rassembler à la hâte quatre

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>2</sup> Polybe, III, CI.

<sup>3</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>4</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XVI.

<sup>6</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>7</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>8</sup> Polybe, III, CI.

<sup>9</sup> Polybe, III, CI.

<sup>10</sup> Polybe, III, CI. — Tite-Live, XXII, xxiv.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, xxiv. — Appien, *De bello Annibalico*, XII.

<sup>12</sup> Polybe, III, CII.

<sup>13</sup> Polybe, III, CII.

<sup>14</sup> Polybe, III, CII.

mille fourrageurs qui, pourchassés par la cavalerie romaine, étaient venus se réfugier sous les murs de la ville. Prenant aussitôt en main cette troupe essoufflée, il accourut au secours de son général en chef, qu'il eut la chance de dégager.

Cette leçon ne devait pas être perdue pour Annibal, qui crut devoir concentrer ses forces dans le camp de Geronium<sup>1</sup>, ne voulant, à aucun prix, laisser tomber aux mains de son adversaire les précieux approvisionnements qu'il avait déjà su réunir dans cet important magasin.

La nouvelle de ce deuxième succès du maître de la cavalerie produisit sur-le-champ dans Rome une explosion de joie. Exagérant l'importance des résultats obtenus, les habitués de la promenade du Forum ne parlaient de rien moins que d'une grande victoire, remportée grâce au concours opportun de Numerius Decimius. Ils racontaient que ce chef samnite, accouru de Bojano à l'appel de Minucius, avait su mettre en ligne huit mille hommes d'infanterie et une brigade de cavalerie de cinq cents chevaux ; que les Carthaginois avaient été rudement ramenés ; qu'on leur avait tué six mille hommes et enlevé deux ouvrages (*castella*) de leur camp fortifié ; que les dépêches de Minucius ne pouvaient laisser apparaître l'ombre d'un doute à cet égard<sup>2</sup>. Ivres de bonheur et d'orgueil, les citoyens de Rome se dirent que leurs mécomptes antérieurs n'étaient dus qu'à l'humeur timorée de Fabius. De plus belle on se moqua du dictateur, on le calomnia, on l'outragea. On exalta, par contre, les mérites du maître de la cavalerie, qui, grâce à des intrigues populaires, fut par acclamation promu à une dignité insigne. On le fit l'égal de Fabius, on le nomma dictateur !... Du fait des égarements de l'enthousiasme public, l'armée romaine eut, à partir de ce moment, deux généraux en chef !

Calme et patriotiquement obéissant, Fabius quitta ses foyers sans laisser échapper une plainte, sans faire entendre à personne une parole amère. Il revint à son poste, où Minucius, devenu son collègue, lui sembla plus que jamais intraitable, infatué de ses succès, prêt aux entreprises les plus téméraires. Un tel homme était bien capable de compromettre le salut de l'armée. Cela étant, Fabius crut plus sage de lui abandonner le commandement permanent d'une partie des troupes que de lui confier, un seul jour, la direction des opérations d'ensemble. L'armée romaine fut donc divisée en deux corps distincts, comprenant chacun deux légions et moitié des contingents alliés. Libre de faire mouvoir son corps d'armée à sa convenance, chacun des dictateurs allait désormais opérer isolément.

Le fait de ce partage du commandement était pour Annibal un vrai coup de fortune. Le jeune général aperçut de loin ses adversaires répartis en deux camps distants d'environ douze stades<sup>3</sup>, soit plus de deux kilomètres. Il sut que, dans ces deux camps, les esprits se montraient singulièrement divisés ; que les deux dictateurs n'étaient jamais d'accord ; que, dans de tumultueuses séances de conseil de guerre, l'un ne cessait de prêcher la temporisation ; l'autre, les coups d'audace et les actions d'éclat. Il se dit que ce Minucius, enfant gâté de l'engouement populaire, n'était en réalité qu'un personnage médiocre, de l'école des Sempronius et des Flaminius. Il se promit de ne point laisser échapper l'occasion de battre à plate couture un commandant de corps d'armée tenu

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XXIV.

<sup>3</sup> Polybe, III, CIII.

d'expédier, à jet continu, des bulletins de victoire aux ardents concitoyens qui l'avaient honoré de leurs suffrages irréfléchis.

On touchait à la fin de l'automne<sup>1</sup> quand Annibal, qui ne cessait d'observer son homme, se crut en mesure de l'accabler.

Entre le camp de Minucius et celui des Carthaginois, s'élevait un mamelon<sup>2</sup> qui les commandait l'un et l'autre, et dont l'occupation devait permettre à l'un ou l'autre des partis en présence de prendre des vues dangereuses sur son adversaire. Un matin, à la pointe du jour, Annibal fit enlever la position par quelques détachements d'infanterie légère. A la vue du succès de cette opération de l'ennemi, le bouillant Minucius fait prendre les armes à sa *levis armatura* et la lance à l'attaque du mamelon. Il jette sa cavalerie en avant et paraît lui-même à la tête de son infanterie de ligne, dans l'intention de répéter la manœuvre qui lui a si bien réussi une première fois. Mais, loin d'abandonner les défenseurs du mamelon, Annibal ne cesse de les soutenir, de leur envoyer des renforts. Prenant, de sa personne, le commandement de toutes ses forces disponibles, il engage une action vigoureuse. Qu'advient-il ? Son excellente cavalerie charge la *levis armatura*, lui passe sur le ventre et la rejette en désordre sur l'infanterie de ligne des deux légions. La cavalerie romaine est également rompue et vient en désarroi tomber sur les légionnaires dont elle désunit les rangs<sup>3</sup>. Minucius se trouble. Tout d'un coup, la trompette carthaginoise fait entendre une sonnerie éclatante<sup>4</sup>. C'est sans doute un signal, se dit le dictateur, qui ne peut se défendre d'une certaine inquiétude... Effectivement c'est un signal, qui est compris et auquel on répond. Sur les derrières des Romains, sur leur front, sur leurs flancs se dressent, comme des fantômes, des combattants qui semblent sortir de terre. Il en apparaît de toutes parts<sup>5</sup> ! Gens de pied, gens à cheval, on en compte plus de cinq mille !...<sup>6</sup> Et ce ne sont point là des ombres, des êtres fantastiques, mais des soldats carthaginois tombant à bras raccourcis sur les troupes de Minucius<sup>7</sup>. Les légionnaires ébranlés<sup>8</sup> ont mesuré d'un coup d'œil l'étendue du péril<sup>9</sup> et jettent des cris d'effroi<sup>10</sup>.

D'où venait cette apparition de troupes fraîches ? Que s'était-il passé ? Fidèle à sa méthode, Annibal avait, au préalable, fait une reconnaissance minutieuse et observé que, tout nu et découvert qu'il fut, le terrain sur lequel on allait opérer était semé de plis et de cavités de toute espèce<sup>11</sup>. Il s'était dit que tous ces sinus ou cavernes pouvaient fort bien servir de lieux d'embuscade<sup>12</sup>, et, durant la nuit précédente, il y avait fait entrer son monde, par groupes de deux à trois cents hommes<sup>13</sup>. Il s'était ainsi ménagé vingt ou trente embuscades, en vue de

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, xxxii.

<sup>2</sup> Polybe, III, civ. — Tite-Live, XXII, xxviii. — Plutarque, *Fabius*.

<sup>3</sup> Polybe, III, cv.

<sup>4</sup> Polybe, III, cv. — Tite-Live, XXII, xxix.

<sup>5</sup> Polybe, III, cv. — Tite-Live, XXII, xxviii. — Frontin, *Stratagèmes*, II, v, 22.

<sup>6</sup> Polybe, III, civ. — Tite-Live, XXII, xxviii.

<sup>7</sup> Polybe, III, cv.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, xxviii.

<sup>9</sup> Polybe, III, cv.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xxviii.

<sup>11</sup> Polybe, III, civ. — Tite-Live, XXII, xxviii. — Frontin, *Stratagèmes*, II, v, 22. — Cf. Plutarque, *Fabius*, passim.

<sup>12</sup> Polybe, III, civ. — Tite-Live, XXII, xxviii.

<sup>13</sup> Polybe, III, civ. — Tite-Live, XXII, xxviii.

prendre les Romains de flanc et de revers, de les envelopper, de leur faire subir une édition nouvelle des journées de Trasimène et de la Trebbia.

Comme à la Trebbia, comme à Trasimène, on reconnaît ici la manière du maître, laquelle consiste en l'art de dissimuler des réserves et d'enfermer l'ennemi dans un cercle de fer Ici encore, Annibal a recours à l'emploi de sa méthode favorite dont il sait si bien, suivant les circonstances, modifier le dispositif pratique.

Sans l'heureuse intervention de son collègue, Minucius eût perdu jusqu'à son dernier homme. Mais Fabius avait vu le danger. Oubliant ses griefs, n'écoulant que la voix de l'honneur, il sortit de ses palissades pour se porter au secours des légions menacées. Arrivé en ligne, il rallia, tant bien que mal, les malheureux qui allaient succomber, les sauva d'un désastre imminent et leur fit opérer leur retraite en bon ordre.

Annibal voyait ses troupes fatiguées, car le combat durait depuis l'aube du jour. Ne pensant pas pouvoir soutenir le choc des légions de Fabius, fraîches et bien entraînées, il abandonna franchement la partie<sup>1</sup>. *N'avais-je point prévu, disait-il gaiement aux officiers de son état-major, que ce nuage couronnant les hauteurs finirait par crever et nous amener la tempête ?*<sup>2</sup>

C'était reconnaître ouvertement que Fabius était un adversaire digne de lui<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, cv.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, xxx. — Plutarque, *Fabius*, XII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, xxx.

## LIVRE DOUZIÈME. — CANNES

### CHAPITRE PREMIER. — L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.

A l'issue de ce combat fameux, livré dans les parages de Geronium, Fabius avait regagné ses lignes. Il y était rentré silencieusement, sans se permettre un mot de reproche ou d'injure à l'adresse de son imprudent collègue. Touché de repentir et aussi contrit qu'il avait été léger, celui-ci vint le lendemain lui remettre son commandement. Il promet de l'écouter à l'avenir et, se jetant à ses pieds, l'appela *son père*. Ses troupes déclarèrent en même temps prendre pour *patrons* les légionnaires du Temporisateur<sup>1</sup>. Puis, de retour à Rome, le maître de la cavalerie s'empessa d'accomplir un vœu fait à Hercule, en cette journée où Fabius l'avait sauvé d'un complet désastre<sup>2</sup>. Ayant conscience de ses fautes et désir de les faire oublier, Minucius devait bravement se faire tuer à la bataille de Cannes, donnée l'année suivante<sup>3</sup>. Voilà de grands exemples, bien rarement suivis !

Pour Fabius, qui avait été jusqu'alors en butte aux railleries<sup>4</sup>, il fut, d'un coup, le dieu du jour, tant l'opinion publique est mobile, tant ses revirements sont soudains. Les Romains se mirent donc à chanter la gloire de celui qui les avait servis en temporisant, en faisant si longtemps à son pays le sacrifice de sa réputation militaire<sup>5</sup>. Pour reconnaître un héroïsme allié à tant de courage civique, ils l'appelèrent *Maximus*, titre glorieux qui fut déclaré transmissible à sa descendance<sup>6</sup>. Depuis lors, tous les écrivains de Rome n'ont fait qu'honorer une illustration trop longtemps méconnue, mais consacrée enfin par des applaudissements unanimes<sup>7</sup>. Fabius fut, tour à tour, dit le *bouclier de Rome*<sup>8</sup>, le

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, xxx. - Valère-Maxime, V, II, 4. - Plutarque, *Fabius*, XXI. — Silius Italicus, *Puniques*.

<sup>2</sup> Le temps a laissé venir jusqu'à nous l'inscription votive destinée à consacrer le souvenir de l'accomplissement de cette promesse religieuse. La voici :

<i>in latere</i> L·I·XXVI	HERCOLEI SACROM M·MINVCI·C·F DICTATOR·VOVIT	<i>in latere</i> M·C·LXXVII
------------------------------	--	--------------------------------

(Mommsen, *Corpus inscriptionum Latinarum*, n° 1503, t. I, p. 556, et sq.) — *Pugnam, propter quam Minucius victor votum solvit Herculi scilicet victori, paratam sic habebimus illam ipsam Geruniensem*. (Mommsen, *loc. cit.*) - Cette inscription se lit à Rome, au Musée du Capitole.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>4</sup> Ces railleries d'un goût douteux, notre grand humoriste les a résumées en un mot. Parmi les grands hommes descendus aux champs Élysées et dont *'estat est changé en estrange façon*, Rabelais nous montre *Fabie enfileur de patenostres*. Cf. *Pantagruel*, liv. II, chap. XXX.

<sup>5</sup> Ennius ap. Cicéron, *De Officiis*, I, et *De Senectute*, IV.

<sup>6</sup> Polybe, III, LXXXVII. — Tacite, *Annales*, I, v. — Il y a encore à Rome une famille Massimi, laquelle prétend descendre du Temporisateur. Son écu porte des traces de pas qui se croisent et recroisent en tous sens. Sa devise est : *Cunctando restituit*.

<sup>7</sup> Pline, *Hist. nat.*, XXII, v.

<sup>8</sup> Florus, *Hist.*, II, III.

Temporisateur, le **grand Capitaine**. Jusques aux derniers jours de l'empire romain, ce n'est plus qu'un concert de louanges<sup>1</sup>.

Après l'engagement qui venait ainsi de faire rendre à son adversaire une justice tardive, Annibal avait, de son côté, regagné ses retranchements appuyés aux murs de Geronium, et s'était empressé de les relier aux positions conquises par une ligne continue de défenses formées de parapets avec fossés<sup>2</sup>. Quant au mamelon dont la possession venait d'être si chaudement disputée, il l'avait fait occuper solidement moyennant l'établissement d'une palissade ; un détachement de bonnes troupes avait été chargé de défendre cet ouvrage de campagne<sup>3</sup>. Ces dispositions prises, les Carthaginois s'étaient trouvés en sûreté dans leurs quartiers d'hiver<sup>4</sup> et n'avaient plus, dès lors, fait un seul mouvement.

Au mois d'octobre de cette année 217, si fertile en événements de guerre, le pouvoir dictatorial devait, aux termes des lois en vigueur, expirer. Fabius n'attendit pas que la date prévue lui fût à nouveau notifiée ; sur la foi d'un de ces présages que les Romains prenaient en considération si sérieuse, il résigna le commandement suprême<sup>5</sup>. Aussitôt les consuls de l'année rejoignirent l'armée qui opérait en Pouille. Les légions de Fabius furent placées sous les ordres de M. Atilius Regulus ; les troupes de Minucius, sous ceux de Cn. Servilius Geminus. Tous deux commencèrent aussi par se retrancher solidement dans leurs lignes, afin d'y hiverner tranquillement<sup>6</sup>. Durant tout cet hiver 217-216 et jusqu'au printemps de l'année 216, les adversaires demeurèrent en présence<sup>7</sup>. Opérant toujours de concert, observant fidèlement la méthode de Fabius, les deux consuls ne cessaient de prendre vis-à-vis des Carthaginois de vigoureuses et sages mesures<sup>8</sup>. Les hostilités semblaient être suspendues et se bornaient, de fait, à des affaires d'avant-postes, à de petits engagements de tirailleurs<sup>9</sup>.

L'époque des élections étant venue, les Romains nommèrent de nouveaux consuls. Annibal, qui entretenait des espions à Rome, connaissait les affaires de l'ennemi aussi bien que les siennes<sup>10</sup>. Il sut que, du fait des suffrages exprimés, le commandement des armées appelées à tenir la campagne venait d'échoir à Lucilius Æmilius Paulus et Caius Terentius Varro. Il eut bientôt des renseignements précis touchant le caractère et la valeur de ces deux citoyens. Le premier, plus connu sous le nom de Paul-Émile, était homme de grande expérience et d'irréprochable probité. On le savait expert en l'art d'exercer le commandement ; on se souvenait que, tout récemment en Illyrie, il avait conduit avec succès d'importantes opérations militaires. Son passé répondait de ce que la République était en droit d'attendre de lui ; mais, bien qu'élevé à l'école de

---

<sup>1</sup> Frontin, *Stratagèmes*, I, III, 3. — Cf. Silius Italicus, *Puniques*, passim. — Diodore de Sicile, XXVI, III. — Aurelius Victor, *les Fabii*. — Claudien, *Guerre contre les Gètes*, passim, etc.

<sup>2</sup> Polybe, III, cv.

<sup>3</sup> Polybe, III, cv.

<sup>4</sup> Polybe, III, cv.

<sup>5</sup> Valère Maxime, I, I, 5.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, xxxii.

<sup>7</sup> Polybe, III, cvii.

<sup>8</sup> Polybe, III, cvi. — Tite-Live, XXII, xxxii.

<sup>9</sup> Polybe, III, cvi.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xxxiii et xli.

Fabius, il était loin de plaire à tout le monde. Le peuple lui reprochait de représenter le parti aristocratique<sup>1</sup>.

Quant à Varron, c'était un incapable, un ignorant, un sot<sup>2</sup>. D'une extraction non pas humble seulement, mais sordide<sup>3</sup>, cet ambitieux s'était fait avocat<sup>4</sup>. Plaidant indifféremment toutes les causes, si abjectes qu'elles fussent, il était l'homme des assemblées populaires. On devine les opinions qu'il y affichait ; on peut se figurer quelles avaient été ses allures au cours de la période électorale. C'étaient les patriciens, disait sa profession de foi, c'étaient les nobles qui voulaient la guerre et qui, en conséquence, avaient appelé Annibal en Italie. Et maintenant, ils faisaient traîner en longueur des hostilités auxquelles il était si facile de mettre honorablement un terme. Deux légions avaient été sacrifiées, livrées à l'ennemi, puis bientôt sauvées d'un désastre, afin qu'on pût donner le titre de père et de patron à celui qui avait empêché les Romains de vaincre, avant de les soustraire à la défaite. Ultérieurement, alors qu'ils pouvaient combattre, les consuls avaient fait traîner la guerre à la manière de Fabius. C'était là l'effet d'un pacte entre patriciens. A tant de maux le seul remède possible était d'élire un consul plébéien, un homme nouveau<sup>5</sup>, capable de sortir des ornières creusées par une routine intéressée.

La plèbe, qui revendiquait le monopole du patriotisme, demandait à grands cris la guerre, et la guerre à outrance, sans repos ni répit. Pour flatter ces instincts belliqueux, Varron n'avait pas craint d'accepter un mandat impératif. Il avait promis de combattre aussitôt après son entrée en fonctions<sup>6</sup> ; même, il s'était engagé à vaincre l'ennemi, puisque le peuple avait décrété la victoire.

Tout autre était alors la conduite de Paul-Emile. S'abstenant de toute parole malsonnante, il s'étonnait cependant qu'un général, ne connaissant encore ni son armée ni celle de l'ennemi, ni la nature des lieux, pût savoir au Forum ce qu'il allait avoir à faire au dehors et même prédire le jour où il livrerait bataille. Pour lui, sachant que les circonstances commandent aux desseins des hommes plus que les hommes aux circonstances, il déclarait ne pouvoir prendre à l'avance aucun engagement ni résolution.

Annibal apprit que, pour Paul-Emile, Varron était moins un collègue qu'un antagoniste ; que les nouveaux consuls représentaient deux partis politiques irréconciliables ; qu'ils étaient loin de s'entendre touchant la question du meilleur mode de commandement des troupes<sup>7</sup> ; que, par conséquent, ce commandement devait manquer d'unité. Connaissant, d'autre part, la coutume aux termes de laquelle chacun des consuls était mis, à son tour, à la tête des légions romaines<sup>8</sup>, il tressaillit de joie. Il se dit que du fait de ce roulement de service allait sourdre pour lui quelque bonne occasion.

Ses agents lui rapportèrent, en outre, que, mû par une étrange ardeur belliqueuse, le gouvernement de Rome venait de prendre des mesures sans

---

<sup>1</sup> Polybe, III, cvii. — Tite-Live, XXII, xxxviii. — Cf. Plutarque, *Fabius*, XXIII. — Appien, *De bello Annibalico*, xvii.

<sup>2</sup> Polybe, III, cx et cxvi. — Tite-Live, XXII, xxxix.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, xxxv.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, xxxvi.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, xxxiv.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, xxxix.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xxxv et xli.

<sup>8</sup> Polybe, III, cx.

précédent ; que l'effectif de l'armée romaine venait d'être porté de quatre à huit légions, ce qui ne s'était jamais vu<sup>1</sup>. Or la légion comprenait : en temps ordinaire, quatre mille hommes de pied, deux cents hommes à cheval ; dans les circonstances graves, cinq mille hommes d'infanterie, trois cents hommes de cavalerie. Les alliés étaient, en ce cas, tenus de fournir pareil nombre de fantassins et nombre double de cavaliers<sup>2</sup>, d'où il suit que, sur le grand pied de guerre, l'effectif d'une légion était de dix mille hommes d'infanterie, neuf cents chevaux, soit, en tout, dix mille neuf cents combattants ; que celui d'une armée romaine composée de huit légions s'élevait par conséquent au chiffre de quatre-vingt-sept mille deux cents hommes<sup>3</sup>. Mais, en l'an 216, les deux tiers de ces combattants étaient de simples recrues, encore inhabiles au métier des armes<sup>4</sup>. Annibal sut aussi que le sénat de Rome avait reçu d'Hiéron, roi de Sicile, quelques milliers d'archers et de frondeurs<sup>5</sup> ; que l'île d'Elbe elle-même lui avait fourni divers contingents d'auxiliaires<sup>6</sup> ; qu'il venait d'accroître de vingt-cinq quinquérèmes le nombre des navires de guerre appelés à croiser sur les côtes de l'Italie méridionale<sup>7</sup>.

Lui, l'envahisseur de l'Italie, ne disposait pas de la moitié de ces forces<sup>8</sup>, l'armée carthaginoise ne comptait guère en tout que quarante mille hommes d'infanterie, dix mille hommes de cavalerie<sup>9</sup>. Silius Italicus ajoute, il est vrai, que le fils d'Amilcar avait en outre une troupe d'éléphants de guerre ; mais une telle assertion paraît devoir être taxée de pure licence poétique. Les bêtes qui avaient franchi les Alpes étaient toutes, moins une, mortes à la Trebbia, et ce n'est qu'après la journée de Cannes qu'Annibal reçut, avec quatre mille Imazir'en, un renfort de quarante éléphants.

En fait de ressources matérielles, la supériorité de Rome était incontestable. La République avait de nombreux magasins et ses alliés rivalisaient de prévenances à son égard. Naples et Paestum lui avaient fait des offres magnifiques<sup>10</sup> ; Hiéron venait de lui expédier à Ostie vingt-six mille hectolitres de blé et plus de dix-sept mille hectolitres d'orge<sup>11</sup>. Annibal, au contraire, n'était pas riche en subsistances. Ses approvisionnements s'épuisaient et il ne les renouvelait qu'avec une difficulté extrême. Suivant Tite-Live<sup>12</sup>, il en était à la détresse. Annibal, disait alors Fabius, vit au jour le jour, de pillage. La faim lui a tué plus de monde que le fer. Il ne peut plus nourrir le peu de troupes qui lui restent ; il n'a pas plus de dix jours de vivres. Ces bruits, que se plaisaient à répandre les promeneurs du Forum, étaient, sinon sans fondement, au moins exagérés. Malgré les obstacles auxquels elle se heurtait sans cesse, l'administration

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>2</sup> Polybe, III, CVII. — Tite-Live, XXII, xxxvi.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, xxxvi. — Cf. Polybe, III, CXIII. — Plutarque, *Fabius*, XXII. — Appien, *De bello Annibalico*, XVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, xli.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, xxxvii. — Silius Italicus, *Puniques*, VIII.

<sup>6</sup> Silius Italicus, *Puniques*, VIII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, xxxvii.

<sup>8</sup> Polybe, III, CIX.

<sup>9</sup> Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xxxii et xxxvi.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, xxxvii. — Le *modius* romain comportait une capacité de 0<sup>m</sup>c,00863. L'envoi d'Hiéron s'élevait donc à près de 26.000 hectolitres de blé et plus de 17.000 hectolitres d'orge.

<sup>12</sup> XXII, xxxix, xl et XLIII. - Cf. Dion-Cassius, *Fragm.* CXCI des livres I-XXXVI, éd. Gros.

d'Annibal peut passer pour un modèle du genre, et l'on doit, sans crainte, admirer ce grand homme de guerre, qui

..... instruit à tout oser,  
Put nourrir une armée au milieu des ravages,  
Sous des cieus étrangers, sur de lointains rivages<sup>1</sup>.

Insistant sur le fait d'une situation critique, Tite-Live ajoute<sup>2</sup> que la misère allait alors amener la défection des alliés d'Annibal, la désertion en masse de ses contingents espagnols ; que son armée murmurait, réclamait des arriérés de solde, se plaignait de mourir de faim ; que lui-même, désespéré d'un tel état de choses, songeait à abandonner la partie. C'est là l'opinion d'un Romain enclin à prendre pour des réalités les vœux de son patriotisme. Il est bien certain, au contraire, qu'il n'y eut jamais un murmure dans l'armée de ce jeune général, qui savait si bien

Discipliner, unir aux fiers Carthaginois  
Les Numides sans frein, les farouches Gaulois<sup>3</sup>.

On regarde comme un prodige, dit Bossuet<sup>4</sup>, que, dans un pays étranger, il (Annibal) n'ait jamais vu, je ne dis pas une sédition, mais des murmures dans une armée toute composée de peuples divers, qui, sans s'entendre entre eux, s'accordaient si bien à entendre les ordres de leur général.

Les consuls avaient pris possession de leurs commandements et, campés non loin de Geronium, observaient Annibal. Suivant le conseil de Fabius, Paul-Emile se gardait bien de provoquer l'ennemi ; mais telle n'était point, il s'en faut, l'attitude de Varron. Pour complaire à ses électeurs, celui-ci ne rêvait qu'actions de vigueur, ne cherchait qu'occasions de combattre. Ayant une fois abordé un détachement carthaginois, il lui tua dix-sept cents hommes, sans en perdre lui-même plus de cent<sup>5</sup>.

Annibal fut loin de s'en plaindre. Il avait ses desseins.

La belle saison était venue ; les fruits commençaient à mûrir<sup>6</sup>. Un jour, à l'aube, les légionnaires de garde furent fort surpris de ne plus voir personne aux avant-postes carthaginois. S'étant mis aux écoutes, ils furent frappés du grand silence qui régnait de toutes parts dans les lignes de l'ennemi. Estimant qu'Annibal avait pendant la nuit abandonné ses positions, ils coururent informer les consuls de ce fait important. Aussitôt des cris tumultueux s'élèvent. Les soldats demandent qu'on les mène au pillage du camp ennemi... Varron crie plus fort que ses hommes.

Paul-Emile prêchait la prudence et la circonspection ; mais, ne pouvant conjurer l'orage, il ordonna une reconnaissance dont il confia l'opération à un officier de cavalerie<sup>7</sup>, du nom de Marius Statilius. Celui-ci partit au galop, fit faire halte à son escadron devant les palissades d'Annibal et, suivi de deux cavaliers, pénétra à l'intérieur des retranchements.

---

<sup>1</sup> Népomucène Lemerrier, *Alexandre*, ch. VI.

<sup>2</sup> XXII, XL et XLIII. — Cf. Dion-Cassius, *Fragm.* CXCI des livres I-XXXVI, éd. Gros.

<sup>3</sup> N. Lemerrier, *Alexandre*, ch. VI.

<sup>4</sup> *Histoire universelle*, 3e partie, chap. III.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XLI.

<sup>6</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, XLI.

Là, ayant tout observé, tout examiné, Statilius se dit que, bien certainement, l'ennemi tendait quelque piège aux Romains. Remontant aussitôt à cheval, il vint faire son rapport. Les feux des Carthaginois, dit-il, sont restés allumés ; leurs tentes, grandes ouvertes. Quantité d'objets précieux s'offrent aux yeux de qui veut les prendre ; nombre de pièces d'or et d'argent parsèment les rues du camp. Autant de tentations et d'appels à la cupidité ; autant d'invites au pillage. Tout cela masque un danger mystérieux.

L'auteur du rapport ne s'était pas trompé, car les consuls ne tardèrent pas à savoir d'autre part qu'Annibal avait pris position dans les environs<sup>1</sup>, en vue de surprendre les légions romaines occupées à piller ses bagages et de tomber sur elles au moment opportun. Cela étant, Paul-Émile et Varron se gardèrent de bouger. Bien leur en prit, car, voyant les forces romaines immobiles, les Carthaginois rentrèrent au camp.

A quelques jours de là, répétant sa manœuvre, Annibal décampa de nouveau. Comme la première fois, ses feux demeurèrent allumés ; ses tentes, debout, grandes ouvertes. Et les Romains, bien entendu, de rester cois dans leurs lignes. Quand, sur le rapport d'une nouvelle reconnaissance de Statilius, ils furent à même de prendre une résolution, Annibal était déjà loin<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, XLII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XLIII.

## CHAPITRE II. — LE SITE DU CHAMP DE BATAILLE.

Quand il fut acquis qu'Annibal avait bien réellement décampé sans esprit de retour, les consuls commencèrent par se demander ce qu'il convenait de faire. Ils tinrent un conseil de guerre, où fut agitée la question de savoir s'il leur fallait se jeter franchement à la poursuite des Carthaginois<sup>1</sup>. Varron opinait dans le sens affirmatif ; sa témérité, sa fougue impétueuse, avaient reçu de la Fortune une surexcitation singulière depuis le jour où il avait tué quelques centaines de fourrageurs à l'ennemi. Le bouillant consul exposa que cet ennemi, découragé, battait précipitamment en retraite devant les légions romaines ; qu'il fuyait éperdu sous le coup de la peur ; qu'il n'osait plus affronter les troupes vigoureuses par lui commandées, lui, Varron, le consul plébéien, l'homme des nouvelles couches sociales, le patriote qui avait à jamais rompu avec la routine et dont d'éclatantes victoires ne pouvaient manquer de récompenser l'énergie. L'élu du parti populaire ayant entraîné la majorité du conseil, il fut décidé que l'armée romaine marcherait incontinent sur les traces des fuyards<sup>2</sup>.

Tandis que ces résolutions se prenaient au camp romain de Geronium, Annibal continuait sa route. Quelle direction avait-il prise ? Il est vraisemblable qu'il est passé en vue de Lucera, dont une partie de ses troupes occupait le territoire<sup>3</sup>, et qu'il y a rallié ce détachement. On doit admettre que, de là, le jeune général, qui avait son plan arrêté, s'est porté vers Arpi (environ de Foggia) ; qu'il s'est emparé de vive force de cette ville Diomédique ; qu'il l'a solidement occupée<sup>4</sup>. De là, descendant vers le sud de l'Argyripénie, les Carthaginois arrivèrent dans les plaines de Cannes<sup>5</sup>.

Pour les Romains et leurs adhérents, Cannes n'était alors qu'une misérable bourgade<sup>6</sup>. Ni Strabon, ni Plutarque ne font ressortir l'importance de ce centre de population<sup>7</sup>, mais Polybe lui donne la qualification de ville<sup>8</sup>. De cette ville — ou place forte — il ne restait que des ruines<sup>9</sup>. Ultérieurement, elle devait se relever, car on en a constaté l'état florissant au temps du prince des Apôtres<sup>10</sup> ; mais son destin voulait qu'elle fût de nouveau détruite. Aujourd'hui ses vestiges, dits *rovine di Canne*, occupent deux ou trois hectares de superficie sur un plateau qu'on appelle *monte di Canne*. Non loin de là, s'élèvent les bâtiments d'une ferme dite *masseria di Canne* ; au pied du plateau, dans le sud-ouest, coulent les eaux d'une source qui a pris le nom de *fontana di Canne*. Non loin de cette fontaine, nous remarquons une borne milliaire dont l'inscription<sup>11</sup>

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, XLIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XLIII et XLIV.

<sup>3</sup> Polybe, III, c.

<sup>4</sup> Silius Italicus, *Puniques*, VIII. — Strabon, VI, III, 9. — Frontin, *Stratagèmes*, III, IX, 2.

<sup>5</sup> Diodore de Sicile, XXV, XIX, ap. Tzetzés, *Hist.*, I, xxvii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, XLIII. — Florus, *Hist. rom.*, II, vi. — Appien, *De bello Annibalico*, XVII.

<sup>7</sup> Strabon, VI, III, 11. — Plutarque, *Fabius*, XV.

<sup>8</sup> Polybe, III, cvii.

<sup>9</sup> Polybe, III, cvii. — Silius Italicus, *Puniques*, VIII.

<sup>10</sup> Antonio Beatillo, *Storia di Bari*, Naples, 1637.

<sup>11</sup>

démontre péremptoirement que Cannes était un gîte d'étape de la voie romaine qui, sous l'Empire, menait de Bénévent à Brindisi.

Au temps de la deuxième guerre punique, Cannes était, pour les Romains, un grenier à blé, un magasin d'approvisionnements de toute espèce, relié directement à la ville Diomédique de Canosa<sup>1</sup> par un chemin festonnant le tracé de la future voie Trajane<sup>2</sup>. Parvenu sous les murs de ce poste fortifié, Annibal l'emporta<sup>3</sup>, probablement sans coup férir, et la réussite de ce coup de main déconcerta les deux consuls. Ils se sentaient coupés de Rome ; ils voyaient l'adversaire maître de leur magasin ; ils observaient qu'Annibal occupait une position exerçant sur les plaines environnantes un commandement des plus dangereux<sup>4</sup>. Que faire ? Ils crurent devoir en référer à leur gouvernement. Or, en ce moment, à Rome, les esprits étaient montés à un diapason singulièrement violent. On n'y rêvait que guerre, on n'y parlait que de combats. L'opinion demandait, réclamait des bulletins de victoire ; le Sénat dut céder aux exigences de l'opinion. Les consuls reçurent l'ordre de brusquer les choses, de rétablir leurs communications, c'est-à-dire de combattre<sup>5</sup>.

Voilà les partis adverses à la veille de la journée de Cannes !

Avant de retracer le tableau de ce célèbre fait de guerre, il convient d'en déterminer avec précision le théâtre. Où la rencontre a-t-elle eu lieu ? Quelles sont exactement la situation, l'étendue, les limites du champ de bataille ? Telle est la question à résoudre, et nous devons déclarer que la recherche d'une solution satisfaisante n'est pas opération commode. Il est effectivement facile de s'égarer dans ces plaines de la Pouille, dont l'histoire militaire est si riche en expéditions de tout genre, depuis les âges héroïques jusques aux temps modernes. Avant la deuxième guerre punique, ce sont les Crétois de Minos et de Thésée qui opèrent sur ce sol si bien ouvert aux descentes de l'étranger<sup>6</sup>. Puis viennent les Grecs de Diomède<sup>7</sup> ; puis, les Molosses de Pyrrhus. Tous ces envahisseurs ont nécessairement pratiqué le territoire de Cannes. Après la guerre d'Annibal, ce pays sert encore de scène à plus d'une action de vigueur. C'est Totila qui, suivant Procope<sup>8</sup>, campe sur les lieux mêmes où jadis campèrent les Carthaginois ; c'est une bataille de Cannes qui se donne entre Byzantins et

LXXIX  
IM·CAES.  
DIVI·NERVAE·I.  
NERVA·TRAIANUS.  
AUG·GERM·DACIC  
PONT·MAT·TRIB·POT.  
XIII·IM·VI·CONS·V.  
P·P.  
VIA·A·BENEVENTO.  
BBVNDUSIVM·PEC.  
SUA·FECIT.

<sup>1</sup> Strabon, VI, III, 9. — Horace, *Sat.*, I, v. *Voyage à Brindisi*.

<sup>2</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>3</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>4</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>5</sup> Polybe, III, CVII.

<sup>6</sup> Strabon, VI, III, 6.

<sup>7</sup> Strabon, VI, III, 9.

<sup>8</sup> *Guerre des Goths*, III, XXIII.

Normands<sup>1</sup> ; c'est une autre bataille de Cannes entre les Impériaux et les chevaliers au service du pape Innocent III<sup>2</sup>. C'est la bataille de Cérignole, donnée à quelques pas de Cannes<sup>3</sup> ; c'est Lautrec qui opère en Pouille entre Lucera et Troja<sup>4</sup>. Et fatalement, ces champs de Diomède verront encore dans l'avenir s'effectuer d'autres opérations de guerre.

Mais attachons-nous à la recherche de la solution du problème qui vient d'être posé. Ici, comme partout ailleurs en cette histoire, les commentateurs sont loin d'être d'accord. Les uns, comme Kaussler, placent le champ de bataille sur la rive gauche de l'Ofanto ; les autres, tels que Rollin, Francesco Sponzilli, Fabrizio Rossi, etc., sur la rive droite<sup>5</sup>.

Ceux-ci nous semblent être dans le vrai. Il est hors de doute, en effet, que, ayant emporté de vive force le magasin de Cannes, Annibal prend position sous les murs de ce poste<sup>6</sup>, de même qu'il s'était, l'année précédente, établi sous ceux de Geronium. Il est donc indiscutablement sur la rive droite de l'Ofanto<sup>7</sup>. Les consuls arrivent et prennent position en face du nouveau camp carthaginois<sup>8</sup>. Ils s'établissent à environ cinquante stades, soit neuf ou dix kilomètres, de l'ennemi<sup>9</sup> ; ils sont dans une plaine dénudée et déserte<sup>10</sup>. Si, d'ailleurs, on consulte la raison militaire, il est permis de penser avec Francesco Sponzilli que les Romains occupent un terrain situé sur la rive gauche du fleuve, terrain qui satisfait bien à la condition de présenter l'aspect d'un désert<sup>11</sup>. Ce point nous semble acquis. En somme, les deux armées en présence sont séparées par le cours de l'Ofanto. Les Romains en occupent la rive gauche ; les Carthaginois, la rive droite.

Cela étant, suivons, textes en main, les mouvements que vont exécuter les adversaires. D'abord, il est fort clair que, dans le dessein bien arrêté de combattre Annibal, Varron passe l'Ofanto<sup>12</sup> ; ensuite, que Paul-Émile fait de même franchir le fleuve au tiers de ses forces, les deux autres tiers demeurant

---

<sup>1</sup> Attaqués par le général byzantin Bojoannes, les Normands furent défaits sur les bords de l'Ofanto, en octobre 1019. — Voyez Aimé, *Histoire des Normands*. — Cf. Guillaume de Pouille, *passim*.

<sup>2</sup> Cette bataille s'est livrée en octobre 1202. Les troupes papales étaient commandées par Gauthier de Brienne ; les forces allemandes, par Diephold. — Voyez Richard de Saint-Germain et l'auteur anonyme des *Gesta Innocentii III*. — Cf. de Cherrier, *Histoire de la lutte des Papes et des Empereurs de la Maison de Souabe*.

<sup>3</sup> C'est le 28 avril 1503 que le duc de Nemours fut défait à Cerignola par Gonzalve de Cordoue.

<sup>4</sup> Parti pour la conquête du royaume de Naples, Lautrec était descendu en Pouille, où il occupait San-Severo, Lucera, Foggia et plusieurs points de la côte. C'est le 16 mars 1528 que le maladroit lieutenant de François Ier laissa échapper l'occasion de battre à plate couture les troupes impériales, que commandait le prince d'Orange. Ces troupes étaient alors concentrées à Troja, où elles couvraient la route de Naples.

<sup>5</sup> Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, chap. III. — Fabrizio Rossi, *Battaglia di Canne*, mémoire manuscrit communiqué à l'auteur.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, XLIII.

<sup>7</sup> Francesco Sponzilli, *Sul vero sito della celebre battaglia di Canne*, Naples, 1844.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, XLIV. — Diodore de Sicile, XXV, XIX, ap. Tzetzés, *Hist.*, I, xxvii. — Appien, *De bello Annibalico*, XVII.

<sup>9</sup> Polybe, III, cx.

<sup>10</sup> Polybe, III, cx.

<sup>11</sup> Francesco Sponzilli, *op. cit.*

<sup>12</sup> Polybe, III, cx. — Sponzilli, *op. cit.*

sur la rive gauche, à laquelle elles viennent s'appuyer<sup>1</sup> ; que ces deux portions inégales sont, dès lors, établies à dix stades, ou près de deux kilomètres l'une de l'autre ; que le tiers campé sur la rive droite — ou orientale — se trouve également à deux kilomètres environ des palissades carthagoises<sup>2</sup>. On voit que les Romains sont à cheval sur le fleuve. Mais Annibal ne saurait accepter sans bouger cette nouvelle situation des forces ennemies. Il se met, lui aussi, à cheval sur l'Ofanto. Il prend position sur la rive gauche, en faisant face aux deux tiers des troupes légionnaires qui sont restées sur cette rive ; et, ce faisant, il laisse campé sous Cannes un détachement de certaine importance<sup>3</sup>. Bientôt se dessine un autre mouvement. Paul-Emile s'est concentré ; toutes ses forces sont réunies sur la rive droite<sup>4</sup>. A cette marche en avant Annibal oppose une autre marche. Il répond en faisant repasser sur cette rive : d'abord, ses Baléares et son infanterie de ligne<sup>5</sup> ; puis, le reste de ses forces<sup>6</sup>. Cette opération veut qu'il construise deux ponts ou qu'il dispose concurremment de deux gués praticables<sup>7</sup>. De manière ou d'autre, le voilà repassé sur la rive droite et derechef, sur cette rive, il fait face à l'ennemi<sup>8</sup>.

Telles sont les marches-manœuvres qui préludent à la bataille, et de cette analyse on peut déjà conclure que ladite bataille va se donner sur la rive droite de l'Ofanto.

Mais à l'appui de cette proposition on peut encore puiser dans les textes d'autres arguments décisifs. Polybe nous fait, en effet, connaître l'orientation des deux lignes de bataille. L'armée romaine, dit-il, avait fait front au sud<sup>9</sup> ; l'armée carthaginoise, front au nord<sup>10</sup>. Pour satisfaire à cette condition, les deux partis qui se regardent doivent nécessairement occuper la rive droite. Comment admettre, rive gauche, semblable orientation ?

D'autre part, Tite-Live nous apprend que, au cours de la lutte qui va s'engager, les Romains auront debout un vent violent que les gens du pays appellent *Vulturne*<sup>11</sup> et que les Latins désignent sous les noms d'*Eurus* et d'*Atabulus*<sup>12</sup>. Dans quelle direction soufflait ce vent venant du mont Vultur et qui donnait son nom, non seulement au Volturno de la Campanie et à Capoue elle-même, mais encore à l'Ofanto de la Pouille<sup>13</sup> ? S'agit-il d'un sirocco d'est-sud-est ou d'un libeccio de sud-sud-ouest<sup>14</sup> ? Quelle que soit l'hypothèse qu'on veuille admettre, il faut que, pour avoir ce vent debout, les Romains et, par conséquent, les Carthagois se trouvent sur la rive droite.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CX.

<sup>2</sup> Polybe, III, CX.

<sup>3</sup> Polybe, III, CXI. — Sponzilli, *op. cit.* — Wijnne, *Quæstiones criticæ*, cap. XIV. — Fabrizio Rossi, *man. cit.*

<sup>4</sup> Polybe, III, CXIII. — Sponzilli, *op. cit.*

<sup>5</sup> Polybe, III, CXIII.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXIII.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXIII.

<sup>8</sup> Polybe, III, CXIII. — Rossi, *op. cit.*

<sup>9</sup> Polybe, III, CXIII et CXIV.

<sup>10</sup> Polybe, III, CXIV.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, XLIII et XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IX.

<sup>12</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, VI. — Horace, *Sat.*, I, v. *Voyage à Brindisi*.

<sup>13</sup> Frontin, *Stratagèmes*, II, II, 7.

<sup>14</sup> Rossi, *man. cit.*

Polybe et Tite-Live s'accordent, de plus, à dire que, après la bataille, partie des troupes vaincues trouvèrent refuge à Venosa<sup>1</sup>. Or Venosa est sur la rive droite ; les Romains ne seraient pas allés demander asile à cette colonie si leur déroute avait eu lieu sur la rive gauche.

Par ces motifs on est dûment autorisé à prétendre que la bataille s'est livrée sur la rive droite ou orientale<sup>2</sup>. Il n'était, d'ailleurs, pas indispensable d'entrer dans toutes les considérations qui viennent d'être présentées, attendu que Polybe affirme positivement le fait. On s'est battu, dit-il, dans la plaine qui se développe entre l'Ofanto et la ville de Cannes<sup>3</sup>.

A cette affirmation du grand historien quelques commentateurs opposent une difficulté sérieuse ; ils objectent que la plaine comprise entre ces limites n'offre pas un champ suffisant aux mouvements tactiques, aux manœuvres de cent quarante mille hommes<sup>4</sup>. La place est étroite en effet, mais il convient d'observer que, il y a deux mille ans, le régime de l'Ofanto était essentiellement instable. Le thalweg se déplaçait fréquemment, suivant des directions variables à travers de larges marécages<sup>5</sup> et décrivait des méandres qui lui avaient valu une qualification caractéristique<sup>6</sup>. Dans l'antiquité, dit M. Fabrizio Rossi, le fleuve coulait sur la rive gauche du cours qu'il suit aujourd'hui. Il passait au pied des collines de [San-Samele](#), lesquelles, faisant face à celles de Cannes, sont distantes de celles-ci d'environ huit kilomètres<sup>7</sup>. La preuve en est que, à cette distance, et à deux ou trois mètres de profondeur, on trouve un banc de gravier de tous points identique à celui du lit de l'Ofanto moderne<sup>8</sup>. D'ailleurs, pour se convaincre que le tracé du fleuve s'est modifié, il suffit de considérer la disposition d'un pont antique encore debout et n'ayant plus de raison d'être<sup>9</sup>. M. Rossi conclut à un écart de cinq kilomètres, à la hauteur de Cannes, entre le cours d'autrefois et le cours actuel de l'Ofanto<sup>10</sup> ; d'où il suit que, au temps de la deuxième guerre punique, la plaine considérée pouvait donner toute liberté de manœuvres à deux armées d'un effectif total de cent quarante mille hommes.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CXVII. — Tite-Live, XX, LII.

<sup>2</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>3</sup> Polybe, IV, I.

<sup>4</sup> Rossi, *man. cit.*

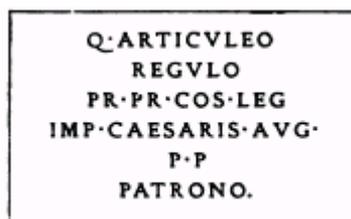
<sup>5</sup> Silius Italicus, *Puniques*, X. — Ces marécages étaient semés de forêts de roseaux. De là le nom de [Κάνναι](#) donné par les Grecs au pays d'alentour et à l'Ofanto lui-même. — Tite-Live, XXV, XII. — Aujourd'hui encore, nombre de bouquets de roseaux complantent les abords du [monte di Canne](#).

<sup>6</sup> Rossi, *man. cit.* — On dit aussi que le nom n'est que le résultat d'une altération d'[Ὀφιοειδής](#).

<sup>7</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>8</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>9</sup> Rossi, *man. cit.* — Le pont auquel il est ici fait allusion porte cette inscription qui en précise l'époque :



<sup>10</sup> Rossi, *man. cit.*

Concluons donc, en dernier ressort, à un champ de bataille situé sur la rive droite.

Mais à quelle hauteur, sur cette rive, faut-il placer la scène ? Convient-il de la prendre en aval de Cannes, vers [les Salines](#) ? Non, car, dans cette région, le fleuve est étroitement encaissé entre des collines dont l'état n'a point subi de modifications ; il n'y a point là place suffisante aux mouvements de deux armées ennemies<sup>1</sup>. Là, le fameux vent sud-sud-ouest aurait été incapable de gêner l'armée romaine, car les rafales en sont rompues par l'écran des collines qui font suite à celles de Cannes<sup>2</sup>. Et si, par impossible, l'affaire s'était passée en aval du point considéré, les débris des légions vaincues n'eussent point cherché refuge à Canosa, mais en quelque lieu plus voisin, Barletta par exemple<sup>3</sup>.

Cela posé, nous admettons avec M. Rossi que le théâtre de l'action n'est autre que la portion de plaine dite *Pezza* ou *Pozza del sangue*, laquelle se développe, en amont de Cannes, entre les fermes *del Medico*, *della Boccuta* (ou *Leone di sopra*) et *Leone di sotto* (ou *di basso*)<sup>4</sup>. Le champ de bataille occupe, à notre sens, un espace triangulaire ayant pour sommets les trois points sus-indiqués.

Si rationnelle qu'elle soit, une telle solution ne satisfait point Sponzilli. Je n'attache, dit ce commentateur, aucune importance à cette tradition de la *Pozza del sangue*, située sous la *Boccuta*, dans le sud-ouest du monte di Canne, attendu que, sur la rive opposée du fleuve, on rencontre un champ de même nom<sup>5</sup>. L'objection est facile à réfuter par qui sait, comme nous, que le lit de l'Ofanto n'a point gardé le tracé qu'il affectait au temps de la deuxième guerre punique.

A l'appui de la solution de la *Pozza* sanglante il convient de citer une autre tradition locale. On dit que, blessé mortellement, Paul-Émile est venu rendre le dernier soupir aux abords de cette *Fontana di Canne* dont nous avons indiqué le site<sup>6</sup>. Sur cette plaine on a, d'ailleurs, trouvé nombre d'éperons et de fers de lance. La découverte la plus intéressante qu'on y ait faite est celle d'un casque en bronze, que l'on voit à Florence<sup>7</sup> ; mais, il faut bien l'avouer, rien ne prouve que le casque soit romain ou carthaginois<sup>8</sup>. Peut-être cette coiffure de guerre abandonnée provient-elle d'un combattant ayant pris part à l'une des batailles de Cannes antérieures au temps de la deuxième guerre punique.

---

<sup>1</sup> Rossi, *manuscrit cité*.

<sup>2</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>3</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>4</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>5</sup> Sponzilli, *op. cit.*

<sup>6</sup> Rossi, *man. cit.*

<sup>7</sup> Musée des Uffizi, salle des Bronzes antiques, n° 1167.

<sup>8</sup> Le bourrelet couvre-nuque du casque porte cette inscription :

Le regretté P. Raffaele Garrucci, que nous avons consulté, opinait pour une légende étrusque, burinée en caractères grecs. Il lisait *ἀγχέπια*. L'éminent érudit pensait que de là vient le mot *ancharius*, lequel impliquerait le sens de *coureur*. Nombre d'Etrusques de l'Ombrie étaient, disait-il, connus sous le nom d'*Ancharii*, et l'on peut, à titre d'exemple, citer la *gens Ancaria*, de Foligno. Observons, d'autre part, que le mot *ancharius* sert à désigner l'âne qui, suivant les préjugés païens, symbolisait le dieu des Juifs.

Quoi qu'il en soit, le site du champ de la bataille d'Annibal nous semble nettement déterminé.

### CHAPITRE III. — LE DÉSASTRE.

La grande journée dont nous allons exposer les principaux épisodes est celle du 2 août<sup>1</sup> de l'année 216.

A l'aube du jour<sup>2</sup>, Annibal est à cheval. Suivi de quelques officiers de son état-major, il gravit une éminence du haut de laquelle on découvre les armées consulaires, qui déjà sont en ligne<sup>3</sup>. A cette vue, il demande à ceux qui l'accompagnent si, en admettant que les dieux leur permettent de formuler des vœux, ils pourraient désirer faveur plus grande que celle d'engager l'action sur un pareil terrain. Chacun se rend à l'évidence ; l'escorte laisse échapper un murmure approbateur des paroles qu'elle vient d'entendre. *Eh bien ! poursuit le jeune général en chef, rendez grâces aux dieux, qui vous ont ainsi préparé la victoire, et remerciez-moi de vous avoir amené ici un ennemi dont vous allez avoir raison*<sup>4</sup>.

Cela dit, Annibal, suivant sa coutume, interroge minutieusement le théâtre de l'action prochaine et se rend un compte exact des dispositions prises par l'ennemi. L'armée romaine a son aile droite composée de pelotons de cavalerie appuyés à l'Ofanto<sup>5</sup> ; au centre est déployée son infanterie<sup>6</sup> ; la cavalerie des alliés forme l'aile gauche de sa ligne de bataille<sup>7</sup>. C'est une masse de gens de pied encadrée de chevaux<sup>8</sup>, masse énorme et compacte<sup>9</sup>. Les consuls ont fait serrer aux distances réglementaires<sup>10</sup> ; l'infanterie des alliés appuie directement celle des légions<sup>11</sup>. Disposées sur trois lignes parallèles peu distantes l'une de l'autre<sup>12</sup>, ces forces imposantes affectent en profondeur une étendue supérieure à celle de leur front<sup>13</sup> ; chaque ligne est renforcée d'une réserve, formée d'un millier de chevaux<sup>14</sup>. A peu de distance en avant du front de bataille, sont échelonnés des tirailleurs<sup>15</sup>. Paul-Émile commande l'aile droite ; Varron, l'aile gauche. Le centre est sous les ordres d'Atilius Regulus et de Servilius, consuls de l'année précédente<sup>16</sup>.

---

<sup>1</sup> Telle est l'opinion motivée de M. Duruy ; Poirson rapporte l'événement au 5 septembre. — La bataille, dit M. Mommsen (*Hist. rom.*, t. III), s'est donnée le 2 août, suivant le calendrier incorrect ; au cours de juin, selon le calendrier rectifié. — Nous avons adopté l'opinion de M. Duruy.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XLVI. — Appien, *De bello Annibalico*, XXV.

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, XV.

<sup>4</sup> Polybe, III, CXI.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLV.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLV.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLV.

<sup>8</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XIX.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>10</sup> Polybe, III, CXIII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, XLV.

<sup>12</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XIX.

<sup>13</sup> Polybe, III, CXIII.

<sup>14</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XIX.

<sup>15</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLIV.

<sup>16</sup> Polybe, III, CIV. — Tite-Live mentionne en moins le nom d'Atilius Regulus, qui, à raison de son grand âge, était, dit-il, rentré dans ses foyers. — Selon Appien, c'est

A l'aspect de cette armée en ligne, un de ceux qui accompagnaient Annibal ne put se défendre d'un certain saisissement. Cet officier, que l'on nommait Giscon, s'étonnait du nombre prodigieux des combattants auxquels on était sur le point d'avoir affaire. Giscon, dit alors Annibal, il y a quelque chose de bien plus étonnant encore et qui t'échappe. — Quoi donc ? — C'est que dans cet océan de têtes humaines il ne se trouve pas un homme qui s'appelle Giscon<sup>1</sup>. Cette saillie imprévue fit rire les autres officiers, qui, une fois descendus de leur observatoire, s'empressèrent de la conter à tout le monde, et le mot fit le tour de l'armée carthaginoise. Annibal en riait lui-même. A notre sens, le mot, s'il est authentique, ne serait que l'expression d'une joie contenue. Le jeune général en chef ne s'effrayait pas du nombre de ses adversaires ; il se disait que cette armée de plus de quatre-vingt-dix mille hommes allait se faire détruire ; il la voyait tombant sous ses coups.

Satisfait des données que vient de lui fournir sa reconnaissance, Annibal prend ses dernières dispositions tactiques. Formée de cavalerie ibéro-gauloise, sa gauche s'appuie à l'Ofanto<sup>2</sup>, face à la cavalerie romaine. Au centre s'aligne l'infanterie, comprenant : en son milieu, une alternance méthodique de pelotons espagnols et gaulois ; à chaque extrémité, de lourds bataillons d'Afrique, formant un puissant encadrement<sup>3</sup>. Sa droite est tout entière composée de cavalerie tamazir't<sup>4</sup>. L'aile gauche est placée sous les ordres d'Asdrubal ; l'aile droite, sous ceux d'Hannon. Secondé de son jeune frère Magon, Annibal prend, de sa personne, le commandement du centre<sup>5</sup>. Outre ses troupes de ligne ainsi rangées en bataille, le général en chef de l'armée carthaginoise a sous la main une garde de deux mille cavaliers d'élite<sup>6</sup>, et il a donné à Maharbal le commandement d'une cavalerie indépendante, forte d'un millier de chevaux<sup>7</sup>. Tel est l'ensemble des forces carthagoises, dont l'effectif ne s'élève, on le sait déjà, qu'à une cinquantaine de mille hommes, soit à peu près moitié de l'effectif des légions romaines.

Celles-ci ont aperçu l'adversaire qui leur est opposé. Elles distinguent les bataillons d'Afrique du mélange homogène ibéro-gaulois. Les Africains ressemblent à des légionnaires, car leurs armes sont celles qu'ils ont naguère ramassées à la Trebbia et à Trasimène. Les Gaulois sont nus jusqu'à la ceinture ; les Espagnols, vêtus de tuniques blanches bordées de pourpre. Les premiers sont armés d'un grand sabre rond ; les seconds, d'une courte épée pouvant frapper d'estoc et de taille. Espagnols et Gaulois sont d'un aspect également terrifiant ; leur taille est gigantesque ; leur physionomie, féroce<sup>8</sup>. Tandis que les troupes romaines — jeunes, pour la plupart — sont sous le coup d'une vive émotion, les

---

Varron qui commandait la droite ; Servilius, la gauche, et Paul-Emile, le centre. — Il convient de s'en rapporter à la version de Polybe.

<sup>1</sup> Plutarque, *Fabius*, XV.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLVI.

<sup>3</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLVI.

<sup>4</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLVI.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXIV. — Le texte de Tite-Live donne une variante aux termes de laquelle l'aile droite aurait été placée sous les ordres de Maharbal. Appien, laissant Annibal au centre, attribue la droite à Magon et la gauche à Hannon, neveu du général en chef. Le poète Silius admet la version d'Appien, mais à Hannon il substitue l'Africain Néalce. Bien que peu importantes en elles-mêmes, ces divergences étaient à signaler.

<sup>6</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XX.

<sup>7</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XX.

<sup>8</sup> Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLVI.

consuls examinent, eux aussi, quelles sont les mesures prises par l'ennemi qu'ils vont combattre. Ils se demandent quelle est la raison de certain dispositif extraordinaire qu'ils observent vers le milieu de la ligne de bataille carthaginoise. Ce qu'ils aperçoivent, c'est une saillie<sup>1</sup> en formé de demi-lune<sup>2</sup> ou de coin<sup>3</sup>. Cette espèce de croissant — ou ménisque — leur présente sa convexité<sup>4</sup>. Quel est donc le dessein du commandant en chef des forces punique ?

Ils ne tarderont pas à le savoir.

De grandes clameurs se font entendre. Ce sont les cris de guerre que jettent les deux armées<sup>5</sup> ; c'est la bataille qui s'annonce.

Comme à l'ordinaire, l'engagement débute par un combat de tirailleurs déployés en avant des deux lignes qui s'affrontent<sup>6</sup>. Archers, frondeurs, lithoboles, voltigent entre les deux armées<sup>7</sup> et font pleuvoir, à qui mieux mieux, leurs armes de jet. Le terrain se jonche de flèches, de pierres, de javelots ou d'épieux, même de falariaques ou brandons enflammés<sup>8</sup>.

Mais ces ardents tirailleurs, qui ont bientôt épuisé leurs munitions de projectiles, se retirent vivement par les ailes derrière les troupes de ligne, qui leur donnent abri. L'ouverture du drame est achevée et le rideau se lève. Les trompettes sonnent<sup>9</sup>, les deux lignes ennemies s'ébranlent, toutes deux marchent en avant. Le pas des fantassins est vigoureusement enlevé ; celui des chevaux bat sourdement le sol humide. La plaine, qui boira tant de sang tout à l'heure, semble frémir aux bruits précurseurs d'un orage... Bruissement confus, sinistre concert de hennissements, de cliquetis d'armes et de respirations haletantes<sup>10</sup>.

Les deux lignes s'abordent, elles sont aux prises !

A l'aile gauche des Carthaginois, la cavalerie ibéro-gauloise attaque vigoureusement la cavalerie romaine, et l'affaire devient, en un instant, très chaude. C'est même un engagement barbare plutôt qu'un combat de cavalerie dans les règles<sup>11</sup>. Resserrés entre le fleuve et les masses d'infanterie qui les compriment, les adversaires ne peuvent, faute de place, procéder par anastrophe et métabole<sup>12</sup>, c'est-à-dire faire ces voltes dont l'exécution s'impose à qui doit charger et revenir à la charge. Réduits à l'immobilité, les chevaux s'entassent pêle-mêle ; les cavaliers ennemis se saisissent et cherchent mutuellement à s'abattre. Ils sautent à terre... chaque homme choisit son homme... le combat n'est bientôt plus qu'un grouillement confus de lutttes corps à corps<sup>13</sup>... Epuisés, enfin, terrassés, rendant gorge, les cavaliers romains abandonnent la partie. L'armée consulaire n'a plus d'aile droite ; son flanc droit est découvert.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLVII. — Frontin, Stratagèmes, II, III, 7.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XLVII. — Silius Italicus, *Puniques*, IX.

<sup>4</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XLVII. — Appien, *De bello Annibalico*, XXI.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>7</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXI.

<sup>8</sup> Silius Italicus, *Puniques*, IX.

<sup>9</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXI.

<sup>10</sup> Silius Italicus, *Puniques*, IX.

<sup>11</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>12</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>13</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

A l'aile droite carthaginoise, la cavalerie tamazir't faisait tête à la cavalerie des alliés, mais aucun résultat décisif ne se prononçait dans un sens ou dans l'autre. Les auxiliaires de Rome, qui tenaient bon et ferme, durent enfin céder quand ils virent arriver sur eux une nouvelle masse de cavaliers carthagoins. Ces escadrons épais étaient ceux d'Asdrubal, qui, ayant eu raison de la cavalerie romaine sur la rive de l'Ofanto, amenait du renfort à l'aile droite. Les alliés n'osèrent pas en attendre la charge et, tournant bride, se jetèrent en déroute. Asdrubal n'eut qu'à lancer à leur poursuite ses infatigables Imazir'en. L'armée consulaire n'avait plus d'aile gauche ; son flanc gauche était découvert<sup>1</sup>.

Cependant c'est au centre que les dieux des batailles doivent décider du sort des adversaires ; c'est de la lutte des deux infanteries que va dépendre l'issue de la journée. En même temps que les cavaleries des ailes, ces infanteries se sont abordées<sup>2</sup>. Les consuls ont promu leur ligne de bataille à hauteur de la pointe de cette demi-lune, ou ménisque, qu'ils observaient de loin tout à l'heure. Formé de troupes espagnoles et gauloises<sup>3</sup>, ce croissant n'est pas, se disent les Romains, aussi redoutable qu'il paraissait l'être à première vue. Établi dans un ordre mince<sup>4</sup>, ce coin, qui leur faisait peur, n'a pas la moindre solidité<sup>5</sup>. Donc, en avant !... les légionnaires l'enfonceront sans peine. Effectivement, au premier choc<sup>6</sup>, Espagnols et Gaulois cèdent à la puissance de la masse qui s'est ruée sur eux. Ils reculent<sup>7</sup>, et la demi-lune est rompue<sup>8</sup>. Quel succès ! Quel encouragement à poursuivre dans le sens indiqué ! Renonçant à l'emploi de leur ordre de bataille, les Romains se forment en colonne et se jettent à corps perdu sur la partie faible de l'adversaire<sup>9</sup>. N'ont-ils donc pas raison de procéder ainsi ? Assurément, car leurs antagonistes ont plié sous le choc et lâché pied<sup>10</sup>. Ils ont perdu du champ ; leur ordonnance première est bouleversée, renversée. Au lieu de former pointe, comme tout à l'heure, voilà leurs rangs affaiblis qui dessinent un sinus concave par rapport aux Romains<sup>11</sup>. Donc, encore en avant, les Romains !... Il faut passer par la brèche qui va s'ouvrir au centre, couper en deux la ligne de bataille carthaginoise, en envelopper ensuite et en anéantir les tronçons. Les consuls se précipitent, donnent une poussée violente<sup>12</sup> et, comme ils l'ont prévu, gagnent du terrain en avant. Ils en gagnent tant que, le coin une fois démoli, voici leur tête de colonne arrivée à hauteur de l'alignement général de l'infanterie carthaginoise ! Ils entrent bien par la brèche, mais alors ils s'aperçoivent qu'ils ont des Africains sur chacun de leurs flancs découverts<sup>13</sup>. Auraient-ils donc commis une imprudence<sup>14</sup> ?...

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XXII, XLVIII.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>3</sup> Polybe, III, CXIII. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>4</sup> Polybe, III, CXIII et CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>8</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>9</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>11</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>12</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>13</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

Le doute n'est pas possible, car voici ces réserves bardées de fer<sup>1</sup> qui exécutent un mouvement étrange, celui que la tactique moderne appelait naguère un changement de front perpendiculaire en avant. Les Africains de droite font à gauche conversion<sup>2</sup> ; ceux de gauche conversent à droite<sup>3</sup>. Ces mouvements symétriques s'exécutent méthodiquement, correctement. Voilà l'infanterie légionnaire enfermée entre deux murailles humaines, qui vont lui serrer les flancs<sup>4</sup>. Effectivement, le mouvement n'est pas fini.

Chacun des nouveaux fronts africains se brise en son milieu pris pour pivot ; chacune de ses moitiés fait un changement de front oblique en avant, de sorte que, en définitive, il forme tenaille ou, si l'on veut, se courbe en hémicycle<sup>5</sup>. Les deux croissants ainsi obtenus se regardent et dessinent un cercle complet. Les Romains sont donc enveloppés, enfermés, pris au piège<sup>6</sup>, ainsi qu'ils l'ont été déjà au Tessin, à la Trebbia, à Trasimène. De toutes parts l'ennemi fond sur eux<sup>7</sup>, ardent, tout frais, inébranlable<sup>8</sup>. Bloqués, pelotonnés, comprimés, tout mouvement leur devient impossible. Ils ne sauraient plus combattre dans les règles, c'est-à-dire par unité tactique, légion, manipule ou centurie. Chaque homme se défend pour son compte<sup>9</sup>. Ce n'est pas une lutte de gens armés les uns contre les autres ; c'est un massacre de gens capturés<sup>10</sup>, et les massacreurs sont déjà las de frapper<sup>11</sup>.

Paul-Emile, qui a été grièvement blessé d'un coup de fronde au combat de cavalerie livré sur l'Ofanto, Paul-Emile est cependant encore au nombre des vivants. Il se porte à toute bride au secours des légions, dont le salut lui semble compromis, et, pour mieux secourir une infanterie qui se débat en vain, ses cavaliers mettent pied à terre. Ce que voyant, Annibal s'écrie : *Autant vaudrait me les livrer de suite pieds et poings liés* !<sup>12</sup> Et en effet, voici Asdrubal, qui, ayant achevé de mettre en déroute la cavalerie des alliés de Rome, arrive à la rescousse. Il vient appuyer l'effort des bataillons d'Afrique<sup>13</sup>, et prendre à revers ce qui reste encore de Romains<sup>14</sup>. Il charge vigoureusement, impitoyablement, et ses charges successives, multipliées, poussées à fond, complètent un désastre dont aucune force humaine ne saurait plus conjurer les conséquences<sup>15</sup>.

..... pugna, e dapertutto

Strage il segue, terror, sterminio e lutto !<sup>16</sup>

---

<sup>1</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXV. — *Κλίσις ἐπ' ἀσπίδα* est l'expression d'un mouvement de conversion *du côté du bouclier*, c'est-à-dire à gauche.

<sup>3</sup> Polybe, III, CXV. — *Κλίσις ἐπὶ δόρυ* exprime une conversion exécutée *du côté de la lance* ou pique, c'est-à-dire à droite.

<sup>4</sup> Polybe, III, CXV.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXV. — Tite-Live, XXII, XLVII. — Frontin, *Stratagèmes*, II, III, 7.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XXII, XLVII. — Frontin, *Stratagèmes*, II, III, 7.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXVI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, XLVII.

<sup>9</sup> Polybe, III, CXVI.

<sup>10</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XXII, XLVIII et XLIX.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, XLVIII et XLIX.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXII, XLIX. — Plutarque, *Fabius*, XVI.

<sup>13</sup> Polybe, III, CXVI. — Cf. Tite-Live, XXII, XLVIII.

<sup>14</sup> Polybe, III, CXVI.

<sup>15</sup> Polybe, III, CXVI.

<sup>16</sup> Enrico Carracciolo, *La battaglia di Canne*, ode, strophe 3, Naples, 1826.

Le carnage continue donc à l'intérieur du cercle de fer qu'ont formé les bataillons d'Afrique, et les victimes y suivent les victimes. Les condamnés ne sauraient s'échapper par aucune éclaircie des rangs de leurs exécuteurs. La garde d'Annibal, les escadrons d'Asdrubal et la cavalerie indépendante de Maharbal forment, autour de ce champ sinistre, un cercle concentrique au premier, compact, épais, infranchissable<sup>1</sup>. Les vaincus n'ont plus qu'à mourir<sup>2</sup>. Ils tombent noyés dans le sang.

Il sangue in larghi rivi  
Scorre, ed allaga l'infocata arena.  
E i corpi semivivi  
Seco portando in trabocchevol piena  
Dell' Aufido nell' onde  
Li rovescia, li aggira et li confonde !<sup>3</sup>

Ils tombent, mais quelques-uns d'entre eux se vengeront de leurs bourreaux ! Que d'épisodes sinistres ! De combien de scènes d'horreur les Romains n'ont-ils point gardé le souvenir ! On raconte qu'un légionnaire, gisant à terre les deux mains coupées, put néanmoins saisir l'Africain qui s'emparait de ses dépouilles, le mordre profondément à la face et l'étouffer dans ses bras sanglants.

L'uno cou salde braccia  
Corpo african robustamente afferra ;  
E stringendo lo allaccia  
Si forte che al respir l'uscito serra...  
E l'un dall' altro oppresso  
Gelo di morte invade a un tempo istesso !<sup>4</sup>

Les vainqueurs n'en peuvent plus... Le sang leur monte à la gorge ! Annibal fait cesser un massacre<sup>5</sup> qui dure depuis le matin.

Il est huit heures du soir<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>3</sup> Enrico Carracciolo, *op. cit.*, strophe 5.

<sup>4</sup> Enrico Carracciolo, *op. cit.*, strophe 8. — Cf. Valère-Maxime, III, II, 11 et 12.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, LI. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Saint Augustin, *De Civitate Dei*, III, XIX.

<sup>6</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXV.

## CHAPITRE IV. — UN DEUIL NATIONAL.

La défaite de Cannes coûtait cher aux Romains ; elle avait, d'un seul coup, anéanti leurs forces<sup>1</sup>. La République s'était vu détruire, en un jour, tout ce qu'elle possédait de cavalerie<sup>2</sup>, c'est-à-dire le plus sûr instrument du succès à cette époque de l'histoire<sup>3</sup>. Son infanterie n'était plus que l'ombre d'elle-même. D'accord avec Tite-Live, la plupart des écrivains qui nous servent de guides accusent une perte totale de quarante à cinquante mille hommes<sup>4</sup> ; mais, si énorme qu'il soit, ce chiffre ne nous semble exprimer qu'un minimum officiel porté à la connaissance du public du temps. Le livre de l'empereur Adrien<sup>5</sup> aurait peut-être pu nous éclairer à cet égard. En l'absence de ce document perdu, il convient de s'en référer à l'autorité de Polybe, qui se prononce nettement pour le chiffre de soixante-dix mille hommes tués<sup>6</sup>.

Il faut d'ailleurs observer que les Romains ont, en termes généraux, avoué des pertes considérables<sup>7</sup> ; qu'ils ont parlé de monceaux de cadavres, de ponts faits de cadavres<sup>8</sup>. La douleur dont ils furent saisis leur a fait comparer la journée de Cannes aux plus néfastes journées de leur histoire, telles que celles de l'Allia<sup>9</sup>, du lac de Trasimène et de la Trebbia<sup>10</sup>. Ultérieurement, c'est à la déroute de Cannes qu'ils compareront celle de Pharsale<sup>11</sup> ; c'est au carnage de Cannes qu'ils assimileront le carnage effrayant de la bataille d'Andrinople<sup>12</sup>. C'est encore du côté de Cannes que se portera leur pensée lorsqu'ils verront s'ouvrir l'ère des invasions barbares<sup>13</sup>. Le nom de Cannes sera pour eux synonyme de défaite inoubliable ; ils ne sauront jamais arracher de leur souvenir ce prodigieux monument de victoire punique<sup>14</sup>. Et, de nos jours encore, s'ils ont à peindre un tableau de massacres, n'est-ce pas à la journée de Cannes que les poètes bercés à la lecture des auteurs latins demandent un terme de comparaison<sup>15</sup> ?

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xxxv.

<sup>2</sup> Polybe, III, cxvii.

<sup>3</sup> Polybe, III, cxvii. — Cette valeur de la cavalerie, depuis longtemps reconnue, doit se maintenir et s'accuser de plus en plus jusqu'à l'époque de la mise en service des armes à feu.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, xlix. — Plutarque, *Fabius*, xxvi. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Appien, *De bello Annibalico*, xxv. — Eutrope, III, x. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xvi.

<sup>5</sup> Saumaise suppose que les livres mystérieux dits *Catacriani* portaient originairement le titre de *τὰ κατὰ Κάννας, res ad Cannas gestæ*. Il pense donc que l'empereur Adrien est l'auteur d'un poème destiné à perpétuer le souvenir de la journée de Cannes.

<sup>6</sup> Polybe, III, cxvii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXV, xii. — Strabon, VI, III, 11.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, lix. — Florus, *Hist. rom.*, II, vi. — Valère-Maxime, IX, II, *Ap. Ext.*, 2. — Les commentateurs ne savent où prendre ce torrent du Vergelle, dont il ne reste aucune trace dans les traditions locales. Ce fleuve, ainsi que le qualifie Valère-Maxime, n'était sans doute qu'un obscur affluent de l'Ofanto, dont le temps a fait disparaître le cours.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, l. — Valère Maxime, IX, xi, 4.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, xxxix. — Claudien, *Guerre contre les Gètes*.

<sup>11</sup> Lucain, *Pharsale*, II et VII.

<sup>12</sup> Ammien-Marcellin, XXXI, xiii.

<sup>13</sup> Claudien, *Éloge de Stilicon*.

<sup>14</sup> Valère-Maxime, III, vii, 6.

<sup>15</sup> Florian, *Fables*, IV, xiii : *Le Lapin et la Sarcelle*.

Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes.

Il est, d'ailleurs, un épisode de cette journée fameuse qui permet de mesurer l'étendue du désastre qu'ont subi les Romains. On dit communément que les Carthaginois ont récolté sur le funèbre champ de bataille trois boisseaux d'anneaux d'or<sup>1</sup>, tirés des doigts de ceux qui n'étaient plus. Diodore de Sicile fait même mention de quantité de mesures diverses<sup>2</sup> ; mais il faut noter, d'autre part, que Tite-Live réduit à l'unité le nombre des boisseaux légendaires<sup>3</sup>, et que ce chiffre est adopté par les commentateurs<sup>4</sup> comme expression de la réalité. Or la capacité du *modius* mesurant 0mc,00863, c'est-à-dire plus de huit litres, et l'anneau d'or n'étant pas alors porté par des officiers d'un grade inférieur à celui de tribun (*tribunus militum*), on peut juger du nombre de victimes de rang supérieur que représente ce simple minimum. Les Romains avouent effectivement qu'ils comptèrent parmi les morts des questeurs, des consuls, vingt et un tribuns militaires, vingt personnages consulaires, trente sénateurs, trois cents patriciens et nombre de combattants de l'ordre équestre<sup>5</sup>. Une famille noble perdit, à elle seule, dix-sept de ses membres<sup>6</sup>. La noblesse romaine avait su se faire tuer bravement, comme la nôtre le fit plus tard aux tristes journées de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers. Aux champs de Cannes étaient tombés Atilius et Servilius, consuls de l'année précédente<sup>7</sup>, et aussi Minucius, l'ancien maître de la cavalerie du Temporisateur<sup>8</sup>. La perte la plus sensible qu'eussent faite les Romains était celle du consul Paul-Émile<sup>9</sup>. Entraîné par le torrent de la déroute, couvert de blessures, l'âme accablée, Paul-Émile, dit Plutarque<sup>10</sup>, s'assit sur une pierre pour y attendre que quelqu'un des vainqueurs vînt donner le coup de grâce. Il avait le visage en sang... mais, bien qu'il n'eût plus figure humaine, un jeune patricien, du nom de Lentulus, le reconnut. Lentulus offre son cheval au consul et le conjure de fuir... celui-ci refuse. Il demande seulement qu'on aille annoncer à Fabius qu'il meurt, lui Paul-Émile, fidèle à sa parole. Et, se jetant dans la mêlée, il se fait tuer avec les débris de ses légions. Homme d'honneur et grand citoyen, Paul-Émile était, comme on le voit, un valeureux soldat, un de ces héros antiques qui n'admettaient point qu'on pût survivre à sa défaite<sup>11</sup>. Sa grandeur d'âme a été dignement honorée. Il a vécu durant des siècles dans la mémoire de la postérité<sup>12</sup> ; il a reçu la sépulture de la main de celui qui l'avait combattu<sup>13</sup>.

---

Dans le funeste jour de Cannes  
On mit moins de Romains à bas.

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XII. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, VI. — Valère-Maxime, VII, II, 16. — Dion Cassius, *Fragm.* CXCII des liv. I-XXXVI, éd. Gros. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Eutrope, III, XI. — Saint Augustin, *De Civitate Dei*, III, XIX. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XVI.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, XXV, XIX, ap. Tzetzes, *Hist.*, I, XXVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XII.

<sup>4</sup> Un boisseau d'anneaux d'or. (Napoléon III, *Hist. de Jules César*, liv. I, ch. V, t. I, p. 157-158, éd. Plon.)

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, XLIX. — Eutrope, III, x.

<sup>6</sup> Valère-Maxime, V, VI.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XX, XLIX.

<sup>8</sup> Tite-Live, XX, XLIX.

<sup>9</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>10</sup> *Fabius*, XXVI. — Cf. Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>11</sup> Polybe, III, CXVI. — Tite-Live, XXII, L. — Plutarque, *Paul-Émile*, II.

<sup>12</sup> Cicéron, *De natura Deorum*, III, xxxiii. — Horace, *Odes*, I, XI.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXII, LII. — Valère-Maxime, V, I, 6.

Escorté de quelques cavaliers, l'avocat Varron prit la fuite. La frayeur emporta ce triste favori de la plèbe.

Outre les soixante-dix mille tués, Rome avait à compter dans ses pertes un nombre considérable de prisonniers faits sur le champ de bataille, nombre que Tite-Live et Plutarque réduisent à trois ou quatre mille hommes, mais qu'on doit évaluer, avec Polybe, à dix mille<sup>1</sup>. Annibal fit, en outre, prisonniers dix autres mille hommes d'infanterie que Paul-Émile avaient établis en réserve et qui, par conséquent, n'avaient point directement pris part à la bataille<sup>2</sup>. Enfin, la cavalerie tamazir't en ramassa deux milliers<sup>3</sup>. C'était, en somme, une masse de plus de vingt mille prisonniers de guerre !

Mais tous les légionnaires n'avaient pas été tués ou pris ; nombre d'entre eux avaient pu se sauver. Les chemins de la Pouille s'étaient, en un instant, couverts de fugitifs éparpillés en tous sens<sup>4</sup>, et courant éperdus à ce point que, suivant Festus Pompeius, l'expression *Cannensis cursor* devint proverbiale. En tout, trois mille échappés trouvèrent asile dans les centres de population du voisinage<sup>5</sup>. Tel est le chiffre mentionné par Polybe, chiffre en désaccord avec celui que produisent les intéressés. Les principales villes qui s'ouvrirent aux vaincus débandés sont Venosa, Canosa et le bourg ruiné de Cannes. A Venosa parvinrent, avec Varron, soixante-dix cavaliers<sup>6</sup> ; à Canosa, quelques autres débris, dont Tite-Live et Appien portent l'effectif à un chiffre évidemment trop considérable<sup>7</sup>. A Cannes, enfin, arrivèrent d'autres fuyards<sup>8</sup>. La ville ruinée étant absolument ouverte<sup>9</sup>, les malheureux s'empressèrent de la mettre en état de défense ; ils y improvisèrent des retranchements, qu'ils munirent de défenses accessoires telles qu'abatis et chausse-trapes<sup>10</sup>. Mais leurs efforts devaient être infructueux ; enveloppés par la cavalerie de Carthalo<sup>11</sup>, il leur fallut bientôt capituler.

Tel fut ce désastre immense, irréparable, en partie dû aux imprudences de Varron. Jaloux de leur gloire militaire et en vue d'atténuer les fautes commises, les Romains ont invoqué le bénéfice de quelques circonstances exceptionnelles. Ils se sont dits gênés par le vent, qu'ils avaient debout durant l'action et qui leur jetait des flots de poussière au visage<sup>12</sup>. Mais la raison n'est pas sérieuse ; en tous cas, elle n'est point militaire. Qui voudrait prétendre, par exemple, que, le jour de la bataille de Solferino, les Autrichiens ne durent leur échec qu'à la

---

<sup>1</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXV. — Tite-Live, XXII, XLIX. — Plutarque, *Fabius*, XXVI. — Polybe, II, CXVII.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXVII. — Plutarque, *Fabius*, XVI.

<sup>3</sup> Polybe, III, CXVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, XLIX. — Plin., *Hist. nat.*, VII, XXIX.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXVII.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXVII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXII, LII. — Plutarque, *Marcellus*, IX. — Appien, *De bello Annibalico*, XXVI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>10</sup> Silius Italicus, *Puniques*, X.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, XLIX.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXII, XLVI. — Frontin, *Stratagèmes*, II, II, 7. — Valère-Maxime, VII, IV, 2. — Appien, *De bello Annibalico*, XXVI.

violence du vent ? On sait que ce jour-là des rafales furieuses semblaient s'être déchaînées sur eux<sup>1</sup>.

Les Romains ont ensuite fait valoir la raison des faux déserteurs. Quelques centaines de cavaliers ennemis, disent-ils<sup>2</sup>, portant, outre leurs javelots réglementaires, des épées ou poignards cachés sous leurs cuirasses, vinrent à nos légionnaires trop confiants. Le bouclier au dos, ils descendirent de cheval et mirent bas les armes. Admis dans nos rangs à titre de transfuges, ils se tinrent un temps immobiles ; mais, le combat une fois engagé, on les vit tomber sur les derrières des Romains, auxquels ils coupèrent traîtreusement les jarrets. Il n'est pas impossible que les choses se soient ainsi passées ; mais un tel incident, absolument épisodique, ne pouvait exercer aucune influence décisive sur l'issue d'une lutte où se trouvaient engagés cent quarante mille hommes.

On peut en dire autant du motif tiré de ce fait vraisemblable qu'Annibal aurait donné des instructions spéciales à certain détachement de faux fuyards<sup>3</sup>. Ceux-ci auraient attiré à eux toute une légion, et l'auraient fait tomber dans une embuscade habilement organisée en un lieu défilé des vues de l'adversaire<sup>4</sup>, probablement dans un des plis du monte di Canne. Encore une fois, de telles raisons ne supportent pas l'examen, et les écrivains de Rome ont eu tort de les invoquer. Ils eussent dû se borner à constater purement et simplement le fait d'une immense déroute.

Ce qui est incontestable, c'est que la nouvelle du désastre de Cannes jeta dans la grande ville une terreur profonde, une stupeur inénarrable<sup>5</sup>. Des groupes émus de citoyens se disaient que l'Italie était perdue ; que Rome n'en recouvrerait jamais l'hégémonie<sup>6</sup>. Les promeneurs du Forum annonçaient qu'Annibal était en marche ; qu'il allait, d'un seul bond, se jeter sur la ville, l'assiéger et s'en rendre maître<sup>7</sup>. On se désolait ; on désespérait absolument du salut de la République<sup>8</sup>. Des esprits affolés ne craignaient point d'émettre des avis frappés au coin de la démence. D'aucuns agitaient la question de l'abandon de l'Italie ; ils voulaient qu'on se mît en quête d'une autre patrie à établir en des lieux plus sûrs<sup>9</sup>.

Avant tout, le sénat romain devait s'attacher à rassurer des cœurs qui s'égarèrent, à faire appel au bon sens public<sup>10</sup>, à relever un moral abattu. Avant de prendre aucune mesure militaire, il fit vibrer la fibre religieuse. On interrogea solennellement les livres Sibyllins ; on envoya Fabius Pictor consulter l'oracle de Delphes ; on abandonna au fanatisme de la plèbe cruelle deux Grecs et deux Gaulois, qui furent enterrés vifs pour apaiser la colère des dieux<sup>11</sup>.

---

<sup>1</sup> Negri Cristoforo, *La storia politica dell' antichità paragonata alla moderna*, t. I, Venise, 1866.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXII, XLVIII. — Appien, *De bello Annibalico*, XX et XXVI. — Frontin, *Stratagèmes*, II, v, 27. — Valère-Maxime, VII, IV, 2.

<sup>3</sup> Valère-Maxime, VII, IV, 2. — Appien, *De bello Annibalico*, XXVI.

<sup>4</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XX et XXVI. — Valère-Maxime, VII, IV, 2.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXVIII. — Tite-Live, XXII, LIV. — Frontin, *Stratagèmes*, IV, VII, 39. — Valère-Maxime, VII, VI, 1.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXVIII. — Valère-Maxime, III, VIII, 2.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXVIII. — Tite-Live, XXII, XLIX et LV. — Plutarque, *Marcellus*, IX.

<sup>8</sup> P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XVI.

<sup>9</sup> Frontin, *Stratagèmes*, IV, VII, 39. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XVI.

<sup>10</sup> Polybe, III, CXVIII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXII, LVII. — Cf. Plutarque, *Fabius*, XXVIII, et *Marcellus*, III.

Le gouvernement décréta des constructions de temples<sup>1</sup> et, politique habile, insinua que le déplorable échec du consul Varron n'était dû qu'à un coupable oubli de ses devoirs religieux<sup>2</sup>. Des sacrifices expiatoires furent ordonnés en conséquence<sup>3</sup>. On défendit aux mères, filles, femmes ou sœurs de ceux qui n'étaient plus de porter le deuil au delà de trente jours, et cela pour les faire aller en robes blanches célébrer les mystères de Cérès<sup>4</sup>. D'autre part, un deuil national fut prescrit, avec défense expresse d'en violer les rigueurs. Or le Sénat ne transigeait pas avec la lettre des décrets qu'il croyait devoir rendre. Un banquier qui s'était mis à son balcon la tête ornée d'une couronne de roses fut, pour ce seul fait, incarcéré, et maintenu en prison jusqu'à la fin de la guerre<sup>5</sup>. Il fut décidé que, pour mieux affirmer la douleur publique, les hommes porteraient des vêtements sombres ; enfin, la loi Oppia réglementa sévèrement la toilette des femmes.

Cela fait, le Sénat se rendit au-devant du consul Varron et le remercia publiquement de n'avoir point désespéré du salut de l'État<sup>6</sup>. Il refusait, en même temps, de consentir le rachat des prisonniers de guerre. *La patrie, disait-il, n'a plus besoin de ceux qui se sont laissé prendre les armes à la main*<sup>7</sup>.

Rome allait être sauvée par la sagesse et l'énergie de son gouvernement.

---

<sup>1</sup> Suétone, *Néron*, XXXVIII.

<sup>2</sup> Valère-Maxime, I, I, 16.

<sup>3</sup> Valère-Maxime, I, I, 16.

<sup>4</sup> Valère-Maxime, I, I, 15.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, VI.

<sup>6</sup> Frontin, *Stratagèmes*, IV, v, 6. — Florus, *Hist. rom.*, III, II. — Dans la vallée de l'Ofanto, à un kilomètre environ de Canosa et sur la route qui de cette ville conduit à Cerignola, se trouve encore debout une sorte d'arc de triomphe, lequel porte dans le pays le nom d'Arco Varrense. Il aurait, dit-on, été construit à l'occasion de la réception triomphale faite à Varron par le sénat romain reconnaissant.

<sup>7</sup> Eutrope, III, VI.

## CHAPITRE V. — UNE PRÉTENDUE FAUTE MILITAIRE.

L'histoire n'a pas toujours fait acte de saine critique en ce qui concerne l'analyse des opérations d'Annibal. Depuis deux mille ans, par exemple, elle lui reproche, non sans amertume, son impardonnable inertie après la bataille de Cannes ; elle lui impute une faute énorme, celle de n'avoir point pris sur-le-champ le parti de marcher sur Rome, dont la chute semblait fatale. Un général, du nom de Maharbal ou de Barca, aurait alors démontré à qui voulait l'entendre combien il était facile de s'en aller gaiement souper au Capitole. Simple affaire de quelques étapes<sup>1</sup> !... Or le fils d'Amilcar aurait commis la maladresse de fermer l'oreille aux meilleures raisons du monde.

De l'antiquité aux temps modernes, cette légende s'est intégralement transmise ; elle est passée de bouche en bouche<sup>2</sup>, et Napoléon lui-même s'en est imperturbablement fait l'écho<sup>3</sup>. Si le vainqueur eût marché sur Rome, la République était, dit-on, indubitablement perdue<sup>4</sup> ; Carthage était maîtresse du monde<sup>5</sup> ! Rome n'a dû son salut qu'à l'impéritie d'un adversaire qui n'a pas su tirer parti de sa victoire<sup>6</sup>. Et sur ce thème les vaincus ont disserté à cœur joie ; ils ont, pour se consoler de leur immense défaite, proclamé qu'Annibal était un médiocre, un incapable. Les avocats ont discuté sa conduite ; ils l'ont blâmée et condamnée au nom des principes de l'art ; ils ont fait au vainqueur des remontrances techniques tellement vives, que Cicéron lui-même a cru devoir intervenir au débat. Peut-on, dit le grand orateur, imaginer rien de plus grotesque que le spectacle de ces hommes qui n'ont jamais vu l'ombre d'un soldat ennemi et ne savent rien du métier des armes ? Ils ont cependant l'audace d'infliger des leçons d'art militaire à Annibal !... à Annibal, qui, tant d'années, a tenu en échec le peuple romain, vainqueur de tous les autres peuples !<sup>7</sup>

Que dirait Cicéron, s'il vivait de nos jours ?

Serrons de près la question. Valère-Maxime expose comment le vainqueur de Cannes rejette avec dédain l'avis que son lieutenant Maharbal croit devoir lui donner<sup>8</sup>. Il eût été plus exact de dire qu'Annibal se réserve d'examiner la proposition qu'on lui soumet<sup>9</sup> ; qu'il l'examine effectivement<sup>10</sup> ; que ce n'est qu'après mûres réflexions qu'il prend le parti de renoncer à l'idée d'une attaque

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, LI. — Cf. Plutarque, *Fabius*, XXVI.

<sup>2</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Valère-Maxime, IX, v, 3.

<sup>3</sup> S'il eût marché, six jours après il était dans Rome ! (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI.)

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, LI. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, XVI.

<sup>5</sup> *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, LI. — Plutarque, *Fabius*, XVII. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Ammien-Marcellin, XVIII, v. — On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. (Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. IV.)

<sup>7</sup> Cicéron, *De Oratore*, II, XVIII.

<sup>8</sup> Valère-Maxime, IX, v, 3.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, LI.

<sup>10</sup> Juvénal, *Sat.*, VII.

de Rome<sup>1</sup>. L'exécution d'une pareille opération lui était plus facile alors qu'après la journée de Trasimène. Quelles furent ses raisons de ne point la tenter ?

Ces raisons, s'il est intéressant de les connaître, on ne saurait, dit Plutarque<sup>2</sup>, les déterminer aisément. Il est permis de penser que l'auteur de la *Vie des Hommes illustres* ne s'est pas donné la peine de réfléchir à cet égard ; mais, avant d'entreprendre la démonstration irréfutable de cette proposition, il convient de ruiner certaine opinion ridicule, aux termes de laquelle Annibal aurait entendu jouir tranquillement des fruits de la victoire et, enivré de succès, se serait endormi sur un lit de lauriers. Que les Romains aient pris plaisir à le dire<sup>3</sup>, cela se comprend jusqu'à certain point, mais il est surprenant que Bossuet ait pu admettre une telle énormité<sup>4</sup>. L'auteur de l'*Histoire universelle* s'est laissé induire en erreur. Annibal n'eut été qu'un capitaine de mérite assez mince s'il avait pu se laisser, un instant, griser par les fumées du triomphe. Or, ainsi que l'observe judicieusement Rollin<sup>5</sup>, ce grand capitaine, dans tout le reste, n'a jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti, ni de vivacité et de promptitude pour l'exécuter. Il est plus rationnel d'admettre avec Plutarque<sup>6</sup> que la résolution prise par le fils d'Amilcar fut l'œuvre de quelque divinité ; qu'il eut la sagesse de suivre l'inspiration d'un bon génie, le sien<sup>7</sup>. Il jugea sainement qu'on ne prenait pas ainsi Rome<sup>8</sup> ; que Rome ne pouvait pas s'enlever d'un coup de main<sup>9</sup>. Le dieu dont il écoutait la voix n'était pas, comme dit Florus, l'ennemi de Carthage<sup>10</sup>.

On ya pouvoir en juger.

Annibal avait payé cher sa victoire. Sur ce champ de bataille de Cannes étaient tombés, frappés à mort, quatre mille de ses auxiliaires Gaulois, mille cinq cents hommes de son infanterie espagnole ou africaine et deux cents cavaliers<sup>11</sup>, soit, au total, cinq mille sept cents hommes. Tite-Live porte même ce chiffre à huit mille soldats d'élite<sup>12</sup>. Ce qu'on ne saurait contester, c'est que ses pertes étaient considérables<sup>13</sup>, et que, comme Pyrrhus après Héraclée, il pouvait dire en gémissant : **Encore une victoire pareille, et je suis irrévocablement perdu !<sup>14</sup>**

Donc, suivant la donnée de Polybe, Annibal avait eu — en infanterie seulement — cinq mille cinq cents hommes tués et sans doute un nombre de blessés plus grand, nombre qu'on peut sans exagération évaluer à huit mille, soit ensemble treize mille cinq cents hommes hors de combat. Or, le jour de la bataille, il ne comptait que quarante mille fantassins en ligne ; on ne saurait donc lui en

---

<sup>1</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>2</sup> Fabius, XXVI.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, LVIII. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Valère-Maxime, IX, v, 3.

<sup>4</sup> ... ne songeant qu'à jouir de sa victoire... capable de manquer à sa fortune et de se laisser éblouir par les grands succès... enflé de ses grands succès... Annibal se relâcha. (Bossuet, *Histoire universelle*, 3e partie, chap. VI.)

<sup>5</sup> *Histoire romaine*, chap. XII, § II.

<sup>6</sup> Fabius, XXVI.

<sup>7</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>8</sup> Michelet, *Histoire romaine*, t. II.

<sup>9</sup> Dumont, *Histoire universelle*, t. I.

<sup>10</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>11</sup> Polybe, III, CXVII.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXII, LII.

<sup>13</sup> Eutrope, III, x. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xvi.

<sup>14</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXVI.

attribuer, au lendemain de cette journée, plus de vingt-six ou vingt-sept mille en état de porter des armes<sup>1</sup>.

Quel était l'effectif des défenseurs de Rome ? La grande ville avait une garnison normale de deux légions<sup>2</sup>, placées sous les ordres de Philus et de Pomponius. A ces forces Fabius avait fait adjoindre quatre autres légions et mille cavaliers<sup>3</sup>, levés sur les classes de citoyens de tout âge reconnus propres au service. Ces gens régulièrement appelés formèrent ce qu'on pourrait, par assimilation, désigner sous le nom de garde nationale ou *milice*. En outre, à la nouvelle du désastre de Cannes, Marcellus, qui commandait la flotte ancrée au mouillage d'Ostie, s'empressa de diriger sur Rome quinze cents hommes d'équipage<sup>4</sup> et toute une légion d'infanterie de marine<sup>5</sup>. On s'empressa, de plus, d'enrôler des esclaves<sup>6</sup>, et même des condamnés à diverses peines afflictives ou infamantes<sup>7</sup>. On arma comme on put toutes ces recrues extraordinaires et, pour ce faire, il fallut se résoudre à décrocher des temples tous les trophées et les ex-voto militaires<sup>8</sup>. En résumé, les défenseurs immédiats de la ville appelée à dominer le monde<sup>9</sup> étaient au nombre de quatre-vingt à quatre-vingt-quinze mille<sup>10</sup>. Rome pouvait, d'ailleurs, compter sur une imposante armée de secours à tirer de ses forces actives opérant alors à l'extérieur, et dont l'effectif s'élevait à une centaine de mille hommes<sup>11</sup>. Elle avait ses colonies qui, pour la plupart, s'engageaient à

---

<sup>1</sup> ... il ne lui restait que vingt-six ou vingt-sept mille hommes de pied en état d'agir. (Rollin, *Hist. rom.*, chap. XII, § II.) — En déduisant les morts et les blessés, le Carthaginois ne pouvait guère avoir plus de vingt-six mille hommes. (Michelet, *Histoire romaine*, t. II.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XIV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, XI et LVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, LVII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, LVII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXII, LVII. — Valère-Maxime, VII, VI. — Eutrope, III, x.

<sup>7</sup> Valère-Maxime, VII, VI, 1.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXII, LVII. — Valère-Maxime, VII, VI, 1.

<sup>9</sup> Florus, *Hist. rom.* II, III.

<sup>10</sup>

Les deux légions de garnison normale	21.800	hommes.
Les quatre légions de milice (infanterie)	40.000	—
Le millier de cavaliers	1.000	—
Les équipages de la flotte d'Ostie	1.500	—
La légion d'infanterie de marine embarquée	10.900	—
Les esclaves enrôlés	8.000	<i>alias</i> 24.000 —
Les condamnés enrôlés	6.000	—
TOTAL	79.200	<i>alias</i> 95.200 hommes.

<sup>11</sup>

Armée d'Espagne, sous les ordres des Scipion (Tite-Live, XXI, XVII et XXIII ; XXII, XXII).	32.200	hommes.
Armée de Cisalpine, sous les ordres d'Albinus (Tite-Live, XXII, XXXV, et XXIII, XXIV)	21.800	—
Armée de Sicile, sous les ordres d'Otacilius (Tite-Live, XXII, X et XXXVII)	21.800	—
Armée de Sardaigne, sous les ordres de Mammula (Tite-Live, XXIII, XXI)	21.800	—
Débris de l'Armée d'Italie, alors réunis à Canosa (Tite-Live, XXII, LIV)	10.000	—

lui prêter assistance. Enfin, le Latium, la Sabine, le Picenum, l'Ombrie, la Toscane, et même une partie de la Campanie lui demeuraient fidèles<sup>1</sup>. Il faut observer, d'autre part, que, à la nouvelle de la défaite de Cannes et sur les adjurations de Paul-Émile expirant, le Sénat s'était hâté de mettre la place en état de défense<sup>2</sup>.

Ainsi, en 1870, après la journée de Sedan, nous avons mis en état les fortifications de Paris, de ce Paris qui, disait-on, ne pouvait pas tenir. Nous avons tiré de nos Musées des bouches à feu destinées à compléter l'armement des forts. Nous avons ouvert à tous, indistinctement, les rangs de la garde nationale ; nous avons appelé à la rescousse l'infanterie de marine et les équipages de la flotte. En province, nous avons improvisé des armées destinées à venir au secours de la capitale assiégée. Les événements de guerre s'accomplissent suivant des modes immuables ; c'est pourquoi l'étude de l'antiquité sera toujours féconde en enseignements précieux.

Donc le Sénat avait su réunir, en quelques jours, des ressources considérables. Les courages, un instant abattus, s'étaient vite relevés, et le personnel des défenseurs était animé du meilleur esprit. Un moment, il est vrai, l'épouvante avait été extrême... mais, comme l'observe Montesquieu<sup>3</sup>, *il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse*. Rome avait des institutions fortes, des lois respectées, un gouvernement incapable de défaillance, une population singulièrement énergique. Ici, dit fort bien Saint-Evremond, *le peuple romain a soutenu le peuple romain ; ici, le génie universel de la nation a conservé la nation ; ici, le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public ont sauvé Rome, quand elle se perdait par les fautes et les imprudences de ses généraux*.

Dans ces conditions, n'ayant sous la main que vingt-six mille hommes d'infanterie, et n'ayant encore reçu de Carthage aucune espèce de renforts, Annibal pouvait-il songer à l'attaque de Rome ? Pouvait-il organiser contre elle une armée de siège appuyée d'une armée d'observation ? Militairement, la question implique sa réponse. Annibal, conclut Montesquieu<sup>4</sup>, *n'aurait pas réussi*. — *Il aurait échoué*, dit Rollin<sup>5</sup>, *... je m'en rapporte, à cet égard, à l'autorité ou, du moins, au silence de Polybe*. Le grand historien, soldat lui-même, ne laisse entrevoir nulle part qu'un tel projet fût praticable, ni qu'Annibal eût tort de ne l'avoir pas tenté. — On ne peut disconvenir que, si, dans l'occasion, il avait échoué, *comme il devait s'y attendre*, il aurait ruiné sans ressources toutes les affaires.

Mais, objectent quelques commentateurs, Annibal n'avait perdu que deux cents cavaliers. Sa cavalerie intacte pouvait partir sur-le-champ, pousser quelques

---

Cavalerie recrutée en Pouille (Valère-Maxime, VII,  
VI, 1)  
ENSEMBLE

270 —  
107.870 hommes.

<sup>1</sup> Tite-Live, XXII, LXI.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXVIII. — Tite-Live, XXII, XLIX et LV.

<sup>3</sup> *Grandeur des Romains*, chap. IV.

<sup>4</sup> *Grandeur des Romains*, chap. IV.

<sup>5</sup> *Histoire romaine*, chap. XII, § II.

temps de galop, surprendre Rome alors sous le coup de la terreur et l'emporter de vive force.

Eh bien ! non, une telle entreprise n'avait aucune chance de succès ; il est facile de le démontrer. Le champ de bataille de Cannes est, en effet, distant de Rome de 384km,540. Ouverte en l'an 313 avant notre ère, la voie Appienne établissait une communication facile entre Rome et Capoue. Au delà de Capoue, d'autres routes menaient à Cannes ; celles-ci, loin d'égaliser en magnificence la célèbre *via Appia*<sup>1</sup>, étaient cependant aussi bonnes que nos routes départementales. Or, sur une route ordinaire, un courrier à cheval, assuré de ses relais, fait aisément un kilomètre en quatre minutes et demie, soit 384km,540 en un peu moins de vingt-neuf heures. Tel est le temps que Lentulus a pu mettre à apporter à Rome la nouvelle du désastre de Cannes. On se rappelle que, commencée le 2 août, vers huit heures du matin, la bataille se termine un peu avant huit heures du soir. Le gouvernement de Rome a donc pu être saisi de la nouvelle dans la nuit du 3 au 4 août, et ordonner les premiers travaux de défense dès le 4 au matin.

Analysons, d'autre part, le mot fameux de ce Maharbal qui ne demande que cinq jours pour faire souper son maître au Capitole. Une colonne de cavalerie marchant sur une bonne route, sans y rencontrer d'obstacles, a besoin de *neuf jours* pour faire 385 kilomètres, à raison d'une quarantaine de kilomètres par jour, si l'on veut que, au bout de ce temps, hommes et chevaux soient encore en état de rendre des services. A la rigueur cependant, des chevaux vigoureux, bien entraînés comme l'étaient ceux des Imazir'en, peuvent marcher à raison de cinquante-cinq kilomètres par jour et ne mettre ainsi que *sept jours* à faire le trajet considéré. La bataille s'étant donnée le 2 août, et la journée du 3 ayant nécessairement dû être consacrée au repos, Maharbal n'aurait pu partir, *au plus tôt*, que le 4 au matin, et arriver sous les murs de Rome que le 10 au soir *au plus tôt*. A cette date, il y avait déjà sept jours que le Sénat se préparait à la résistance. Le Capitole ne pouvait donc être surpris ni emporté de vive force par les escadrons de cavalerie carthaginoise.

Le mot de Maharbal doit se classer au premier rang des absurdités légendaires qui se débitent, depuis deux mille ans, sur la conduite des opérations de la deuxième guerre punique.

Admettons, si l'on veut, une soudaine apparition des dix mille cavaliers carthaginois, au lendemain même de la bataille. Croit-on qu'il en fût rien résulté de sérieux ? Non. La ville n'avait qu'à fermer ses portes, et Maharbal fût venu se heurter à l'obstacle infranchissable de l'enceinte. Quel que soit l'état de démoralisation de ses défenseurs et si mal défendue qu'elle puisse être, une place comme celle de Rome ne saurait s'enlever ainsi de haute lutte ; le général Oudinot de Reggio l'a bien vu, le 30 avril 1849.

Dans cet ordre d'idées, on a dit que, s'ils avaient eu quelque peu d'audace, s'ils n'avaient point reculé devant l'obligation de sacrifier du monde, les Allemands eussent pu tirer grand parti de la journée de Châtillon (19 septembre 1870). On a répété qu'ils pouvaient profiter de notre désarroi, se jeter sur les talons de gens en déroute, passer — coûte que coûte — entre les forts de Vanves et de Montrouge, pousser de l'avant et entrer dans Paris. Eh bien ! non ; en arrière de nos forts, il y avait une enceinte bastionnée avec escarpe en maçonnerie de dix mètres de haut. Les Allemands avaient mesuré la valeur de l'obstacle, et ils ont

---

<sup>1</sup> Stace, *Silves*, II, II, 12.

eu peur de venir, comme disait le maréchal Bugeaud, se casser le nez sur des murailles.

Quant à procéder aux opérations d'un siège régulier de Rome, Annibal n'a pu y songer un seul instant. Il savait trop bien quelles en étaient les fortifications ; il n'ignorait pas que, à cette époque de l'histoire, les moyens de résistance étaient incomparablement supérieurs à ceux de l'attaque.

En s'abstenant de toute agression, il n'a point commis de faute, mais bien fait acte de sagesse.

## LIVRE TREIZIÈME. — LA CAMPANIE

### CHAPITRE PREMIER. — MARCELLUS.

Malgré tous ses malheurs, Rome était à peine ébranlée. Après un moment d'émotion, elle sut retrouver son équilibre, se retrouver elle-même, calme et inaccessible à ces défaillances qui, trop souvent, abaissent ceux que la mauvaise fortune accable<sup>1</sup>. Sa puissance militaire venait d'être rudement atteinte ; elle n'en gardait pas moins une admirable fermeté de caractère<sup>2</sup>.

Sa ruine était, d'ailleurs, loin d'être consommée. Durant l'intervalle des deux premières guerres puniques, la république romaine avait fait procéder au recensement de ses forces et, lors de la descente d'Annibal en Italie, elle comptait près de 800.000 hommes en état de porter les armes, soit, plus exactement et en nombres ronds, 700.000 hommes d'infanterie ; 70.000 de cavalerie<sup>3</sup>. Mais, à l'heure que nous considérons, les Romains ont déjà subi de grandes pertes. Les Carthaginois leur ont tué 200.000 hommes et fait 50.000 prisonniers. La déroute de Cannes a été, pour nombre de leurs alliés, le signal de la défection. Plus de 250.000 gens de guerre<sup>4</sup> ont abandonné leur cause. Rome a donc perdu, au total, plus de 500.000 hommes et, pour le moment, il ne lui en

---

<sup>1</sup> Justin, XXXI, VIII.

<sup>2</sup> Valère-Maxime, III, II, 11.

<sup>3</sup> Polybe, II, XXIV. — Les chiffres de détail inscrits en ce passage de Polybe ont permis d'établir le tableau ci-dessous :

	INFANTERIE hommes.	CAVALERIE hommes.	
Deux armées consulaires, chacune de deux légions de 5.200 fantassins et 300 cavaliers	20.800	1.200	
Troupes alliées	30.000	2.000	
Sabins et Étrusques	50.000	4.000	(plus de)
Ombriens et Sarsinates, habitants de l'Apennin	20.000	4.000	(plus de)
Cénomans et Vénètes	20.000	4.000	(plus de)
A Rome	20.000	1.500	
Alliés (de la réserve)	30.000	2.000	
Latins	80.000	5.000	
Samnites	70.000	7.000	
Iapygiens et Messapiens	50.000	16.000	
Lucaniens	30.000	3.000	
Marses, Marrucins, Frentaniens, Vestins	20.000	4.000	
En Sicile et à Tarente, deux légions de 4.200 fantassins et 200 cavaliers	8.400	400	
Citoyens romains et Campaniens	250.000	23.000	
TOTAUX	699.200	69.100	
ENSEMBLE	768.300		

Reprenant et corrigeant les calculs de Polybe, Poirson (*Hist. rom.*) arrive au total de 776.300 hommes.

<sup>4</sup> En rapprochant la liste des alliés qui désertèrent la cause de Rome du tableau des contingents qu'ils étaient respectivement tenus de fournir, on obtient un total de 260.000 hommes.

reste guère que 300.000 en état de combattre. Ses forces de terre sont notablement entamées, mais elle n'est pas, on le voit, à bout de ressources.

Quant à sa puissance maritime, elle est absolument intacte. Durant la deuxième guerre punique, les Romains s'attachent à demeurer maîtres de la mer. Mouillées à Ostie, à Brindisi, à Marsala (Lilybée), à Cagliari, leurs flottes exercent la surveillance la plus active sur les côtes d'Italie et d'Afrique. En 218, au moment de l'affaire du Tessin, la République dispose, à cet effet, de 220 quinquérèmes et de 20 navires de moindre échantillon<sup>1</sup>. A l'heure de la bataille de Trasimène, trente-cinq de ses vaisseaux, formés en escadre sous les ordres d'un Scipion, détruisent une flotte carthaginoise à l'embouchure de l'Èbre<sup>2</sup> ; et le consul Servilius Geminus jette sur le littoral africain des troupes de débarquement amenées à bord de 120 transports. Ce corps expéditionnaire doit empêcher Carthage d'envoyer des renforts à Annibal<sup>3</sup>. L'année suivante (216), au moment de la bataille de Cannes, la flotte romaine de Sicile se renforce de 25 navires<sup>4</sup>. Jusqu'à la fin de la guerre, Rome poursuivra ses efforts dans le même sens, et c'est au fait d'une grande supériorité maritime qu'elle devra définitivement le triomphe de sa cause.

On a vu plus haut quelles forces militaires la République faisait, en même temps, mouvoir à l'extérieur de la Péninsule. Son armée d'Espagne, aux ordres des Scipion, était forte de 32.200 hommes ; son armée de Cisalpine, commandée par Postumius Albinus, comptait 21.800 hommes à l'effectif. Les préteurs Furius et Titus Otacilius étaient également à la tête de 28,800 hommes, composant les forces de terre et de mer stationnées en Sicile. Enfin, le préteur Cornelius Mammula avait aussi en Sardaigne 28.800 hommes, tant d'infanterie de ligne que d'infanterie de marine. Ces quatre armées avaient mission de couper Annibal de l'Espagne, de la Cisalpine et de l'Afrique, c'est-à-dire de ses trois centres de recrutement possible ; d'arrêter les renforts qui pouvaient lui être expédiés ; de l'isoler au cœur de la Péninsule. jusqu'à ce qu'on pût l'y écraser, l'y détruire.

En vue d'arriver à ce résultat final, le gouvernement de Rome conçut un plan d'opérations nouvelles à entreprendre en Italie et, pour l'exécution de ce plan, il jeta les yeux sur Marcellus.

Marcus Claudius Marcellus était un capitaine éprouvé, dont la valeur ne faisait pour personne aucun doute. C'était alors un homme de cinquante ans, mais qui avait su conserver toute la vigueur, tout l'entrain de la jeunesse. Les guerres de Sicile, auxquelles il avait pris part du temps d'Amilcar Bou-Baraka, père d'Annibal, lui avaient permis d'acquérir de bonne heure une grande expérience militaire. Parvenu à l'âge mûr, il s'était distingué comme général au cours de nombre d'expéditions, notamment de celles qu'il avait dirigées en Cisalpine. Quelques années avant l'invasion d'Annibal (222), sa brillante campagne contre les Gaulois de la rive droite du Pô lui avait fait une auréole de gloire. Ayant, de sa propre main, tué Virдумar, roi des Insubres, cet acte d'intrépidité lui avait valu de grands honneurs ; ses concitoyens avaient acclamé son triomphe. Il était le premier d'entre tous les consuls de Rome à qui les [dépouilles opimes](#) eussent conféré la plus haute des dignités nationales. Du reste, il s'était voué au culte de l'[Honneur](#) et de la [Vertu guerrière](#), dont les temples jumeaux, construits à ses

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXI, xxvii, xlix, li.

<sup>2</sup> Tite-Live, xxii, xix.

<sup>3</sup> Tite-Live, xxii, xxxi.

<sup>4</sup> Tite-Live, xxii, xxxvii.

frais, s'élevaient à Rome, non loin de la porte Capène<sup>1</sup>. Un tel passé, si honorable, si glorieux, plaçait Marcellus au-dessus de tous les autres généraux de Rome, et l'on comprend que Virgile ait ainsi fait ressortir cette incontestable prééminence<sup>2</sup> :

*Adspice ut insignis spoliis Marcellus opimis  
Ingreditur, victorque viros supereminet omnes !*

Donc, inquiets de l'avenir, les Romains s'étaient dit que le bras de Marcellus était capable de parer les coups d'Annibal ; que le vainqueur des bandes cisalpines pouvait seul avoir raison des forces carthagoises :

*Hic rem Romanam, magno turbante tumultu,  
Sistet eques, sternet Pœnos Gallumque rebellem<sup>3</sup>.*

Le gouvernement lui confia le commandement suprême des forces de la République.

La manière militaire de Marcellus ne sera plus celle de Fabius ; il va, jusqu'à certain point, renverser les idées des gens de guerre de l'école du Temporisateur, du **Bouclier de Rome**, et c'est sans doute par allusion à cette révolution que Rabelais fait<sup>4</sup> du grand Marcellus un **esgousseur de febues**. Pour les Romains, ils lui ont donné le glorieux surnom d'**Épée de Rome**<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Honoris et Virtutis ædes*, hors des murs de Servius, un peu en deçà de la bifurcation des voies Appienne et Latine.

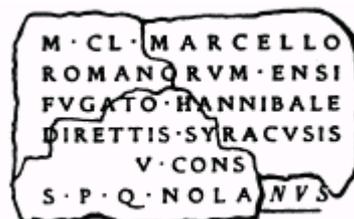
<sup>2</sup> *Enéide*, VI.

<sup>3</sup> Virgile, *Enéide*, VI. — Rabelais (*Pantagruel*, liv. III, chap. x) a traduit comme il suit ces deux vers de Virgile :

Le cheualier, grand tumulte aduenant,  
L'estat romain sera entretenant.  
Des Gartagiens victoires aura belles  
Et des Gauloys, s'ilz se montrent rebelles.

<sup>4</sup> *Pantagruel*, liv. II, chap. XXX. — On se rappelle que le nom de Fabius vient de *faba*, la fève.

<sup>5</sup> Plutarque, *Fabius*, XIX. — Le glorieux surnom d'Épée de Rome est mentionné en cette inscription :



(Mommsen, *I. R. N.*, n° 1984.)

L'auteur du recueil des *I. R. N.* fait suivre ce monument de la note qui suit :

*Nolæ juxta fenestras domus Antonii Mastrilli marmor exstat, ipse admotis scalis legi. — Gualt. — [A me toccó in sorte di rinvenirne primieramente un pezzo, e poi tre altri, ne' quali consiste intiera. Furono presi e riuniti dal Sig. Mastrilli patrizio. — Remondini.] Exstat in seminario ; litterae bonæ sunt ætatis imperatorum, quod notat jam Gualt. — Descripsi ; litt. tres in fine hodie desiderantur.*

Le nom de Marcellus figure aussi en cette inscription qu'on lit sur le piédestal d'une statue du temple d'Hercule à Pompéi :



Marcellus ne demeurera plus rivé à des positions culminantes, pour assister de là, inactif et impassible, aux manœuvres de l'ennemi. Il ne s'empressera point non plus d'attaquer en toute rencontre ; on le verra garder une juste mesure entre la temporisation et la prouesse à outrance. Abrisé sous la muraille des places fortes ou couvert par ses retranchements de campagne, il attendra l'instant propice. Il ne combattra qu'alors qu'il sera convaincu que la recherche d'une victoire avantageuse ne peut, en aucun cas, lui faire courir grands risques ; qu'un échec, toujours possible, ne saurait cependant tourner en désastre. Depuis longtemps, dit Plutarque<sup>1</sup>, les généraux de Rome n'usaient plus, contre les Carthaginois, que d'un seul et unique procédé, consistant à fuir le combat ; aucun n'osait s'approcher de l'ennemi ni le regarder en face. Marcellus adopta une méthode tout opposée. Il pensait que le temps, ce facteur qui devait détruire Annibal, finirait insensiblement par ruiner l'Italie ; que Fabius, ne songeant qu'à la bonne exécution de son service de sûreté, ne traitait pas d'une manière rationnelle la maladie qu'il était chargé de combattre ; que, à l'exemple des médecins ignorants et timides qui, craignant d'employer des remèdes violents, attendent la guérison de l'épuisement des forces du malade ; il attendait, pour mettre fin à la guerre, que Rome fût absolument épuisée, à bout de forces.

On se rappelle que, au lendemain de la bataille de Cannes, Marcellus, alors commandant à Ostie, s'était empressé d'amener des secours destinés à renforcer les légions urbaines. Ne croyant pas devoir le laisser retourner à son poste, le Sénat l'envoya immédiatement en mission à Venosa<sup>2</sup> et à Canosa<sup>3</sup>, où se trouvaient alors réfugiés les débris de l'armée romaine. Chargé du soin de réunir ces éléments épars, il se mit, suivant les ordres de son gouvernement, en relation avec le consul Varron. Depuis le jour de sa déroute, le malheureux laissait croître sa barbe et ses cheveux, ne prenait plus de repas à table et s'infligeait, dit-on, plus d'une mortification<sup>4</sup>. Il déclinait toute espèce de fonctions, disant que le Sénat devait donner les emplois publics à des gens plus heureux que lui<sup>5</sup>. Cependant Marcellus parvint à vaincre ces répugnances ; Varron demeura donc à la tête du corps d'armée de Pouille, et il fut prorogé, pour un an, dans son commandement consulaire<sup>6</sup>. En vue d'une défense rationnelle de la ligne de l'Ofanto, son quartier général fut vraisemblablement installé à Canosa.

Au retour de cette mission, Marcellus pensait être appelé à servir en Sicile, mais le Sénat en avait décidé autrement. Le réorganisateur du corps d'armée de Pouille reçut l'ordre de demeurer en Italie pour y tenir tête à Annibal<sup>7</sup>. Il reprit donc le commandement de la troisième légion, stationnée à Ostie, dont l'effectif était alors réduit à 10.900 hommes. Il y adjoignit, comme il put, des esclaves qu'on venait d'enrôler, des volontaires de Rome et les premiers contingents fournis par les alliés<sup>8</sup>, ensemble dix mille hommes d'infanterie, deux mille de

---

(Mommsen, *R. N.*, n° 2228.)

<sup>1</sup> *Marcellus*, XXIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, v.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXII, LVII. — Cf. Plutarque, *Marcellus*, XI.

<sup>4</sup> Frontin, *Stratagèmes*, IV, v, 6.

<sup>5</sup> Frontin, *Stratagèmes*, IV, v, 6.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, xxv.

<sup>7</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXVII.

<sup>8</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXVII.

cavalerie<sup>1</sup>, ce qui lui constituait, en définitive, un corps d'armée d'environ vingt-cinq mille hommes. Telles sont les forces avec lesquelles Marcellus avait charge de couvrir Rome. Il alla, dans ce but, prendre position à Teano (*Teanum Sidicinum*), important nœud de communications, d'où il pouvait facilement observer les mouvements d'Annibal<sup>2</sup>.

Un troisième corps d'armée, fort de vingt-cinq mille hommes, fut placé sous les ordres de Junius Pera<sup>3</sup>. Le dictateur établit provisoirement son quartier général à Rome même<sup>4</sup> et, manœuvrant autour de la place prise pour pivot, se tint prêt à se porter sur tel point qu'il serait jugé nécessaire d'occuper.

De nouvelles opérations vont s'entreprendre, mais l'ère des grandes journées est close. Cannes est la dernière des batailles rangées qui doivent se livrer, sur l'échiquier italote, entre Carthaginois et Romains. Ce ne seront plus désormais que petites affaires : sièges de places, feintes ou démonstrations sans résultats décisifs, combats souvent stériles. Mais dans cette guerre de chicanes et de positions, où il va d'abord rencontrer Marcellus, Annibal se montrera le plus habile capitaine de l'antiquité.

Les Français, dit fort bien Saint-Evremond, les Français admirent particulièrement la guerre des Gaules, et par la réputation de César et parce que, s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si César avait trouvé parmi les Gaulois l'union et la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés.

---

<sup>1</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXVII.

<sup>2</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, xxiv.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xxiv.

## CHAPITRE II. — NAPLES.

Le coup de foudre de la journée de Cannes<sup>1</sup> eut dans toute l'Italie un immense retentissement, et, du jour au lendemain, la situation des Carthaginois changea totalement de face<sup>2</sup>. Jusqu'alors, dans la Péninsule, Annibal ne possédait pas une place forte, pas un magasin d'approvisionnements, pas un port de ravitaillement.

Ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'il assurait la subsistance de ses troupes. Toujours dépourvu de base d'opérations, de lignes d'étapes et de convois, il errait çà et là avec ses compagnons d'armes, qui formaient, pour ainsi dire, une grande troupe de brigands<sup>3</sup>. Sa victoire le rendit pour ainsi dire maître de l'Italie<sup>4</sup>. Donnant l'exemple de la défection, la Grande-Grèce abandonna la cause de Rome pour se jeter dans les bras du favori de la Fortune<sup>5</sup>. Tarente et nombre de cités de la Pouille furent les premières à se donner ouvertement au vainqueur<sup>6</sup>. Aussitôt d'autres cités les imitèrent<sup>7</sup>. Ce fut, d'un bout de l'Italie à l'autre, comme la déflagration d'une longue traînée de poudre. Après la Grande-Grèce, c'est la Campanie qui rompt avec Rome ; les Samnites, encore mal soumis<sup>8</sup> se soulèvent<sup>9</sup> ; une violente insurrection éclate au cœur des populations cisalpines<sup>10</sup>. Ainsi avons-nous vu, en 1870-1871, les Arabes et Kabyles de l'Algérie essayer, à la faveur de nos désastres, d'échapper à notre domination.

Même de l'extérieur il arrivait aux Carthaginois des offres séduisantes. Philippe III, de Macédoine, leur proposait une alliance offensive<sup>11</sup>. Cet ennemi déclaré des Romains informait Annibal qu'il allait procéder incontinent à de grands armements, dans le but d'opérer une descente en Italie<sup>12</sup>.

Si Carthage avait alors été dotée d'un gouvernement capable de s'inspirer d'idées saines, de faire acte de bon sens politique, de consentir en temps utile des sacrifices, Rome eût couru de grands dangers. Heureusement pour la ville éternelle, sa rivale était déchirée par les partis. Au lieu de songer à reconstituer leur marine, au lieu de se concerter en vue d'un grand effort budgétaire alors indispensable, les Carthaginois se moquaient du vainqueur de Cannes<sup>13</sup>. Ainsi faisait jadis le Parlement français quand, poursuivant le cours de ses expéditions d'Afrique, le maréchal Bugeaud réclamait instamment l'ouverture de quelque crédit.

Réduit aux seules ressources qu'il pouvait rencontrer sur place, Annibal jetait de nouveau son dévolu sur ces champs Phlégréens qui passaient, à juste raison,

---

<sup>1</sup> Juvénal, *Sat.* VII.

<sup>2</sup> Plutarque, *Fabius*, XXVII.

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, XXVII.

<sup>4</sup> Plutarque, *Fabius*, XXVII. — P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XVI.

<sup>5</sup> Polybe, III, CXVIII. — Tite-Live, XXII, LXI. — Cf. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI.

<sup>6</sup> Polybe, III, CXVIII. — Tite-Live, XXII, LXI.

<sup>7</sup> Polybe, III, CXVIII. — Eutrope, III, XI.

<sup>8</sup> P. Orose, *Adv. Pag.*, IV, XII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXII, LXI.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, LXI.

<sup>11</sup> Justin, XXIX, IV.

<sup>12</sup> Justin, XXIX, IV.

<sup>13</sup> Dion Cassius, *Frag.* CLXXXV des liv. I-XXXVI.

pour les plus beaux de l'Italie ; vers cette Campanie Heureuse où, suivant le langage poétique de l'antiquité, Cérès et Bacchus se disputaient la prééminence<sup>1</sup>. On y récoltait, en effet, le plus beau froment du monde<sup>2</sup>, et certains quartiers de ce territoire, privilégié entre tous, étaient d'une fertilité véritablement prodigieuse<sup>3</sup>. Des vignobles magnifiques y produisaient des vins de haut renom<sup>4</sup>. Des arbres aux fruits délicieux, des oliviers donnant une huile exquise, d'immenses champs de roses exploités par l'industrie des parfums<sup>5</sup>, en faisaient une région exceptionnellement généreuse. Le littoral en était, d'ailleurs, singulièrement poissonneux<sup>6</sup> ; enfin, on y trouvait des eaux thermales<sup>7</sup>. Toutes les commodités de la vie y étaient, pour ainsi dire, réunies.

Mais ce n'étaient pas seulement des considérations de bien-être qui attiraient les Carthaginois sur le sol de la Campanie. En se portant vers cette contrée opulente, Annibal tendait au rivage de la mer Tyrrhénienne. Il espérait s'y rendre maître d'un port, et de ce port faire la tête de ligne des communications maritimes qu'il voulait établir avec sa mère patrie<sup>8</sup>.

Ayant renoncé à toute attaque de Rome, le jeune général remonta la vallée de l'Ofanto pour aller occuper, dans l'ouest du mont Vultur, la petite place de Conza (*Compsa*)<sup>9</sup>, qui lui avait été livrée par un ennemi déclaré des Romains. De là, il envoya son frère Magon recevoir la soumission des cités de l'Italie méridionale<sup>10</sup> ; puis avec le reste de ses troupes, d'un effectif d'environ 25.000 hommes, il descendit en Campanie.

A la nouvelle du succès de cette marche vivement exécutée, Marcellus, qui occupait Teano, se porta sur Capua (*Casilinum*)<sup>11</sup> pour y défendre la ligne du Volturno et, par conséquent, couvrir Rome. Son corps d'armée fut remplacé à Teano par celui de Junius Pera<sup>12</sup>. Là, le dictateur, surveillant les débouchés de l'Apennin, couvrait aussi, de son côté, la place de Rome. Si l'on considère que Varron défendait la ligne de l'Ofanto, on voit que la Péninsule était coupée suivant toute sa largeur ; que les approches de Rome se trouvaient ainsi protégées par des forces supérieures aux forces carthagoises.

Le principal objectif d'Annibal était Naples<sup>13</sup> ; c'était ce grand *Crater* dont les approches sont défendues par deux caps s'avancant vers le sud<sup>14</sup> et qui, tous deux, sont restés fameux dans les fastes maritimes de l'antiquité ; c'était ce golfe magnifique, alors déjà, comme aujourd'hui, bordé de centres de population,

---

<sup>1</sup> Polybe, III, XCI. — Tite-Live, XXII, XIV. — Pline, *Hist. Nat.*, III, IX.

<sup>2</sup> Strabon, V, IV, 3.

<sup>3</sup> Strabon, V, IV, 3.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXII, xv. — Pline, *Hist. Nat.*, III, IX. — Strabon, V, IV, 3.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXII, xv. — Pline, *Hist. nat.*, III, IX ; XIII, II et VI.

<sup>6</sup> Pline, *Hist. nat.*, XIII, II et VI.

<sup>7</sup> Pline, *Hist. nat.*, XIII, II et VI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, I et xv.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, I. — Pline (*Hist. nat.*, III, XVI) fait mention des *Compsani*. Cette place de Compsa occupait le site de la moderne Conza.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXII, LXI.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, XIV.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXIII, XIV et XXIV.

<sup>13</sup> Strabon, V, IV, 7.

<sup>14</sup> Strabon, V, IV, 8. — Une des divisions navales de Rome portait, au temps de l'Empire, le nom de *flotte de Misène*.

de villas, de plantations de toute espèce, dont l'ensemble offrait à l'œil l'aspect d'une seule et unique ville immense<sup>1</sup>.

Annibal se dirigea donc sur Naples par les chemins que devait prendre, à dix-huit siècles de là<sup>2</sup>, Lautrec, le malheureux lieutenant de François Ier. Il espérait pouvoir en réussir le siège<sup>3</sup> ; mais la place était forte et capable de grande résistance à l'emploi des procédés poliorcétiques alors en usage<sup>4</sup>. Essayer une attaque dans les règles, il n'y fallait point songer ; mais peut-être la ville mal gardée pouvait-elle s'enlever d'un coup de main. Annibal crut pouvoir tenter une surprise.

Dans quelques plis de terrain et chemins creux des environs il met, à cet effet, en embuscade plusieurs détachements de ses fidèles Imazir'en. Pendant que ces adroits partisans, bien défilés, sont correctement à leurs postes, d'autres Africains à cheval ont reçu l'ordre de pousser avec affectation devant eux des bestiaux qu'ils ont enlevés dans la campagne, et de venir caracoler jusqu'aux portes de la ville. A la vue de cette insolente démonstration, une troupe de cavaliers napolitains exécute une sortie vigoureuse. C'est précisément ce que voulaient les acteurs de cette comédie militaire, qui, sur ce, battent sagement en retraite. Ils cèdent, reculent, feignant d'être ramenés l'épée aux reins et, finalement, font tomber leurs adversaires en plein dans l'embuscade préparée. Pas un Napolitain n'eût échappé à la mort si la scène ne s'était passée dans le voisinage de la mer ; s'il ne s'y était trouvé, comme à point nommé, quelques bateaux de pêche pour recueillir ceux des imprudents cavaliers qui purent se jeter à la nage<sup>5</sup>. Mais, si brillant qu'en fût le résultat, cette affaire ne livrait pas les clefs de la place aux Carthaginois. Naples demeura portes closes, et Annibal dut renoncer, au moins pour cette fois, à l'emporter.

Cela étant, il jeta ses regards sur Sinuesse (ruines près de Mondragone), Capua (*Casilinum*), Santa Maria di Capua (ancienne Capoue), Acerra, Nola, Nocera de' Pagani (*Nuceria Alfaterna*), petites places qui dessinaient, autour de Naples comme une ceinture de forts détachés. La prise de possession du noyau central de ce vaste camp retranché lui étant, pour le moment, interdite, le jeune général prit la résolution de se porter sur l'un des points de cette ceinture de forteresses. Son choix s'arrêta sur Capoue<sup>6</sup>.

Assise à l'emplacement du village moderne de Santa Maria<sup>7</sup>, Capoue tenait le rôle de chef-lieu d'une confédération puissante<sup>8</sup>. Cette grande cité, dont la fondation était attribuée aux Etrusques<sup>9</sup>, devait être ultérieurement réduite en colonie romaine<sup>10</sup> ; mais, au temps de la guerre d'Annibal, elle jouissait encore de son indépendance. Son heureux site à proximité de plusieurs ports de commerce, la fertilité de son territoire, qui passait pour le plus beau de l'Italie,

---

<sup>1</sup> Strabon, V, IV, 8.

<sup>2</sup> Fin mars 1628.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, I.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, I.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, I.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, II.

<sup>7</sup> Détruite par les Sarrasins au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'antique Capoue ne devait pas renaître de ses ruines. On en voit des vestiges aux abords du village de Santa Maria di Capua, sis à trois kilomètres et demi de la Capua moderne, l'ancienne Casilinum.

<sup>8</sup> Strabon, V, IV, 10.

<sup>9</sup> Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, I, VII.

<sup>10</sup> Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, XLIV. — Pline, *Hist. nat.*, III, IX.

son génie industriel, en avaient fait un grand marché central<sup>1</sup>. Le luxe de ses magasins était universellement renommé ; on vantait la magnificence des boutiques des rues Seplasia et Albana<sup>2</sup> du ton que prennent aujourd'hui les étrangers et les gens de province pour parler des splendeurs de notre boulevard des Italiens ou de la rue de la Paix. Ces Capouans n'étaient malheureusement pas capables de supporter l'excès des faveurs de la fortune. Ils se laissèrent enivrer par une prospérité sans exemple, devinrent esclaves de leurs plaisirs et menèrent une vie tellement désordonnée qu'ils dépassèrent en ce genre tout ce qu'on savait de l'existence des Crotoniates et des Sybarites, devenus si célèbres à raison de leurs habitudes licencieuses<sup>3</sup>.

Capoue avait, au temps d'Annibal, une population de trois cent mille âmes ; elle pouvait mettre sur pied un corps d'armée de trente-quatre mille hommes, dont trente mille d'infanterie et quatre mille de cavalerie<sup>4</sup>. Alliée de Rome, ainsi que la plupart des villes étrusques, elle devait à celle-ci certain contingent, en cas de guerre. A ce prix, Rome lui laissait ses libertés municipales, l'exercice de ses droits politiques, le choix du personnel de son gouvernement.

Usée par les excès, n'ayant plus guère d'autre religion que celle de l'argent, la population de Capoue était turbulente, déchirée par les partis et, par conséquent, mûre pour la servitude. Cédant à l'entraînement de la haine qu'il professait pour ses adversaires politiques, un de ces partis ne craignit point de requérir l'intervention de l'étranger. Il fit appel aux Carthaginois<sup>5</sup> et traita ouvertement avec eux<sup>6</sup>. L'affaire conclue, Annibal envoya un corps de troupes prendre possession de la ville qu'on lui livrait<sup>7</sup> ; cela fait, il quitta son campement des environs de Naples. Précédé d'un courrier, accompagné du détachement qui lui servait de garde, il fit dans cette malheureuse Capoue une entrée solennelle<sup>8</sup>.

Sur-le-champ, le jeune général, dont on connaît l'activité, voulut réunir le sénat et s'occuper avec lui d'affaires sérieuses, mais on l'adjura de donner cette première journée à la joie, de la passer en fêtes, de remployer à voir la ville<sup>9</sup> dont il avait daigné agréer l'alliance.

Annibal visita donc la place, dont les fortes murailles mesuraient de huit à neuf kilomètres de pourtour. Cette enceinte était percée de sept portes donnant accès à autant de larges avenues entre lesquelles se distinguaient les célèbres Seplasia et Albana. Les Carthaginois admirèrent à loisir les temples de Jupiter, de Mars et de la Fortune ; ils traversèrent le forum, visitèrent le sénat, l'amphithéâtre, nombre d'autres édifices publics du meilleur style et d'une décoration irréprochable au point de vue des exigences de l'art. Partout une singulière profusion d'ornements, partout des tableaux de maîtres, partout des statues de bronze qui faisaient ainsi de Capoue la rivale de Corinthe. Les compagnons d'armes d'Annibal ne pouvaient s'empêcher de la comparer à Carthage<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe, III, xci. — Cf. Polybe, VII, fragm., *ap.* Athénée, XII, vi.

<sup>2</sup> Valère-Maxime, IX, I, 1. — Cf. Cicéron, *De lege agr.*, II, xxxii.

<sup>3</sup> Polybe, VII, Frag., *ap.* Athénée, XII, vi. — Cf. Tite-Live, XXIII, II et IV ; XXVI, xxxiv.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, v.

<sup>5</sup> Polybe, III, cxviii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, vii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, vii.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, vii.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, vii.

<sup>10</sup> Cicéron, *De lege agr.*, II, xxxii. — Cf. Tite-Live, XXVI, xxxiv.

Le soir de cette journée de fête, Annibal faillit être assassiné par un jeune homme appartenant au parti demeuré fidèle à la cause de Rome ; mais il ne sut que plus tard le danger qu'il avait couru. Le lendemain, il se rendit au sénat et déclara à ses nouveaux alliés que son intention était de faire de Capoue la capitale de toute la Péninsule italienne<sup>1</sup>. L'orateur fut vigoureusement applaudi. Ivres de joie, les Capouans promirent de se donner à lui corps et âmes, et entraînèrent dans ce mouvement les habitants de *Calatia* (non loin de Caserte) et d'*Atella* (antique centre de population peu distant de la moderne Aversa). Tous devaient un jour payer cher leur imprudente défection.

Une fois maître de Capoue, où il établit son quartier général, Annibal poussa sur Naples une deuxième pointe<sup>2</sup>, qui ne fut pas plus heureuse que la première<sup>3</sup>.

Ainsi rebuté, il se porte en force sur le territoire de Nola<sup>4</sup> ; mais Marcellus sait l'y devancer. A la première nouvelle du mouvement de son adversaire, l'*Épée de Rome* lève son camp de Capua, remonte la vallée jusqu'à Cajazzo (*Calatia*)<sup>5</sup>, passe le Volturno, traverse le territoire de Saticula, de Treglia (*Trebula*) et, tournant l'armée carthaginoise par les hauteurs de Sessola ou Maddaloni (*Suessula*), arrive à temps pour organiser la résistance de la place menacée.

Abandonnant pour le moment ses projets sur Nola, Annibal descendit de nouveau vers le rivage et, pour la troisième fois, essaya de surprendre Naples<sup>6</sup>. Tant de ténacité devait être inutile. Pour la troisième fois, sa tentative échoua... Il s'éloigna tristement de cette Parthénope<sup>7</sup>, dont il avait rêvé de faire sa base d'opérations.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, x.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xiv.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, xiv.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xiv.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, xiv.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, xv.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, xv.

### CHAPITRE III. — NOLA.

Quelques jours après son entrée à Capoue, Annibal s'était empressé d'envoyer à Carthage son jeune frère Magon, qui venait de recevoir la soumission des places de la Grande-Grèce. Celui-ci fit aux membres de la *Γερουσία* un exposé sommaire des hauts faits de l'armée d'Italie. Annibal, leur dit-il, s'est mesuré avec six généraux ennemis, dont quatre consuls, un dictateur, un maître de la cavalerie ; il a combattu six armées consulaires ; il a tué à l'ennemi plus de 200.000 hommes ; il lui a fait 50.000 prisonniers. Il a brisé le faisceau de la confédération latine, détaché du protectorat romain les populations de l'Italie méridionale, obtenu l'alliance de Capoue !... Capoue, la rivale de Rome, la seconde ville de la Péninsule ! Et, en manière de péroraison, l'orateur fit répandre au pied de ses auditeurs les fameux boisseaux d'anneaux d'or des officiers romains.

Mais, reprit-il, cette guerre étrangère comporte grande consommation de subsistances et non moins grandes dépenses. Tant de victoires ont singulièrement affaibli l'effectif de l'armée nationale ; il lui faut d'urgence des renforts. Il faut de l'argent pour la solde des troupes, il faut du pain aux soldats qui ont si bien mérité de la patrie.

Cette demande de crédits donna lieu à de longues et orageuses discussions entre les partis qui divisaient la haute assemblée. Hannon, l'ennemi déclaré de la faction Barcine, fit un discours tendant à repousser la prise en considération de la requête. Malgré cette opposition violente, les Chambres carthaginoises votèrent des subsides à l'armée d'Italie. Il fut décidé qu'on expédierait tout de suite à Annibal quatre mille Imazir'en, quarante éléphants et mille cinquante talents, soit environ trois millions de francs de notre monnaie<sup>1</sup>. Ces renforts semblent être parvenus à destination dans le courant de l'automne de l'année 216, et ce sont sans doute ces arrivages tant désirés qui permirent à Annibal de poursuivre activement le cours de ses opérations en Campanie.

Soutenu par la majorité Barcine, le gouvernement carthaginois était alors en veine de sages et vigoureuses mesures. Il envoya recruter en Espagne 20.000 hommes d'infanterie et 4.000 cavaliers dont une partie est destinée à renforcer encore l'armée d'Annibal<sup>2</sup>. Il décide qu'Asdrubal passera au plus tôt d'Espagne en Italie, afin de concourir à l'exécution du plan d'opérations de son frère<sup>3</sup>. A cette nouvelle les Romains s'émeuvent. Comprenant qu'il leur faut, à tout prix, s'opposer au départ d'Asdrubal<sup>4</sup>, ils lui livrent bataille, le défont et l'empêchent ainsi de prendre le chemin des Alpes<sup>5</sup>.

Ce n'est que neuf ans plus tard que les Carthaginois d'Espagne pourront accomplir leurs desseins.

Magon avait, d'autre part, reçu mission de conduire en Italie 12.000 hommes d'infanterie, cinq cents chevaux, vingt éléphants et mille talents d'argent<sup>6</sup>. Mais,

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XXVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, XXVIII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, XXIX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, XXXII.

bien qu'il fût escorté d'une escadre de soixante navires de guerre<sup>1</sup>, ce convoi ne put arriver à destination, à raison de la supériorité des forces navales romaines chargées du soin de la défense des côtes italiotes.

Cela étant, Magon reçut l'ordre de se porter vers un autre théâtre d'opérations, de mettre le cap sur l'Espagne, où allaient se passer de graves événements de guerre<sup>2</sup>.

En Italie, cependant, Annibal était loin de demeurer inactif. Il avait jeté les yeux sur la tripolitaine Nola-Nocera-Acerra dont Pompeia était le port commun<sup>3</sup>. C'est Nocera (*Nuceria Alfaterna*) qu'il prit pour premier objectif<sup>4</sup> ; mais cette petite place, bien fortifiée<sup>5</sup>, défiait toute attaque de vive force. Les émissaires carthaginois, qui parlaient admirablement la langue du pays<sup>6</sup>, la sommèrent en vain de se rendre<sup>7</sup> ; il fallut en faire le blocus<sup>8</sup>. Réduite par la famine, la place dut capituler<sup>9</sup>.

Ce succès obtenu, Annibal revint prendre position devant Nola<sup>10</sup>, où commandait toujours Marcellus. Comme toutes les villes de l'Italie méridionale, Nola était alors agitée par les dissensions de deux partis politiques ou, pour mieux dire, sociaux : l'un, comprenant l'aristocratie et entendant demeurer fidèle à Rome ; l'autre, formé des classes populaires, appelant de ses vœux une révolution et l'arrivée des Carthaginois<sup>11</sup>. Annibal, qui s'était fait, bien entendu, l'ami des révolutionnaires, avait des intelligences dans la place.

Annibal et Marcellus se trouvaient donc en présence l'un de l'autre et, fatalement, ils allaient se mesurer. Après divers engagements de peu d'importance, Marcellus apprend que quelques hommes du peuple confèrent la nuit avec des émissaires carthaginois et qu'un mouvement révolutionnaire se prépare. Avant que ce mouvement éclate, il prend la résolution d'agir. Il répartit ses combattants en trois colonnes, massées chacune derrière une des trois portes qui font face à l'ennemi. La porte du milieu est occupée par la tête de colonne de ses légionnaires d'élite et des meilleurs cavaliers romains. Aux deux portes latérales se groupent ses recrues, l'infanterie légère et la cavalerie des alliés. Derrière ces trois colonnes, serrées en masse, s'échelonnent le convoi, les valets d'armée, les cantiniers, les éclopés.

Ainsi formés, les Romains se tenaient silencieusement sous les armes. Leur chef avait, d'ailleurs, interdit aux habitants l'approche des portes et des remparts<sup>12</sup>... Annibal, qui s'attendait à une sortie de la garnison, est surpris de son immobilité. Convaincu que ses intrigues ont été découvertes, il pense qu'une action de vive force a quelque chance de succès ; il estime que le moment de l'assaut peut être le signal d'une émeute populaire. Les Carthaginois amènent donc au pied des

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii.

<sup>3</sup> Strabon, V, IV, 8.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xv.

<sup>5</sup> Valère-Maxime, IX, vi, 2.

<sup>6</sup> Frontin, *Stratagèmes*, III, II, 3.

<sup>7</sup> Valère-Maxime, IX, vi, 2.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, xv.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, xv. — Dion Cassius, Frag. CLCIV des liv. I-XXXVI, éd. Gros.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, xvi.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, xiv.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXIII, xii.

murs un matériel d'escalade et se forment en colonne d'assaut<sup>1</sup>. Mais, tout à coup, la porte du milieu s'ouvre. Marcellus se jette sur les assaillants, qu'il heurte de front et bouscule. Les portes latérales ont, en même temps, tourné sur leurs gonds et vomissent des masses de gens en armes qui tombent sur les flancs de la colonne carthaginoise. Annibal est rudement ramené.

Telle fut cette infructueuse tentative d'attaque, à laquelle nous avons donné le nom de premier combat sous Nola. Pour les Romains, depuis si longtemps battus à plate couture, c'était une brillante affaire, laquelle eut surtout pour effet de relever leur moral.

Ils célébrèrent très haut cette première victoire, qui passa pour le plus grand de tous les succès obtenus ultérieurement au cours de la deuxième guerre punique<sup>2</sup>. On chanta sur tous les tons la gloire de ce Marcellus qui venait de repousser Annibal<sup>3</sup> ; qui avait su prouver que le terrible Annibal n'était pas invincible<sup>4</sup> ; qui avait enfin rompu la trame d'une mauvaise chance persistante. C'est en mémoire de ce haut fait que Virgile a pu dire<sup>5</sup> :

*Si qua fata aspera rumpas,  
Tu Marcellus eris . . . . .*

et Horace<sup>6</sup> :

*Crescit occulto velut arbor ævo  
Fama Marcelli . . . . .*

Donc l'allégresse des Romains se plut à attribuer à l'affaire de Nola des proportions énormes ; il se répandit même à ce sujet des bruits empreints d'exagération. Tite-Live fait mention de quelques auteurs affirmant que les Carthaginois ont alors perdu plus de 2.800 hommes. Plutarque dit même cinq mille<sup>7</sup>.

Ayant renoncé à l'espoir de s'emparer de Nola, Annibal se porta sur un autre point de l'hémicycle napolitain. Il forma le siège<sup>8</sup> d'Acerra<sup>9</sup>, petite ville d'origine étrusque ; les habitants, effrayés, parvinrent à s'échapper à travers les mailles d'un blocus trop lâche, et les Carthaginois ne se virent maîtres que d'une ville déserte.

Sur ces entrefaites, Annibal apprend que, de Teano, Junius Pera se porte sur Capua (*Casilinum*). La nouvelle est des plus graves. Si, en effet, le dictateur prend position sous les murs de cette place, il est à craindre que ses légions ne dessinent quelque attaque de Capoue (*Santa Maria*)<sup>10</sup>. Marcellus occupant d'ailleurs Nola, les forces carthaginoises seraient prises comme entre les deux mâchoires d'un étau. Il faut donc à tout prix emporter Capua (*Casilinum*).

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XVI.

<sup>3</sup> Valère-Maxime, I, VI, 9.

<sup>4</sup> Valère-Maxime, IV, I, 7.

<sup>5</sup> *Énéide*, VI.

<sup>6</sup> *Odes*, livre I, ode XII, *Ad Augustum*.

<sup>7</sup> *Vie de Marcellus*, XIV.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, XVII.

<sup>9</sup> Valère-Maxime, IX, VI, 2. — Dion Cassius, *Fragm.* CXCIII des liv. I-XXXVI, éd. Gros.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, XVII.

L'antique Casilinum, dont on a retrouvé le site, n'embrassait qu'une partie de la surface occupée par la moderne Capua<sup>1</sup>. Au moment où Annibal vint en former le siège, cette petite place n'avait, en fait de garnison, que 500 Prénestins, 460 Pérousiens, plus quelques soldats romains ou latins, en tout un millier de combattants, chiffres bien suffisants pour la défense d'un poste d'une étendue aussi restreinte et dont les fortifications étaient en partie couvertes par une boucle du Volturno<sup>2</sup>. C'étaient des gens déterminés. Malheureusement, en fait de subsistances, ils ne disposaient que de peu d'approvisionnements<sup>3</sup>.

Suivant son habitude, Annibal somme la garnison et, sur le refus de celle-ci de venir à composition, il dessine une attaque de vive force. Isalcas, un de ses lieutenants, essaye de briser les barrières palissadées et les portes<sup>4</sup>, mais en vain... il doit céder au choc d'une sortie vigoureuse. Un autre de ses lieutenants, Maharbal reprend l'opération, mais cette seconde tentative n'est pas plus heureuse que la première, tant une nouvelle sortie est bien exécutée<sup>5</sup>. Annibal prend, en conséquence, le parti de former un siège en règle et commence par investir la place<sup>6</sup>, par occuper solidement le terrain sur lequel doivent ultérieurement opérer des troupes françaises<sup>7</sup>. Les assiégés tentent encore quelques sorties... mais, ramenés avec pertes par un peloton d'éléphants<sup>8</sup>, ils n'oseront plus rien entreprendre de semblable. Dès lors, les opérations du siège peuvent commencer. Les tours roulantes s'avancent ; des vignes se construisent, des galeries de mine s'ouvrent dans la direction du point d'attaque<sup>9</sup>. Aux vignes les assiégés opposent des parapets crénelés ; aux mines, un dispositif de contre-mines. Souterrainement ou à ciel ouvert, ils cheminent sur les approches<sup>10</sup>.

En présence d'une résistance aussi vigoureuse, Annibal comprit qu'il n'aurait pas de sitôt raison des assiégés. Cela étant, il se fortifia dans ses lignes, laissa devant Casilinum un petit corps de blocus et rentra, avec le reste de son monde, à Capoue, où il prit ses cantonnements d'hiver<sup>11</sup>.

La joie fut grande à Rome à la nouvelle de l'événement ; on y vit le présage d'un avenir meilleur. Annibal se déclare impuissant, proclamaient les promeneurs du Forum ; il n'a pas su mieux que ses lieutenants Isalcas et Maharbal triompher de la résistance d'une petite forteresse. Elle était, il est vrai, bien défendue, cette clef du Volturno !... Vous le voyez, les gens énergiques ont facilement raison des Carthaginois. Tout le mérite de ceux-ci n'est dû qu'à l'insuffisance des généraux qui exerçaient, avant Marcellus, le commandement de nos légions.

La poésie lyrique n'a pas craint de se faire l'écho de ces appréciations optimistes.

---

<sup>1</sup> Francesco Granata, *Storia civile della fedelissima città di Capua*, Naples, 1752. — Abandonnée à la suite des guerres puniques, Casilinum finit par tomber en ruines. — Pline, *Hist. nat.*, III, IX. — La moderne Capua a été bâtie par les Lombards vers le milieu du IXe siècle de notre ère.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xvii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, xvii.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>7</sup> Capua a été assiégée par les Français à deux reprises différentes, en 1799 et en 1806.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

.....  
Tel qu'on nous vante dans l'histoire  
Doit peut-être toute sa gloire  
A la honte de son rival.  
L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul-Émile  
Fit tout le succès d'Annibal<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> J.-B. Rousseau, *Odes*, liv. II, ode VI, *A la Fortune*.

## CHAPITRE IV. — LES DÉLICES DE CAPOUE.

Donc, n'ayant pu ni séduire ni réduire Naples, Annibal était rentré prendre ses quartiers d'hiver (216-215) à Capoue (*Santa Maria di Capua*). Il y concentra ses troupes, qui, après tant de fatigues de toute espèce, avaient grand besoin de se refaire. Étant donnée la situation des Carthaginois, le point de concentration était bien choisi ; la décision de leur général en chef était sage.

Mais voici que, à propos des mesures rationnelles qu'il a prises, une critique ignorante ou égarée par la passion reproche à ce général une nouvelle faute militaire, une faute plus grande que celle qu'il a, prétend-on, déjà commise en s'abstenant de marcher sur Rome immédiatement après son étonnante victoire de Cannes.

C'est le Romain Tite-Live qui, le premier, a émis cette opinion étrange et, en l'exprimant, il affirme qu'il ne fait que reproduire une appréciation motivée des plus grands hommes de guerre de son temps<sup>1</sup>. Ces gens de guerre, compatriotes de l'historien, avaient sans doute intérêt à parler comme ils l'ont fait ; mais il est fâcheux que leur opinion ait pu être, ainsi qu'elle l'a été, généralement adoptée sans examen. Et ce n'est pas l'antiquité seulement qui s'en est faite l'écho ; elle a été admise dans les temps modernes, même par les meilleurs esprits, puisque Montesquieu écrit que *Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue*.

Cela se répète encore aujourd'hui très sérieusement.

Il est temps d'attaquer cette erreur, de ruiner définitivement la légende des *Délices de Capoue*. Une simple analyse nous permettra sans doute de faire envisager les événements sous leur vrai jour et de réhabiliter la mémoire d'un capitaine irréprochable.

Donc Tite-Live et, après lui, Silius Italicus, Strabon, Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Appien, exposent, avec détails à l'appui, que, une fois dans les murs de Capoue, les Carthaginois et leur chef lui-même se sont oubliés au point de commettre toute sorte d'excès<sup>2</sup> ; que l'oisiveté et son cortège de vices, les bains et les parfums, le vin et la bonne chère, la galanterie et la débauche, n'eurent jamais de plus fervents adeptes ; qu'ils fêtèrent immodérément, selon l'expression antique, et Bacchus et Cérés et Vénus.

Nombre d'écrivains modernes se sont emparés, les yeux fermés, de l'assertion des auteurs latins ou grecs<sup>3</sup>. Saint-Evremond lui-même écrit, sur la foi de Tite-Live, et écrit<sup>4</sup> avec conviction : *Après avoir goûté le repos, il (Annibal) ne fut pas longtemps sans vouloir goûter les délices... — Ce ne furent plus que bains, que festins, qu'inclinations et attachements...*

Voilà donc Annibal devenu homme de plaisirs, transformé en esclave de ses passions ! Quelles sont les conséquences naturelles d'un tel abandon de sa

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xviii.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xviii et xlv. — Silius Italicus, *Puniques*, XI. — Strabon, V, iv, 13. — Diodore de Sicile, XXV, xix, ap. Tzetzes [*Hist.*, I, 27]. — Diodore de Sicile, XXVI, xi. — Valère-Maxime, IX, I, 1. — Appien, *De bello Annibalico*, XLIII.

<sup>3</sup> Paolucci, *op. cit.*, 1720.

<sup>4</sup> *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain*, chap. VII.

dignité ? Quel est le châtement que réserve à tant de faiblesse le dieu de la guerre outragé ? Les auteurs précités vont nous l'apprendre. L'excès de bien-être, l'abus des plaisirs, l'habitude de la débauche, ont vite fait de ruiner l'armée carthaginoise, qui, finalement, est perdue corps et âme. Plus d'esprit militaire, plus de discipline ! Nul souci de la gloire acquise, nulle soif de nouveaux succès ! Ces soldats ne sont plus des hommes, mais de misérables efféminés, désormais impuissants et sans aucun ressort<sup>1</sup>. Les Romains sont vengés, car Annibal a trouvé à Capoue son désastre de Cannes<sup>2</sup>. Épuisée par le vice, affaissée, languissante, son armée rendra gorge au premier coup de glaive des légions romaines<sup>3</sup>. Et, sur cette assurance, notre Saint-Evremond écrit encore très sincèrement<sup>4</sup> : ..... il n'y eut plus de discipline ni par celui qui devait donner des ordres, ni dans ceux qui devaient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire et l'intérêt réveillèrent Annibal, qui reprit sa première vigueur et se retrouva lui-même ; mais il ne trouva plus la même armée ; il n'y avait que de la mollesse et de la nonchalance ; s'il fallait souffrir la moindre nécessité, on regrettait l'abondance de Capoue. On songeait aux maîtresses lorsqu'il fallait aller aux ennemis ; on languissait des tendresses de l'amour quand il fallait de l'action et de la fierté pour les combats.

A ce compte, établi sur des données romaines, c'est au fait d'un imprudent séjour à Capoue qu'il faudrait attribuer l'insuccès final de l'expédition d'Annibal en Italie. Tous les commentateurs, hâtons-nous de le dire, ne sont point de cet avis. Je ne sais, déclare Rollin<sup>5</sup>, je ne sais si tout ce que dit Tite-Live des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés par l'armée carthaginoise dans cette ville délicieuse est bien juste et bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la suite au séjour de Capoue... — La bravoure avec laquelle ses troupes battirent depuis ce temps-là des consuls et des préteurs, prirent des villes à la vue des Romains, maintinrent leurs conquêtes et restèrent encore quatorze ans en Italie, sans pouvoir en être chassées ; tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicieux effets des *délices de Capoue*. — Non, disait Népomucène Lemercier<sup>6</sup>, je n'ai pu adopter l'opinion qui reproche à Annibal la faute de s'être relâché à Capoue. — Je l'avais remarqué, lui répondit le Premier Consul, et je vous approuve. Les bavards d'historiens décident trop à leur aise de nos affaires dans leur cabinet.

Ces appréciations nous semblent extrêmement judicieuses. Les faits qui vont ultérieurement s'accomplir donnent, en effet, un démenti formel à ceux qui nous représentent les Carthaginois cantonnés à Capoue sous figure de gens amollis, efféminés, abrutis par le plaisir et, par suite, indisciplinés, sans courage, incapables de prendre part à la moindre action de vigueur. De l'hiver 216-215 à la journée du Metauro (207), c'est-à-dire durant huit ou neuf années consécutives, ces hommes, qu'on dit sans valeur, auront raison des Romains en

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xviii et xlv. — Silius Italicus, *Puniques*, XI. — Strabon, V, IV, 13. — Diodore de Sicile, XXVI, XI. — Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xlv. — Cf. Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>3</sup> Valère-Maxime, IX, I, 1.

<sup>4</sup> *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain*, chap. VII.

<sup>5</sup> *Histoire ancienne*, t. I.

<sup>6</sup> Relation d'un entretien avec le premier consul Bonaparte à la Malmaison. — Appendice à la tragédie d'*Alexandre*.

toute rencontre donnant lieu à bataille rangée. Ils resteront quatorze ans cramponnés au sol italiote et on les y verra faire des prodiges. **Il me semble**, dit Polybe, **qu'on ne saurait, au cours de cette longue période, trop distinguer et louer les vertus guerrières, l'invincible opiniâtreté des Carthaginois**<sup>1</sup>.

Pour Annibal, que l'on nous travestit également en un avide chercheur de jouissances grossières, il va demeurer attaché à sa proie avec tant de ténacité que les Romains finiront par regarder sa présence dans le sud de la Péninsule comme un mal chronique incurable. Quatorze années durant, il va faire des expéditions continuelles, fournir des marches étonnantes, réussir des opérations originales qui forceront l'admiration des véritables gens de guerre. Qui d'entre eux, s'écrie le soldat Polybe, qui, au vu de tant d'entreprises merveilleuses, ne rendrait justice au fils d'Amilcar et ne le proclamerait capitaine admirable<sup>2</sup> ?

Ses exploits, a répété Diodore de Sicile<sup>3</sup>, ses exploits sont si grands et en si grand nombre qu'aucun général d'armée n'a jamais atteint sa taille. Il a tant de fois battu ses adversaires qu'aucun d'entre eux n'osait plus l'affronter.

**Qui, demandait le Premier Consul à Népomucène Lemerrier**<sup>4</sup>, **qui de tous les grands hommes vous paraît être le plus grand homme de l'antiquité ?**

— **Annibal**, répondit sans hésiter le poète.

— **Je suis du même avis. Vous avez bien jugé militairement, vous qui n'êtes pas du métier... Annibal !... Annibal est le plus grand capitaine du monde !... Votre morceau sur lui est magnifique... C'est le plus grand capitaine du monde !...**

Il est donc bien avéré que l'épisode des cantonnements de Capoue est loin d'avoir eu pour conséquence la ruine de l'armée carthaginoise. Or, si l'effet prétendu ne s'est pas produit, c'est que, vraisemblablement, la cause était de pure invention. Les soldats d'Annibal ne se sont donc point livrés aux excès qu'on leur a prêtés. Le fait de ces excès était, d'ailleurs, difficile à admettre par qui se rappelle quelle discipline de fer régnait dans les rangs de l'armée carthaginoise. Un simple cas d'ivrognerie, par exemple, y était impitoyablement puni de mort.

Non, le fils d'Amilcar ne s'est point, comme on l'a dit, endormi dans les **délices**. Il avait besoin de passer l'hiver à Capoue pour y faire prendre à son armée le repos dont elle avait besoin ; pour la réorganiser à loisir ; pour y guérir ses malades et soigner ses blessés ; pour se ménager de nouvelles ressources de nature à lui permettre de reprendre, au moment propice, la lutte engagée avec Rome. Il a prodigué à ses hommes les soins que leur état réclamait. Rien de moins, mais rien de plus. C'est à des soins pressés, dont il n'était jamais avare, que se réduisent ces trop fameuses **délices de Capoue**.

---

<sup>1</sup> Polybe, IX, VIII.

<sup>2</sup> Polybe, IX, IX.

<sup>3</sup> Diodore de Sicile, XXIX, XIX.

<sup>4</sup> Appendice à la tragédie d'*Alexandre*.

## CHAPITRE V. — CAPUA (CASILINUM) ET CUMÆ.

Aux premiers jours du printemps de l'an 215, les hostilités reprennent sur le théâtre d'opérations de l'Italie et, plus que jamais, le gouvernement de Rome veille à la sûreté des côtes de la Péninsule. Le préteur M. Valerius Lævinus, qui commande à Lucera, a sous ses ordres l'escadre de Brindisi, forte de vingt-cinq navires et qui le sera bientôt de cinquante-cinq<sup>1</sup>. Pareil commandement de vingt-cinq navires est attribué au préteur de Rome, Q. Fulvius, chargé du soin de protéger les abords d'Ostie<sup>2</sup>. Ces deux flottes couvrent : l'une, le littoral Adriatique ; l'autre, le littoral Tyrrhénien.

Valerius Flaccus croise, en outre, sur les côtes de Calabre<sup>3</sup> avec une flotte qui doit être prochainement portée de vingt à cinquante voiles. Somme toute, les côtes d'Italie sont gardées par une centaine de vaisseaux de guerre. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les flottes de Sicile et de Sardaigne, qui vont tenir un rôle très important. La flotte de Sicile, que commande Titus Otacilius, sera cette année même appelée à livrer bataille aux forces navales carthagoises<sup>4</sup>.

Le sénat romain a, d'ailleurs, pris la résolution de couper à Annibal la voie de terre, de lui interdire toute communication avec la Cisalpine et, par conséquent, avec l'Espagne, où Asdrubal a déjà commencé ses préparatifs de départ. C'est dans cet ordre d'idées que M. Pomponius occupe la Cisalpine à la tête de 10,900 hommes. Varron, nommé proconsul, a aussi sous ses ordres un corps de 10.900 hommes qui lui servent à surveiller les Marches (*Picenum*)<sup>5</sup>. Le préteur M. Valerius Lævinus — quartier général à Lucera (*Luceria*) — garde la Pouille avec un corps de 21.800 hommes. T. Sempronius Longus, également fait proconsul<sup>6</sup>, occupe la Basilicate (*Lucanie*) ; son quartier général est vraisemblablement établi à Saponara (*Grumentum*).

Outre ces corps d'occupation des régions menacées, le gouvernement a formé trois armées actives qui doivent opérer de concert et serrer de près Annibal. Le consul Q. Fabius Maximus — quartier général à Teano — a sous la main un corps de 25.000 hommes ; le consul T. Sempronius Gracchus — quartier général à Mondragone (*Sinuessa*) — commande 8.000 *volons* et 25.000 alliés, ensemble 33.000 hommes ; le proconsul M. Claudius Marcellus dispose de 22.000 hommes rassemblés aux *Castra Claudiana*, poste installé entre Nola et Maddaloni. C'est un total de 80.000 hommes enfermant Annibal dans le triangle Teano-Nola-Mondragone.

Telles sont les troupes de campagne qui vont directement faire tête aux Carthagois.

L'effectif de la garnison de Rome s'élève, d'ailleurs, au chiffre de 21.800 hommes.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii et xxxviii.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, xxxiv et xxxviii.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xli.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

A ces forces imposantes de terre et de mer Annibal ne peut opposer que 27.000 hommes d'infanterie régulière, 13.400 hommes de cavalerie, 40 éléphants et quelques auxiliaires italiotes. Malgré cette infériorité numérique, il n'hésite pas à préparer l'exécution des premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir.

Dès que la saison le permet, il reprend hardiment le siège de Capua (*Casilinum*). Ayant été étroitement bloqués l'hiver durant, les défenseurs étaient alors réduits aux plus dures extrémités<sup>1</sup>. Ému de cette situation douloureuse, le consul T. Sempronius Gracchus s'avisa, pour les secourir, de quelques expédients ingénieux. Il commença par leur envoyer de la farine enfermée dans des barils qu'on abandonnait, en amont de la place, au cours du Volturno.

Dûment informés de cette manœuvre, les assiégés gaffaient les précieux flotteurs à l'entrée des eaux dans l'enceinte<sup>2</sup>. Malheureusement, les Romains avaient affaire à des adversaires dont il n'était pas facile de surprendre la vigilance. Une fois mis en éveil, les Carthaginois firent, mieux que jamais, bonne garde<sup>3</sup> et s'empressèrent de barrer le fleuve en amont, par le moyen d'une chaîne tendue d'une rive à l'autre<sup>4</sup>.

Forcé de renoncer à ce mode d'expédition de subsistances, le consul Sempronius eut recours à d'autres procédés de flottage. Il fit jeter à l'eau des noix qui passaient par-dessus la chaîne et que les défenseurs arrêtaient à l'arrivée contre un barrage en simples claies<sup>5</sup>. Ayant eu vent du nouveau système employé, les assiégeants arrêtaient les noix au passage. Ainsi privés de tout arrivage possible, les assiégés tombèrent dans la détresse. Les malheureux n'avaient plus, en fait d'aliments, que les courroies de leurs boucliers, dont ils faisaient bouillir le cuir afin de l'attendrir un peu<sup>6</sup>.

Cette triste nourriture finit par leur manquer. Il leur fallut dès lors avaler toute espèce de choses, voire les plus immondes. On en vint à manger des rats<sup>7</sup> et l'histoire a enregistré l'épisode de ce rongeur qui fut vendu deux cents deniers, soit 164 francs de notre monnaie<sup>8</sup>. En 1870-71, les Parisiens, eux aussi, ont eu recours à ce gibier du sous-sol, mais le prix maximum n'en a jamais dépassé 4 francs la pièce<sup>9</sup>.

Les défenseurs de Capua dévoraient toutes sortes d'herbes et de racines, jusqu'à celles des pariétaires poussant entre les joints du soubassement de leurs

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XIX.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Frontin, *Stratagèmes*, III, XIV, 2.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XIX.

<sup>4</sup> Frontin, *Stratagèmes*, III, XIV, 2.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Frontin, *Stratagèmes*, III, XIV, 2. — Les Prénestins furent dès lors, dit Festus, appelés *Nuculæ*.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Valère-Maxime, VII, VI, 2.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, XIX.

<sup>8</sup> Strabon, V, IV, 10. — Frontin, *Stratagèmes*, IV, V, 20. — Pline, *Hist. Nat.*, VIII, LXXXII. — Valère-Maxime, VII, VI, 3.

<sup>9</sup> Pendant le siège de Paris, le marché aux rats se tenait régulièrement place de l'Hôtel-de-Ville, non loin du point où l'auteur de Notre-Dame île Paris a placé son célèbre *Trou-aux-Rats*. Les cages de fer des marchands étaient toujours pleines et le gibier ne menaça jamais de faire défaut, attendu que les galeries souterraines de la capitale de la France donnent, en temps ordinaire, asile à plus de 20 millions de rats. La pièce, qui se payait 60 centimes à la fin du mois de novembre 1870, était cotée 4 francs aux derniers jours du siège, soit quarante et une fois moins cher qu'à Capua l'an 215 avant notre ère.

murailles<sup>1</sup>. De même, en plein dix-neuvième siècle, nous avons vu nos soldats de Milianah se nourrir, quelques mois, de chardons et de mauves.

Malgré les misères qu'ils enduraient, les affamés ne songeaient pas à se rendre ; l'idée d'une capitulation ne vint à l'esprit d'aucun d'entre eux. Bien plus, pour témoigner de leur invincible opiniâtreté, ils procédèrent à des semailles sur les glacis de leur enceinte, labourés par les travaux de l'assiégeant. On les vit y jeter de la graine de raves<sup>2</sup>. A la vue de cette opération : *Faudra-t-il donc, s'écria Annibal, que je reste ici à me morfondre, en attendant que ces graines soient levées !*<sup>3</sup>

Les assiégeants se sentaient fatigués. Chaque jour, d'ailleurs, ils étaient harcelés par un soldat romain qui, traversant adroitement le Volturno, venait leur tuer du monde<sup>4</sup>. Annibal avait hâte d'en finir. Admettant donc les défenseurs à composition, il leur fit des conditions honorables<sup>5</sup>. La place lui fut rendue<sup>6</sup>.

On était alors aux premiers jours d'avril.

Au nombre des cités du sud de l'Italie qui demeuraient fidèles aux Romains, se trouvait Strongoli (*Petelia*)<sup>7</sup>. Assiégée par Imilcon, un des lieutenants d'Annibal, cette place avait en vain imploré le secours de Rome<sup>8</sup>. Elle ne s'en défendit pas moins énergiquement ; mais, après quelques mois de siège, elle succomba, non sans avoir enduré des souffrances pareilles à celles qu'avaient héroïquement supportées les Prénestins de Capua<sup>9</sup>.

Les Carthaginois s'emparèrent de même de Cosenza (*Consentia*) et de Cotrone (*Crotone*). Gerace (*Locres*) effrayée leur ouvrit ses portes<sup>10</sup>. Ils se virent ainsi maîtres de toute la Calabre, à l'exception de Reggio, qui demeura inébranlablement fidèle aux Romains<sup>11</sup>.

Ces succès obtenus, Annibal poursuivit ses opérations tendant à la conquête du pays Campanien, conquête si bien commencée par la prise de possession de Santa Maria (*Capoue*), de Nocera, d'Acerra, de Capua (*Casilinum*). Il prit, à cet effet, position au-dessus de Capoue, sur les *monti San Angelo* (*Tifata*)<sup>12</sup>. Là, on lui fit connaître que le consul Sempronius Gracchus, ayant quitté Sinuesse (environs de Mondragone), avait passé le Volturno pour s'établir à Tor di Patria

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Frontin, *Stratagèmes*, III, xv, 3.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Strabon, V, IV, 10. — Frontin, *Stratagèmes*, III, xv, 3.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XIX. — Strabon, V, IV, 10.

<sup>4</sup> Pline, *Hist. nat.*, XVII, I. — Pendant le siège de Paris de 1870-71, le sergent Hoff, qui ne savait sans doute pas l'histoire, opérait à la façon de ce soldat romain de Capua.

<sup>5</sup> Les hommes libres purent se racheter moyennant 7 onces d'or (551 fr 50). Des 570 Prénestins qui formaient la garnison, la moitié avaient été tués ou étaient morts de faim ; les autres rentrèrent sains et saufs à Préneeste ; le sénat romain leur vota de grandes récompenses.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, XIX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, xx et xxx. — L'ancienne Petelia était située au nord de Cotrone.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, xx.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, xxx. — Cf. Valère-Maxime, VI, VI, 2.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, xxx. — Le site de Locres (*Locri Epizephyrii*) se repère à quelques ruines qui se trouvent au sud de Gerace.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, xxx.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvi.

(*Liternum*)<sup>1</sup> ; que l'autre consul, le Temporisateur Fabius, avait, selon sa coutume, procédé méthodiquement au dégât du pays<sup>2</sup> et ensuite occupé Calvi (*Cales*)<sup>3</sup>. Les deux consuls serraient donc de près leur adversaire. Quant à Marcellus, il demeurait immobile dans ses retranchements des *Castra Claudiana*, sis entre Nola et Maddaloni.

A défaut de Naples, dont il ne pouvait avoir raison, Annibal avait jeté son dévolu sur Cuma (*Cumæ*)<sup>4</sup>, ancienne colonie de Chalcis, l'une des plus anciennes cités de l'Italie<sup>5</sup>. Il l'a fit attaquer par un parti de Capouans, fort de 14.000 hommes, qui, sous prétexte d'y accomplir certaine cérémonie religieuse, s'était porté sur Hames (point situé à 4 ou 5 kilomètres de Cumes). Appelé en toute hâte au secours de la ville menacée, Sempronius Gracchus surprit les Capouans dans leur camp de Hames et leur tua 2.000 hommes.

A la nouvelle de l'échec de ses alliés, Annibal quitta en toute hâte son camp des *monti San Angelo* (*Tifata*) et vint assiéger Cumes<sup>6</sup>, où le consul venait de s'enfermer. Etabli à 1km,479 de la place<sup>7</sup>, il commença ses approches, et les assiégés virent s'avancer vers leurs murailles une haute tour de bois roulante<sup>8</sup>. Sempronius y opposa d'abord un grand cavalier en charpente, élevé sur le rempart<sup>9</sup> ; il y mit ensuite le feu<sup>10</sup> et, à la faveur de cet incendie, fit avec succès une sortie vigoureuse<sup>11</sup>. Alors, désespérant d'emporter Cumes, Annibal regagna ses positions des *monti San Angelo*.

Durant cette campagne de l'an 215, on voit les Romains multiplier leurs efforts à reflet de reprendre nombre de forteresses qui sont aux mains de leur adversaire. Fabius enlève San Ferrante (*Compulteria*), sur le haut Volturno, Treglia (*Trebula*), Saticula. Passant ensuite entre le mont Tifate et Capoue, il arrive aux *Castra Claudiana*, où il opère sa jonction avec Marcellus. Celui-ci se jette dans Nola, toujours turbulente<sup>12</sup>, et, de là, contient les Samnites prêts à se soulever<sup>13</sup>. Le préteur M. Valerius Lævinus, qui, de son côté, rayonne à l'entour de Lucera, reprend aux Hirpins trois petits postes, ceux de Vercellium, Vescellium et Sicilinum<sup>14</sup>. Sempronius Longus trouve, en même temps, moyen de battre Hannon, le lieutenant d'Annibal, aux environs de Saponara (*Grumentum*)<sup>15</sup>.

Sous le coup de cette série de petits échecs, les Carthaginois voyaient leurs forces s'user, leurs ressources s'épuiser. Annibal n'était pas sans inquiétude, quand il eut la bonne fortune d'être ravitaillé par cet Hannon qui venait de se

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, xxxv. — C'est aux environs de ce nouveau camp que devait s'élever plus tard le tombeau de Scipion, dit le Premier Africain. — Strabon, V, IV, 4. — *Liternum* (Tor di Patria) était située au nord de Cumes, au-dessus du lac de Patria.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, xxxii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvi.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvi.

<sup>5</sup> Strabon, V, IV, 4.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvi.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvi.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXIII, xxxix.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXIII, xli.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

<sup>15</sup> Tite-Live, XXIII, xxxvii.

faire battre à Saponara. Ce fidèle lieutenant lui amenait des renforts, des vivres, des éléphants que Bomilcar venait de débarquer à Gerace (*Locres*)<sup>1</sup>. C'est le second et dernier secours que le jeune général doit recevoir de la métropole ; tous les autres convois seront interceptés par les escadres romaines.

Ainsi renforcé, Annibal entreprit derechef l'attaque de cette place de Nola dont il rêvait la possession ; il en fit donc l'investissement<sup>2</sup>. Répétant, de son côté, la manœuvre qui lui avait réussi une première fois, Marcellus exécuta contre l'assaillant une sortie vigoureuse. L'engagement, qui fut des plus vifs<sup>3</sup>, n'eut cependant point d'issue décisive et, le surlendemain, l'affaire reprit de plus belle. Le sort ne devait pas être favorable aux Carthaginois, qui subirent de grandes pertes et furent ramenés battant dans leurs lignes<sup>4</sup>. Ils eurent, au dire des Romains, plus de 5.000 hommes tués, 600 prisonniers, nombre de drapeaux tombés aux mains de l'ennemi, ainsi qu'une demi-douzaine d'éléphants<sup>5</sup>. Après ce deuxième échec sous les murs de Nola, Annibal renvoya Hannon en Calabre<sup>6</sup>. On touchait alors à la fin de l'année 215. Le jeune général, ayant passé l'Apennin, alla prendre ses quartiers en Pouille, aux environs de Foggia<sup>7</sup>.

Laisant une garnison suffisante à Nola, Fabius s'établit solidement aux *Castra Claudiana*<sup>8</sup> ; Marcellus revient à Rome<sup>9</sup> ; Sempronius Gracchus transfère son quartier général de Cumès à Lucera<sup>10</sup> ; M. Valerius, qui était à Lucera, va occuper Brindisi<sup>11</sup>.

Telles sont respectivement les positions prises par les généraux de Rome à l'effet de contenir leur adversaire durant l'hiver 215-214.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIII, XLI et XLIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, XLIV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XLIV.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, XLVI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIII, XLVI. — Plutarque (*Marcellus*, XV) dit qu'Annibal perdit en cette affaire 5.000 hommes et 4 éléphants. *Marcellus*, ajoute-t-il, avait armé ses soldats d'infanterie de longues piques semblables à celles dont on se sert dans le combat naval. Il leur avait appris à frapper de loin les Carthaginois, qui, malhabiles à lancer le javelot, ne se servaient que d'épées courtes.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIII, XLVI.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIII, XLVI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIII, XLVIII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIII, XLVIII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIII, XLVIII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXIII, XLVIII.

## CHAPITRE VI. — CAMPAGNE DE L'AN 215 EN CISALPINE, EN SARDAIGNE, EN ESPAGNE, EN AFRIQUE ET EN MACÉDOINE.

Le théâtre de la deuxième guerre punique va prendre désormais une étendue majeure. Ce n'est plus seulement la Péninsule italique qu'arrosera le sang des partis adverses : les belligérants doivent bientôt se rencontrer en Cisalpine, en Sicile, en Sardaigne ; ils se mesureront en même temps en Espagne, en Illyrie, en Afrique. L'Orient lui-même va s'ébranler : la Grèce, la Macédoine prendront part à la lutte. Partout, des adversaires acharnés se porteront de rudes et terribles coups.

Et c'est Annibal qui dirigera tous les événements de guerre qui, simultanément, vont s'accomplir sur des scènes multiples. Quel était, dit Polybe<sup>1</sup>, l'auteur et comme l'âme de tout ce qui se passait alors à Carthage et à Rome ? C'était Annibal. Il faisait tout en Italie par lui-même ; en Espagne, par ses frères Asdrubal et Magon... tant l'esprit d'un grand homme est capable d'embrasser puissamment l'ensemble de ses entreprises, de mettre habilement à exécution ce qu'il a résolu de faire !

*Cisalpine.* — Au cours de la campagne de 215, un corps d'armée romain, s'étant imprudemment aventuré sur le territoire des Boïes, amis des Carthaginois, y fut tout entier détruit avec son chef, le préteur L. Postumius<sup>2</sup>. Voici comment les choses se passèrent : pour pénétrer au cœur de ce pays Boïe, Postumius avait à traverser une forêt que les Cisalpins nommaient *lithann* (*Litana*). Menacés par les troupes du préteur, les Gaulois s'y mirent en embuscade d'une façon fort originale. Ils imaginèrent de scier les arbres de chaque côté de la route et de les scier de telle sorte que ces fûts, ne tenant qu'à un fil, restassent debout, mais qu'une légère impulsion pût suffire à les faire tomber<sup>3</sup>. Une fois les légionnaires bien engagés sous bois, les embusqués donnèrent avec ensemble l'impulsion voulue. Alors, de droite et de gauche, la forêt versa sur les Romains ; hommes, chevaux et mulets, pris au piège, tombèrent meurtris, brisés, écrasés sous un inextricable enchevêtrement d'abatis. Tout ce qui s'échappa vivant des dessous de cette jonchée de branches fut immédiatement sabré par les alliés d'Annibal.

*Sardaigne.* — A l'instigation des agents de Carthage<sup>4</sup>, la Sardaigne s'était soulevée, et, bravant ouvertement les Romains, le chef sarde Hampsicora tenait résolument la campagne ; il attendait l'arrivée d'Asdrubal le Chauve, qui devait lui amener un secours de 12.000 hommes d'infanterie, 1.200 hommes de cavalerie et 20 éléphants. A la nouvelle de cette levée de boucliers, Rome expédia dans l'île un corps de 22.000 hommes d'infanterie et de 1.200 chevaux placé sous le commandement de T. Manlius Torquatus. Débarqué à Cagliari (*Caralis*), celui-ci aborda les Sardes et eut vite raison du jeune Hiostus, fils d'Hampsicora. L'issue de cette affaire était de nature à clore les opérations de la campagne ; mais alors survint le débarquement des troupes d'Asdrubal le

---

<sup>1</sup> Liv. IX, Fragm. VII.

<sup>2</sup> Polybe, III, CXVIII.

<sup>3</sup> Frontin, *Stratagèmes*, I, VI, IV.

<sup>4</sup> Au nombre de ces agents se trouvaient trois personnages appartenant à l'aristocratie carthaginoise : c'étaient Asdrubal le Chauve, chef de mission, Hannon et Magon — celui-ci proche parent de notre Annibal.

Chauve, qui, contrarié par le mauvais temps, avait dû aller chercher refuge et se réparer aux Baléares. Ayant opéré sa jonction avec Hampsicora, Asdrubal attaqua les Romains avec plus de courage que de prudence. Battus par leurs adversaires, les Carthaginois eurent 12.000 hommes tués et 3.700 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient Hannon, Magon et Asdrubal.

Manlius Torquatus put dès lors faire part à son gouvernement de l'entière soumission de la Sardaigne.

*Espagne.* — La Péninsule ibérique sert alors de théâtre à des événements de guerre plus importants que ceux qui s'accomplissent en Italie. Les deux Scipions, Publius et Cneus, remportent de grands avantages sur les frères d'Annibal, Asdrubal et Magon, secondés par Amilcar, fils de Bomilcar.

Les généraux carthaginois assiégeaient Andujar (*Illiturgi*)<sup>1</sup>, qui avait pris parti pour les Romains. S'étant frayé passage au travers des lignes de l'armée de siège, les Scipions parvinrent à ravitailler la place, non toutefois sans avoir eu maille à partir avec leurs adversaires, auxquels, assure Tite-Live<sup>2</sup>, ils tuèrent plus de 16.000 hommes et firent 3.000 prisonniers. Mis en demeure de lever le siège d'Andujar, les Carthaginois se portèrent sur l'Èbre, mais, là encore, la fortune fut loin de leur sourire ; ils firent de nouveau, dans une rencontre, des pertes considérables : 13.000 hommes hors de combat, 2.000 prisonniers, 9 éléphants pris ou tués.

Ces succès eurent pour effet d'affermir la situation des Romains en Espagne ; la majeure partie de la population prit dès lors ouvertement parti pour eux<sup>3</sup>.

*Afrique.* — Le préteur P. Fulvius ayant opéré en Afrique une descente infructueuse, le propréteur T. Otacilius, alors de service en Sicile, tenta, à son tour, l'entreprise. Parti de Marsala (*Lilybée*), avec 50 navires de guerre, il accosta le rivage carthaginois et le ravagea dans les règles. Au retour de cette expédition, Otacilius rencontra, dans les eaux de Sardaigne, la flotte d'Asdrubal le Chauve, avec laquelle il eut un engagement et dont il dispersa les transports.

*Macédoine.* — Le bruit des premiers coups que s'étaient portés les acteurs du grand drame de la deuxième guerre punique avait eu un retentissement sinistre sur tous les rivages de la Méditerranée, alors témoin ordinaire des grands événements de la vie des nations civilisées. Profondément émues, les puissances ne pouvaient se défendre d'un vague sentiment de terreur et ne dissimulaient plus leurs angoisses.

Non contents de se voir maîtres de l'Italie, disait le roi d'Illyrie Démétrius<sup>4</sup>, non contents de ce lot magnifique, les Romains caressent l'espoir de conquérir le monde. Ils attaquent tous les rois. Ils ne combattent Annibal et Carthage que pour asseoir leur domination sur la Sicile, sur la Sardaigne, sur l'Espagne et sur l'Afrique entière. A moi, ils ne m'ont fait la guerre qu'à raison du voisinage de mes Etats, comme si nul souverain ne pouvait sans crime confiner à leur empire.

---

<sup>1</sup> Sur le Guadalquivir, en amont de Cordoue. C'est là que, avant la journée de Baylen, le général Dupont avait établi son quartier général.

<sup>2</sup> XXIII, XLIX.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIII, XLIX.

<sup>4</sup> Ap. Justin (XXIX, II).

Jamais, proclamait d'autre part Philippe de Macédoine<sup>1</sup>, jamais la Grèce n'a couru de plus grands dangers que ceux qu'elle affronte aujourd'hui. Si la Grèce et l'Orient n'ont pas encore été envahis, ce n'est que parce qu'un duel terrible s'est engagé entre Rome et Carthage. Ces puissances rivales se disputent l'empire du monde ; celle des deux qui sera victorieuse ne tardera pas à tomber sur nous. Voyez s'amasser au ciel de l'Italie ces nuages qui nous présagent une guerre longue et sanglante ! Voyez, du côté de l'Occident, se former une effroyable tempête qu'annoncent déjà la foudre et ses éclairs ! De quels désastres la Grèce ne sera-t-elle point menacée du jour où, enivré de ses succès, le vainqueur aura besoin d'expansion, où son ambition déréglée ne connaîtra plus aucun frein !<sup>2</sup>

Philippe s'était longtemps borné au rôle de simple observateur des coups que se portaient les adversaires. Il soupesait les forces de chacun<sup>3</sup> et se demandait auquel des deux partis il devait souhaiter la victoire, une victoire décisive<sup>4</sup>. Tiré de ses perplexités par l'issue des batailles du Tessin, de la Trebbia, de Trasimène et de Cannes, il avait orienté sa politique dans le sens que lui indiquait le doigt de la Fortune.

C'est au vent du succès que chacun tend sa voile ; c'est toujours le plus fort qui compte le plus d'amis. Telle est la loi des sociétés humaines.

Donc, ayant pris une résolution conforme à ses intérêts, Philippe de Macédoine dépêcha vers Annibal une ambassade ayant pour chef un certain Xénophane<sup>5</sup> et procéda sans désarmer à de grands armements, dans le but non équivoque de passer en Italie<sup>6</sup>. Après bien des traverses, Xénophane parvint à joindre Annibal et, au nom de son maître, conclut avec Carthage un traité d'alliance offensive et défensive. Voici, d'après Polybe<sup>7</sup>, le texte de ce très curieux document diplomatique :

TRAITÉ D'ALLIANCE SOLENNELLEMENT CONCLU ENTRE LE GÉNÉRAL ANNIBAL, MAGON, MYRCAN, BARMOCAR ET TOUS LES MEMBRES DE LA ΓΕΡΟΥΣΙΑ DE CARTHAGE QUI SE TROUVENT AVEC LUI ET TOUS LES CARTIAGINOIS QUI SERVENT SOUS SES ORDRES, D'UNE PART ; — ET XÉNOPHANE, FILS DE CLÉOMAQUE, CITOYEN D'ATHÈNES, AMBASSADEUR DU ROI PHILIPPE, FILS DE DÉMÉTRIUS, TRAITANT TANT EN SON NOM QU'AU NOM DES MACÉDONIENS ET DE LEURS ALLIÉS, D'AUTRE PART.

En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon ; en présence des divinités tutélaires de Carthage, d'Hercule et d'Iolas ; en présence de Mars, de Triton, de Neptune ; en présence des Dieux des armées ; en présence du Soleil, de la Lune, de la Terre ; en présence des Fleuves, des Prairies et des Eaux ; en présence de tous les Dieux que Carthage reconnaît pour maîtres ; en présence

---

<sup>1</sup> Philippe III de Macédoine était un personnage de mœurs déréglées. *Jamais*, dit Polybe (X, Fragm. v et VI, et XI, Fragm. III), *jamais roi n'eut plus de talents que lui ; jamais prince ne déshonora le trône par plus de vices.*

<sup>2</sup> Justin, XXIX, II et III.

<sup>3</sup> Justin, XXIX, III.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIII, xxxIII.

<sup>5</sup> Appien, *De rebus Macedonicis*, I.

<sup>6</sup> Justin, XXIX, IV.

<sup>7</sup> Polybe, VII, III. *Res Philippi, regis Macedoniae*, IX.

de tous les Dieux protecteurs de la Macédoine et du reste de la Grèce ; en présence de tous les dieux de la Guerre et qui assistent à la passation du présent traité :

Le général Annibal et tous les membres de la [Γενοῦσία](#) qui l'accompagnent et tous les Carthaginois qui servent dans ses armées ont dit :

Selon vos intentions et les nôtres, il y aura alliance et amitié entre vous et nous. Nous serons amis, alliés et frères. Le roi Philippe et les Macédoniens et tous leurs alliés grecs protégeront et défendront les seigneurs carthaginois, et le général Annibal, et les guerriers que celui-ci commande, et les gouverneurs des provinces dépendant des États de Carthage, et les habitants d'Utique, et toutes les villes et nations soumises aux Carthaginois, et tous leurs soldats ou alliés, et toutes les villes ou nations qui nous sont unies en Italie, en Gaule, en Ligurie, et quiconque, en ces régions, fera amitié et alliance avec nous.

Pareillement, les armées carthagoises et les habitants d'Utique, et toutes les villes soumises à Carthage et ses soldats et alliés, et toutes les villes ou nations avec lesquelles nous avons amitié et alliance en Italie, en Gaule, en Ligurie, ou avec lesquelles nous pouvons contracter amitié et alliance dans ces régions, protégeront et défendront le roi Philippe et les Macédoniens et tous leurs alliés grecs.

Nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres ; nous ne nous tendrons point de pièges.

Nous, Macédoniens, nous nous déclarons de bon cœur, affectueusement, sans esprit de fraude ni envie de tromper, ennemis de tous ceux qui seront ennemis des Carthaginois, à l'exception des villes, des ports maritimes et des rois auxquels nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance.

Et nous, Carthaginois, nous nous déclarons ennemis de tous ceux qui seront ennemis du roi Philippe, à l'exception des rois, des villes et des nations auxquels nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance.

Vous, Macédoniens, vous prendrez part à la guerre que nous soutenons contre les Romains ; et cela, jusqu'à ce qu'il plaise aux Dieux de donner à nos armes et aux vôtres le succès qu'elles auront mérité. Vous nous prêterez l'appui qui aura été jugé nécessaire, en conformité des conventions qui auront été stipulées.

Si les Dieux ne nous accordent point la victoire à l'issue de cette lutte que nous soutenons contre les Romains et leurs alliés, et que nous ayons à traiter de la paix avec eux, nous traiterons de telle sorte que vous soyez compris dans le traité et à cette condition qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne domineront ni les Corcyréens, ni les Apolloniates, ni les Epidamniens, ni le Phare, ni Dimalle, ni les Parthins, ni l'Atintanie,

et qu'ils rendront à Démétrius de Pharos ses parents qu'ils détiennent chez eux.

Si les Romains nous déclarent la guerre, à vous ou à nous, nous nous prêterons mutuellement secours, selon les exigences de la lutte engagée. Si quelque autre nous fait la guerre, nous procéderons de même et n'exceptons de la mesure que les rois, villes et nations dont nous sommes amis et alliés.

Au cas où nous jugerions utile d'ajouter quelque clause au présent traité ou d'en éliminer quelqu'une, nous ne le ferions que d'un commun accord entre les parties contractantes.

## LIVRE QUATORZIÈME. — POUZZOLES ET TARENTE

### CHAPITRE PREMIER. — CAMPAGNES DE 214, 213 ET 212 EN ITALIE.

*Campagne de 214.* — Annibal, qui a passé l'hiver à Foggia, revient dès les premiers jours de l'année en Campanie, en vue de s'établir solidement dans cette province, dont il compte faire sa base d'opérations contre Rome. Dans cet ordre d'idées, il va chercher aussi à s'emparer de Naples ou de quelque autre place maritime, dont la possession lui permette de s'assurer de libres communications avec Carthage. Donc il arrive en Campanie au commencement du printemps, fait occuper par une partie de ses forces son ancien camp des *monti San Angelo (Tifata)* et se porte avec le reste de son monde dans la direction de Pouzzoles (*Puteoli*)<sup>1</sup>.

Célèbre par ses belles constructions hydrauliques en blocs artificiels, ce port maritime, un des plus vastes de la Péninsule, offrait un mouillage sûr aux navires de commerce du plus fort tonnage<sup>2</sup>. Sa possession eût évidemment comblé les vœux des Carthaginois, mais la position était placée sous la garde d'une garnison romaine de 6.000 hommes<sup>3</sup>. N'ayant pu l'emporter, Annibal se retira vers Nola.

A l'arrivée des Carthaginois dans son voisinage, la population de Nola se montra, plus que jamais, frémissante. Impatient du joug des Romains et grand ennemi du gouvernement local, le parti démocratique se mit en rapport avec Annibal et se lit fort de lui livrer la ville. Incontinent, le parti aristocratique appela à la rescousse le consul Marcellus, qui arriva à marches forcées et parvint à jeter dans la place un secours important.

Annibal, qui se présente devant l'enceinte, y est reçu par des troupes romaines. Ce nouveau combat sous Nola — le troisième — est surtout remarquable à raison des dispositions défectueuses prises par les défenseurs ou, du moins, de l'inexécution des ordres donnés par le commandant de la défense. Marcellus a prescrit à la cavalerie de Claudius Néron d'opérer une sortie et de dessiner un large mouvement tournant pour prendre les assaillants à revers ; mais ce lieutenant s'égare et n'apparaît pas, au moment opportun, sur les derrières des Carthaginois.

Néanmoins Annibal a été tenu en échec. Contraint de renoncer à l'espoir de se faire livrer la place, il s'en éloigne, non sans se réserver de tenter à nouveau l'entreprise.

Dès le début de la campagne de l'an 214, les lieutenants d'Annibal avaient fait des progrès importants dans l'extrême sud de la Péninsule. Hannon avait essayé un coup de main sur Reggio ; Amilcar s'était fait ouvrir les portes de Gerace (*Locres*) ; Cotrone (*Crotone*), tombée aux mains des Calabrais, s'était placée sous le protectorat de Carthage.

---

<sup>1</sup> Ancienne place maritime des gens de Cumès, cette ville, dite autrefois Dicéarchie, ne fut occupée par les Romains qu'au temps de l'expédition d'Annibal. (Strabon, V, IV, 6.)

<sup>2</sup> Strabon, V, IV, 6.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXIV, XIII.

Ne se sentant pas assez fort pour réussir dans les opérations qu'il médite, Annibal donne à son lieutenant Hannon l'ordre de rejoindre immédiatement en Campanie, sans doute pour couvrir les opérations des sièges de Naples et de Nola. Hannon part à la tête d'un corps de 18.000 hommes d'infanterie récemment levés en Basilicate et en Calabre et 1.200 hommes de cavalerie tamazir't.

Mais le chemin direct est coupé par la place de Nola, ainsi que par le corps de Marcellus, dont le quartier général est établi à Maddaloni (*Suessula*). Il faut passer par Bénévent. Arrivé sous les murs de cette place, Hannon se voit dans l'impossibilité de poursuivre. La route est défendue, tous les passages de la région sont occupés par les deux légions de Tiberius Gracchus, venu de Lucera (*Luceria*) à marches forcées sur l'ordre du consul Fabius, qui a son quartier général à Calvi (*Calès*).

Une crise inévitable se produit et Hannon perd la bataille.

Ainsi déçu dans son espoir de faire quelque progrès en Campanie, Annibal se jette dans le sud de la Péninsule, d'où il remonte ensuite vers le nord pour prendre ses quartiers d'hiver à Salpi (*Salapia*).

*Campagne de 213.* — L'année 213 correspond à un temps d'arrêt des grandes opérations de guerre. Les partis en présence semblent avoir besoin de reprendre haleine avant de se porter de nouveaux coups.

Au cours de cette campagne, Annibal demeure le plus souvent immobile, attendant à son quartier général de Salpi le résultat des négociations d'ordres divers qu'il a entamées, tant dans le sud qu'à l'extérieur de l'Italie. Il ne veut pas devancer les événements ni préjuger de l'avenir que sa politique a préparé. Ostensiblement impassible, il laisse les Romains lui reprendre des places fortes telles que Capua (*Casilinum*), Aterno (*Aternum*), à l'embouchure de la Pescara, Foggia (*Arpi*) et nombre de bicoques de l'Italie centrale, des Calabres et de la Pouille<sup>1</sup>.

Il attend patiemment.

*Campagne de 212.* — Alors qu'il opérait (en 214) sur le territoire de Pouzzoles, Annibal avait vu venir à lui cinq jeunes Tarentins qu'il avait naguère faits prisonniers, les uns à Trasimène, les autres à Cannes, et qu'il s'était empressé de mettre en liberté sans rançon, suivant les procédés généreux dont son habile politique usait envers tous les alliés de Rome. Ces jeunes gens étaient venus lui offrir les clefs de leur ville de Tarente, alors aux mains d'une garnison romaine. Or Annibal eût attaché le plus grand prix à la possession de cette place maritime, si heureusement située en vue de l'arrivage éventuel des secours qu'il attendait toujours de Carthage et de la Macédoine<sup>2</sup>. Tarente ! la place de Tarente ! il ne l'eût certes pas troquée contre celle de Brindisi (*Brundisium*), qu'occupaient aussi les Romains.

Comptant sur les faveurs de la fortune, Annibal s'était, une première fois, jeté dans le sud de la Péninsule et approché de cette Tarente qu'on lui offrait<sup>3</sup>, mais

---

<sup>1</sup> Tite-Live (XXXIV, xx) donne la liste de ces forteresses reprises par les Romains.

<sup>2</sup> Voyez sur la situation de Tarente, colonie de Lacédémone : Polybe, liv. X. — Cf. Tite-Live, XXIV, XIII.

<sup>3</sup> Annibal avait alors pris position à un kilomètre et demi (*mille passus*) de la ville. — Voyez Tite-Live, XXIV, xx.

inutilement. Le propréteur Valerius, qui commandait à Brindisi, venait d'y dépêcher C. Livius avec ordre d'y prendre toutes mesures de nature à réprimer une tentative de soulèvement, d'y organiser une garde urbaine, de mettre, enfin, dans les règles la place en état de défense<sup>1</sup>.

Cela étant, les agresseurs avaient dû battre en retraite<sup>2</sup>.

Dès l'ouverture de la campagne de 212, Annibal, parti des bords du Cervaro, essaya derechef une attaque de la citadelle de Tarente ; mais, cette fois encore, il échoua<sup>3</sup>.

L'heure du succès allait enfin sonner<sup>4</sup>.

Il était depuis longtemps imminent, le soulèvement des Tarentins contre la dure domination romaine. Un événement imprévu en détermina l'explosion.

Quelques-uns de leurs otages internés à Rome dans l'atrium du temple de la Liberté s'évadèrent une nuit à l'instigation d'un certain Philéas, homme adroit, intrigant, et qui, dans cette occasion, passa pour avoir été l'agent secret d'Annibal. Poursuivis par la police romaine, les fugitifs furent repris à Terracine, ramenés à Rome, traînés au Comitium et battus de verges, enfin, précipités du haut de la roche Tarpéienne.

La nouvelle de cette exécution sauvage, si conforme aux us du sénat romain, souleva une indignation générale dans les villes grecques de l'Italie méridionale, notamment à Tarente, à Torre di Mare (*Métaponte*) et à Torre Brodognato (*Thurii*). Une violente exaspération se manifesta non seulement au sein des masses de la population, mais encore dans les familles que les liens du sang ou de l'amitié unissaient aux victimes de la politique romaine. Une conjuration s'ourdit dans l'ombre entre treize jeunes gens de la noblesse, lesquels prirent pour chefs deux des plus résolus d'entre eux, nommés Nicon et Philémène<sup>5</sup>. Nicon et Philémène entrèrent secrètement en négociations avec Annibal, qui campait à trois journées de marche de la place<sup>6</sup> et traitèrent avec lui. Il fut stipulé que, une fois délivrés du joug des Romains, les Tarentins demeureraient libres ; qu'ils garderaient et leurs lois et leurs biens ; qu'ils ne payeraient aucun tribut ; qu'ils n'auraient point à recevoir, contre leur gré, de garnison carthaginoise ; que la garnison romaine, occupant actuellement leur ville, serait livrée aux Carthaginois ; que ceux-ci pourraient se permettre le pillage de toutes les maisons appartenant à des sujets de Rome.

Ces conditions admises, Philémène prend ostensiblement l'habitude de sortir de la ville et d'y rentrer pendant la nuit. Il était connu pour aimer passionnément la

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIV, xx.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXLV, xx.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXV, xxii. — Annibal fit ensuite sur Brindisi une tentative analogue, laquelle n'eut pas plus de succès.

<sup>4</sup> Consultez sur la prise de Tarente : Polybe, VIII, viii. *Bellum Hannibalicam*, XXVI. — Tite-Live, XXV, vii-xi. — Appien, *De bello Annibalico*, XXXII, xxxv. — Frontin, *Stratagèmes*, III, iii, vi.

<sup>5</sup> Appien et Frontin ne font mention que d'un seul chef, qu'ils nomment *Κωνωνεύς*, *Cononeus*. Peut-être n'était-ce là qu'un surnom de Philémène, l'âme de la conjuration. — Polybe parle d'un autre conjuré du nom de *Tragisque*.

<sup>6</sup> Le camp d'Annibal se trouvait à environ 45 kilomètres de Tarente. Cette distance correspond bien à trois journées de marche ordinaire, à raison de 15 kilomètres par jour. La grande journée de marche antique était de 26 kilomètres.

chasse ; on le voyait régulièrement partir avec des chiens et rentrer avec du gibier. Cette venaison toujours très abondante, il en faisait cadeau, tantôt au gouverneur Livius, tantôt aux hommes de garde de la porte, et se ménageait ainsi les bonnes grâces de tout le monde. On pensait qu'il ne sortait ainsi de nuit que pour se garder de tomber dans quelque patrouille carthaginoise battant l'estrade aux abords de la ville. On en vint à ce point de confiance qu'on lui ouvrait à toute heure un guichet, et ce, sur un simple signal qu'il donnait en sifflant.

Afin de ne pas éveiller de soupçons dans l'esprit des Romains, qui eussent pu s'étonner de le voir toujours campé au même endroit, toujours immobile, Annibal feignit d'être gravement malade. Dès lors, les troupes de Livius s'habituaient à le voir demeurer en place et ne songèrent à tirer aucune conclusion du fait de son inaction prolongée. Elles ne conçurent nulle inquiétude.

Une nuit, Philémène arrive au guichet qu'on a coutume de lui ouvrir ; il appelle et, suivant sa manière ordinaire, donne un coup de sifflet. A sa voix, à ce signal bien connu, l'homme de garde s'empresse. Philémène lui dit qu'il est, cette fois, excessivement chargé et que la petite baie du guichet ne saurait livrer passage au gros gibier qu'il a tué. Effectivement, deux jeunes gens se présentent, qui portent sur une civière un sanglier de taille énorme ; ils sont accompagnés de quelques hommes qui sont comme eux en costume de chasse<sup>1</sup>, des piqueux sans doute. La porte s'ouvre à deux vantaux, et le portier demeure ébahi à la vue de l'animal colossal introduit par les brancardiers. Tandis que, tout à son admiration, l'imprudent se penche sur la civière, un coup d'épieu le cloue au sol. Aussitôt d'autres chasseurs apparaissent, une trentaine au moins. Le poste est égorgé ; les Carthaginois sont dans la place.

Un coup de main comme celui de la surprise de Tarente ne réussit que s'il a été, au préalable, l'objet d'une préparation minutieuse. Les dispositions qu'avait prises Annibal, de concert avec les conjurés tarentins, peuvent passer pour un modèle du genre.

La date de l'exécution du projet avait été fixée à certaine nuit, au cours de laquelle le gouverneur Livius devait, on en était sûr, réunir à sa table bon nombre de convives. Les invitations portaient que le festin se donnerait près du Forum, dans l'une des salles du Musée.

A l'heure voulue, Annibal avait formé un détachement d'une dizaine de mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, tous soldats d'élite, et leur avait fait prendre quatre jours de vivres. Parti avec eux au point du jour, il avait eu soin de se faire précéder, à 5 ou 6 kilomètres de distance, d'un escadron de cavalerie légère, fort d'environ 80 hommes. Ces cavaliers devaient garder la tête et les flancs de la colonne, se répandre sur les routes, tout observer et reconnaître, ne laisser circuler dans la campagne âme qui vive pouvant soupçonner et révéler leurs desseins, faire rebrousser chemin à tout ce qu'ils rencontreraient en avant, tuer sans merci les gens qui leur résisteraient, afin que, dans les maisons qui bordaient la route, on les prît pour des maraudeurs plutôt que pour la pointe d'avant-garde d'un corps d'armée en marche.

Ainsi éclairé, Annibal s'était avancé vivement à 120 stades (22km,200) de son point de départ et s'était ainsi trouvé à environ 15 milles (22km,185) de Tarente, c'est-à-dire juste à mi-chemin de son objectif.

---

<sup>1</sup> Frontin, *Stratagèmes*, III, III, VI.

Là s'était faite la grande halte.

Le prudent général avait fait manger et reposer son monde dans un lieu couvert, entre les berges d'un torrent à sec, bien encaissé et défilé du regard indiscret des passants.

Le soir venu, il avait derechef ébranlé sa colonne, qui avait encore 22 kilomètres à faire, et, guidé par Philémène, s'était trouvé, vers minuit, sous les murs de Tarente, en un point convenu, dit [Tombeau d'Hyacinthe](#). De là, il avait échangé avec les conjurés, aux aguets à l'intérieur de la ville, des feux de signaux destinés à leur annoncer sa venue ; puis il avait divisé ses troupes en deux sections, dont l'une, forte de 1.000 hommes d'infanterie, était entrée par la porte qui avait donné passage au sanglier ; l'autre, de 7.000 hommes, par une porte voisine, dite [Téménide](#), que les compagnons de Philémène étaient allés ouvrir. Les deux sections, un moment séparées, s'étaient réunies au Forum. Quant à la cavalerie, à l'effectif de 2.000 chevaux, elle était restée hors des murs pour tenir au besoin en respect l'ennemi qui eût tenté de prendre à revers les colonnes d'infanterie.

Donc les Carthaginois sont dans la place ; ils vont en prendre méthodiquement possession.

Annibal envoie les conjurés, appuyés de 2.000 Gaulois répartis en trois détachements, s'emparer des rues principales ; il leur prescrit d'en épargner les habitants, de ne faire aucun mal à ceux de leurs compatriotes qu'ils trouveront sur leur chemin, mais de leur enjoindre de rentrer chez eux. A ses officiers il donne l'ordre de faire, sans merci, main basse sur tous les Romains rencontrés par les rues.

Bientôt d'étranges clameurs s'élèvent. La place est-elle donc emportée d'assaut ? Que se passe-t-il ? se demandent des passants effarés. Les Tarentins se disent que les Romains ont résolu de mettre la ville au pillage ; les Romains s'imaginent qu'il s'agit d'une sédition des habitants. Un ingénieux expédient d'Annibal va porter le désordre à son comble. Une sonnerie de trompette, claire et vibrante, frappe de terreur et déroute tout le monde. C'est une trompette romaine et la sonnerie part du théâtre ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Au jour seulement, les Tarentins savent à quoi s'en tenir touchant les événements de la nuit. Ils aperçoivent des soldats gaulois occupés à dépouiller des cadavres romains ; ils comprennent que la ville est aux mains des Carthaginois.

Annibal les assemble, leur dit qu'il leur apporte la délivrance ; il leur jure qu'ils sont libres et n'ont rien à craindre, à la condition que chacun d'eux inscrive sur sa porte sa qualité de [Tarentin](#).

Du côté des Romains que s'était-il passé ?

Le gouverneur C. Livius, on se le rappelle, avait, dès le milieu du jour, réuni ses invités dans une des salles du Musée de la ville. Le soir, après boire, il avait appris que quelques cavaliers ennemis fourrageaient dans la banlieue. Sans autrement s'émouvoir à cette nouvelle, il s'était borné à donner pour le lendemain matin l'ordre de pourchasser les maraudeurs. De cette apparition soudaine des partisans imazir'en il s'était même cru permis de conclure que le gros de l'armée d'Annibal n'avait pas bougé. Et là-dessus il avait cédé au besoin de ce sommeil lourd qu'amènent des libations copieuses.

Brusquement réveillé par ces trompettes romaines dont sonnaient si bien les Carthaginois, le gouverneur Livius s'était jeté dans un canot et, ayant contourné

les murs de la place, était arrivé à la citadelle. Là, il avait retrouvé ceux de ses compagnons d'armes qui avaient échappé au massacre de la nuit et quelques Tarentins, partisans du régime de la domination romaine.

L'acropole de Tarente était assise sur un promontoire bordé, sur presque tout son pourtour, de hauts rochers à pic battus par la mer, et reliée au continent par un isthme étroit, de niveau avec le sol de la ville. Cet isthme était défendu par une **coupure** de profil respectable. Impossible d'emporter de vive force un réduit général ainsi fortifié par la nature et l'art.

Sur cette conclusion, Annibal prend le parti d'isoler complètement de la place cette citadelle imposante et de mettre les Tarentins à l'abri d'un retour offensif du gouverneur Livius.

Donc il commence par ordonner la construction d'une palissade parallèle à la **coupure** défensive de l'acropole. Puis, un peu en arrière, il ouvre, parallèlement à cette première palissade, un grand fossé, et les déblais provenant de l'excavation lui servent à former une masse couvrante qu'il couronne d'une autre palissade. Enfin, encore en arrière et à mi-distance entre ce retranchement et l'enceinte de la place, il élève un mur en maçonnerie. La **coupure** carthaginoise opposée à celle de l'acropole comporte, comme on voit, trois lignes d'ouvrages.

Le réduit des Romains se trouve ainsi bloqué, mais le blocus n'en est pas complet. Les défenseurs communiquent librement avec la mer et reçoivent des secours de l'extérieur, notamment de Torre di Mare (*Métaponte*). De plus, cette acropole, admirablement située, commande le goulet qui conduit au port<sup>1</sup>, si bien que les Tarentins sont privés de leurs communications maritimes et se trouvent, plus que les assiégés, exposés à mourir de faim.

Annibal, qui essaye de battre en brèche les défenses de l'acropole, reconnaît bientôt l'inanité de ses efforts. Impossible d'emporter cette citadelle ! Inutile aussi de songer à en avoir raison par voie de blocus, car les défenseurs sont maîtres de la mer ! Le seul moyen de venir à bout des Romains, c'est d'arrêter les convois qui les ravitaillent ; mais, pour ce faire, il faudrait des navires, et les navires tarentins sont enfermés dans un étroit bassin intérieur dont l'ennemi garde l'entrée. Impossible à cette flotte de sortir et de gagner la haute mer.

L'esprit d'Annibal est heureusement fécond en idées lumineuses.

Il avait observé que la ville occupait un terrain plat, horizontal ; que ses rues étaient larges et sans pentes considérables ; que telle était, en particulier, l'économie d'une grande voie conduisant des quais du port intérieur au rivage du golfe de Tarente. Il conclut de là qu'on pouvait faire passer dans ce golfe les vaisseaux bloqués dans le port, en opérer la translation par voie de terre. L'opération fut aussitôt ordonnée.

On commença par préparer le sol de telle façon que le tirage comportât le minimum de frottement possible<sup>2</sup> ; on le lubrifia en le couvrant de peaux de bœufs fraîchement écorchés<sup>3</sup>. Cela fait, des grues habilement équipées

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXV, XI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXV, XI.

<sup>3</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XII.

enlevèrent les navires<sup>1</sup>, qu'elles déposèrent doucement sur des berceaux portés par des trucs formés de chariots assemblés<sup>2</sup>.

Alors va s'accomplir une œuvre merveilleuse.

Hommes et femmes s'attellent vaillamment à ce matériel roulant<sup>3</sup>, et, moyennant quelques jours de travail, le problème est brillamment résolu.

Silius Italicus estime que ce mode original de translation d'une flotte est de l'invention d'Annibal<sup>4</sup>. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'exemple n'a pas été perdu et que les travaux justement admirés de Mahomet II devant Constantinople ne sont qu'une réminiscence de ceux des Carthaginois à Tarente<sup>5</sup>.

Le gouvernement romain avait, comme on l'a vu, ravitaillé la citadelle de Tarente et, pour renforcer le personnel de la défense, y avait jeté la majeure part de la garnison de Torre di Mare (*Métaponte*). Ainsi débarrassés de la présence des troupes romaines d'occupation, les Métapontins n'eurent rien de plus pressé que de secouer le joug et d'embrasser le parti de Carthage. Les habitants de Torre Brodognato (*Thurii*) ne tardèrent pas à suivre cet exemple ; ils s'entendirent avec les lieutenants d'Annibal, Hannon et Magon, qui opéraient alors en Calabre et leur livrèrent la ville. Ainsi, petit à petit, le sud de l'Italie échappait à la domination de la République romaine. Celle-ci n'occupait plus alors d'autres positions importantes que celles de Saletto (*Salente*), la citadelle de Tarente et Reggio.

D'autre part, en progrès notable au centre de l'Italie, les Romains y avaient repris quantité de postes fortifiés tombés, les années précédentes, au pouvoir des Carthaginois.

Tandis qu'Annibal opérait sur le territoire de Tarente, les consuls Q. Fulvius Flaccus et App. Claudius Pulcher, ayant concentré leurs forces à Bojano (*Bovianum*), se préparaient à investir Santa Maria (*Capoue*), la dernière ville de l'Italie centrale qui n'eût pas déserté la cause de Carthage. Ayant eu vent de ce projet d'attaque, les gens de Capoue s'empressèrent d'en informer Annibal. Déjà, comme à la fin d'un long siège, ils souffraient, lui dirent-ils, de la faim, attendu que la présence des armées romaines les avait empêchés d'ensemencer leurs champs. Ils sollicitaient la faveur d'un ravitaillement à effectuer sur-le-champ, avant que les armées consulaires eussent envahi le territoire Campanien. Annibal, accédant à leur désir, enjoignit à Hannon, qui opérait toujours en Calabre, de se porter sur Bénévent et de réapprovisionner la place menacée.

Hannon partit. L'opération était hasardeuse, car T. Sempronius Gracchus, alors en Basilicate (*Lucanie*), pouvait l'empêcher de passer et, d'autre part, Claudius Néron, installé à Maddaloni (*Suessala*), se trouvait sur le flanc de sa directrice de marche. Sa route s'étant faite, malgré tout, sans encombre, il atteignit son but et parvint à prendre position à 4 ou 5 kilomètres de Bénévent. De là,

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXV, XI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXV, XI.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXV, XI.

<sup>4</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XII.

<sup>5</sup> Lors du siège de Constantinople, Mahomet II, ne pouvant forcer l'entrée du port fermée par une forte chaîne, fit prendre à ses navires la voie de terre et les transporta depuis le Bosphore jusques en haut du port sur un chemin revêtu d'un plancher formé de madriers graissés.

conformément à ses instructions, le lieutenant d'Annibal acheta aux alliés d'alentour toutes leurs récoltes de blé et en forma méthodiquement un magasin qui fut établi sous la protection de son camp fortifié. Cela fait, ayant donné aux gens de Capoue avis des dispositions qu'il avait prises, il les invita à venir à lui.

Après quelques faux mouvements, ces Campaniens arrivent avec deux mille voitures. La distribution commence, mais dans le plus grand désordre. Une indescriptible confusion se produit au sein de cette masse de charrettes et de chevaux de bât entre lesquels circule une foule compacte de paysans et de miliciens sans discipline. Les Bénéventins, qui sont ouvertement du parti de Rome, informent les consuls de cet état de choses ; ils leur apprennent, de plus, qu'Hannon, occupé dans les environs, est absent de son quartier général. A cette nouvelle, les consuls, établis à Bojano, n'hésitent pas à profiter de l'occasion ; Fulvius Flaccus se jette dans Bénévent et, de là, procède hardiment à l'attaque du camp carthaginois. Après quelques assauts infructueux, malgré la difficulté du terrain et la pluie de traits qui les inonde, les Romains finissent par emporter les retranchements d'Hannon, où ils passent par les armes plus de 6.000 hommes et font 7.000 prisonniers, y compris les Campaniens venus pour la distribution de vivres. Ils font main basse sur le blé, les chariots et tout le butin que les Carthaginois ont ramassé dans la campagne.

C'est une vraie catastrophe ! Hannon, à qui il ne reste que peu de monde, se voit réduit à battre en retraite sur la Calabre.

Alors les Capouans invoquent derechef Annibal et le conjurent de ne pas les abandonner. Ils lui disent que Claudius Pulcher a rejoint son collègue ; que les deux consuls sont ensemble à Bénévent, c'est-à-dire à une journée de marche de Capoue ; que, si elle n'est pas secourue à temps, la place va tomber en leur pouvoir. Annibal promet de veiller à la sûreté de ses alliés et leur expédie d'urgence 2.000 hommes de cavalerie, chargés du soin de prévenir le dégât de leur territoire. La mesure était opportune, car bientôt les consuls entrent en Campanie, dans le but non équivoque de procéder à l'investissement de Capoue.

Cependant, pour accomplir leurs desseins, il leur fallait quelques renforts ; ils avaient surtout besoin de tenir en respect la cavalerie carthaginoise détachée du gros de l'armée d'Annibal. En conséquence, ils donnent à Tib. Sempronius Gracchus, toujours en Basilicate, l'ordre de remettre son commandement à un lieutenant et de leur amener vivement sa cavalerie, ainsi que son infanterie légère. En attendant Gracchus, qui ne doit pas venir<sup>1</sup>, ils se mettent à faire le dégât du territoire de Capoue. Une vigoureuse sortie des habitants, appuyée de la cavalerie de Magon, leur fait payer cher cette imprudence ; ils sont repoussés et perdent 1.500 hommes dans une première affaire. Bientôt Annibal en personne arrive au secours de la place, enfonce l'infanterie des consuls, les sépare l'un de l'autre et les met en déroute. Fulvius se retire vers Cumes ; Appius Claudius Pulcher prend le chemin de la Basilicate (*Lucanie*) et y ramène

---

<sup>1</sup> Plusieurs versions prirent cours touchant la fin de Sempronius Gracchus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il périt de mort violente, soit dans un guet-apens tendu par des agents carthaginois, soit dans un engagement avec des cavaliers imazir'en. Magon envoya à Annibal le corps du général romain. [Les soldats](#), rapporte Diodore de Sicile, [voyant ce corps gisant à terre, se mirent à crier qu'il fallait le mutiler et en disperser les morceaux à la fronde ; mais Annibal fit faire à Gracchus de magnifiques funérailles. Il recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une corne, et les expédia aux Romains.](#)

vraisemblablement les troupes du préteur Cn. Cornelius, lieutenant du malheureux Sempronius Gracchus.

Un centurion romain, du nom de Centenius Penula, s'était distingué au cours des dernières campagnes. Son temps de service fait, il sollicita du sénat le commandement d'un corps franc dont il promit de tirer bon parti. Le gouvernement de Rome lui confia une division de 8.000 hommes, composée mi-partie d'alliés, mi-partie de citoyens romains. En outre, il ramassa grand nombre de volontaires, si bien que l'effectif de sa bande fut bientôt presque doublé. Ainsi pourvu, le brave centurion osa se mesurer avec Annibal, qui poursuivait en Basilicate Appius Claudius Pulcher. Enveloppé par les troupes carthagoises, il se fit misérablement détruire jusqu'à son dernier homme.

La dispersion des forces romaines était un fait de nature à réjouir Annibal, qui ne demandait qu'à battre, l'une après l'autre, les armées consulaires. Il épiait l'occasion d'en accabler une quand il apprit que Fulvius avait pris position sur le Cervaro. Jaloux du soin de reprendre des villes qui avaient embrassé le parti de Carthage, ce préteur avait commencé par faire preuve de la plus grande circonspection ; mais quelques succès faciles lui avaient bientôt inspiré tant de confiance en la fortune qu'il ne veillait plus à l'exécution correcte de son service de sûreté.

Sur cette donnée, Annibal part à marches forcées pour la Pouille et s'approche des Romains, alors campés sous Ortona (*Herdonée*). Il embusque durant la nuit 3.000 hommes d'infanterie légère dans les fermes, les maisons de campagne, les vergers, les bois d'alentour, et charge Magon du soin d'occuper avec ses 2.000 hommes de cavalerie légère tous les chemins pouvant livrer passage à la retraite des ennemis qu'il espère battre. Il va les battre effectivement. Les Romains ne peuvent résister au choc des troupes carthagoises qui les ont abordés à rangs serrés. Des 18.000 hommes de Fulvius, 2.000 s'échappent à grand'peine.

L'année 212 touche à sa fin. Les consuls, qui ont dû abandonner l'investissement de Capoue, se disposent à reprendre l'opération interrompue. Appius Claudius Pulcher commence par pourvoir au commandement de la place de Pouzzoles et des ouvrages défensifs construits à l'embouchure du Volturno<sup>1</sup>. Il se ménageait ainsi une base d'opérations maritime et pensait pouvoir constamment se ravitailler moyennant des arrivages de la Sardaigne et de la Toscane. Ces dispositions prises, il revient devant Capoue et y organise ses lignes, qui sont rapidement terminées.

Annibal était aux environs de Tarente quand un courrier lui apporta la nouvelle de la reprise de l'investissement de Capoue. Cette nouvelle, il l'accueillit fièrement et se prit à sourire.

---

<sup>1</sup> Vraisemblablement dans le voisinage de *Castell' a mare di Volturno*.

## CHAPITRE II. — CAMPAGNES DE 214, 213 ET 212 EN SICILE, EN ESPAGNE, EN ILLYRIE ET EN AFRIQUE.

*Sicile.* — Hiéron, roi de Syracuse, avait, dès la deuxième année de la première guerre punique, pris fait et cause pour les intérêts de la République romaine et, durant un demi-siècle, avait été scrupuleusement fidèle à cette alliance. Il était mort en 215, laissant pour successeur au trône son petit-fils Hiéronyme, alors âgé de quinze ans. Les allures de cet adolescent, son luxe insensé, ses cruautés, ses débauches ne tardèrent pas à rappeler aux Siciliens les plus mauvais jours du tyran Denys. Livré d'ailleurs sans défense à des intrigues de palais, Hiéronyme se laissa séduire par un parti révolutionnaire et, répudiant brusquement l'alliance romaine, envoya vers Annibal une ambassade dirigée par deux adroits personnages : Polyclète de Cyrène et Philodème d'Argos<sup>1</sup>. A cette invite Annibal s'empressa de répondre en accréditant à la cour de Syracuse le personnel d'une mission spéciale comprenant un jeune triérarque de la marine punique portant, comme lui, le nom d'Annibal, et deux diplomates émérites, deux frères, Hippocrate et Epicyde, tous deux nés à Carthage, d'un père syracusain exilé et d'une mère carthaginoise<sup>2</sup>.

Ayant appris ce fait, le préteur romain Appius Claudius Pulcher expédia aussi à Hiéronyme des agents diplomatiques chargés du soin de renouer avec lui les relations amicales qu'on entretenait jadis avec son aïeul Hiéron. Le jeune tyran de Syracuse ne fit à ces envoyés qu'un accueil insolent, les railla à propos de l'issue de la bataille de Cannes et leur déclara que, avant de se prononcer, il avait besoin de soupeser la valeur d'une alliance dont on lui proposait le renouvellement. Ce traité d'alliance, il ne tarda pas à le dénoncer et, du même coup, confia à Hippocrate et Epicyde, devenus ses conseillers intimes, le commandement d'une bande de 2.000 mercenaires, avec mission de reprendre les places de Sicile occupées par les Romains<sup>3</sup>. Lui-même, s'étant mis en personne à la tête d'un corps de 1.500 hommes, se dirigea sur la ville de Lentini (*Leontium*) dans le dessein de l'assiéger.

Une révolution de palais délivra les Romains des craintes qui les agitaient : Hiéronyme périt assassiné.

La commotion fut grande en Sicile. Une guerre civile y étant devenue imminente, le sénat romain s'empressa de donner à Marcellus le gouvernement général de ce pays agité. Parti d'Italie après la troisième bataille de Nola, ce consul alla avec Otacilius prendre position à Jaretta (*Murgantia*) sur les frontières de sa province, et le préteur App. Claudius Pulcher vint mouiller dans les eaux de Syracuse.

Quant aux agents d'Annibal, qu'étaient-ils devenus au milieu de ces troubles ? Abandonnés de leurs troupes le jour même de l'assassinat du roi, Hippocrate et Epicyde étaient audacieusement rentrés à Syracuse, où venait de se constituer un gouvernement provisoire, comprenant un sénat et des préteurs urbains.

---

<sup>1</sup> Polybe, VII, II. — Tite-Live, XXV, xxv et xxviii.

<sup>2</sup> Polybe, VII, II. — Tite-Live, XXIV, vi.

<sup>3</sup> A l'issue de la première guerre punique, la Sicile, évacuée par les Carthaginois, avait été divisée en deux parts : la province romaine et le royaume de Syracuse.

Là, à la faveur des événements, ils travaillent adroitement le peuple, l'armée, les transfuges romains, et s'attachent à rompre les négociations entamées par Marcellus avec le parti syracusain inclinant à l'alliance romaine. Grâce au dévouement de 600 archers crétois qu'Annibal avait faits prisonniers à Trasimène et délivrés sans rançon, grâce à une production de faux messages attribués à Marcellus, les deux frères entraînent l'armée et le peuple, s'emparent de deux quartiers de la ville, l'Hexapyle et l'Achradine, renversent le gouvernement provisoire, se font nommer préteurs et sont, en somme, maîtres de Syracuse. Bientôt, ils commettent un attentat au droit des gens en mettant l'embargo sur un navire ayant à son bord des envoyés de Claudius Pulcher, puis en refusant l'entrée de la ville à des parlementaires munis de pleins pouvoirs. Le parti révolutionnaire, qui vient de triompher à l'instigation des agents d'Annibal, ne cherche évidemment qu'une occasion de rupture avec les Romains.

Ne pouvant décliner le *casus belli* qu'on lui offrait, Marcellus n'avait plus qu'à faire le siège de Syracuse. Ce siège, il l'entreprit sans retard et prit pour points d'attaque : en terre ferme, l'Hexapyle ; sur les fronts de mer, l'Achradine. Or la défense de la place était dirigée par un illustre ingénieur, Archimède. Le consul dut bientôt renoncer à maintenir sa ligne d'embossage et concentra tous ses efforts contre l'Hexapyle. Sur ce terrain solide ses travaux furent chaque jour bouleversés ; les assaillants eurent même à subir de rudes échecs et force leur fut de convertir leur siège en un étroit blocus. Cela fait, Marcellus se mit à tenir la campagne en vue de reprendre les villes qui, à la faveur des derniers troubles, étaient passées aux Carthaginois.

Il en reprit soixante-six, entre autres Mégare, qu'il détruisit de fond en comble pour la punir de sa défection.

Cependant le gouvernement de Carthage place sous les ordres d'Imilcon une armée de secours forte de 25.000 hommes d'infanterie, 3.000 hommes de cavalerie et 12 éléphants. A peine débarqué en Sicile, Imilcon s'empare de Girgenti (*Agrigente*), tend à opérer sa jonction avec Hippocrate, qui vient de sortir à cet effet de la place assiégée, et, malgré la vigilance de Marcellus, arrive heureusement à ses fins.

L'armée de secours est sous les murs de Syracuse.

A cette nouvelle, qui lui parvient en Italie, Annibal s'empresse de proclamer que le temps est venu pour Carthage de reprendre glorieusement possession de la Sicile<sup>1</sup>. En exécution de ses ordres, Épicyle reste seul chargé de la défense de Syracuse ; combinant ses mouvements avec ceux d'Imilcon, Hippocrate doit tenir la campagne, combattre l'armée d'observation de Marcellus<sup>2</sup> et soulever contre les Romains toutes les populations de l'intérieur.

Pour ses débuts, Hippocrate reprend Jaretta (*Murgantia*), dont les habitants lui livrent la garnison romaine et où il trouve d'immenses approvisionnements.

On était au printemps de l'année 212.

Marcellus se demandait s'il devait aller attaquer Girgenti (*Agrigente*), quartier général d'Imilcon et d'Hippocrate, ou continuer le siège de Syracuse, si bien défendue par Épicyle. Il se disait que celle-ci était bien difficile à réduire, et ce, à

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIV, xxxv.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIV, xxxv.

raison des éminentes propriétés de son site, des ravitaillements incessants qui lui arrivaient de Carthage et surtout du génie d'Archimède<sup>1</sup>.

Désespérant d'avoir jamais raison des défenseurs par le moyen d'un siège en règle, le consul eut l'idée de procéder par voie d'industrie, de se ménager des intelligences dans la place, de se la faire livrer par ceux des habitants qui tenaient encore pour les Romains. Ayant eu vent du complot, Épicyde n'hésita pas à mettre à mort quatre-vingts Syracusains, convaincus d'avoir entretenu des relations avec l'ennemi.

Ainsi déçu, Marcellus conçoit l'idée d'une surprise. Exactement renseigné sur la hauteur des murs d'escarpe et mettant à profit l'occasion des fêtes de Diane, dont la célébration ne manque jamais de jeter quelque désordre dans la ville, il va tenter une escalade. Une nuit, dans le plus grand silence, un millier de ses légionnaires atteignent le haut de la muraille et se répandent de là jusqu'à l'Hexapyle. Sur un signal donné par eux, une colonne entière monte aux échelles et pénètre à leur suite dans la place. Les assaillants sont maîtres de la situation. Ils investissent l'Epi pôle, font capituler les quartiers de Neapolis et de Tycha, ainsi que le fort Euryale, et entreprennent l'investissement de l'Achradine.

Cependant les défenseurs ne sont pas encore à bout de forces. Les opérations du consul sont bientôt contrariées par l'arrivée d'Imilcon et d'Hippocrate, qui combinent leur action avec celle d'une escadre carthaginoise, commandée par Bomilcar. Marcellus se voit enfermé dans une ville ennemie, bloqué par terre et par mer, pendant que la province romaine, profitant de l'occasion, s'insurge contre lui.

Tandis qu'une élite de soldats carthaginois tient bon dans l'Achradine, Epicyde se porte à marches forcées sur Girgenti (*Agrigente*), pour en tirer de nouveaux secours et prendre les Romains à revers. Mais, profitant de l'absence du gouverneur, le consul négocie activement avec quelques Syracusains, suscite dans la place des troubles dont il espère tirer parti, fait traîtreusement mettre à mort les lieutenants d'Epicyde et achète un des officiers supérieurs de l'Achradine. Ce misérable — un Espagnol du nom de Mericus — livre aux Romains l'entrée du réduit carthaginois.

La campagne n'est pas terminée. Les forces carthagoises se réorganisent activement sous Girgenti (*Agrigente*), grâce aux efforts d'Epicyde, d'Hannon et d'un jeune général du nom d'Hipponiate, dit Mutine, envoyé sur les lieux en remplacement d'Hippocrate. Elève d'Annibal, Mutine est un brillant officier de cavalerie légère, sachant habilement pousser des pointes hardies à l'heure et dans le sens voulus. Malheureusement, Épicyde et Hannon ont l'idée de combattre en son absence les légions de Marcellus ; ils se font battre à plate couture et le consul victorieux rentre prendre ses quartiers d'hiver à Syracuse.

*Espagne.* — Durant l'hiver 215-214, Asdrubal et Magon avaient fait de grands progrès en Espagne et se voyaient en passe de reprendre possession de toute la Péninsule. Ils étaient alors secondés par un homme de guerre qu'on a dit le plus grand et le plus illustre — après eux — des généraux carthaginois qui prirent part aux opérations de la deuxième guerre punique. Le brillant officier général qui venait d'entrer en scène se nommait Asdrubal Gisco<sup>2</sup> ; c'était le fils d'un des

---

<sup>1</sup> Voyez, sur le siège de Syracuse et la belle défense d'Archimède, Polybe, VIII, Fragm. III, IV, XIII et XIV.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVIII, XII.

premiers citoyens de Carthage<sup>1</sup>. Combinant leur action avec celle de Gisco, les deux frères d'Annibal entrèrent, dès les premiers jours du printemps de 214, en campagne contre les frères Scipions : Publius et Cneus.

Les événements de guerre de cette année 214 sont d'un décousu tel qu'il n'est pas facile d'en présenter un tableau d'ensemble net et clair. On voit d'abord les Romains prendre position sur le Tage, puis obtenir la reddition de Cazorla (*Castulo*), ensuite faire lever le siège d'Andujar (*Illiturgi*) sur le Guadalquivir et celui de Becerra ou Bogara (*Bigerræ*) sur la Segura. Il se livre, entre temps, plusieurs batailles au nombre desquelles se place celle de Ciudad Ronga (*Manda*) en Andalousie. Enfin, les Romains reprennent Sagonte et rendent cette ville à ceux des habitants qu'ont épargnés les rigueurs de la guerre.

La campagne de 213 n'offre rien de bien mémorable. Les frères Scipions passent cette année à resserrer les liens de leurs anciennes alliances avec les populations de l'Espagne, à s'y faire de nouveaux amis, à enrôler des Celtibères et à tarir ainsi les sources de recrutement des armées carthaginoises, à expédier d'Espagne en Italie 300 agents secrets, chargés du soin d'y ruiner les moyens d'action d'Annibal, d'inciter à la défection les populations italiotes qui ont pris parti pour les Carthaginois<sup>2</sup>. D'autre part, les généraux qui opèrent en Espagne y voient arriver un hardi cavalier dont les prouesses leur seront souvent d'un grand secours. Ce nouveau général a nom Masinissa.

Né vers l'an 230 et âgé, par conséquent, de dix-sept ans, le jeune prince amazir' était le petit-neveu d'Annibal<sup>3</sup>. Il avait fait ses premières armes en Afrique et acquis déjà certaine expérience des choses de la guerre, quand il fut appelé à servir en Espagne sous les ordres de ses grands-oncles Asdrubal et Magon. C'était un homme extraordinaire. La verdeur de sa vieillesse tint réellement du prodige<sup>4</sup>. Il est un fait constant que rapporte Cicéron<sup>5</sup>, c'est que, à aucune époque de sa vie, ni la pluie ni le froid ne purent forcer Masinissa à se couvrir la tête. On dit aussi qu'il se tenait debout des heures entières à la même place et les pieds immobiles, jusqu'à ce qu'il eût fatigué des jeunes gens astreints à garder la même position. Les affaires voulaient-elles qu'il fût assis, il demeurait souvent toute une journée sur son siège sans y changer une seule fois de posture. En campagne, il passait quelquefois à la tête de ses armées un jour et une nuit sans descendre de cheval. De tous les exercices pénibles auxquels il avait endurci sa jeunesse, il n'y en eut pas un que son grand âge lui fit abandonner. Les exigences des relations conjugales le trouvèrent toujours si vigoureux que, à l'âge de plus de quatre-vingt-six ans, il eut un fils nommé Methymnatus<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIV, xxviii.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIV, xlix.

<sup>3</sup> La politique d'Amilcar bou Baraka tendait, on se le rappelle, à la régénération du sang carthaginois par le sang africain, à la fusion des races phénicienne et tamazir't. Dans cet ordre d'idées, il avait marié une de ses filles à Naravase (Naraoua), roi de la Numidie Massylienne ou orientale (partie de la Tunisie). Or Naraoua fut le père de Gala et, par conséquent, l'aïeul de Masinissa. D'où il suit que Masinissa était le petit-neveu d'Annibal, d'Asdrubal et de Magon.

<sup>4</sup> Valère-Maxime, VIII, XIII, 1.

<sup>5</sup> *De Senectute*.

<sup>6</sup> Valère-Maxime (V, I, 1) fait aussi mention de Musicanès, autre fils de Masinissa.

Au printemps de l'année 212, les Scipions tiennent un conseil de guerre. Jusqu'à présent, se disent-ils, nos légions se sont contentées de barrer à Asdrubal le chemin de l'Italie. Il est temps aujourd'hui d'en finir avec cette guerre d'Espagne.

Conclusions imprudentes ! car les Carthaginois sont plus forts que jamais.

L'armée romaine de la Péninsule comprenait alors une cinquantaine de mille hommes, dont 20.000 mercenaires celtibères et environ 30.000 hommes de troupes régulières aguerries. Celles-ci étaient inégalement réparties entre les Scipions. Publius, qui s'était proposé d'attaquer Magon et Asdrubal Gisco, avait 20.000 hommes de ces vieilles troupes ; Cneus, qui devait combattre Asdrubal Barca, n'en comptait que 10.000. Cneus prit position rive gauche de la Guadiana (à hauteur d'une ville Anitorgis dont on ne connaît pas exactement le site<sup>1</sup>), pour observer les faits et gestes d'Asdrubal. Publius s'attacha aux pas de Magon et de Gisco, qui, vraisemblablement, opéraient aux premiers plans du massif de la *sierra de Cadeiro*. En vue de prendre à revers les Carthaginois, qui se trouvaient sur la rive droite de la Guadiana, Publius passa ce fleuve en aval d'Anitorgis et dessina un mouvement enveloppant. Mal lui en prit ; car, durant cette marche, il ne cessa pas un instant d'être vigoureusement harcelé par Masinissa, qui avait reçu de ses oncles le commandement d'un corps de cavalerie légère. Le jeune prince ne lui laissa pas un moment de répit et, dès que les Romains se furent réfugiés sous leurs palissades, il les y enferma en décrivant autour d'eux des cercles mouvants de cavaliers imazir'en, hurlant en chœur leurs cris de guerre.

Ainsi bloqué dans ses retranchements de campagne, Publius était agité par de graves nouvelles venues de l'extérieur ; il venait d'apprendre qu'un chef espagnol du nom (latinisé) d'Indibilis allait amener à ses adversaires un secours de 7.500 hommes. Ayant pris la résolution de s'opposer à l'accomplissement de cette jonction menaçante, il était sorti la nuit de ses palissades laissées à la garde d'un simple détachement et s'était porté à la rencontre d'Indibilis. Malheureusement, il n'avait pu dérober sa marche au clairvoyant Masinissa. L'affaire est à peine engagée avec les Espagnols que la cavalerie tamazir't apparaît et sabre les légionnaires. Au même instant, surgissent, on ne sait d'où, d'autres troupes carthagoises. C'est Magon, c'est Asdrubal Gisco, qui viennent, l'un et l'autre, prendre part à l'action. Les Romains sont enveloppés et presque totalement détruits avec leur général Publius, qui tombe mortellement frappé d'un coup de lance.

D'autre part, Asdrubal Barca avait observé que Cneus Scipion n'était pourvu que de 10.000 hommes de bonnes troupes, que le reste de ses forces était formé de contingents celtibères. Or il avait eu le talent d'obtenir, à prix d'or, la désertion de ces auxiliaires à la solde de Rome.

Ainsi trahi par ses Espagnols, abandonné sur la rive gauche de la Guadiana et réduit à ses 10.000 hommes de troupes nationales, Cneus prit le parti de battre méthodiquement en retraite.

---

<sup>1</sup> Peut-être faut-il lire *Conistorgis*, la *Κοινιστοργίς* de Strabon et d'Appien. Justus Perthes hésite entre trois dénominations : *Anitorgis*, *Cunistorgis*, *Cunuca* ; mais il place nettement le site de la ville dont il s'agit vers le promontoire Cunéen (cap de Santa Maria) au sud du Portugal, dans l'angle formé par la chaîne de la *sierra de Cadeiro* et le cours inférieur de la Guadiana. Quelques commentateurs identifient Conistorgis à Couna sur le Tage, mais une telle solution semble difficilement acceptable.

Asdrubal Barca, ayant passé le fleuve, se jeta aussitôt à ses troupes. Magon et Asdrubal Gisco opérèrent vivement leur jonction avec Asdrubal Barca, et Cneus eut bientôt sur les talons toutes les forces carthaginoises. Dévoré d'inquiétudes, le pauvre général romain continua à marches forcées son mouvement de retraite, mais la cavalerie de Masinissa ne lui laissa, au cours de cette opération, ni repos ni répit. Obligé de combattre en marchant, à bout de forces, ne sachant plus que faire, il s'arrêta sur une éminence dont le sol aride et pierreux, dénué de toute végétation, ne permettait l'exécution d'aucun retranchement rapide en terre et gazon. Il se vit réduit à abriter son monde sous un épaulement formé de ses bagages et des bâts de ses bêtes de somme. Les Carthaginois parvinrent à faire, sur plusieurs points, brèche à ce rempart de fortune, et alors ce fut un vrai massacre. Jusqu'au dernier moment, Cneus se tint au premier rang des défenseurs. Il finit par périr les armes à la main.

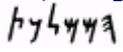
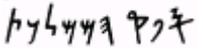
Les deux Scipions s'étaient fait tuer à moins d'un mois d'intervalle.

*Illyrie.* — C'est en 214 que commence la guerre entreprise par Philippe III de Macédoine. L'allié d'Annibal débute hardiment par une attaque de l'Illyrie, tombée, depuis l'an 229, sous la domination romaine. Partie de divers ports de Macédoine, sa flotte de birèmes double le Péloponnèse, remonte l'Adriatique et entre dans les eaux du fleuve Voïoussa ou Vojissa (*Aoüs*). Bientôt le roi s'empare d'Orique et forme le siège de Polino (*Apollonie*), dont il compte faire sa base d'opérations contre Rome. A la nouvelle de ces événements, le préteur M. Valerius Lævinus, alors préfet maritime de Brindisi (*Brundisium*), embarque sa légion pour Orique, où Philippe n'a laissé qu'une garnison insuffisante. Il reprend cette place et, de là, expédie aux Apolloniates un secours de 2.000 hommes d'élite, placés sous les ordres de Q. Nævius Crista. Cet énergique et habile officier encadre dans les rangs de sa troupe tous les Apolloniates en état de porter les armes et surprend de nuit le camp mal gardé de Philippe. Grand désarroi dans l'armée de siège ! Éveillé en sursaut, le roi regagne précipitamment sa flotte ; mais le préteur Lævinus se porte aussitôt à l'embouchure du Voïoussa (*Aoüs*), pour lui couper la retraite. Désespérant de forcer le passage qu'on lui dispute, Philippe brûle ses vaisseaux et reprend par terre le chemin de la Macédoine avec des hommes débandés, manquant de tout, réduits à l'état le plus misérable.

*Afrique.* — Tandis qu'Annibal détache du parti de Rome nombre de populations italiotes, les Scipions provoquent des désertions dans l'armée d'Asdrubal Barca et, étendant leur action jusques en Afrique, y suscitent des ennemis à Carthage.

La Numidie Massésylienne ou occidentale — notre Algérie moderne — était alors gouvernée par un roi du nom de Syphax<sup>1</sup>. Ce prince amazir', dont un monument

---

<sup>1</sup> Gesenius a publié (sous la rubrique XXI, Juba II, B, pl. 42) des inscriptions que le duc de Luynes a pensé devoir attribuer à Syphax. Je crois, dit le savant numismate, je crois que Gesenius, malgré son grand savoir, s'est trompé en attribuant à Juba II les légendes portant :  (malcout, chef de l'État). Ces légendes dans leur intégrité sont :  (Syphac, emmalcout), d'une écriture toute semblable à celle de l'inscription de Marseille, et doivent selon moi se lire : ספס הסלכת (Syphac, emmalcout). Elles me paraissent être frappées par Syphax ; leur copie (pl. 42 de Gesenius) est très défectueuse.

(Extrait d'une lettre inédite du duc de Luynes au P. Raffaele Garrucci, en date du 6 mai 1858.)

nous a conservé les traits<sup>1</sup>, avait pour capitales de ses États deux villes, Constantine (*Cirta*)<sup>2</sup> et Takebrit (*Siga*)<sup>3</sup>, qui lui servaient alternativement de résidence. Sachant que Syphax est l'ennemi déclaré de Masinissa<sup>4</sup>, les Scipions ont le talent d'accréditer auprès de lui des agents sûrs, lesquels sont trois centurions romains qui parviennent à faire signer au roi un traité d'alliance avec Rome<sup>5</sup>.

Un de ces trois officiers, du nom de Statorius, prolonge son séjour en Afrique afin d'y procéder à l'instruction des troupes du nouvel allié. Excellents cavaliers, les imazir'en ne savaient rien en fait de manœuvres d'infanterie ; l'instructeur romain leur apprend à combattre à pied et en fait des fantassins passables. Syphax se croit bientôt de force à affronter en ligne les troupes carthagoises et l'événement commence par justifier ses prétentions ; il remporte sur elles quelques brillants avantages. Mais Carthage lui oppose le jeune Masinissa, et le petit neveu d'Annibal défait Syphax en plusieurs rencontres. A la dernière affaire, le roi Massésylien perd, dit-on, une trentaine de mille hommes et, réduit à quelques cavaliers d'escorte, s'enfuit précipitamment en Mauritanie (Maroc).

---

<sup>1</sup> Voyez au musée du Vatican, salle en croix grecque n° 590, un cippe servant de piédestal à une statue d'homme debout et nu. Front bas, nez droit, lèvres épaisses, barbe et cheveux bouclés, physionomie sensuelle et douce. C'est Syphax.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XII.

<sup>3</sup> Strabon, XVII, III, 9. — Pline, *Hist. nat.*, V, I. — Siga se trouvait à 4 kilomètres de l'embouchure de la Tafna, rive gauche, au lieu dit aujourd'hui Takebrit.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIV, XLII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIV, XLVIII.

## LIVRE QUINZIÈME. — ROME

### CHAPITRE PREMIER. — MARCHÉ D'ANNIBAL DE SANTA MARIA (CAPOUE) SUR ROME.

Forte d'une trentaine de mille hommes, l'armée de siège de Santa Maria di Capua (*Capoue*) était placée sous les ordres de Q. Fulvius Flaccus et d'Appius Claudius Pulcher, consuls de l'année précédente, et du propréteur Claudius Néron. Ces trois officiers généraux reçurent de leur gouvernement l'ordre de pousser leurs attaques avec vigueur, car jusqu'alors la place avait été plutôt bloquée qu'assiégée dans les règles.

Les intérêts de la défense étaient confiés aux soins du *médixtutique* ou magistrat suprême Seppius Lesius ; Hannon et Bostar commandaient la garnison carthaginoise, laquelle opérait de fréquentes sorties et, grâce à la supériorité marquée de ses troupes de cavalerie, contrariait singulièrement les assaillants. Malgré tout, la situation des défenseurs devenait critique. Ils ne correspondaient plus que très difficilement avec Annibal ; la famine commençait à sévir et des désordres étaient à craindre de la part des esclaves, ainsi que des classes dangereuses de la population libre.

Annibal se demanda, dit-on, s'il devait s'attacher à se rendre maître de l'acropole de Tarente plutôt qu'à faire lever le siège de Capoue. Il inclina vers ce dernier dessein, sentant toute l'importance de la possession de cette place, qu'il avait lui-même nommée la *Carthage italote*. Sa résolution prise, il laisse en Calabre ses gros *impedimenta*, ne prend que ses troupes légères, infanterie et cavalerie, avec 33 éléphants, et se dirige à marches forcées sur la Campanie. Parvenu aux abords de la place assiégée, il commence par s'emparer de vive force du poste d'il *Galazze* (*Galatia*<sup>1</sup>). De là, entrant en communication avec les assiégés, il combine avec eux une action générale.

Informés du jour et de l'heure de l'attaque, les défenseurs exécutent de vigoureuses sorties par toutes les portes de la place. La bataille s'engage tumultueusement : montés sur les remparts, les habitants font grand vacarme, jettent de violentes clameurs et battent à tour de bras tous les vases métalliques qui leur tombent sous la main. A la faveur de cette diversion bruyante, Annibal investit les lignes de Claudius Pulcher et y fait pleuvoir une grêle de projectiles, mais personne ne répond à cette provocation. C'est en vain que ses escadrons de cavalerie se précipitent sur les retranchements romains et, poussant de grands cris, les inondent de traits ; c'est en vain que, en même temps, l'infanterie carthaginoise s'efforce de faire brèche aux palissades. Les Romains, qui ont pris la résolution de ne point riposter, se bornent à opposer aux assaillants leur infanterie légère ; quant à leur infanterie de ligne, elle demeure immobile sous les armes, en réserve. Annibal sent qu'il n'aura point facilement raison de ses adversaires.

---

<sup>1</sup> *Castellum Galatia* était sur la rive gauche du Volturno entre Capoue et Caudium. On voit marqué sur la carte de Peutinger ce poste, dont les ruines se trouvent au point dit *il Galazze*. Ne pas confondre avec Calatia, qui est de l'autre côté du Volturno et porte aujourd'hui le nom de Capazzo.

Pour moi, dit Polybe<sup>1</sup>, je comprends que ces événements aient stupéfié les Carthaginois, puisqu'ils surprennent également ceux qui en lisent le récit. N'est-il pas étonnant, en effet, que ces Romains, qui, après tant de défaites, n'osaient plus affronter leurs adversaires en bataille rangée, ne veulent nullement cette fois reconnaître leur infériorité, ni abandonner un poste où ils ne sont pas à couvert ; que ces troupes, qui avaient précédemment l'habitude de suivre le pied des montagnes, en observant de loin l'ennemi, osent descendre dans la plaine la plus découverte de l'Italie, assiéger une place très forte et se laisser envelopper par une armée qu'elles ne pouvaient pas seulement regarder en face ? Comment se fait-il que les Carthaginois, jusqu'ici toujours victorieux, vont maintenant essayer autant de revers que les vaincus d'autrefois ?

La chose ne me paraît point difficile à expliquer. Comme ils s'étaient aperçus qu'Annibal devait tous ses succès à sa cavalerie, les Romains avaient pris l'habitude de le faire observer, après chacune de leurs défaites, par des colonnes qui suivaient le pied des montagnes afin de n'avoir rien à craindre de cette cavalerie.

Ce qui se passait alors sous les murs de Capoue avait une raison d'être analogue. Les Romains n'avaient garde de sortir de leurs lignes et de s'exposer à la cavalerie carthaginoise. S'ils demeuraient immobiles dans leurs palissades, c'était pour être à l'abri des coups de cette cavalerie redoutable, à laquelle ils ne pouvaient résister dans les batailles.

D'un autre côté, pourquoi était-il impossible aux Carthaginois de camper plus longtemps sur le même point, en face des Romains ? D'abord, c'est que ceux-ci avaient, avec intention, fait le dégât de tout le pays d'alentour. En second lieu, Annibal ne disposait que de transports à dos de mulet et ne pouvait faire arriver de loin le fourrage et l'orge nécessaires à la consommation d'un aussi grand nombre de chevaux et de bêtes de somme. D'ailleurs, sa cavalerie lui était indispensable, au cas où les Romains eussent osé sortir de leurs retranchements. Enfin, le général savait que des forces ennemies importantes se massaient aux environs. Il craignait que ces nouveaux arrivants ne vinssent occuper certaines positions avantageuses, de manière à le couper tout à fait de ses communications et moyens de ravitaillement.

Donc, ayant bien pesé toutes les conditions de la situation qui lui est faite, Annibal reconnaît l'inutilité de l'emploi des moyens de vive force à l'effet d'obtenir la levée du siège de Capoue<sup>2</sup>. Mais alors une idée lui vient : il pense que, s'il apparaissait inopinément sous les murs de Rome<sup>3</sup>, un tel coup de théâtre aurait peut-être pour conséquence la levée de ce siège, et, comme il a coutume de passer sans retard de la conception à l'action, il prend sur-le-champ ses dispositions à l'effet de marcher sur Rome, foyer de la résistance qu'on lui oppose<sup>4</sup>. Bientôt il part avec tout son monde<sup>5</sup>, il part opérer la grande diversion dont il a conçu le dessein.

Quelle direction suit-il ?

---

<sup>1</sup> Livre IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, III.

<sup>2</sup> Polybe, IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, IV.

<sup>3</sup> Polybe, IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, IV.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVI, VII.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXXVIII.

Celle de la route du Samnium<sup>1</sup>, c'est-à-dire de la voie *Latine*<sup>2</sup>. Les colonnes carthagoises opèrent le passage du Volturno et se servent, à cet effet, d'embarcations qu'elles s'empressent de détruire ensuite, afin d'enlever tout moyen de franchissement à l'armée de siège de Capoue, qui pourrait les poursuivre<sup>3</sup>. Elles passent sous Calvi (*Calès*)<sup>4</sup>, séjournent quarante-huit heures à San Germano (*Casinum*)<sup>5</sup>, côtoient le territoire de Terni (*Interamna*), puis celui d'Aquino (*Aquinum*), et parviennent aux bords du Garigliano (*Liris*)<sup>6</sup>.

Là, les Carthagois sont arrêtés par un premier obstacle. Les ponts du fleuve ont été rompus par des alliés de Rome<sup>7</sup>. Faible temps d'arrêt d'ailleurs. Le cours d'eau se franchit — sur des ponts de radeaux sans doute — et Annibal poursuit son chemin par Frusino (*Frosinone*), Ferentino (*Ferentinum*) et Anagni (*Anagnia*)<sup>8</sup>. Il est bientôt sur le territoire de Labicum<sup>9</sup>. Du mont Algido (*Algidum*), il pique sur Tusculo (*Tusculum*)<sup>10</sup>, qu'il espère enlever par surprise ; mais, cette place lui ayant résisté, il oblique sur la droite dans la direction de Gabies (*Gabii*)<sup>11</sup>, s'avance sur Pupinia<sup>12</sup> et, suivant la *via Prenestina*, prend position à une douzaine de kilomètres de l'enceinte fortifiée de Rome<sup>13</sup>.

Un illustre commentateur, M. Pietro Rosa, estime que, suivant sa manière ordinaire, Annibal a alors partagé son armée en trois corps distincts : le corps du centre, à cheval sur la *via Gabina* ; le corps de droite, sur la *via Nomentana*, entre cette route et la rive droite du Teverone ; le corps de gauche, sur la *via Appia*, entre cette route et l'Almone (*Cafarella*). Pour s'étendre ainsi dans l'ouest, l'assaillant a dû passer l'Anio (*Teverone*), ce qu'il a fait effectivement<sup>14</sup>, assez en amont du confluent de cette rivière et du Tibre<sup>15</sup>, attendu que les Romains avaient rompu les ponts qui desservent les abords de leur ville<sup>16</sup>.

Ces dispositions prises, l'armée punique s'avance méthodiquement vers l'enceinte visée. Elle n'en est bientôt plus éloignée que de 40 stades (7km,400)<sup>17</sup>, puis de 30 (5km,550)<sup>18</sup>, enfin seulement de 3 milles (4km,437)<sup>19</sup>. Là, à 4 kilomètres et demi de la place, Annibal organise ses lignes<sup>20</sup>, lesquelles

---

<sup>1</sup> Polybe, IX, Fragm. II. *Bellum Hannibalicum*, V.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVI, VIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVI, IX. — Cf. Pline, *Hist. nat.*, III, IX, 11.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>14</sup> Polybe, IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, V. — Tite-Live, XXVI, XI.

<sup>15</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>16</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXXIX.

<sup>17</sup> Polybe, IX, Fragm. II. *Bellum Hannibalicum*, V.

<sup>18</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXXVIII.

<sup>19</sup> Tite-Live, XXXVI, x. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Pline, *Hist. nat.*, XV, xx. — Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, xxvii.

<sup>20</sup> Tite-Live, XXVI, x.

comportent deux cours concentriques de palissades (*vallum*)<sup>1</sup>. Entre la circonvallation et la contrevallation s'établissent les camps carthageois.

Donc Annibal est sous les murs de Rome, contre laquelle il va tenter quelque entreprise<sup>2</sup> dont l'issue ne peut qu'être favorable à l'accomplissement de son dessein<sup>3</sup>. Peut-être même, il ose l'espérer, obtiendra-t-il mieux encore que la levée du siège de Capoue<sup>4</sup>.

Jamais il n'avait osé s'approcher autant de ces remparts<sup>5</sup>. A la vue de l'ennemi si près d'eux, les habitants sont frappés d'une terreur que leurs écrivains et leurs poètes n'ont pas songé à dissimuler<sup>6</sup>. Ils se croient perdus ; ils se disent en gémissant qu'elle vient de sonner, l'heure de la ruine de l'Italie<sup>7</sup>, et bientôt ils n'ont plus la tête à eux. Quelqu'un annonce que l'Aventin est déjà pris. — Cette simple rumeur, dit Tite-Live<sup>8</sup>, jette dans nos rues un désordre indescriptible. Une foule, saisie d'épouvante, se fût incontinent précipitée hors de l'enceinte, si les Carthageois n'avaient pas été à nos portes. On se réfugiait dans les maisons et jusque sur les toits ; on accablait de projectiles des passants inoffensifs qu'on prenait pour des ennemis. Impossible d'apaiser le tumulte !

C'était, comme on le voit, une panique inénarrable.

---

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, XV, xx.

<sup>2</sup> Polybe, IX, Frllgm. II. *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>3</sup> Polybe, IX, Fraggm. II, *Bellum Hannibalicum*, IV.

<sup>4</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XXXVIII.

<sup>5</sup> Polybe, IX, Fraggm. II, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>6</sup> Polybe, IX, Fraggm. II. *Bellum Hannibalicum*, VI. — Tite-Live, XXVI, x. — Appien, *De bello Annibalico*, XXXIX. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Silius Italicus, *Puniques*, XII. — Longtemps après l'événement, l'*Annibal ante portas* est encore comme un croquemitaine dont les matrones romaines font peur à leurs enfants.

<sup>7</sup> Horace, *Odes*, III, v. — Lancellott., *in Sil. Ital. Elogia*.

<sup>8</sup> XXVI, x.

## CHAPITRE II. — RECONNAISSANCE DE LA PLACE.

Tandis que les Romains affolés se lamentent, Annibal se dispose à opérer une reconnaissance complète des abords et des défenses de la place<sup>1</sup>. Le voici qui monte à cheval<sup>2</sup>. Il part accompagné de trois officiers de son état-major<sup>3</sup> et d'une escorte de cavalerie forte de 2.000 chevaux<sup>4</sup>. La nuit lui dérobe encore l'aspect du terrain qu'il parcourt<sup>5</sup> ; mais voici l'aube du jour. Il en profite pour examiner en tous détails les mouvements du sol et se rendre compte de la valeur des fortifications<sup>6</sup>. Il arrive à les toucher<sup>7</sup>, ces défenses sous lesquelles s'abritent les gens qu'il veut réduire ou, du moins, distraire de l'exécution du siège de Capoue. Il s'avance hardiment jusqu'à la porte Colline<sup>8</sup> et là se livre, dit-on, à des démonstrations de nature à faire une vive impression sur l'esprit, déjà fortement ému, des défenseurs. Une légende veut qu'il ait alors planté sa lance dans le bois de la porte<sup>9</sup> ou que, en signe de défi, il l'ait jetée par-dessus les murs dans la ville<sup>10</sup>.

M. Pietro Rosa a donné le nom de *promontorio romano* au territoire très remarquable dont le Tibre, le Teverone (*Anio*), la petite rivière de l'Acqua Bollicante et celle de l'Almone ou Cafarella baignent le pourtour. Un isthme étroit, que pratique aujourd'hui le chemin de fer, rattache cette presque-île inter-fluviale au reste de la campagne romaine. C'est dans le sud-ouest de cette presque-île, entre l'Almone et le Tibre et sur la rive gauche de celui-ci, que, vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, se sont élevées les premières constructions de Rome. Ayant pris des accroissements rapides, l'*urbs* engloba bientôt sept monticules formés d'un tuf volcanique, offrant une assiette solide à la base de ses édifices.

La ville de Rome est trop connue pour qu'il soit besoin d'en esquisser ici une description, même succincte. Quelques mots seulement de ses fortifications antiques.

Les premiers ouvrages défensifs de la place sont ceux qui furent créés à l'effet de protéger les monts Capitolin, Palatin et Quirinal<sup>11</sup>. Dès le VII<sup>e</sup> siècle, le roi Ancus Martius remaniait ces fortifications primitives et, de plus, enfermait sous un cours de murailles le mont Cælius et l'Aventin. Servius Tullius procéda, à son tour, à d'importants agrandissements ; les travaux qu'il entreprit à l'effet de fortifier l'Esquilin et le Viminal mesurèrent, de la porte Colline à la porte Esquiline<sup>12</sup>, 6 stades<sup>13</sup>, soit plus de 1 kilomètre de développement.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVI, X. — Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVI, x. — Pline, *Hist. nat.*, XV, xx.

<sup>3</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVI, x.

<sup>5</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>6</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVI, x. — Juvénal, *Sat.* VI. — Claudien, *de bello Gildonico*.

<sup>8</sup> Tite-Live XXVI, x. — Pline, *Hist. nat.*, XV, xx.

<sup>9</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XII.

<sup>10</sup> Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, xv.

<sup>11</sup> Strabon, V, III, 7.

<sup>12</sup> Strabon, V, III, 7.

<sup>13</sup> Strabon, V, III, 7, soit exactement 1 km. 110.

On a pu restituer assez exactement l'enceinte de Servius, dont d'importants vestiges sont encore apparents derrière les Thermes de Dioclétien, à la villa Negrone et sur les pentes sud de l'Aventin. D'ailleurs, du fait des grands travaux publics qui s'exécutent actuellement à Rome, on retrouve encore de temps à autre des traces de cette enceinte qui fut ultérieurement continuée au sud-est et complétée par l'*agger* de Tarquin le Superbe<sup>1</sup>. Ces défenses du temps des rois mesuraient un développement total d'environ 21 kilomètres<sup>2</sup>.

Le tracé des fortifications de Servius comportait des courtines et des tours flanquantes<sup>3</sup>, et le profil un fossé profond<sup>4</sup> dont les déblais avaient servi à former le massif du rempart<sup>5</sup>. Suivant Denys d'Halicarnasse, le fossé mesurait environ 9 mètres de profondeur sur 30 de large ; le remblai du rempart, environ 15 mètres d'épaisseur. Quant au mur d'escarpe affecté au soutènement des terres, il était de grande hauteur<sup>6</sup> et revêtu d'énormes blocs de pèpérin d'Albano. Ces pierres cubiques étaient disposées par assises et juxtaposées sans l'aide d'aucun mortier ou ciment. Sur quelques points de l'enceinte, un mur en maçonnerie n'avait pas été jugé nécessaire : des roches à pic y faisaient fonction d'escarpe<sup>7</sup>.

Telle était l'enceinte dite *de Servius* ; telle était celle qu'Annibal avait sous les yeux, car ce n'est qu'au temps de l'empereur Aurélien que Rome fut dotée d'un autre système de défense.

La place que les Carthaginois se proposaient de tâter n'était pas, tant s'en faut, dépourvue de défenseurs. Le hasard avait fait qu'il y avait alors dans la ville un dépôt de recrues appelées sous les enseignes<sup>8</sup>. Aux premières menaces du danger, les consuls s'étaient empressés d'en former un corps mobile qu'ils avaient vite jeté hors de l'enceinte<sup>9</sup>, pour aller occuper au dehors des positions — telles que celle de *Rocca di Papa* (mont Albain)<sup>10</sup> — favorables<sup>11</sup> à des opérations de défense extérieure, opérations de nature à briser le premier choc de l'armée carthaginoise<sup>12</sup>. Quant aux murailles du corps de place, Annibal les voyait garnies de quantité de gens en armes<sup>13</sup>. Ayant fait interroger un

---

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, IX.

<sup>2</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, IX. — Cette mesure est celle qui a été prise au temps de Vespasien, mais on peut l'accepter sans crainte d'anachronisme. Il est, en effet, certain que, jusqu'au siècle d'Aurélien, Rome n'a pas eu d'autre enceinte que celle de Servius. — Voyez un plan de ces fortifications dans le *Beschreibung der Stadt Rom* des savants Platner, Bunsen, Gerhard et Roestell (Stuttgart et Tubingue, 1833).

<sup>3</sup> Strabon, V, III, 7.

<sup>4</sup> Strabon, V, III, 7.

<sup>5</sup> Strabon, V, III, 7.

<sup>6</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, IX.

<sup>7</sup> Pline, *Hist. nat.*, III, IX.

<sup>8</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>9</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI. — Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXVI, IX. — Ce que les anciens appelaient mont Albain est le plateau qui se développe entre *Rocca di Papa* et le *monte Cavo*. C'est par suite d'une fausse tradition, dit M. Pietro Rosa, que cette position est quelquefois désignée sous les noms de *Prato di Annibale*, *Campi di Annibale*, etc.

<sup>11</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>12</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>13</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI. — Tite-Live, XXVI, IX.

prisonnier<sup>1</sup>, il apprit que le réduit général de la place, le Capitole, était également pourvu d'une bonne garnison<sup>2</sup>.

Malgré tout, il ne perdait pas l'espoir de l'emporter de vive force, cette imposante cité de Rome<sup>3</sup> ou, du moins, d'en surprendre et d'en occuper quelques points<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVI, IX.

<sup>3</sup> Polybe, IX, *Bellum Hannibalicum*, VI.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVI, VII.

### CHAPITRE III. — RETRAITE DES CARTHAGINOIS.

Ayant ostensiblement pris pour point d'attaque le saillant nord de l'enceinte, la pointe de la *Collina regio*, Annibal établit son quartier général près d'un temple d'Hercule<sup>1</sup>, situé à peu de distance de la porte Colline. Ainsi installé sous les murs de la place<sup>2</sup>, il songe, non pas sans doute à en former régulièrement le siège, mais à procéder par voie d'intimidation. A la faveur du trouble que sa présence a jeté dans la ville<sup>3</sup>, il fait mine de vouloir en enfoncer les portes<sup>4</sup>.

L'aspect des premiers préparatifs d'un assaillant résolu n'était pas de nature à calmer la terreur dont les Romains avaient été saisis à l'approche des troupes carthagoises. On dit que, pour dissimuler leur émoi, ils osèrent alors quelques fanfaronnades ; que, à l'heure même où Annibal commençait ses démonstrations, des légions sortaient de Rome, enseignes déployées, et partaient renforcer l'armée d'Espagne<sup>5</sup>, manifestation militaire qui, au sens du sénat de Rome, devait vivement impressionner l'ennemi. La légende veut aussi que le gouvernement ait alors mis en vente le champ qu'occupait cet ennemi terrible<sup>6</sup> et que la valeur de la terre n'ait été nullement dépréciée du fait de cette occupation<sup>7</sup>.

Tite-Live ajoute que, à titre de représailles, le jeune général fit aussitôt vendre à la criée dans son camp les boutiques d'orfèvres et de bijoutiers du Forum<sup>8</sup>.

Brusquement, au cours de cette joute d'intimidateurs, un coup de théâtre se frappe aux yeux des Carthagois. Une armée ennemie leur apparaît, qui vient de se déployer à 10 stades (1km,850) de leurs lignes<sup>9</sup>, de l'autre côté du Teverone (*Anio*)<sup>10</sup>. Quelles sont ces troupes ? Quelle est cette armée de secours ? Annibal se dit que ce sont là sans doute les corps des généraux qu'il a laissés aux prises avec les Campaniens. Son plan d'opérations a-t-il donc sitôt réussi ? La levée du siège de Capoue est-elle déjà chose faite ?

Il ne va pas tarder à le savoir, car il passe le Teverone<sup>11</sup>, pour se rendre exactement compte de la situation. Toutes ses forces<sup>12</sup> sont appelées à prendre part à la reconnaissance et se déploient<sup>13</sup> face aux combattants qui viennent d'arriver au secours de Rome.

Oui, ce sont bien là des gens qui naguère étaient devant Capoue et l'on constate en outre, à des indices certains, que ces légions sont placées sous les ordres de

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVI, x.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVI, vii.

<sup>4</sup> Juvénal, *Sat.* IX, v. 155-56.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVI, vii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>9</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II, *Bellum Hannibalicum*, VII. — Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>10</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XL.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXVI, xi.

Q. Fulvius Flaccus, un des trois généraux qui commandaient le siège de la Carthage italote.

Plus de doute, la diversion a eu plein succès, les assiégeants ont été arrachés à la proie qu'ils allaient dévorer. C'est le triomphe de l'idée conçue !

Cependant un engagement est imminent<sup>1</sup> entre les deux armées qui s'affrontent<sup>2</sup>. Or, puisque le but est atteint, puisque Capoue est délivrée, Annibal entend ne point livrer de bataille inutile. Donc prestement il va se dérober. Renonçant à l'idée de s'emparer de Rome<sup>3</sup>, il profite de la nuit pour préparer son départ, abandonne ses positions, rompt son ordre de bataille<sup>4</sup>, et, dès le point du jour<sup>5</sup>, ses colonnes décampent. Les Romains en harcèlent l'arrière-garde au passage du Teverone<sup>6</sup> ; mais elles passent quand même, sans éprouver de pertes trop sérieuses, et, bien qu'ayant toujours ces Romains à leurs trousses, battent méthodiquement en retraite. Annibal marche à grands pas ; il a hâte d'aller recueillir à Capoue le fruit de la diversion qui vient de réussir.

Les habitants de Rome, qui ont tant et si bien tremblé lors de l'apparition de l'ennemi sous leurs murs, s'imaginent que, à son tour, Annibal a eu peur<sup>7</sup>, que ce départ précipité<sup>8</sup> n'est autre chose qu'une fuite, une déroute<sup>9</sup>. Ils respirent ; ils se rient des menaces de l'arrogant Carthaginois<sup>10</sup>. La raillerie s'en mêle. On demande qu'un monument rappelle l'événement à la postérité ; on décide la construction d'un temple qui sera plaisamment dédié à Rediculus, le dieu protecteur des vaincus contraints et forcés de retourner chez eux en pleine humiliation et déconfiture<sup>11</sup>. Cet édifice, dont on n'a pas encore sûrement déterminé le site<sup>12</sup>, fut construit hors des murs, près de la porte Capène<sup>13</sup>.

Tandis que, à Rome, on est tout à la joie et que les chants de victoire y frappent des échos étonnés, Annibal opère une retraite heureusement conçue et dûment motivée. Ses colonnes marchent d'un pas rapide ; mais, à la cinquième étape, il reçoit, hélas ! une nouvelle accablante : on lui mande que les Romains n'ont pas le moins du monde levé le siège de Capoue ; que trois corps d'armée<sup>14</sup> enserrent toujours la malheureuse place ; qu'Appius Claudius Pulcher et Claudius Néron n'ont pas un instant suspendu le cours de leurs attaques ; que seul Fulvius Flaccus s'est mis en mouvement sur les derrières des Carthaginois.

Le fait mandé n'était que trop réel. Comment avait-il pu se produire ?

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVI, XI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVI, XI.

<sup>3</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>4</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>5</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>6</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>7</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII. — Festus, *Fragm.* e Cod. Farn. L, XVII.

<sup>8</sup> Polybe, IX, *Fragm.* II. *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>9</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>10</sup> Horace, IV, *Odes*, VII, v. 16.

<sup>11</sup> Festus, *Fragm.* e Cod. Farn., L, XVII.

<sup>12</sup> Quelques archéologues pensent pouvoir placer ce site non loin des ruines du cirque de Caracalla.

<sup>13</sup> Festus, *Fragm.* e Cod. Farn., L, XVII.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXVI, VIII.

Ayant vu Annibal s'éloigner de Capoue, Fulvius avait subodoré les desseins de son adversaire et, sur-le-champ, procédé à la formation d'un corps d'armée de secours à diriger à marches forcées sur Rome. D'un effectif de 16.000 hommes de choix, dont 15.000 d'infanterie et 1.000 de cavalerie<sup>1</sup>, ce corps improvisé avait suivi non la route prise par Annibal, mais bien la voie Appienne<sup>2</sup>. Parvenu à son but, il était entré dans Rome par la porte Capène<sup>3</sup> et avait campé entre les portes Esquiline et Colline<sup>4</sup>. Puis, au moment voulu, il avait fait sortir ce corps d'élite, vraisemblablement grossi, pour la circonstance, de la légion urbaine, ainsi que de nombre de miliciens ; et les Carthaginois, induits en erreur, avaient cru voir devant eux toute l'armée de siège de Capoue.

Jusqu'alors Annibal s'est laissé talonner par l'avant-garde de Fulvius. Sachant ce qui vient de se passer, ne pouvant plus douter de sa déconvenue, il s'arrête, fait demi-tour et inflige une rude leçon à ceux qui le poursuivent. Puis, estimant qu'il s'est trompé et que, par conséquent, son plan de campagne doit être modifié d'urgence, il prend à marches forcées le chemin de la Pouille, arrive en Calabre<sup>5</sup> et tombe sur Reggio. Peu s'en faut que la place ne soit emportée de vive force<sup>6</sup>.

Cependant le siège de Capoue est poussé avec vigueur par les deux proconsuls. Les défenseurs sentent qu'ils n'ont pas à compter sur la levée du siège plus que sur l'arrivée d'une armée de secours. En dépit de la fermeté de Bostar et d'Hannon, les habitants se laissent aller au désespoir. Des sénateurs de la ville assiégée, les uns ont recours au suicide, les autres se rendent au proconsul Fulvius, qui, après les avoir fait battre de verges, les livre sans miséricorde à la hache du bourreau.

Capoue affamée capitule. Le peuple est réduit en esclavage et vendu selon les us du temps. Les édifices, les maisons, le territoire de la ville sont déclarés propriété de la république romaine, et cette propriété immobilière est immédiatement repeuplée d'affranchis. La garnison carthaginoise, faite prisonnière de guerre, est emmenée en captivité.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVI, VIII.

<sup>2</sup> Appien, *De bello Annibalico*, XL. — Tite-Live, XXVI, VIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVI, x.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVI, x.

<sup>5</sup> Polybe, IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, VII.

<sup>6</sup> Polybe, IX, Fragm. II, *Bellum Hannibalicum*, VII.

## CHAPITRE IV. — CAMPAGNE DE 211, EN SICILE, EN ESPAGNE ET EN GRÈCE.

*Sicile.* — Profitant d'une absence de Marcellus, qui est allé recevoir les honneurs du triomphe, le gouvernement punique débarque adroitement en Sicile un corps de 11.000 hommes, dont 8.000 d'infanterie et 3.000 de cavalerie. Plusieurs cités prennent aussitôt parti pour les Carthaginois. Commandés par l'intrépide Mutine, les 3.000 cavaliers imazir'en se répandent dans l'île et y ravagent les territoires occupés par des alliés de Rome.

*Espagne.* — Jaloux du soin de réparer les désastres qu'ont subis ses légions, le gouvernement de Rome dirige sur la Péninsule ibérique 12.000 hommes placés ensemble sous les ordres de C. Claudius Néron. Embarqué à Pouzzoles et débarqué à Tarragone, ce corps d'armée s'avance jusqu'à l'Ebre. Là, son effectif s'accroît des débris des légions ramenés à travers l'Espagne par les lieutenants de Publius et de Cneus Scipion. Ainsi renforcé, Néron quitte les bords de l'Ebre et pousse résolument à l'ennemi.

Asdrubal Barca avait alors pris position sur le haut Guadalquivir, en un lieu dit les *Pierres Noires*, sis entre Andujar (*Illiturgi*) et les sources opposées du Guadalquivir et de la Segura, c'est-à-dire dans la sierra de Sagra ou la sierra de Alcaraz. Cette position avantageuse, les Romains parviennent à la cerner en occupant toutes les gorges qui y mènent, notamment le défilé de Tugia (*saltus Tugiensis*). Asdrubal se trouve pris au piège, comme Annibal l'a une fois été par Fabius.

Comme son frère, on va le voir sortir avec adresse du mauvais pas où il est tombé. Pour ce faire, il entre en négociations avec Néron et, traînant les choses en longueur, fait filer chaque nuit par des sentiers perdus quelques détachements d'infanterie, puis, à la faveur d'une matinée de brouillard, sa cavalerie, ses éléphants. Finalement, il échappe à son adversaire ébahi, qui n'a d'autre consolation que celle de crier à la mauvaise foi punique.

Ce Claudius Néron n'était décidément pas heureux. A Nola, on se le rappelle, il avait, par une fausse manœuvre, compromis le succès d'une combinaison de Marcellus, et voilà qu'il se laissait jouer aux Pierres Noires par un Carthaginois ! Il fut dès lors perdu de réputation ; le sénat lui retira son commandement.

Néron devait, à quelques années de là, prendre une revanche éclatante.

A la tête de l'armée d'Espagne le gouvernement de Rome mit alors un jeune patricien de vingt-quatre ans, d'une valeur éprouvée et admirée de tous. Ce jeune homme, c'était P. Cornelius Scipion, celui qui devait un jour être dit *l'Africain*<sup>1</sup> ; c'était le fils de ce Publius qui venait de se faire tuer si glorieusement l'année précédente. Il avait fait ses premières armes au début même de la deuxième guerre punique<sup>2</sup> ; c'est lui qui mettra fin à cette guerre<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir les bustes de Scipion l'Africain du musée du Vatican, Galerie des Bustes, n° 366, et Corridor Chiaramonli, n° 232.

<sup>2</sup> Polybe, X, II. *Scipio in Hispanium*, III. — Cf. Tite-Live. XXI, XLVI.

<sup>3</sup> Voyez ci-après notre livre XIX : *Zama*.

Le jeune Cornelius Scipion embarque à Ostie, aborde à Ampurias avec 10.000 hommes d'infanterie, 1.000 hommes de cavalerie, et, ayant longé la côte d'Espagne, arrive à Tarragone, où il établit son quartier général. Là, conformément aux instructions de son gouvernement, il réunit et concentre sous ses ordres le corps d'armée de Néron, fort de 12.000 hommes d'infanterie et 1.100 chevaux, ainsi que les débris des légions de son père et de son oncle, ensemble 6.000 hommes d'infanterie et 700 de cavalerie. L'effectif des troupes dont il dispose est ainsi porté au chiffre de 28.000 hommes d'infanterie et 2.800 hommes de cavalerie. Telles sont les forces avec lesquelles il se propose d'attaquer les Carthaginois, qui ont pris leurs quartiers d'hiver (211-210) : Magon, à l'extrémité sud-ouest de la Péninsule, non loin de Gibraltar ; Asdrubal Gisco, en Portugal, à l'embouchure du Tage ; Asdrubal Barca, aux environs de Tolède<sup>1</sup>.

*Grèce.* — M. Valerius Lævinus, qui s'est attaché à observer les faits et gestes de Philippe III de Macédoine, empêche ce prince d'expédier des secours à Annibal et lui suscite des ennemis sérieux. Il soulève contre lui les Étoliens et les aide à faire la conquête de Zante, de Naxos en Acarnanie, d'Anticyre en Locride. Au moment où Philippe va porter la guerre en Étolie, Lævinus le refoule en Macédoine et l'oblige à s'enfoncer jusques au cœur de ses Etats. Dès lors, le gouvernement de Rome rappelle la légion qu'il a jetée à ses troupes ; la flotte romaine peut désormais suffire à fermer l'accès de l'Italie à l'ami des Carthaginois.

---

<sup>1</sup> Polybe, X, *Fragm.* II, *Scipio mittitur in Hispanium*, VII. — Tite-Live (XXVI, xx) assigne d'autres positions aux quartiers généraux des trois Carthaginois. Il fait occuper par Magon les environs de Cazlona, sur le Guadalimar ; par Asdrubal Gisco, la banlieue de Cadix ; par Asdrubal Barca, les abords de Sagonte.

## LIVRE SEIZIÈME. — VENOSA

### CHAPITRE PREMIER. — CAMPAGNES DE 210, 209 ET 208 EN ITALIE.

*Campagne de 210.* — Le consul Marcellus s'était proposé de faire rentrer sous la domination de Rome toutes les villes de l'Italie qui avaient pris parti pour Annibal. Une trahison lui livra Salpi (*Salapia*). Il réduisit ensuite à merci plusieurs places du Samnium où il eut la chance de mettre la main sur de grands approvisionnements de céréales ; il y trouva beaucoup d'argent et y fit prisonniers 3.000 Carthaginois<sup>1</sup>.

Le proconsul Cn. Fulvius Centemalus, qui commandait en Pouille une brigade de deux légions, avait, d'autre part, conçu le dessein de reprendre Ortona (*Herdonée*), qui, depuis la journée de Cannes, avait abandonné le parti des Romains et sous les murs de laquelle l'armée carthaginoise avait, au cours de la campagne de 212, détruit le corps du préteur Cn. Fulvius Flaccus.

Annibal, qui depuis la perle de Salpi avait son quartier général en Calabre, était exactement renseigné sur tout ce qui se passait en Pouille. Il sut que Centemalus occupait aux environs d'Ortona une position peu avantageuse, qu'il s'y gardait fort mal, qu'il négligeait de tenir compte des dispositions hostiles de la population du pays. Sur ces données, le jeune général se porta sur Ortona, où, à peine arrivé, il attaqua résolument l'adversaire qu'il s'était choisi. Il eut vite fait de démoraliser des légionnaires ahuris par les cris et les charges réitérées de ses cavaliers imazir'en ; battus à plate couture, les Romains perdirent en cette affaire 13.000 hommes, dont Il tribuns militaires et le proconsul Centemalus, qui se fit, il faut le dire, bravement tuer.

Ayant recueilli en Samnium les débris du corps de Centemalus, Marcellus se porta incontinent à la rencontre d'Annibal. Il entra, dit Plutarque<sup>2</sup>, en Basilicate (Lucanie), où il trouva son adversaire occupant des hauteurs escarpées non loin de la ville de Numistro<sup>3</sup> et la droite appuyée à des obstacles infranchissables<sup>4</sup>. Marcellus prit position dans la plaine adjacente, son aile gauche à la ville.

Une crise était inévitable.

L'infanterie espagnole, les frondeurs Baliares, les éléphants d'Annibal combattirent tour à tour les légions, et l'affaire fut des plus chaudes. Engagée vers neuf heures du matin, elle était à peine finie à la nuit tombante. Les Romains durent s'avouer vaincus<sup>5</sup>.

Le lendemain, à l'aube du jour, Marcellus eut l'idée de reprendre la lutte, mais quel ne fut pas son désappointement ! Pendant la nuit, Annibal avait décampé<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Marcellus*, XXXIII.

<sup>2</sup> *Marcellus*, XXXIV.

<sup>3</sup> *Numistro*, *Numistrum*, localité sise sur la voie Appienne au sud de Venosa, latitude de Brindisi.

<sup>4</sup> Frontin, *Stratagèmes*, II, II, VI. — Cf. Tite-Live, XXVII, II.

<sup>5</sup> Frontin, *Stratagèmes*, II, II, VI.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVI, XXXIX.

Vers le même temps, le commandant romain de la citadelle de Tarente opérait de fréquentes sorties et chicanait les Carthaginois. Toujours étroitement bloquée, cette forteresse ne pouvait tirer ses approvisionnements que des côtes de Sicile ; une escadre de vingt voiles, placée à cet effet sous les ordres d'un certain D. Quinctius et mouillée dans les eaux de Reggio, avait reçu mission d'escorter les convois expédiés de divers ports de l'île. Or il advint un jour que Quinctius rencontra, à hauteur de Sacriportum<sup>1</sup>, l'escadre tarentine, également forte de vingt voiles et commandée par l'amiral Démocrate. De là un engagement où la victoire, chaudement disputée, finit par rester aux amis d'Annibal.

*Campagne de 209.* — Les généraux de Rome arrêtent comme il suit leur plan d'opérations : le consul Fulvius Flaccus, qui commande en Basilicate et en Calabre, s'attachera aux pas d'Annibal, suivra tous ses mouvements et le harcèlera sans relâche. Le gouverneur de Reggio, dont la garnison se compose de 8.000 hommes, tous chenapans déportés de la Sicile, formera le siège de Caulonia<sup>2</sup> et parcourra en tous sens la Calabre, qu'il mettra à feu et à sang. Marcellus ne laissera non plus nul repos aux Carthaginois. Enfin, Fabius profitera de ces diversions violentes pour tenter la reprise de Tarente, reprise qui, au sens du gouvernement romain, est de nature à mettre fin à la guerre.

Dès l'ouverture de la campagne, Marcellus résolut d'attaquer les positions qu'Annibal occupait aux environs de Canosa (*Canusium*). Le conflit commença par une affaire d'avant-postes, prélude de la bataille qui devait se livrer le lendemain. A ce propos, Plutarque<sup>3</sup> place dans la bouche du général carthaginois un mot qu'il nous faut rapporter. *Vous voyez, aurait dit Annibal à ses officiers, vous voyez que, en dépit de tant de bataille gagnées, nous ne pouvons respirer un instant et que, tout victorieux que nous sommes, nous n'aurons de repos qu'après que nous nous serons débarrassés de ce Marcellus.*

Cette affaire du lendemain s'engage. Un mouvement tactique mal exécuté jette le désordre parmi les Romains, qui ont 2.700 hommes hors de combat.

A l'aube du jour suivant, la lutte reprend de plus belle. Voyant les légions formées en bataille : *Grands dieux ! se serait encore écrié Annibal<sup>4</sup>, comment faire avec un homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune ! Il est le seul qui, vainqueur, ne donne aucun répit à son adversaire, et qui, vaincu, ne prend aucun repos. Il faudra donc toujours le combattre, puisque, après une victoire, la confiance et, après un échec, la honte lui fait de nouveau tenter le sort des armes !*

Annibal fit charger par ses éléphants les légions, qui furent un instant déconcertées ; mais les Romains n'avaient plus, comme autrefois, peur de ces animaux. Un tribun des soldats ayant eu l'art de faire faire volte-face à une zoarchie<sup>5</sup>, toute la bande fit également tête à queue et donna du choc en retour sur la ligne de bataille des Carthaginois. De là certain désordre dont Marcellus profita pour faire charger par sa cavalerie les rangs décousus de ses adversaires, qu'il ramena battant jusqu'à leurs palissades<sup>6</sup> en leur faisant subir de grandes

---

<sup>1</sup> Ville maritime, à 20 kilomètres environ de Tarente. — Site inconnu.

<sup>2</sup> *Ad montem Caulone a Castel vetere versus boream ad Alaro fl.*

<sup>3</sup> *Marcellus*, XXXV.

<sup>4</sup> Plutarque, *Marcellus*, XXXVI.

<sup>5</sup> Dénomination tactique d'un éléphant, considéré comme unité ou élément de la phalange de 64 bêtes.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, XIV. — Plutarque, *Marcellus*, XXVI.

pertes. Lui-même avait perdu 3.000 hommes et comptait un grand nombre de blessés ; il se retira à Venosa (*Venusia*) afin d'y faire reposer ses troupes.

Pour Annibal, il continua à tenir la campagne, voltigeant partout, essentiellement mobile, insaisissable.

Tandis que les Carthaginois étaient ainsi tenus en échec par Marcellus et les bandes calabraises alors à la solde du gouverneur de Reggio, Fabius opérait la reprise de Tarente. S'étant ménagé des intelligences dans la place et ayant dessiné une fausse attaque, il faisait, grâce à cette diversion, l'escalade des remparts<sup>1</sup>.

A la première nouvelle des tentatives de Fabius, Annibal s'était hâté de partir pour Tarente ; il n'en était plus qu'à 7 ou 8 kilomètres quand il en apprit la chute<sup>2</sup>. Les Romains, se serait-il écrié à cette nouvelle, les Romains ont donc aussi leur Annibal ! Nous avons perdu Tarente, comme nous l'avions prise !<sup>3</sup>

Le fils d'Amilcar, ajoute Plutarque<sup>4</sup>, confessa alors, pour la première fois, aux officiers de son état-major, que, depuis longtemps, il sentait la difficulté de se rendre maître de l'Italie avec les forces dont il disposait, mais qu'il voyait bien maintenant l'impossibilité d'atteindre un tel but.

Il avait perdu Salpi, Foggia, Capoue, Tarente et nombre d'autres places. Ses points d'appui lui manquaient l'un après l'autre, et le fait de ces pertes successives semblait compromettre sérieusement sa situation.

*Campagne de 208.* — Donc Annibal était délogé de Tarente, mais il lui restait encore Gerace (*Locres*), dont la possession lui permettait de recevoir des secours de Carthage. Le consul Crispinus, ayant eu l'idée de former le siège de cette place, fit, à cet effet, venir de Sicile et de Tarente des troupes ainsi que du matériel. Annibal, qui occupait alors Capo di Nao (*Lacinium*), fut instruit, en temps utile, du mouvement ordonné au détachement tarentin ; ce détachement, il le surprit en marche et le détruisit totalement. Crispinus n'en entama pas moins des opérations de siège dont il confia vraisemblablement la conduite à l'un de ses lieutenants ; puis il se dirigea sur la Pouille et sa jonction avec Marcellus s'opéra entre Venosa et S. M. di Banzi (*Bantia*). Une fois réunis, les deux généraux se mirent à guetter leur adversaire, qu'ils savaient devoir y venir chercher des vivres. Effectivement, après avoir paré le coup qui menaçait Gerace (*Locres*), Annibal arriva et prit position à peu de distance des consuls.

Entre les camps romain et carthaginois s'élevait un mamelon boisé que les Romains songèrent à occuper solidement. Il faut, se dirent-ils, nous y établir, nous y fortifier, attendu que, s'il en devenait maître, l'ennemi prendrait sur nos palissades un commandement dangereux. Nous l'aurions sur nos têtes. Suivant l'avis unanime de leurs officiers, les deux consuls montèrent un jour à cheval pour aller faire en personne la reconnaissance du mamelon. Ils n'avaient pour escorte que deux escadrons de cavalerie et une trentaine de licteurs.

Ils partent.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Fabius*, XXXIV.

<sup>2</sup> L'événement coûta cher aux gens de Tarente. Les vainqueurs en vendirent 30.000 ; la ville fut livrée au pillage et Fabius en tira 3.000 talents, soit 17.463.000 francs de notre monnaie.

<sup>3</sup> Plutarque, *Fabius*, XXXV.

<sup>4</sup> *Fabius*, XXXV.

A peine sont-ils dans la plaine qu'il leur faut traverser qu'une nuée de cavaliers imazir'en tombent des hauteurs qu'ils convoitent, tourbillonnent rapidement autour d'eux et les enveloppent en poussant des cris formidables. Alors s'entame une terrible affaire. L'escorte romaine est bientôt massacrée ; Marcellus, *l'Epée de Rome*, tombe mortellement frappé d'un coup de lance<sup>1</sup> ; Crispinus est atteint de deux blessures mortelles ; le fils de Marcellus est grièvement blessé.

Il n'était pas encore arrivé aux Romains de perdre deux consuls au cours d'un seul et même engagement<sup>2</sup>. Atterrés, ils se demandèrent s'ils n'étaient pas abandonnés des dieux<sup>3</sup>.

D'où provenait ce grand désastre ? De ce que, avant Marcellus et Crispinus, Annibal avait apprécié à leur valeur les propriétés militaires du mamelon boisé ; qu'il s'en était emparé le premier par une nuit obscure ; qu'il y avait mis en embuscade un corps de cavalerie ; qu'il avait bien deviné que les Romains ne manqueraient pas de venir, un jour ou l'autre, tenter de prendre la position.

Le jour où les consuls étaient montés à cheval, une vedette tamazir't les avait aperçus débouchant dans la plaine et incontinent les avait signalés aux cavaliers cachés sous bois. A l'instant, tous les imazir'en s'étaient trouvés sur la lisière à leurs postes. Ceux qui devaient dérouler de front avaient attendu quelques minutes, laissant ainsi à leurs camarades, ayant d'autres consignes, le temps de descendre par les flancs du mamelon, de gagner au large, de prendre à revers les Romains, et de leur couper la retraite.

Ainsi s'était accompli l'enveloppement funeste aux consuls.

A la nouvelle de la mort de Marcellus, Annibal accourut sur les lieux et demeura longtemps pensif devant ce corps inanimé, admirant la beauté du visage. Il ne laissa tomber de ses lèvres aucun mot malsonnant et ne donna nul signe de satisfaction ou de joie, comme il aurait pu le faire en se voyant débarrassé d'un adversaire redoutable. Il lui prit son anneau et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, couvrit son corps d'étoffes précieuses, le fit brûler, en recueillit les cendres qu'il enferma dans une urne d'argent sommée d'une couronne d'or, et les fit remettre à son fils<sup>4</sup>.

Annibal, suivant Appien<sup>5</sup>, aurait longuement considéré le corps de Marcellus. Ayant observé que ce corps était couvert d'honorables blessures : *Brave soldat*, se serait-il écrié, *mais triste général* !

Tel est, d'ailleurs, le jugement de Polybe à cet égard. *Marcellus*, dit-il<sup>6</sup>, se conduisit en cette affaire avec simplicité et étourderie ; il n'eut point la prudence qui convient à un général. C'est ce qui causa sa perte.

Or ce manque de prudence est le défaut le plus commun des gens de guerre. Que peut-on espérer de bon d'un commandant de corps d'armée ou d'armée qui ne sait pas qu'un général en chef doit, avant tout, se garder des dangers d'une affaire dont l'insuccès peut compromettre le salut de ses troupes ?

---

<sup>1</sup> Polybe, X, *Fragm.* VIII. — Tite-Live, XXVII, xxv-xxvii.

<sup>2</sup> Plutarque, *Marcellus*, XL.

<sup>3</sup> Cicéron, *De natura Deorum*, III, xxiii.

<sup>4</sup> Plutarque, *Marcellus*, XLI.

<sup>5</sup> *De bello Annibalico*, L.

<sup>6</sup> Livre X, *Fragm.* v. *Bellum Hannibalicum*, XXXII.

Que peut-on attendre d'un officier général qui ne sait pas que, lorsqu'il doit conduire en personne une action de vigueur, nombre de ceux qui l'entourent doivent tomber avant qu'un coup puisse l'atteindre, lui qui dirige l'action ?

S'exposer au danger, c'est bon pour un Carien, comme dit le proverbe, ce n'est pas l'affaire d'un commandant de corps de troupes.

Un général qui dit ensuite : *Ah ! je n'avais pas pensé à cela !* ou : *Qui aurait pu prévoir que les choses se passeraient ainsi ?* ce général donne des preuves manifestes d'ignorance et de lourdeur d'esprit.

Tite-Live n'est pas loin de partager cette opinion. La mort de Marcellus, dit-il<sup>1</sup>, fut surtout déplorable à raison de cette imprévoyance qui, à son âge — à plus de soixante ans ! — lui avait fait oublier l'expérience d'un vieux capitaine et l'avait entraîné dans un piège, lui, son collègue et la république.

Après de vains efforts tendant à la reprise de Salpi, Annibal s'enfonça dans le sud, où Cincius poursuivait le siège de Gerace (*Locres*), que défendait Magon. A la nouvelle de l'approche de son général en chef, Magon se tint prêt à agir ; dès qu'il vit apparaître à l'horizon les têtes de colonnes carthaginoises, il exécuta, brusquement une sortie vigoureuse. Alors les Romains prirent peur et se rembarquèrent en désordre, abandonnant sur place tout leur matériel de siège. C'est ainsi que la présence d'Annibal suffit à opérer la levée du siège de Gerace (*Locres*).

---

<sup>1</sup> XXVII, xxvii.

## CHAPITRE II. — CAMPAGNES DE 210, 209 ET 208 EN ESPAGNE, EN SICILE, EN AFRIQUE, EN SARDAIGNE ET EN GRÈCE.

*Espagne.* — Le jeune Cornelius Scipion, qui commande en Espagne, y entreprend ses premières opérations militaires dès le printemps de l'an 210. On va le voir quitter les sentiers battus par la routine, prendre pour modèle son antagoniste Annibal, l'imiter intelligemment<sup>1</sup> et s'ouvrir des voies nouvelles dans lesquelles il ne s'engagera qu'après mûres réflexions. Il va mettre à profit les dures leçons que les Carthaginois infligent, depuis tant d'années, aux généraux de Rome. Désormais le fils d'Amilcar aura un adversaire digne de lui.

Scipion savait pertinemment quelles positions occupait l'ennemi qu'il se proposait d'affronter. Magon opérait dans l'angle sud-ouest de la Péninsule ; Asdrubal Gisco était à l'embouchure du Tage ; Asdrubal Barca manœuvrait aux environs de Tolède. Aucun des trois ne se trouvait à moins de dix journées de marche de Carthagène. Etant donnée cette situation, Scipion laisse sur la rive gauche de l'Ebre son lieutenant Silanus avec 3.000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie. Lelius, son autre lieutenant, qui commande la flotte romaine mouillée à Tarragone, en emmène au large les trente-cinq voiles. Lui-même, Scipion, passe l'Ebre à la tête de son armée, dont l'effectif s'élève à 25.000 hommes d'infanterie et 2.500 de cavalerie. Il se porte à marches forcées dans la direction du sud. Ou va-t-il ? Nul ne le sait encore, si ce n'est Lelius, qui, avant d'appareiller, a reçu des instructions spéciales.

Scipion savait l'importance que l'ennemi attachait à la possession de Carthagène. Des informations sûres lui avaient fait connaître que c'était la seule place maritime en état d'abriter une escadre de guerre ; que cette place, heureusement située, rendait facile un service de communications régulières entre l'Espagne et l'Afrique ; que les Carthaginois en avaient fait leur base d'opérations, un grand dépôt de matériel, un immense arsenal ou plutôt un vaste atelier où se forgeait la guerre<sup>2</sup> ; enfin, qu'ils y avaient leur trésor. Le jeune général en chef avait également appris de bonne source que des otages espagnols se trouvaient internés à Carthagène ; que la population, composée d'ouvriers et de gens de mer peu façonnés au métier des armes, était plus propre à faire avancer qu'à retarder la chute de la place ; que la citadelle n'avait pas plus de 1.000 hommes de garnison commandés par un officier carthaginois du nom de Magon. Ce chiffre si restreint de défenseurs venait de ce que, maîtres de presque toute la Péninsule, les Carthaginois ne pensaient pas qu'on pût jamais avoir l'idée de venir insulter Carthagène.

C'est pourtant ce que Scipion va faire.

Il ne met que sept jours à franchir la distance qui sépare la rive droite de l'Ebre des abords de la place. Lelius, qui a mis le cap sur le port indiqué, arrive en temps utile, et l'investissement s'opère simultanément et par terre et par mer. Puis, immédiatement, les Romains forment leurs colonnes d'assaut, dessinent

---

<sup>1</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>2</sup> Expression empruntée à Xénophon par Polybe (livre X, Fragm. II).

deux fausses attaques et, malgré la résistance des Carthaginois, font d'un autre côté l'escalade<sup>1</sup>. La place est emportée de haute lutte.

Scipion y fit prisonniers de guerre le gouverneur Magon, ainsi que plusieurs membres de la *γερουσία*, mit la main sur 8.000 matelots et 2.000 ouvriers d'art, qu'il déclara **esclaves du peuple romain**, et rendit la liberté à plus de 300 otages espagnols. Le vainqueur ramassa dans la place conquise plus de 600 talents, soit une valeur d'environ 3 millions et demi de francs ; 276 livres d'or ; 10.300 livres d'argent et quantité de vases précieux ; de grands approvisionnements de subsistances : 3.500 hectolitres de blé, 33.000 hectolitres d'orge ; un important matériel d'artillerie névrobalistique : 120 catapultes de gros calibre et 281 de moyen ou petit, 75 balistes, quantité de scorpions de tout modèle, de projectiles et d'armes de toute espèce ; 18 navires de guerre et 113 transports avec leurs cargaisons ; enfin, tout l'outillage de l'arsenal maritime.

La perte de Carthagène était pour sa métropole un immense désastre.

Scipion, qui passa à Tarragone l'hiver 210-209, employa ce temps à se faire des alliés parmi les Espagnols. Il sut habilement gagner à sa cause un chef du nom d'Edecon, dont l'exemple entraîna la soumission des autres grands personnages de la rive gauche de l'Ebre. Il sut aussi, par des menées adroites, détacher de l'alliance carthaginoise deux princes désignés par Tite-Live sous les noms latinisés d'Indibilis et de Mandonius, et qui, tous deux, en voulaient à Carthage de ce que, en garantie de leur fidélité, Asdrubal exigeait d'eux un dépôt de sommes considérables et gardait en otages leurs femmes et leurs filles.

Une occasion favorable se présente. Ils désertent avec armes et bagages, abandonnent le frère d'Annibal et s'en vont dans un pays tourmenté occuper avec leurs gens des positions inaccessibles. Cette désertion est suivie de celle d'un grand nombre d'autres Espagnols qui, déjà mécontents de l'arrogance et de la rudesse de main des Carthaginois, n'attendaient que l'occasion de leur tourner le dos.

Il est beau, dit Polybe<sup>2</sup>, il est louable de bien mener une grande guerre, mais il faut beaucoup d'habileté et de prudence pour user sagement de la victoire. Bien des généraux savent vaincre, peu savent profiter du succès. Les Carthaginois ne surent que vaincre. Après avoir battu les Romains, tué Publius et Cneus, ils crurent qu'on ne pouvait plus leur disputer l'Espagne et n'eurent plus dès lors nul ménagement des populations. De leurs alliés ils se firent des ennemis. C'est un malheur auquel ils ne purent se soustraire, pensant, comme ils le faisaient, qu'on gagne les empires autrement qu'on les conserve. Or le vrai moyen de se rendre maître d'un peuple, c'est de lui faire du bien et de lui en faire espérer toujours de plus en plus. Si, au contraire, après l'avoir soumis, on le maltraite, si on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être étonné de ce qu'un changement de méthode du vainqueur ait pour conséquence un changement de disposition d'esprit du vaincu.

---

<sup>1</sup> Une fausse attaque par mer, une autre fausse attaque en terre ferme. Pendant qu'ils sont ainsi doublement occupés, les Carthaginois ne songent pas aux eaux d'un étang dont le niveau s'abaisse à l'heure de la marée. Alors cet étang devient guéable, Scipion ne l'ignore pas. Sa colonne d'assaut traverse l'obstacle devenu franchissable, escalade un rem part dégarni, court ouvrir au gros de l'armée les portes de la place et prend les défenseurs à revers.

<sup>2</sup> Liv. X, *Fragm.* VI. *Scipio in Hispania*, XXXVI.

Dès l'ouverture de la campagne de 209, Scipion se mit en quête de l'armée d'Asdrubal Barca. Or celui-ci avait pris position sur le territoire de Cazorla (*Castulo*), dans cette sierra dont le massif est baigné à son pied par le haut Guadalquivir et l'un des affluents de ce cours d'eau ; il y occupait, non loin des mines d'argent dites de Bacula, un plateau merveilleusement fortifié par la nature. Ses derrières étaient couverts par le fleuve ; son front se trouvait protégé par un haut escarpement dont l'escalade ne semblait point facile. A la nouvelle de l'approche des Romains, il se contenta d'échelonner des postes le long de la crête militaire de ce plateau si bien défendu par un mur de rochers à pic.

A la vue de ce formidable obstacle, Scipion eut un moment d'hésitation et se demanda s'il allait attaquer. Une crainte le décida, celle de voir arriver à la rescousse Magon ou Asdrubal Gisco et peut-être les deux à la fois. Sa résolution prise, il lança à l'assaut de l'escarpement son infanterie d'élite, qu'il fait soutenir par toutes ses troupes légères. Puis, formant le gros de son monde en deux colonnes, il exécute un double mouvement tournant : l'un par la droite, l'autre par la gauche de la position à enlever. Il donne à Lelius le commandement de la colonne de droite (droite de l'ennemi) ; lui-même se met à la tête de la colonne de gauche. Belle action de vigueur qu'on dirait avoir servi de type à notre mode d'attaque du plateau de l'Alma !

Asdrubal n'avait pas pensé que son adversaire osât jamais tenter l'escalade des hauteurs dont il tenait la crête. S'y croyant en sûreté, il n'avait pris aucune des mesures que la simple prudence eût dû lui suggérer. Menacé de toutes parts, assailli à la fois sur son front, ses flancs et ses derrières, et reconnaissant l'impossibilité de résister à ces attaques combinées, il prit le parti d'abandonner la position.

Craignant d'être, à son tour, pris de flanc par Magon et Asdrubal Gisco, le vainqueur ne jugea pas à propos de se mettre à la poursuite d'Asdrubal Barca, qui battait en retraite vers le Tage. Laissant là les hauteurs conquises, il reprit le chemin de son quartier général de Tarragone. A peine avait-il passé le col de Cazorla<sup>1</sup>, que Magon et Asdrubal Gisco donnaient la main à Asdrubal Barca.

Ils arrivaient malheureusement trop tard pour couper Scipion de la ligne de l'Ebre.

Ainsi réunis par les événements de guerre, les généraux carthaginois tinrent conseil. Il fut décidé au cours de cette conférence que, suivant les ordres et instructions du gouvernement punique, Asdrubal se jetterait par delà les Pyrénées avec ce qui lui restait de troupes espagnoles et passerait en Italie ; que, après avoir remis à Gisco les troupes qu'il avait sous ses ordres, Magon se rendrait aux Baléares pour y recruter des frondeurs ; que Gisco occuperait la pointe sud du Portugal en ayant soin d'éviter toute rencontre avec les Romains ; enfin, qu'une division de 3.000 cavaliers d'élite battrait en tous sens l'Espagne citérieure (dite plus tard Tarraconaise), c'est-à-dire la région de la Péninsule que bordent les Pyrénées<sup>2</sup>.

Tel est le programme des opérations prévues pour la prochaine campagne.

---

<sup>1</sup> *Saltus Castulonensis*. Ce col se trouve entre la sierra Nevada et la sierra Cazorla. — Voyez Commentaires de César, *Bell. civ.*, I, xxxviii. — Cf. *Histoire de Jules César*, de l'empereur Napoléon III, t. I, p. 290 de l'édition Plon.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, xx.

Elle s'ouvre, cette campagne de 208. Un nouveau général, Hannon, arrivé d'Afrique avec des troupes de remplacement, opère sa jonction avec Magon, qui est de retour des Baléares.

Ces deux généraux concentrent au cœur de l'Espagne des forces considérables, tandis qu'Asdrubal Gisco occupe solidement les environs de Cadix<sup>1</sup>.

Quant à Asdrubal Barca, il a disparu de la scène espagnole.

Qu'est-il devenu ? se demande-t-on à Rome. Les promeneurs du Forum le traitent de fuyard<sup>2</sup>, et des flatteurs à gages dressent dans les Pyrénées un trophée à Scipion<sup>3</sup>. Cependant une autre opinion tend à prendre cours, émise par Fabius, qui reproche au vainqueur d'avoir laissé le vaincu s'échapper de l'Espagne, de lui avoir ainsi ouvert la route de l'Italie<sup>4</sup>.

Durant l'année 208, la Péninsule respire. Après avoir si longtemps souffert de la guerre, elle jouit momentanément d'un calme inespéré et se croit pour jamais affranchie de tous maux<sup>5</sup>.

*Sicile.* — Lævinus procède, en 210, au désarmement des Siciliens et purge l'île d'une foule d'aventuriers de toute nationalité. Ces bandits sont systématiquement expédiés en Italie et mis à la disposition des gens de Reggio pour les aider à ravager les Calabres, base d'opérations des Carthaginois. Pour ceux-ci, la Sicile est désormais perdue ; Annibal n'en pourra plus tirer aucune espèce de ressources.

Le gouvernement de Rome consacre l'année 209 à la pacification du pays, pacification dont Tacite a si bien, comme on sait, flétri les rudes méthodes. Syracuse avait commencé par se plaindre des rigueurs de Marcellus ; mais qu'était-ce en comparaison de celles qui attendaient Agrigente et les autres villes du parti de Carthage ! Lævinus en fit, en 208, vendre ou massacrer tous les habitants<sup>6</sup>.

*Afrique.* — Vers la fin de l'année 210, des ambassadeurs de Syphax apportèrent à Rome la nouvelle des succès de ce prince. Syphax avait battu les Carthaginois, qu'il tenait, disait-il, pour ses pires ennemis, et sollicitait du sénat la ratification du traité conclu par lui avec les Scipions d'Espagne. Le gouvernement romain accueillit favorablement ses propositions et dépêcha aussitôt en Afrique une ambassade chargée du soin de lui notifier cette acceptation. Les envoyés eurent mission de le combler de présents magnifiques, lui et nombre d'autres petits souverains imazir'en.

Durant cet échange de bons procédés, Valerius Messala croisait avec 50 navires de guerre sur la côte africaine pour en parfaire la reconnaissance, y opérer çà et là des descentes et la dévaster méthodiquement.

Lævinus reçoit, en 209, le commandement d'une escadre de 70 navires qui doivent encore jeter sur le littoral carthaginois des corps réguliers de ravageurs.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVIII, I.

<sup>2</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>3</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVIII, XLII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVIII, I.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVI, xxx et xl.

L'année suivante (208), ce même Lævinus revient avec une flotte de 100 voiles, opère une nouvelle descente et porte la dévastation au loin sur le territoire de Carthage ; mais, tout à coup, il reprend précipitamment la mer sur l'avis inattendu, qui lui parvient, qu'une flotte carthaginoise, forte de 83 voiles, manœuvre de façon à couler ses vaisseaux au mouillage. Il appareille en toute hâte. Effectivement, voici l'ennemi ! Une bataille navale se livre à la hauteur de Kelibia (*Clypea*). Les Carthaginois, hélas ! négligent depuis longtemps leur marine ; ce sont les Romains qui l'emportent.

*Sardaigne*. — 40 transports carthaginois débarquent en Sardaigne des troupes qui ravagent le territoire de Terra Nuova (*Olbia*) et, sur la côte opposée, celui de Cagliari (*Caralis*). Commandées par Amilcar, ces bandes de vastardeurs rentrent à Carthage (210) avec un butin considérable, mais l'heure des réactions ne doit pas tarder à sonner. En 209 et 208, la main de fer des Romains s'abat sur les villes de Sardaigne qui n'ont pas su opposer aux Carthaginois une résistance suffisante.

Par ordre du sénat, Cagliari est ruinée de fond en comble.

*Grèce*. — Aidés d'Attale, roi de Pergame, les Romains font des progrès en Grèce. Ils gagnent à leur parti les Etoliens, les Lacédémoniens ; mais Philippe de Macédoine, les Achéens et la plupart des autres peuples grecs défendent encore la cause de Carthage.

## LIVRE DIX-SEPTIÈME. — LE MÉTAURE

### CHAPITRE PREMIER. — AGRIMONTE ET CANOSA.

Venus, dès les premiers jours de 207, du fond de la Calabre, les Carthaginois avaient essayé une surprise de Tarente, mais leur tentative avait échoué grâce à l'active surveillance du préteur Q. Claudius Flamen, solidement établi sous les murs de la place<sup>1</sup>. Au retour de cette expédition manquée, Annibal avait donné dans la colonne d'Hostilius Tubulus, qui allait prendre possession de son commandement à Santa Maria (*Capoue*)<sup>2</sup>, et il s'était, non sans quelques pertes, retiré derechef en Calabre.

Pour tenir tête à son ennemi tenace, le gouvernement de Rome avait formé une armée de Basilicate et Calabre (*Lucanie* et *Bruttium*), forte de 42,500 hommes, dont 40.000 hommes d'infanterie d'élite et 2.500 hommes de cavalerie<sup>3</sup>. Le consul Claudius Néron, qui commandait ces forces imposantes, avait reçu mission de suivre les mouvements d'Annibal, de le maintenir autant que possible dans l'immobilité ou, du moins, dans l'impossibilité de s'éloigner de la Calabre, de quitter l'extrême sud de l'Italie et de s'élever vers le nord.

A Venosa, où il avait établi son quartier général, le consul apprit que son adversaire s'était porté sur Agrimonte (*Grumentum*)<sup>4</sup>, en vue de reprendre possession des places de Basilicate qui avaient pris parti pour les Romains. Il partit aussitôt dans la direction de Saponara, non sans avoir eu la précaution de faire faire une reconnaissance minutieuse des chemins à suivre<sup>5</sup>, et vint prendre position à 1.500 pas de son adversaire, dont les palissades semblaient s'appuyer aux murailles d'Agrimonte, bien qu'elles en fussent cependant à 500 pas. Entre les retranchements adverses s'étendait une assez vaste plaine. Quelques hauteurs dominaient la gauche des Carthaginois et la droite des Romains, mais nul des deux partis en présence ne se préoccupait de cette circonstance topographique, attendu que les hauteurs exerçant un commandement sur la plaine étaient absolument dénudées, qu'il ne s'y trouvait ni couvert ni bois propre à masquer une embuscade.

Néron, jusqu'à ce jour, a commis bien des fautes. En dernier lieu, en Espagne, il s'est laissé tromper par Asdrubal là où un enfant n'eût pas été pris au piège ; mais, depuis lors, ce capitaine médiocre a médité, étudié les choses de la guerre. Comme Scipion, il a pris pour modèle Annibal et va suivre les méthodes inaugurées en Italie par le grand Carthaginois.

Dans la plaine qui séparait les deux camps fortifiés, il se livrait chaque jour quelques petits combats d'avant-postes, mais de tels engagements étaient peu décisifs. Une nuit, Néron donne à quelques cohortes l'ordre de gravir les hauteurs, d'en franchir la crête et d'aller s'établir sur le versant opposé<sup>6</sup>, de

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, xxix.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, xl.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, xl.

<sup>4</sup> Agrimonte (alias *Armento*) sur les rives de l'Agri, non loin de Saponara.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVII, xli.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, xli.

manière à être ainsi défilées des vues de l'ennemi. Il leur précise, en même temps, l'heure à laquelle elles devront remonter ce revers et descendre dans la plaine pour y prendre part à certaine action d'ensemble.

Le lendemain, dès l'aube, le consul aligne en bataille infanterie et cavalerie, et il convient d'observer que la cavalerie romaine avait alors fait de grands progrès<sup>1</sup>. L'affaire s'engage. Au moment voulu, les cohortes de réserve descendent des hauteurs en poussant de grands cris et prennent à revers les troupes carthagoises faisant alors front au gros des troupes romaines. De là certain désordre qu'Annibal fait cesser en battant en retraite sur ses palissades. Ses pertes, assez sensibles, sont évaluées par le romain Tite-Live à 8.000 hommes hors de combat, 700 prisonniers, 9 enseignes, 6 éléphants, dont 4 tués et 2 pris vivants.

Malgré cet éclatant succès, le consul Néron ne put empêcher son adversaire d'évacuer la Basilicate. Annibal se laissait rarement bloquer ; essentiellement mobile et libre de ses mouvements, il décampa avec sa prestesse habituelle et se dirigea sur la Pouille.

Néron était mis en défaut.

Le lendemain, néanmoins, il se jeta à la poursuite de l'ennemi, qu'il atteignit non loin de Venosa. Là, nouvel engagement au cours duquel, dit Tite-Live, les Carthagois perdirent encore 20.000 hommes.

Ainsi affaibli, Annibal se dérobe et gagne Torre di Mare (*Métaponte*), sise non loin de l'embouchure du Bradano. Hannon, commandant d'armes de cette place, est aussitôt envoyé en Calabre pour y recruter des hommes. Dès qu'il se sent suffisamment renforcé, Annibal revient à Venosa, d'où il monte encore un peu vers le nord pour aller prendre position sous Canosa, en un point d'où son regard embrasse le champ de bataille de Cannes, théâtre d'un de ses premiers triomphes. Néron, bien entendu, vient, à son tour, s'établir aux environs de Canosa, et les deux partis en présence s'observent attentivement.

Immobile dans ses palissades, Annibal semblait y attendre la nouvelle de quelque événement important et se tenait prêt à prendre part à une action de vigueur de nature à mettre fin à la guerre.

La nouvelle arriva, mais de quel coup douloureux ne le frappa-t-elle point ! Jetée par-dessus les palissades, une tête humaine vint rouler à ses pieds.

C'était celle de son frère Asdrubal.

Néron n'avait pas eu le respect du vaincu mort les armes à la main<sup>2</sup>. Il eût dû se rappeler quels honneurs funèbres Annibal avait rendus aux restes mortels de tant de consuls romains tombés sous le fer carthagois depuis le commencement de la guerre<sup>3</sup>.

On dit que, à la vue de ce trophée sauvage, attestant la mort de son frère, Annibal s'écria que la guerre était bien finie, que sa patrie devait s'avouer

---

<sup>1</sup> Polybe, X, *Fragm.* II.

<sup>2</sup> Cruel avec préméditation et raffinement, le consul avait pris soin d'assurer le bon état de conservation de ce hideux trophée — Tite-Live, XXVII, LI.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVIII, xxviii. — Ces grands généraux tués à l'ennemi sont : Flaminius, Paul-Émile, T. Sempronius Gracchus, Publius Scipion, Cneus Scipion, Cn. Fulvius Centemalus, Postumius Albinus, T. Quinctius Crispinus et Marcellus, *l'Épée de Rome*.

vaincue<sup>1</sup> ; mais il est probable que cet accès de désespérance est de pure invention romaine, que l'ivresse du succès enflamma plus que de raison l'imagination des poètes nés sur les bords du Tibre<sup>2</sup>. Encore, dit fort bien Montesquieu<sup>3</sup>, faudrait-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés ; que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyait la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étaient donnés à lui et à décourager une armée qui attendait de si grandes récompenses après la guerre.

Comme toutes les grandes douleurs de ce monde, la douleur d'Annibal est muette<sup>4</sup> ; personne ne le voit pleurer<sup>5</sup>, sa force d'âme est surhumaine. Il opère silencieusement sa retraite dans l'extrême sud de la Calabre<sup>6</sup> et y concentre les ressources dont il dispose encore.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, LI. — Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>2</sup> Horace, *Odes*, IV, III.

<sup>3</sup> *Grandeur et décadence des Romains*, chap. X.

<sup>4</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>5</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, LI.

## CHAPITRE II. — ITINÉRAIRE D'ASDRUBAL D'ESPAGNE EN ITALIE.

Ayant depuis longtemps préparé son départ de l'Espagne, Asdrubal n'avait pas attendu l'issue de la journée de Cazorla pour diriger sur les Pyrénées son trésor et ses éléphants<sup>1</sup>. Il se trouvait donc allégé de ses gros impedimenta quand il crut devoir battre en retraite vers la vallée du Tage.

Quelle route a-t-il suivie par delà ce fleuve et où a-t-il effectué son passage des Pyrénées ? Deux solutions sont en présence. Aux termes de la première, il se serait porté sur Tolède, puis de Tolède sur Tolosa. De là il aurait pénétré en Gaule soit par la vallée de la Garonne, soit par celle de l'Ariège, très praticable à des troupes d'un effectif restreint, comme l'étaient alors celles qu'il commandait. Les partisans du second système admettent que, à partir de la vallée du Tage, Asdrubal s'est dirigé vers le nord-est de la Péninsule et qu'il est passé en Gaule par les cols que son frère avait antérieurement pratiqués, c'est-à-dire par ceux des Pyrénées-Orientales.

Le rapprochement de deux passages de Silius Italicus milite nettement en faveur de cette seconde solution du problème<sup>2</sup>. Très concis, le texte de Polybe semble, du fait de sa concision même, signifier que les cols de la chaîne étaient alors bien connus, qu'on n'en pratiquait point d'autres que ceux des Pyrénées-Orientales. La route dont il s'agit était vraisemblablement tout indiquée ; c'était celle que, depuis douze ans, prenaient les troupes carthagoises de remplacement, expédiées périodiquement d'Espagne en Italie<sup>3</sup>.

Une fois sur le versant nord des Pyrénées, sur quel point du territoire gaulois Asdrubal va-t-il se diriger ? Sur le pays des Arvernes<sup>4</sup>.

Cette région, quelle est-elle ?

Les Cévennes, les monts d'Auvergne et du Forez constituent, au centre du midi de la France, une sorte de forteresse naturelle dont le cours du Rhône peut être dit le fossé. Rayonnant à partir d'une commune origine, les arêtes de ce groupe de hauteurs dessinent, en divergeant, des vallées que fertilisent : au nord, l'Allier et la Loire ; à l'ouest, la Dordogne, le Lot, l'Aveyron et le Tarn ; au sud, l'Ardèche, le Gard et l'Hérault. C'est dans ce pâtre montagneux, enté, à la hauteur des Cévennes, sur la chaîne générale de partage des eaux de la France, c'est au cœur de en massif orographique que le frère d'Annibal va procéder à des opérations de recrutement. Quel chemin a-t-il suivi du pied des Pyrénées — versant nord — jusqu'au pays des Arvernes ?

---

<sup>1</sup> Polybe, X, VI, *Scipio in Hispania*, XXXIX. — Tite-Live, XXVII, XIX. — Ses éléphants étaient au nombre de 15.

<sup>2</sup> A propos du passage des Pyrénées par Annibal, le poète s'exprime en ces termes :  
*Bebryciæ Pœnus fines transcenderat aulæ.* (*Puniques*, III.)

Et, traitant du passage d'Asdrubal, il dit :

*Bebrycia populos Pœnus armabat in aula.* (*Puniques*, XV.)

D'où il suit que les deux frères auraient, à dix ans d'intervalle, franchi tous deux les portes Bébryciennes, passage étroit pratiqué pour la première fois par l'Hercule phénicien.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, XXXIX.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, XXXIX.

Il convient d'observer tout d'abord que les Arvernes occupaient une vaste région comprenant nos départements actuels du Puy-de-Dôme et du Cantal, avec partie de ceux de l'Allier et de la Haute-Loire. Ce peuple, un des plus puissants de la Gaule, avait pour clients : les *Cadurques*, dont le territoire correspondait à l'ancien Quercy (département du Lot) ; les *Gabales*, qui occupaient l'ancien Gévaudan (département de la Lozère) ; les *Vellaves*, habitants de l'ancien Velay (département de la Haute-Loire).

Cela posé, si l'on admet la première solution relative au passage des Pyrénées, on est conduit à penser que, parti de Toulouse, Asdrubal arrive facilement chez les *Cadurques Eleuthères* (ancien Quercy), établis entre le Lot et la Dordogne et premiers clients des Arvernes ; qu'il remonte ensuite soit la vallée du Lot, soit celle de la Dordogne, et parvient aux environs du mont Lozère.

Si l'on se rallie aux partisans du second système, c'est-à-dire à l'opinion du franchissement des Pyrénées-Orientales, on peut rationnellement admettre que, une fois en Gaule, Asdrubal est d'abord passé par Perpignan, Narbonne, Béziers, Saint-Thibéry.

Jusqu'à là, c'est dans les traces de son frère qu'il a soin de marcher ; mais à Saint-Thibéry, il quitte la route frayée qui le conduirait directement au Rhône, et du Rhône en Italie. Visant le mont Lozère, il remonte la vallée de l'Hérault et arrive ainsi chez les Gabales, premiers clients des Arvernes de ce côté, c'est-à-dire dans les montagnes du Gévaudan.

En résumé, Asdrubal a débouché en Gaule soit par Toulouse, soit par Perpignan, en tout cas chez les Volkes Tectosages, qui lui avaient, sans doute, consenti un traité. Il est arrivé chez les Arvernes : soit par le Lot ou la Dordogne, soit par la vallée de l'Hérault.

Une fois chez les Arvernes, Asdrubal y procède à la formation d'un corps expéditionnaire à destination de l'Italie. Muni des

fonds nécessaires, il parcourt un pays peuplé de robustes montagnards qu'il enrôle et instruit. Il passe une partie de l'année 208 dans les départements du Puy-de-Dôme, du Cantal, de l'Allier, du Lot, de la Lozère et de la Haute-Loire. De la vallée de la Loire, il se porte dans celle de la Saône, peut-être suivant la direction de notre moderne canal du Centre, et poursuit ses opérations de recrutement sur le territoire qui se développe entre Saône et Rhône<sup>1</sup>, c'est-à-dire dans le département de l'Ain.

A partir de là, quel est le tracé de son itinéraire ? Vraisemblablement celui de Bellovèse, qui, lui aussi, quand il partit pour l'Italie, venait du pays des Arvernes<sup>2</sup>. Nous pensons qu'il a descendu la vallée de l'Ain et franchi le Rhône<sup>3</sup> en amont de Lyon ; qu'il s'est de là rendu à Grenoble, où il a pris ses quartiers d'hiver.

Durant cet hiver 208-207, il continue ses armements et accroît l'effectif, déjà considérable, de son armée<sup>4</sup>. Il enrôle, par exemple, 8.000 Ligures, qui devront le rejoindre après qu'il sera descendu en Piémont<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix. — Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>2</sup> Tite-Live, V, xxxiv.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, xxxvi.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXVII, xxxix.

Au printemps, il est prêt.

Il gravit les Alpes et, tout en marchant, fait de nouvelles recrues parmi les montagnards<sup>1</sup>. Mais quel chemin suit-il au cours de l'opération de ce passage des Alpes ? Celui que son frère Annibal s'est ouvert autrefois et qui, depuis douze ans, il faut le répéter, n'a cessé d'être pratiqué par des troupes de remplacement expédiées d'Espagne, base d'opérations permanente de l'armée d'Italie<sup>2</sup>.

On sait qu'un texte de Varron, dont Servius nous a conservé des fragments, semble contredire ce qui vient d'être exposé à cet égard. Varron distinguait dans les Alpes cinq passages praticables aux armées, dont trois s'ouvrant entre les Alpes maritimes et les Alpes grecques et, parmi ces derniers, ceux qui étaient dits *d'Annibal* et *d'Asdrubal*<sup>3</sup>. A ce compte, les deux frères auraient pris des chemins différents.

Il convient d'observer d'abord que le texte de Servius ne nous est parvenu que mutilé par des copistes et qu'il serait imprudent de s'y fier d'une manière absolue. Il faut se rappeler, en second lieu, qu'une armée de quelque importance numérique ne marche pas à la file indienne ; qu'elle doit, au contraire, pratiquer simultanément un faisceau de routes parallèles ou plutôt convergentes. D'où il est permis de conclure que Varron, dont on a sans doute altéré le dire, n'a entendu parler que d'une route suivie par une des fractions de l'armée d'Asdrubal. Nous admettons donc, en invoquant l'autorité de Tite-Live et de Silius Italicus, que les deux frères ont opéré leur passage des Alpes aux mêmes points de la chaîne.

Cette opération du passage des Alpes ne comporta pour Asdrubal aucune espèce de difficultés. Son frère lui avait frayé sa voie à travers ces monts jadis réputés impraticables, et douze années consécutives de communications régulières avaient singulièrement civilisé les habitants de ces contrées que les Romains disaient être peuplées de sauvages. Lors de la venue d'Annibal, les populations alpestres s'étaient imaginé que les Carthaginois en voulaient à leurs villages, à leurs troupeaux, à leur existence ; mais, depuis que la guerre sévissait en Italie, elles avaient compris que leur pays n'était qu'un terrain neutre offrant à l'un des belligérants l'assiette d'une ligne stratégique ; que deux puissantes républiques se disputaient l'empire du monde et que, dans cette lutte, leurs intérêts, à elles, n'étaient nullement en cause. Aussi ce passage des Alpes s'effectua-t-il avec une rapidité qui surprit les Romains<sup>4</sup>.

Asdrubal déboucha en Cisalpine à la tête de 52.000 combattants espagnols ou gaulois transalpins, auxquels vinrent immédiatement s'adjoindre les 8.000 Ligures enrôlés et nombre de Cisalpins. Au total, 60.000 combattants.

Grande épouvante en Italie à l'annonce des mouvements précipités de ce nouvel adversaire<sup>5</sup> ! Grande émotion à Rome<sup>6</sup> ! Là, dans les rues, sur les places publiques, s'entrecroisaient des conversations fiévreuses, agitant les moyens de sauver la patrie. Courons, proposaient les uns, courons arrêter cet Asdrubal à sa

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVII, xxxix.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXVII, xxxix. — Silius Italicus, *Puniques*, XV. — Appien et Eutrope sont d'accord sur ce point avec Tite-Live et Silius Italicus.

<sup>3</sup> Servius, *Ad Æneid.*, X, 13.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVII, xxviii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

descente des Alpes ! — Il n'est plus temps, observaient assez judicieusement les autres ; ôtons-lui seulement les moyens de soulever la Cisalpine et la Toscane. Donnons, disaient les mieux avisés, donnons à Annibal assez d'occupation en Calabre pour le mettre hors d'état de quitter cette région et de se porter à la rencontre de son frère. Oui, oui, appuyait la foule, il faut à tout prix empêcher la jonction des deux Carthaginois<sup>1</sup>.

Et ces thèmes divers se développaient au milieu d'un concert de bruyantes lamentations.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, xxxviii et xxxix *passim*.

### CHAPITRE III. — OPÉRATIONS D'ASDRUBAL EN CISALPINE.

La descente d'Asdrubal en Cisalpine n'était pas un fait de nature à surprendre les Romains ; le sénat se trouvait depuis longtemps informé des desseins de Carthage. Dès l'an 210, en effet, Valerius Messala, qui revenait d'Afrique, faisait connaître à ses compatriotes que le gouvernement punique procédait à des levées considérables et que ces contingents étaient destinés à l'armée d'Espagne alors placée sous les ordres d'Asdrubal. Ainsi renforcé, ce général devait passer en Italie et y opérer avec son frère Annibal une jonction dont il se croyait en droit d'attendre des résultats décisifs<sup>1</sup>. Au commencement de l'année suivante (209), arrivèrent à Rome les Carthaginois faits prisonniers de guerre à Carthagène, et ces gens affirmèrent que les grands armements de leur métropole se rapportaient au projet de passage d'Asdrubal en Italie<sup>2</sup>. Vers la fin de cette même année 209 et durant les premiers mois de 208, le fait annoncé se confirme ; il n'est bruit que des mouvements d'une flotte punique de 200 navires de guerre, prêts à jeter sur les côtes d'Italie des troupes de débarquement<sup>3</sup>. Aux premiers jours de 207, le doute n'est plus possible. Le gouvernement de Rome apprend qu'Asdrubal est au pied des Alpes<sup>4</sup>. La marche de cette armée carthaginoise inspire aux sénateurs des inquiétudes de jour en jour plus vives. Des émissaires romains, qu'ont pilotés des guides Massaliotes, rapportent qu'Asdrubal a réuni en Gaule une armée d'un effectif considérable, qu'il est encore arrêté par les neiges, mais que, dès les premiers beaux jours, il franchira la chaîne, ainsi que l'a fait son frère. Ses attaques sont imminentes<sup>5</sup>. Bientôt le préteur de la Cisalpine<sup>6</sup> fait connaître officiellement au sénat que les colonnes carthaginoises se sont engagées dans les Alpes<sup>7</sup>. En résumé, dès l'an 210, les Romains étaient saisis du dessein qu'avaient formé les Carthaginois de faire passer Asdrubal en Italie, seul moyen à leurs yeux de terminer la guerre<sup>8</sup>. Le gouvernement de Rome avait donc été à même de prendre, en temps utile, des mesures de défense.

Au moment de l'expédition d'Asdrubal, le territoire de la Cisalpine se trouvait placé sous le commandement du préteur L. Porcius Licinius qui l'occupait avec deux légions, soit 21.400 hommes.

Derrière cette armée d'occupation était massée l'armée active affectée à la province et commandée par le consul M. Livius Salinator. Également forte de deux légions, cette armée consulaire était appuyée de 15.000 auxiliaires tirés de Sicile et d'Espagne.

Les Carthaginois descendus des Alpes allaient ainsi se trouver en face d'une armée du Nord, dont l'effectif s'élevait à 57.800 combattants<sup>9</sup>. La Toscane était, d'ailleurs, gardée par C. Terentius Varron commandant deux légions, soit encore

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, v.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, vii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, viii.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, xxxv.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVII, xxxvi.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, xxxviii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVII, v.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVII, xxxvi, xxxviii, xlvi.

21.400 hommes. L'ensemble de ces forces pouvait être dit imposant<sup>1</sup>. Le préteur Porcius avait son quartier général à Plaisance ; le consul Livius Salinator, à Sinigaglia ; Varron, à Arezzo ou à Florence.

Dans ces conditions, une marche en avant n'était pas chose facile. Nous supposons qu'Asdrubal a commencé par suivre les traces de son frère ; que sa première rencontre avec les troupes romaines a eu lieu à l'entrée occidentale de la Stradella<sup>2</sup> ; que, après cet engagement, dont les auteurs ne font point mention, le préteur Porcius a rompu en arrière du défilé et a pris Plaisance pour pivot de ses manœuvres défensives. On sait quelles sont les propriétés de cette place, qui, après la journée de la Trebbia, avait opposé à Annibal une si belle résistance. Asdrubal essaya de remporter de vive force<sup>3</sup>, mais cette tentative n'aboutit qu'à un échec. Cependant il fallait déboucher de la Stradella. Comment faire ? Asdrubal fut contraint et forcé de passer par les lenteurs d'un siège régulier<sup>4</sup>.

On sait quel est le rôle dévolu aux places fortes. Elles sont faites pour arrêter les armées d'invasion, pour en paralyser, au moins un temps, les mouvements. Asdrubal devait être arrêté par Plaisance<sup>5</sup> ; il l'a été nécessairement<sup>6</sup>. Or elles sont longues, les opérations d'un siège régulier<sup>7</sup> ; elles l'étaient surtout dans l'antiquité, alors que les moyens d'action de la défense se trouvaient considérablement supérieurs à ceux de l'attaque. Asdrubal dut renoncer à l'espoir de la prise de Plaisance, voilà du moins ce que nous dit Tite-Live<sup>8</sup>. Mais alors comment se fait-il que l'armée carthaginoise ait poussé en avant, qu'elle ait pu prendre cette route de Rimini qui devait recevoir plus tard le nom de voie Emilienne ? Il y a là quelque chose d'inexpliqué, il s'est passé sous les murs de Plaisance tel événement de guerre dont les auteurs latins ont omis de parler et qui a permis aux Carthaginois de déboucher de la Stradella<sup>9</sup>.

Nombre de commentateurs se sont plu à critiquer vivement les opérations d'Asdrubal en Cisalpine, à lui reprocher amèrement le temps précieux qu'il a perdu au siège de Plaisance<sup>10</sup>. De telles critiques sont-elles vraiment sérieuses ? Croit-on que ce soit de gaieté de cœur qu'Asdrubal ait formé le siège de cette

---

<sup>1</sup> Asdrubal avait devant lui, y compris l'effectif de l'armée de Toscane, environ 80.000 hommes lui barrant les routes de la Péninsule italique.

<sup>2</sup> Ne pouvant se jeter dans l'Apennin, dont les débouchés étaient gardés par Terentius Varron, Asdrubal était forcé de tâter la Stradella.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVII, xxxix.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVII, xlIII. — Asdrubal abandonne ses opérations de siège. C'est fort bien, mais comment a-t-il pu continuer sa route ?

<sup>10</sup> Au lieu de se porter par une course rapide vers Annibal, il (Asdrubal) perd un temps irréparable à l'attaque et au siège de Plaisance. (Poirson, *Hist. rom.*)

Il (Asdrubal) arrive en Italie et après s'être arrêté trop longtemps au siège de Plaisance. (Bourgon, *Histoire romaine.*)

Asdrubal, ne rencontrant aucune armée en Cisalpine, perdit son temps au siège de Placentia. (E. Dumont, *Histoire romaine.*)

Asdrubal, par une suite fatale de fautes. D'abord, il perdit un temps considérable au siège de Placentia. La résistance prolongée de cette colonie ayant permis aux Romains de réunir des forces. (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I.)

place ? Est-ce pour son plaisir qu'il s'est arrêté sous des murs qui jadis avaient barré le chemin à son frère ? Perdre du temps ! Il a débouché quand il a pu le faire, il est passé outre aussitôt que les circonstances se sont prêtées à l'exécution de ce mouvement. On dit que le fait du temps perdu à l'attaque de Plaisance a permis à deux armées consulaires de se former, de se concentrer et de le couper d'Annibal ; mais, encore une fois, les places fortes sont faites pour faire perdre un temps précieux aux armées d'invasion.

S'il n'a pas pris Plaisance, Asdrubal a, du moins, su la masquer, la paralyser, se dérober à ses défenseurs, se jeter par delà son rayon d'action. Nous ne savons rien de ce qui s'est passé, sinon que l'armée carthaginoise s'est trouvée en mesure de continuer sa marche ; que, une fois hors de ce rayon, Asdrubal a expédié un courrier à son frère, avec lequel il comptait opérer sa jonction en Ombrie<sup>1</sup>.

Ses troupes sont vraisemblablement passées par Parme, Modène, Bologne et Rimini. A partir de ce dernier point, elles ont suivi la côte adriatique jusqu'en vue de Sinigaglia (*Sena Gallica*), quartier général de Livius Salinator<sup>2</sup>.

Il convient d'observer d'ailleurs que, de Plaisance aux rives du Métaure, Asdrubal n'a pas un instant cessé d'être inquiété par l'adversaire auquel il a su échapper sous les murs de Plaisance. Porcius s'était mis à sa poursuite et l'avait harcelé sans relâche. Occupant des hauteurs dominantes ou des étranglements de la route, usant de toutes les ruses de guerre, le préteur se trouvait sans cesse sur les talons des Carthaginois ou leur donnait dans le flanc sans leur laisser un instant de repos<sup>3</sup>.

L'armée d'Asdrubal était harassée de fatigue alors qu'elle prit position sur les rives du Métaure.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, XLIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, XLVI.

## CHAPITRE IV. — LA MORT D'ASDRUBAL.

Le Métaure (*Metauro*, alias *Marro*) est un petit fleuve qui, prenant source à Lemole, passe par San Angelo in Vado, Urbin, Fossombrone, et débouche dans l'Adriatique à 2 kilomètres sud-ouest de Fano (*Fanum Fortunæ*) ; son cours est d'environ 70 kilomètres. C'est l'un des fossés naturels qui déchirent le versant oriental de l'Apennin et défendent ainsi la trouée donnant accès dans la péninsule. Il dessine nombre de sinuosités<sup>1</sup>, s'encaisse de plus en plus d'aval en amont<sup>2</sup> et peut être dit infranchissable pour qui n'en connaît pas les gués<sup>3</sup>.

Sur la rive droite de cet obstacle les Romains avaient pris position. Asdrubal voyait plantées, face à ses palissades, les palissades de Livius Salinator. Le consul, qui s'était avancé jusqu'au Cesano, petit cours d'eau qui coule au sud du Métaure, coupait la route du littoral, fort étranglée en ces parages entre la mer et le pied des derniers contreforts de l'Apennin. Non loin de là, se développaient les retranchements de Porcius<sup>4</sup>. Du haut des croupes escarpées qu'il occupait, le préteur observait la route de Fossombrone (*Forum Sempronii*), unique voie de communication de l'Ombrie avec la côte adriatique.

Quelque direction qu'il voulût prendre pour se rapprocher de son frère, Asdrubal se voyait arrêté dans sa marche. Le gain d'une bataille heureuse pouvait seul lui ouvrir des chemins qui lui étaient hermétiquement fermés. Tenter le sort des armes, engager une action décisive ! Le prudent général n'y songe pas. Il ne veut pas combattre isolément avant d'avoir reçu des nouvelles de son frère Annibal, auquel il a, comme on sait, donné rendez-vous en Ombrie. Vis-à-vis du consul et du préteur réunis, il lui faut, pense-t-il, prendre une attitude expectante et demeurer sourd à toute provocation.

En attendant, il pousse diverses reconnaissances du côté de l'ennemi, et ce service de découverte, il le fait lui-même avec quelques cavaliers d'escorte<sup>5</sup>. Or, au cours de ces investigations méthodiques, l'œil exercé du fin observateur distingue chez les Romains des hommes portant de vieilles armures d'un modèle qu'il n'a pas encore vu<sup>6</sup> ; il aperçoit des chevaux maigres, abîmés de fatigue<sup>7</sup> ; il lui semble que les retranchements romains logent aujourd'hui plus de monde qu'hier<sup>8</sup>.

Le fin capitaine flairer un danger.

Il ordonne de nouvelles explorations, plus minutieuses encore que celles qu'il a conduites. Les gens qu'il dépêche vers le fleuve, où les deux armées vont à l'eau, ont reçu l'ordre d'y faire, s'il se peut, quelques prisonniers, d'observer s'il ne se trouve point parmi les légionnaires des gens au teint hâlé, comme on en voit souvent parmi les hommes qui viennent de faire une longue route<sup>9</sup>. Il prescrit

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII. — Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, XLVI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

d'examiner si l'enceinte des palissades romaines n'a pas pris quelque part un accroissement insolite<sup>1</sup>.

On lui rapporte qu'il ne se passe rien d'extraordinaire chez l'ennemi, que l'enceinte fortifiée des légions n'a reçu aucun développement inusité. Cependant un détail, en apparence insignifiant, le frappe, lui, Asdrubal, si bien au courant des habitudes de l'armée romaine<sup>2</sup>. La trompette n'a sonné qu'une fois dans le camp du préteur, tandis qu'elle a sonné deux fois dans le camp consulaire<sup>3</sup> ! Comment cela se fait-il ? D'où vient cette dérogation à la théorie des sonneries romaines réglementaires ? Aurait-il devant lui les deux consuls de Rome ? Hélas ! il n'en peut bientôt plus douter, mais comment expliquer l'événement ? Ses dépêches ne sont donc point parvenues à son frère ? Annibal a donc subi un désastre irréparable, une défaite telle que le consul Néron ait pu quitter impunément la Pouille pour venir renforcer Livius Salinator ? Serait-il lui-même arrivé trop tard pour être à même de concourir à la défense d'une cause à présent perdue<sup>4</sup> ? En proie à mille angoisses, Asdrubal prend le parti de se dérober. Il éteint ses feux, plie bagages et, dès que la nuit est tombée, bat en retraite le long du Métaure, dont il remonte la rive gauche. Il espère surprendre en amont le passage du fleuve, dérouter les armées consulaires, leur échapper et prendre quelque chemin dont le choix heureux puisse assurer le salut de son monde.

Malheureusement, ses guides le trompent ou l'abandonnent ; il ne trouve pas de gués praticables, perd un temps précieux et tombe dans des pièges que des traîtres lui ont tendus<sup>5</sup>.

Les Romains, qui l'ont vu décamper, se sont hâtés de passer le fleuve pour se jeter à sa poursuite et l'accabler ; ils ont tôt fait de le joindre. Les Carthaginois voient arriver sur leurs derrières la cavalerie du consul Néron et l'infanterie légère du préteur Porcius.

Talonné rudement par ces forces combinées, Asdrubal se hâte de prendre position sur des hauteurs voisines, mais il n'a pas le temps de s'y retrancher, car déjà Livius Salinator est là, avec toute l'infanterie de ligne. Sous le coup d'une attaque imminente, l'armée punique est, bon gré mal gré, tenue de se préparer à combattre.

Les deux armées consulaires et le corps d'année prétorien présentent ensemble un effectif d'environ 70.000 hommes de bonnes troupes<sup>6</sup> ; l'armée carthaginoise n'en compte guère que 65.000<sup>7</sup>, soldats improvisés pour la plupart, recrutés d'hier, mal armés, peu disciplinés, mais appuyés, il faut le dire, d'une brigade de 10 éléphants<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, XLVII.

<sup>5</sup> Eutrope, III, XVIII.

<sup>6</sup> Livius Salinator et Porcius, ensemble 57.800 hommes ; Claudius Néron : 7.000 ; Vétérans et auxiliaires du corps de Néron : 5.200. TOTAL : 70.000

<sup>7</sup> Tite-Live (XXVII, XLIX) accusera bientôt un chiffre de 56.000 Carthaginois tués ou blessés et 5.400 prisonniers, soit ensemble 61.400. On peut évaluer à 3.600 le nombre des disparus.

<sup>8</sup> Force composée d'une *ilarchie* (subdivision de 8 bêtes) et d'une *thérarchie* (demi-section de 2 éléphants).

L'attaque des Romains se dessine ; les premiers projectiles de leurs tirailleurs tombent déjà sur les Carthaginois<sup>1</sup> ; Asdrubal sent qu'il faut d'urgence faire acte de vigueur<sup>2</sup>, qu'il faut vaincre ou périr<sup>3</sup>. Renonçant donc à se retrancher<sup>4</sup>, il procède à l'exécution d'un déploiement nécessaire<sup>5</sup>. Sur son front il aligne en bataille son ilarchie et sa thérarchie d'éléphants. Son aile gauche, composée de Gaulois, va avoir affaire aux troupes de Néron. Son aile droite, appelée à affronter les légions de Livius, est formée de vieilles bandes espagnoles. Au centre, en face de Porcius, se placent les auxiliaires Ligures. De sa personne, Asdrubal se porte à l'aile droite, c'est-à-dire du côté par lequel va nécessairement commencer l'attaque. Son aile gauche se trouve, en effet, séparée de l'aile droite romaine par de notables accidents du sol, rochers et ravins<sup>6</sup>, et ne saurait, pour le moment, prendre part à l'action.

L'affaire s'engage<sup>7</sup>. Les éléphants donnent vigoureusement sur Livius Salinator. Les Romains ont recours à la méthode qu'ils emploient d'ordinaire contre ces animaux, mais ils ne peuvent, en les faisant harceler par leurs troupes légères, les empêcher de jeter un peu de désordre dans leurs rangs. D'autre part, quelques bêtes blessées ou effarouchées se replient sur les lignes carthagoises ; elles les eussent disloquées, ces lignes, si Asdrubal ne se fût empressé de leur faire ouvrir des passages, se réservant de les ramener, une fois calmées, à la charge.

Dès que les éléphants ont vidé la scène, les légionnaires de Livius abordent les Espagnols d'Asdrubal. Lutte ardente, s'il en fut jamais ! Terrible corps-a-corps !

Les Carthaginois eussent peut-être fini par l'emporter, si certaine manœuvre de Néron n'avait eu très inopinément plein succès.

Voyant que, du fait des accidents du sol, il avait peu de chose à craindre de la part des Gaulois, ce consul, naguère encore tant décrié, avait eu l'idée de détacher de l'aile droite quelques cohortes d'élite, de les faire défiler rapidement derrière le centre et la gauche de sa ligne de bataille<sup>8</sup>, de les porter sur le flanc et les derrières des Carthaginois<sup>9</sup>. Ce mouvement bien exécuté rendait la situation de ceux-ci extrêmement critique.

Asdrubal, qui avait ramené les éléphants sur son front, s'apprêtait à les faire donner derechef ; mais alors, obligé de faire face à l'ennemi de tous les côtés à la fois<sup>10</sup>, il lui devenait impossible d'ouvrir ses rangs pour ménager des couloirs de retraite aux bêtes qui renâclaient. Or, chaque fois qu'ils étaient reconduits par les Romains, les éléphants revenaient rudement sur les Carthaginois, dont ils désagrégeaient et trouaient l'ordonnance. Le choc en retour des grands moteurs animés allait jeter le désarroi dans les troupes carthagoises. Asdrubal n'hésita

---

<sup>1</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>2</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>3</sup> Polybe, XI, I, *Bellum Hannibalicum*, I.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, XLVIII.

<sup>5</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XV.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVII, XLVIII.

<sup>7</sup> Outre Polybe et Tite-Live, voyez sur la bataille du Métaure : Frontin, *Stratagèmes*, I, I, 9. — Appien, *De bello Annibalico*, LII. — Florus, *Épitomé*, II, VI. — Eutrope, III, XVIII. — Valère-Maxime, VII, IV, 4.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVII, XLVIII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVII, XLVIII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXVII, XLVIII.

plus : prenant son parti de l'événement, il les fit toutes abattre, ces bêtes affolées, suivant un procédé expéditif dont il était, dit-on, l'inventeur<sup>1</sup>.

L'emploi de ce remède radical ne pouvait malheureusement plus sauver l'armée carthaginoise. Enveloppée de toutes parts, elle fut anéantie.

Asdrubal n'était pas homme à survivre à sa défaite. Bravement, il se jeta dans la mêlée et, comme son père Amilcar, tomba glorieusement les armes à la main<sup>2</sup>.

Il n'est que juste, dit Polybe<sup>3</sup>, de mettre en pleine lumière le nom de ce grand homme. C'était le frère d'Annibal, qui, à son départ pour l'Italie, lui avait donné le gouvernement général de l'Espagne. J'ai dit combien de combats il livra aux Romains ; dans combien d'embarras le jetaient les généraux qu'on lui envoyait de Carthage ; comme il était le digne fils de Barca ; avec quelle force d'âme il a toujours supporté le malheur.

C'est comme soldat surtout qu'il doit nous servir de modèle ; c'était une grande figure militaire. Alors qu'il s'agit d'en venir à une action décisive, la plupart des généraux ou chefs d'Etat ne rêvent que succès et gloire ; ils ne songent qu'à la manière dont ils en useront avec chacun, si tout marche à souhait. Jamais ils n'envisagent les conséquences d'une défaite possible ; jamais ils ne se préoccupent de la conduite qu'ils auront à tenir en cas de revers... Nombre de gens de guerre tombent dans cette erreur capitale, et c'est au soin d'éviter de telles fautes que se reconnaît l'homme supérieur.

Admirens la conduite d'Asdrubal.

On a vu quels honneurs funèbres le consul Néron eut le courage de rendre à son glorieux adversaire.

---

<sup>1</sup> Ammien Marcellin, XXV, 1. — Cf. Tite-Live.

<sup>2</sup> Polybe, XI, 1, *Bellum Hannibalicum*, II. — Tite-Live, XXVII, XIII.

<sup>3</sup> Polybe, XI, 1, *Bellum Hannibalicum*, II.

## CHAPITRE V. — CAMPAGNE DE 207 EN ESPAGNE, EN AFRIQUE ET EN GRÈCE.

*Espagne.* — On se rappelle que, en 208, un nouveau général, Hannon, avait été désigné par le gouvernement de Carthage à l'effet de remplacer en Espagne Asdrubal Barca, alors en Gaule. Hannon avait sans difficulté opéré sa jonction avec Magon, et les deux généraux, opérant ensemble, étaient parvenus à mettre sur pied des forces considérables qu'ils avaient réunies au centre de la Péninsule.

Au printemps de 207, Scipion fit attaquer les Carthaginois par son lieutenant Silanus. Or celui-ci eut raison d'un corps d'Espagnols à la solde de Carthage, battit Magon, qui s'était porté au secours de ces auxiliaires, et, de plus, fit Hannon prisonnier.

Ces succès obtenus, il partit pour l'Andalousie à la recherche d'Asdrubal Gisco, qui, après plusieurs échecs, fut forcé de se jeter dans Cadix et d'abriter le reste de ses forces sous les murs de quelques places voisines. Celle d'Oringis était pour Gisco une base d'opérations précieuse, alors qu'il entreprenait des expéditions le long du littoral méditerranéen<sup>1</sup>. Scipion confia à son frère Lucius le soin d'emporter Oringis. L'armée de siège de ce Lucius Scipion était forte de 10.000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie.

Écrasés par des forces supérieures, les assiégés durent capituler.

*Afrique.* — Parti de Marsala (*Lilybée*), le consul M. Valerius Lævinus jette sur le littoral africain des troupes de débarquement qui *razent*, fort avant dans le sud, les territoires d'Utique et de Carthage. Au retour de cette expédition maritime, il rencontre une flotte punique, forte de 70 vaisseaux, en coule 4 et en capture 18.

*Grèce.* — Bien que soutenu par des escadres puniques qui croisaient sur les côtes de Phocide et dans le golfe de Corinthe, Philippe de Macédoine avait fort à faire. Ayant à lutter contre une armée consulaire appuyée des forces du roi Attale, de celles des Etoliens, des Éléens et des Lacédémoniens, il ne savait à quelle orientation s'arrêter. Bientôt il dut quitter la Grèce pour aller défendre ses Etats menacés par d'autres amis des Romains. Toutefois l'allié d'Annibal n'abandonnait pas la partie. Il fit, vers la fin de la campagne (207), entreprendre la construction de cent navires de guerre.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVII, III.

## LIVRE DIX-HUITIÈME. — LE MILANAIS ET LES « GRANDES PLAINES » D'AFRIQUE

### CHAPITRE PREMIER. — LES LIGNES DE CAPO DI NAO (LACINIUM).

A la nouvelle de la catastrophe du Métaure et de la mort de son frère Asdrubal, Annibal avait battu en retraite jusques au fond de la Calabre, où les Romains n'avaient pas osé le suivre. Malgré tant de désastres, et bien que tout croulât autour de lui, l'homme était toujours imposant. Ses adversaires, naguère tant malmenés, redoutaient de sa part un retour offensif ; ils le sentaient capable encore de pousser jusqu'à Rome, ainsi qu'il l'avait fait une fois<sup>1</sup>. Son nom seul les faisait trembler<sup>2</sup>.

L'année 206 ne fut témoin d'aucun fait militaire important<sup>3</sup>.

On ne peut noter, au cours de cette campagne, que l'expédition des consuls Cecilius Metellus et Veturius Philo, qui poussèrent jusqu'à Cosenza (*Consentia*), chef-lieu de la Calabre<sup>4</sup>. Ils en razèrent le territoire, mais, au retour, leurs légions, ayant dû défiler par des gorges profondes, faillirent y être anéanties par des partisans carthaginois, aidés de paysans calabrais. Dès lors les consuls ne se hasardèrent plus dans ces dangereux parages.

L'année 205 est également vide de grands événements de guerre<sup>5</sup>. Le consul P. Licinius Crassus, ayant sous ses ordres Q. Cecilius, avait pour département la Calabre<sup>6</sup> ; ce général, plein de prudence, se garda bien de troubler le repos d'Annibal.

Cette année 205 fut, d'autre part, signalée par des désastres accablants pour les Carthaginois. Un convoi de quatre-vingts transports chargés de blé et d'autres approvisionnements destinés à l'armée d'Italie fut capturé par les Romains dans les eaux de Sardaigne<sup>7</sup>.

La ville de Gerace (*Locres*) avait depuis longtemps embrassé le parti de Carthage et Annibal y entretenait encore une assez forte garnison ; c'était la dernière place maritime qui fût encore en son pouvoir. De Syracuse, où il était alors, Scipion eut l'art de se ménager des intelligences dans cette place de Gerace et de s'en emparer presque sans coup férir.

A cette nouvelle, Annibal accourt.

En vue de rentrer en possession du port qu'on vient de lui enlever, il tente une surprise, mais le coup de main n'a pas le succès attendu. Il se prépare alors à former un siège régulier. Nouveau mécompte ! Après avoir infructueusement donné plusieurs assauts, il renonce à l'entreprise et rentre dans ses lignes.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVIII, xli.

<sup>2</sup> Silius Italicus, *Puniques*, xvi.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVIII, xii.

<sup>4</sup> Strabon, VI, I, 5.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVIII, xlv.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

Les lignes dont il s'agit ici sont celles de [Capo di Nao](#) ou [delle Colonne](#) (*Lacinium*), aussi célèbres dans l'antiquité que devaient l'être plus tard les lignes de Torrès-Vedras, construites et armées par Wellington en Portugal.

Sur la crête d'un promontoire voisin de la ville de Crotone (*Crotone*)<sup>1</sup>, et qui portait alors le nom de [Λακίτιον](#)<sup>2</sup>, s'élevait un temple consacré à Junon<sup>3</sup>. Cet édifice indiquait aux navigateurs l'entrée occidentale du golfe de Tarente<sup>4</sup>, et le massif des rochers qui lui servaient de base jouissait du renom d'une propriété justement appréciée, celle de rompre la violence du vent, de quelque part qu'il vînt à souffler<sup>5</sup>. La légende voulait que sur l'autel des sacrifices offerts à la déesse — autel exposé à l'air<sup>6</sup> — la cendre de l'holocauste demeurât immobile<sup>7</sup> ; et cela, par les plus gros temps.

C'est sur le territoire circonvoisin du temple de Junon Lacinienne qu'Annibal avait établi ses lignes<sup>8</sup>. Il ne nous est malheureusement parvenu aucune description de cet ensemble d'ouvrages, faits pour couvrir les magasins et le noyau des dernières forces carthagoises alors acculées au fond de l'Italie<sup>9</sup>. Ce qu'on sait, c'est que dans les anses voisines mouillaient des navires bien abrités, prêts à appareiller au premier signal<sup>10</sup> ; que, à l'intérieur de ces retranchements, s'élevait une colonne<sup>11</sup> ; que dans le marbre de cette stèle Annibal avait fait encastrier une plaque d'airain portant une inscription commémorative<sup>12</sup> ; que cette inscription bilingue, grecque et punique<sup>13</sup>, exposait le tableau de ses glorieuses campagnes<sup>14</sup> et mentionnait l'effectif de ses troupes<sup>15</sup>.

C'est dans les lignes de Capo di Nao (*Lacinium*) qu'Annibal passa l'année 205<sup>16</sup>.

Au cours de la campagne de 204, il eut quelques démêlés sans importance avec le consul P. Sempronius Tuditanus, qui occupait la Calabre. Se trouvant, par exemple, un jour sur le territoire de Crotone (*Crotone*), Sempronius y fut attaqué par les Carthagois. Annibal le ramena battant jusqu'à ses palissades, après lui avoir mis 1.200 hommes hors de combat<sup>17</sup>. Jaloux de réparer au plus tôt cet échec, le consul se hâta d'opérer sa jonction avec son lieutenant P. Licinius qui avait, comme lui, deux légions sous ses ordres, et les quatre légions réunies

---

<sup>1</sup> Valère-Maxime, I, VIII.

<sup>2</sup> Ce nom, qui semble impliquer la signification de déchirure, de fracture, proviendrait-il du souvenir d'un cataclysme, celui d'un arrachement auquel serait due la formation du golfe de Tarente ?

<sup>3</sup> Strabon, VI, I, 11. — Tite-Live, XXVIII, XII, et XXX, xx. — Pline, *Hist. nat.*, II, CXI. — Valère-Maxime, I, VIII.

<sup>4</sup> Strabon, VI, I, 11.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. nat.*, II, CXI. — Valère-Maxime, I, VIII.

<sup>6</sup> Pline, *Hist. nat.*, II, CXI.

<sup>7</sup> Pline, *Hist. nat.*, II, CXI. — Valère-Maxime, I, VIII.

<sup>8</sup> Polybe, XV, I. — Tite-Live, XXVIII, XII.

<sup>9</sup> Polybe, III, XXXIII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXX, xx.

<sup>11</sup> Polybe, III, LVI.

<sup>12</sup> Polybe, III, XXXIII et LVI.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXVIII, XII.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXVIII, XII.

<sup>15</sup> Polybe, III, LVI. — Le monument était encore debout au temps de Polybe, qui a vu, de ses yeux, l'inscription commémorative.

<sup>16</sup> Tite-Live, XXVIII, XII.

<sup>17</sup> Tite-Live, XXIX, xxxvi.

vinrent chercher une revanche. Cette fois, s'il faut en croire Tite-Live<sup>1</sup>, Annibal aurait été battu ; ses pertes se seraient élevées à 4.000 hommes tués ou blessés et 300 prisonniers.

En 203, le consul Cn. Servilius Cépion eut, à son tour, avec Annibal une rencontre sérieuse sur le territoire de Cotrone<sup>2</sup>. On n'a, d'ailleurs, sur les événements de cette journée que des détails très insuffisants<sup>3</sup>. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à partir de ce moment, les généraux romains n'engagèrent plus aucune affaire avec leur tenace et toujours redoutable adversaire<sup>4</sup>. Ils le voyaient attaché à sa proie et ne se sentaient ni d'humeur ni de force à le déraciner du sol de l'Italie<sup>5</sup>.

Et cependant Annibal demeurait dans ses lignes, immobile et, en apparence, inerte. Traqué de toutes parts, mais non réduit encore, le lion ne sortait plus de son antre. Je ne sais, dit à ce propos Tite-Live, je ne sais si cet homme ne fut pas plus admirable dans son malheur qu'au cours de ses brillants succès<sup>6</sup>. Campé durant treize ans sur un sol ennemi, si loin de son pays natal, exposé à tous les hasards de la guerre, il était le chef d'une armée composée non de ses nationaux, mais de gens de toute origine, Africains, Espagnols, Gaulois, Carthaginois, Italiotes et Grecs, dont ni le type, ni les vêtements, ni l'armement ne se ressemblaient, qui n'avaient rien de commun entre eux, ni religion, ni lois, ni coutumes. Or ces gens disparates, il sut les discipliner, les fondre ensemble, les relier par des liens si étroits qu'on ne les vit jamais ni désunis ni insoumis. Et cependant la solde et les vivres faisaient souvent défaut ! Après la mort d'Asdrubal, sur l'arrivée duquel il avait fondé tant d'espoir, Annibal, retiré en Calabre, semblait avoir à jamais renoncé au reste de l'Italie. N'est-ce pas un prodige qu'aucun mouvement séditieux n'ait alors éclaté parmi ses troupes ?<sup>7</sup>

Et, reproduisant ces réflexions :

On regarde, dit Bossuet<sup>8</sup>, comme un prodige que, dans un pays étranger et durant seize ans entiers, Annibal n'ait jamais vu je ne dis pas de sédition, mais de murmures dans une armée toute composée de peuples divers qui, sans s'entendre entre eux, s'accordaient si bien à entendre les ordres de leur général<sup>9</sup>.

C'est que, suppléant par l'inépuisable fécondité de son génie aux ressources qui lui manquaient, le grand capitaine savait toujours nourrir ses troupes et entretenir leur moral ; c'est qu'il était l'âme de ses soldats, qu'il valait, à lui seul, une armée<sup>10</sup>.

Ses hommes croyaient en lui.

---

<sup>1</sup> XXIX, xxxvi.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, xix.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, xix.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, xix.

<sup>5</sup> Florus, *Hist. rom.*, II, III.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVIII, xii. — Cf. Polybe, XI, *Fragm.* xi.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVIII, xii.

<sup>8</sup> *Histoire universelle*, III, XVI.

<sup>9</sup> Sur les moyens dont usait Annibal pour empêcher les désertions et s'assurer la fidélité de ses hommes, voyez Diodore de Sicile (XXIX, ix) et Frontin (*Stratagèmes*, III, xvi, 4).

<sup>10</sup> Tite-Live, XXVIII, xii.

Admirable de patience et de ténacité autant que de prudence et d'énergie, Annibal demeura deux ans dans ses lignes de Capo di Nao<sup>1</sup>.

Il savait attendre ; il attendait.

---

<sup>1</sup> Polybe, XV, I.

## CHAPITRE II. — MAGON EN CISALPINE.

Enfermé dans ses lignes de Capo di Nao, Annibal attendait la venue de Magon, qui avait reçu du gouvernement de Carthage l'ordre de passer en Italie<sup>1</sup>. Suivant les instructions reçues et après avoir vainement tenté une surprise de Carthagène, le frère d'Annibal s'était hâté d'embarquer à Cadix le peu de monde qui lui restait et de faire voile vers une des îles Pityuses<sup>2</sup>, colonie de Carthage<sup>3</sup>. S'étant ravitaillé aux Pityuses, il avait mis le cap sur une des Baléares, Minorque<sup>4</sup>, dont il avait prestement emporté la ville principale<sup>5</sup>, et s'était solidement établi dans une position dominante, sise au-dessus du port<sup>6</sup>, de ce port qui a pris et gardé son nom (*Portus Magonis*, Port-Mahon).

Il y avait passé l'hiver 206-205<sup>7</sup>.

Des le printemps de 205, Magon appareilla et fit voile vers l'Italie<sup>8</sup>. Sa flotte était forte d'une trentaine de navires de guerre accompagnés de quantité de bâtiments de transport<sup>9</sup>. Les troupes embarquées comprenaient 12.000 hommes d'infanterie, 2.000 de cavalerie<sup>10</sup>. Il longea le littoral du golfe de Gênes et enleva d'emblée cette place maritime<sup>11</sup>. Cela fait, il alla mouiller sur les côtes de Ligurie<sup>12</sup> et, choisissant Savone pour place de dépôt, il y établit une station navale forte de dix navires de guerre<sup>13</sup>.

S'étant assuré le concours des Ingaunes, habitants de la Ligurie méridionale<sup>14</sup>, il gagna la montagne, où l'effectif de son armée prit des accroissements rapides<sup>15</sup>. Il reçut, de plus, de Carthage 25 navires de guerre, 6.000 hommes d'infanterie, 800 hommes de cavalerie, 7 éléphants et des fonds considérables à affecter au recrutement de quantité d'auxiliaires<sup>16</sup>. L'arrivée de ces renforts portait les forces de Magon à 18.000 hommes d'infanterie, 2.800 hommes de cavalerie, 7 éléphants, 55 navires de guerre, sans compter quantité de Ligures, qui accouraient sous ses enseignes, et de Gaulois cisalpins, avec lesquels il avait conclu secrètement des traités.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVIII, xxxvi.

<sup>2</sup> Ainsi nommées à raison de leurs forêts de pins (*πίτυς*, pin), les îles Pityuses formaient, pour les anciens, un archipel distinct de celui des Baléares. Ivica et Formentera faisaient partie de ce groupe, ainsi que l'île dite d'Annibal.

<sup>3</sup> Plin., *Hist. nat.*, III, xi.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVIII, xxxvii.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXVIII, xxxvii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXVIII, xxxvii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>14</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>15</sup> Tite-Live, XXVIII, xlvi.

<sup>16</sup> Tite-Live, XXIV, iv. — Les transports expédiés de Carthage mouillèrent entre Gênes et Albenga. (Tite-Live, XXIX, v.)

L'année suivante (204) fut témoin des progrès de Magon en Italie. La Toscane l'accompagnait de ses vœux ; espérant que l'appui du frère d'Annibal l'aiderait à se soustraire au joug pesant de la domination romaine<sup>1</sup>, elle l'appelait à grands cris. Plusieurs membres de l'aristocratie étrusque avaient déjà pris fait et cause pour son entreprise et lui promettaient le concours de leurs clients<sup>2</sup>.

C'est au printemps de l'année 203 que, recommençant l'œuvre de son frère Asdrubal, Magon entama ses opérations militaires.

Quels adversaires allait-il avoir à combattre ?

Commandant l'armée romaine de Cisalpine, le proconsul C. Cornelius Cethegus était appuyé du corps d'armée de C. Servilius Geminus, établi en Toscane, et de celui du préteur P. Quinctilius Varus, dont le quartier général était à Rimini. Sp. Lucretius occupait Gênes, qui venait d'être rasée par les Carthaginois<sup>3</sup>, et qu'il était chargé de relever de ses ruines. Enfin, Cn. Marcius croisait le long des côtes d'Italie avec 40 navires de guerre.

Pour lui, Magon, dont les opérations de recrutement avaient sans cesse grossi l'armée, on peut évaluer ses forces à une quarantaine de mille hommes, dont 3.000 cavaliers. Il menait de plus, en fait d'éléphants, une épithérarchie, une thérarchie, une zoarchie, au total sept bêtes bien dressées.

C'est avec cette armée qu'il passa les monts pour se jeter en Cisalpine. Quelle route prit-il ? On ne peut faire que des conjectures à cet égard ; ce que l'on sait, c'est qu'il se dirigeait sur le pays des Insubres<sup>4</sup>, c'est-à-dire le Milanais. On peut supposer que, en poussant droit chez ces Gaulois dont il s'était assuré le concours, il se proposait d'éviter Plaisance, de passer le Pô en aval de Crémone et de gagner ensuite Rimini, puis Sinigaglia où il espérait être plus heureux que son frère Asdrubal.

Ce plan d'opérations échoua devant l'activité du proconsul C. Cornélius Cethegus et celle du préteur P. Quinctilius Varus.

Ces deux généraux, bien informés, se hâtèrent de passer le Pô — l'un sans doute à Plaisance, l'autre à Crémone — et, combinant leurs moyens d'action, se jetèrent à leur tour dans le Milanais pour y faire tête aux Carthaginois. L'effectif de leurs forces réunies s'élevait également à une quarantaine de mille hommes, car ils avaient chacun deux légions sous leurs ordres.

Une rencontre eut bientôt lieu.

Où s'est passé ce fait de guerre ? Ne possédant, à cet égard, aucune donnée précise, on doit se contenter d'une solution très vague et se borner à placer entre le Tessin et l'Adda la scène d'une bataille simplement enregistrée par l'histoire.

Voici de cette affaire une esquisse rapide : Le préteur et le proconsul engagent vigoureusement l'action, mais, en dépit de leurs efforts, ne parviennent pas à entamer les lignes carthagoises<sup>5</sup>. Le préteur conçoit alors l'idée de laisser le proconsul poursuivre seul l'entreprise à la tête de l'infanterie légionnaire et de

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIX, xxxvi.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIX, xxxvi.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, I.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, xviii.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, xviii.

faire donner en masse la cavalerie des quatre légions. Donc il prend en personne le commandement des 1.200 cavaliers et les entraîne ensemble pour enfoncer l'ennemi.

Cette charge à fond eût sans doute produit l'effet voulu si, démasquant vivement ses éléphants jusqu'alors abrités derrière un rideau de cavalerie, Magon ne les avait brusquement opposés à la cavalerie romaine. L'apparition soudaine de ces grands moteurs animés frappa comme un coup de théâtre. Leur barrit et l'odeur qu'ils exhalaient jetèrent le désordre dans les rangs de Quintilius. Les escadrons romains se rompirent, et leurs cavaliers décousus se virent en prise aux traits des rapides cavaliers imazir'en. Les éléphants portaient également le ravage dans les rangs de l'infanterie légionnaire.

La déroute des Romains semblait donc inévitable quand une de leurs légions, jusqu'alors tenue en réserve, vint relever une légion presque entièrement détruite. A ces troupes fraîches Magon opposa sa réserve de Gaulois, mais ces auxiliaires ne surent pas tenir. Se formant alors à rangs serrés, les hastaires de la légion fraîche se ruèrent en masse<sup>1</sup> à l'attaque des éléphants, qu'ils accablèrent de coups d'armes blanches et rejetèrent sur l'ennemi. Quatre zoarchies tombèrent mortes ; les autres, affolées ou furieuses, revinrent donner sur la ligne de bataille qu'elles avaient à couvrir et y semèrent un irréparable désordre. Rompues et découragées, les troupes carthaginoises furent mises en pleine déroute.

Magon, qui n'avait cessé de combattre à la tête des siens, fut grièvement blessé et emporté presque sans vie hors du champ de bataille. Ramené à Albenga<sup>2</sup>, il y reçut de Carthage un ordre de rappel et, bien que non encore remis de ses blessures, embarqua sur-le-champ pour l'Afrique.

Cette bataille du Milanais est la dernière que les Carthaginois aient livrée en Italie. Coïncidence étrange ! elle s'est donnée non loin des lieux où, quinze ans auparavant, se donnait la première.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXX, XVIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XIX.

### CHAPITRE III. — CAMPAGNES DE 206, 205, 204 ET 203 EN ESPAGNE, EN MACÉDOINE, EN SICILE ET EN AFRIQUE.

*Espagne.* — En Espagne, comme en Italie, les Carthaginois se voyaient placés dans une situation des plus critiques ; mais, plus que l'Italie, l'Espagne leur offrait des ressources. L'âpre nature de son sol, l'esprit belliqueux de ses habitants permettaient à Magon et à Asdrubal Gisco d'y continuer la guerre. Ayant heureusement combiné leurs efforts, les deux généraux parvinrent à recruter en peu de temps 50.000 — d'aucuns ont dit 70.000 — gens de pied et nombre de combattants à cheval.

A la nouvelle de ces armements formidables, Scipion sortit de Tarragone et, ayant levé sur son chemin de grosses bandes d'auxiliaires indigènes, vint prendre position à Cazorla (*Castulo*), où il fut rejoint par son lieutenant Silanus, qui lui amenait un renfort de 3.000 hommes d'infanterie et 500 chevaux. L'armée romaine se trouvait ainsi portée à l'effectif de 45.000 hommes de toutes armes.

Une fois réunis, Scipion et Silanus résolurent de s'établir solidement à Bécula ; mais là, ils furent à plusieurs reprises troublés dans la construction de leurs palissades par les pointes vigoureuses des cavaleries légères de Magon et de Masinissa. Au moment où se terminaient ces travaux de fortification de campagne, Asdrubal Gisco vint les attaquer aux environs d'Ilipa<sup>1</sup>. Gisco y subit un échec. Le fait de la désertion de ses alliés le mit, de plus, alors dans une position tellement embarrassante qu'il dut battre en retraite aussi rapidement que possible. Harcelé durant cette opération par la cavalerie romaine et ne pouvant pratiquer aucun des passages du Guadalquivir que défendait l'ennemi, il dut se résigner à descendre la rive droite du fleuve jusques à l'Océan.

Là, non loin du rivage, il se retrancha dans une position inaccessible, en attendant des moyens de transport. Dès qu'il eut des navires, il embarqua les débris de son armée — environ 6.000 hommes — et fit voile avec eux vers Cadix, où il arriva sans encombre.

Magon et Masinissa opérèrent dans les mêmes conditions une retraite nécessaire.

Ainsi refoulés dans l'extrême sud-ouest de l'Espagne, les Carthaginois n'y occupaient plus que Cadix, la vieille place maritime fondée par leurs aïeux phéniciens.

Cependant le brave Magon ne renonçait pas encore à l'idée de reprendre la lutte ; acculé dans un coin de la péninsule, comme son frère Annibal l'était au fond de l'Italie, il ne désespérait pas de regagner le terrain perdu. La fortune sembla d'abord vouloir lui sourire. Le bruit de la mort de Scipion, qui venait d'être malade à Carthagène, ayant provoqué une levée de boucliers des chefs espagnols Mandonius et Indibilis, Magon, profitant de cette insurrection, expédia sur le Guadalquivir quelques milliers d'hommes placés sous les ordres de son lieutenant Hannon. Malheureusement, ce général se fit battre par Marcius.

---

<sup>1</sup> On ne sait pas au juste où se trouvent les ruines d'Ilipa. On hésite entre Pennaflor, Alcala del Rio, Cantillana et Loja. — Appien place la scène non loin de Carmona.

Ayant, à quelque temps de là, découvert et puni un complot des habitants de Cadix, qui s'étaient engagés à livrer leur ville aux Romains, Magon demanda à Carthage des secours destinés à soutenir Indibilis et Mandonius ; mais, vivement attaqués par les Romains, les deux chefs Ilergètes durent faire leur soumission.

Accablé par ce désastre, Magon abandonne enfin la partie. L'Espagne est à jamais perdue pour les Carthaginois<sup>1</sup>.

*Macédoine.* — Préoccupée du fait des armements de Scipion, qui vraisemblablement s'apprêtait à opérer une descente en Afrique, Carthage promettait, en 205, à Philippe de Macédoine des subsides considérables s'il voulait opérer une diversion violente et passer, les armes à la main, soit en Italie, soit en Sicile<sup>2</sup>. Ces offres devaient demeurer infructueuses. Dès les premiers jours de l'année suivante (204), Philippe, dégoûté de la lutte, faisait séparément sa paix avec les Romains.

*Sicile.* — Nommé gouverneur général de la Sicile, Scipion y procède, en 205, à la formation d'un corps expéditionnaire qu'il se propose d'emmener en Afrique. Ses armements sont considérables ; il fait de la grande île un vaste dépôt d'approvisionnements de toute espèce.

*Afrique.* — Il a été dit que, dès l'année 213, les deux Scipions, Publius et Cneus, avaient fait alliance avec Syphax, roi des Imazir'en Massésyliens. Ultérieurement, avec la mobilité particulière à sa race, le prince amazir' avait modifié l'orientation de sa politique et s'était rapproché des Carthaginois, si bien que, en 206, il était notoirement leur allié<sup>3</sup>.

Or, en ladite année 206, après que Magon et Asdrubal Gisco eurent été refoulés dans Cadix, Scipion entreprit de détacher Syphax de l'alliance carthaginoise et de le rallier à la cause romaine. Le prince amazir' était alors à Takebrit (*Siga*), l'une de ses villes et résidences principales ; Scipion y expédia d'urgence son lieutenant Lelius avec mission d'entamer, dans le sens voulu, des négociations adroites.

Syphax reçut volontiers les cadeaux qu'on lui apportait de la part du sénat. Voyant la fortune sourire aux Romains, tandis que Carthage, malheureuse en Italie, était perdue sans ressource en Espagne, il consentit à traiter, mais en déclarant qu'il ne voulait prendre d'engagements qu'avec Scipion lui-même. Or Scipion attachait trop de prix à l'alliance du prince africain pour ne pas l'acheter au prix d'une telle démarche ; il s'empressa donc de prendre la mer à Carthagène et de se diriger vers l'embouchure de la Tafna.

Cette traversée faillit lui coûter cher. Au moment où ses deux quinquérèmes arrivaient au mouillage, il eut la chance d'échapper à l'attaque d'une escadre carthaginoise, forte de 7 trirèmes. Ces navires étaient ceux d'Asdrubal Gisco, qui, parti de Cadix, venait solliciter, lui aussi, l'amitié de Syphax.

Ce fut Scipion qui l'emporta. Le prince amazir' renouvela son alliance avec Rome<sup>4</sup>.

Au cours de cette campagne diplomatique, Syphax avait également bien accueilli Scipion et Asdrubal, car il était flatté de se voir courtiser par les généraux en

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVIII, xxxvi.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIX, iv.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVIII, xvii.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVIII, xviii.

chef des deux plus grandes puissances du monde. Il leur avait offert, à tous deux, une hospitalité gracieuse et les avait réunis à sa table. Durant ce festin de gala, Asdrubal avait bien jugé son compétiteur. Ce patricien, s'était-il dit, est des plus dangereux pour nous. Ce n'est pas seulement l'Espagne, c'est l'Afrique qui est en jeu ; Rome veut anéantir Carthage et, à l'issue de ces conférences, une question de vie ou de mort va se poser pour nous<sup>1</sup>.

Ici se placent les premières scènes d'un roman dont le dénouement tragique eut dans l'histoire un long retentissement.

Il y avait alors à Carthage une jeune fille<sup>2</sup> de la plus grande beauté<sup>3</sup>. Cette vierge<sup>4</sup> à la fleur de l'âge<sup>5</sup> était fille d'Asdrubal Gisco<sup>6</sup> ; elle avait nom Sophonisbe<sup>7</sup>. Son caractère n'était pas moins admiré que l'élégance des traits de son visage<sup>8</sup>. On la savait d'un courage à toute épreuve et d'un patriotisme ardent<sup>9</sup>, si ferme, si résolu qu'il devait lui valoir un jour l'honneur des propos outrageants d'un général romain<sup>10</sup>. Sa parole était fière<sup>11</sup>, mais, en même temps, caressante<sup>12</sup>, pleine de séduction<sup>13</sup> et singulièrement persuasive<sup>14</sup>.

A l'exemple des grandes familles carthaginoises, qui s'alliaient alors aux maisons royales thimazir'in, Asdrubal Gisco avait, depuis longtemps, l'intention de marier sa fille à Syphax<sup>15</sup>, qui en était follement épris<sup>16</sup>. En présence des dangers qu'il voyait poindre à l'horizon politique, il résolut de hâter cette union. Précisément, Sophonisbe venait d'être déclarée nubile<sup>17</sup> ; elle épousa le roi Syphax<sup>18</sup>. Quelques auteurs insinuent qu'elle ne le fit que contrainte et forcée<sup>19</sup>. S'il en est ainsi, la jeune Carthaginoise eut la gloire de se sacrifier au bien de la patrie en danger.

Pour Gisco, les conséquences probables de ce mariage étaient d'une importance extrême. Sachant que, comme tous les Imazir'en, Syphax avait des passions ardentes<sup>20</sup> et, passait pour un prince essentiellement voluptueux<sup>21</sup>, il concevait le ferme espoir de le faire dominer par sa fille<sup>22</sup>, dont les prières<sup>1</sup> étaient

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXVIII, xviii.

<sup>2</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, I et VII. — Tite-Live, XXIX, xxiii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, xii. — Silius Italicus, *Puniques*, XXVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXIX, xxiii.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, xii.

<sup>6</sup> Polybe XIV, I, *Scipio in Africa*, VII. — Tite-Live, XXX, xii. — Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXX, xii. — Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXX, xv.

<sup>9</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXX, xiii. — Appien, *De rebus Punicis*, XXVII, XXVIII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXX, xv.

<sup>12</sup> Tite-Live, XXX, xii.

<sup>13</sup> Tite-Live, XXX, xiii.

<sup>14</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>15</sup> Tite-Live, XXIX, xxiii.

<sup>16</sup> Tite-Live, XXX, xiii et xiv.

<sup>17</sup> Tite-Live, XXIX, xxiii.

<sup>18</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, VII. — Tite-Live, XXIX, xxiii ; XXX, xii et xiii. — Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>19</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>20</sup> Tite-Live, XXIX, xxiii, et XXX, xii.

<sup>21</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XX.

<sup>22</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, I.

éloquents et les caresses<sup>2</sup> irrésistibles. Il se disait que, pareil à tous ceux de sa race, le prince amazir' était d'un caractère inconsistant et mobile<sup>3</sup>, que, personnellement, l'homme était faible et timide<sup>4</sup>, qu'il ne lui serait peut-être pas impossible à lui, Asdrubal, de dominer son gendre et de se rendre ainsi maître de la situation.

Les choses se passèrent conformément à ses désirs. Syphax, habilement travaillé, se décida à prendre fait et cause pour les Carthaginois<sup>5</sup>.

Rompant loyalement l'alliance qu'il a contractée avec Rome, il dirige sur Syracuse des envoyés spéciaux qui vont trouver Scipion, alors très occupé de ses armements en vue d'une prochaine descente en Afrique (204). Les lettres du prince amazir', remises par l'ambassade au proconsul romain, portent en substance qu'il vient, lui Syphax, d'épouser la fille d'un citoyen de Carthage, de cet illustre Asdrubal Gisco que Scipion a rencontré à sa cour ; qu'il s'est lié, par un traité récent, aux Carthaginois ; que son vœu le plus cher est de ne point voir s'étendre jusqu'en Libye le théâtre de la guerre qui sévit entre Carthaginois et Romains ; qu'il désire ne pas se trouver dans la nécessité de prendre part à la querelle des deux puissances, ni fait et cause pour l'une des deux parties au détriment de l'autre ; que, si Cornélius Scipion ne renonce pas à ses desseins sur l'Afrique, s'il dirige ses troupes sur Carthage, il se verra, lui prince amazir', obligé de défendre son pays.

Sur ce, Scipion entame les hostilités.

Envoyé derechef en reconnaissance, Lelius débarque aux environs de Bône (*Hippo Regius*) et en raze le territoire<sup>6</sup>. Ayant ainsi ramassé un butin considérable, il a une entrevue avec Masinissa et rembarque aussitôt pour aller faire à Scipion le compte rendu de ses faits et gestes<sup>7</sup>.

Justement effrayée du fait de cette expédition qui prélude sans doute à celle que médite Scipion, Carthage organise ses moyens de défense. Elle dépêche des courriers à Philippe, à Annibal et à Magon<sup>8</sup>, à Syphax et à tous les chefs amazir'en qu'elle a pour amis ; elle les adjure de prévenir par tous les moyens possibles l'invasion dont elle est menacée.

Au printemps de l'an 204, Scipion, qui a terminé ses armements, appareille à Marsala (*Lilybée*). Sa flotte comprend 40 navires de guerre et 400 transports<sup>9</sup>, à bord desquels sont embarqués 35.000 hommes — tant d'infanterie que de cavalerie — pourvus de 45 jours de vivres. Il opère son débarquement à Ras Zebib (*Beau-Promontoire*) dans le golfe de Bizerte (*Hipponensis sinus*) et prend position sur les hauteurs voisines<sup>10</sup>. Cela fait, il expédie ses navires dans la

---

<sup>1</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, VII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIX, xxIII.

<sup>3</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, I. — Tite-Live, XXIX, xxIII.

<sup>4</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XX.

<sup>5</sup> Polybe, XIV, I, *Scipio in Africa*, I. — Tite-Live, XXIX, xxIII. — Appien, *De rebus Punicis*, XXVII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIX, I.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXIX, III-v.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXIX, IV.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXIX, xxVI.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXIX, xxVIII.

direction de Bou Chater (*Utique*) et, sans s'éloigner de la côte, s'établit solidement à Kalaat-el-ouâd (*Castra Cornелиi*)<sup>1</sup>.

Au lendemain de son installation, il ne fut pas peu satisfait de voir arriver à son camp Masinissa, qui, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, venait lui offrir ses services, se mettre à sa disposition.

On sait que, après avoir battu Syphax en 213, Masinissa, petit-neveu d'Annibal, était venu en Espagne, où il avait passé sept années consécutives (213-206) à combattre sous les ordres de ses deux grands-oncles Asdrubal et Magon et ceux d'Asdrubal Gisco. En 209, Scipion essaye de le séduire en lui renvoyant sans rançon son neveu Massiva, fait prisonnier à Cazorla (*Castulo*)<sup>2</sup>. En 206, après la journée d'Ilipa, alors que Magon et Gisco battent en retraite sur Cadix, on voit le jeune Masinissa trahir, sans le moindre scrupule, ses parents, ses amis ; il entre secrètement en relation avec les Romains ; il a une entrevue secrète avec Silanus, lieutenant de Scipion ; on apprend son départ pour l'Afrique<sup>3</sup>.

Qu'allait-il faire dans son pays ?

Il venait de recevoir la nouvelle de la mort de son père Gala et de l'usurpation du trône par Mézétule<sup>4</sup>, mari d'une nièce d'Annibal.

Ayant constaté l'état désespéré de ses affaires, il revient en Espagne, où il s'assure définitivement l'appui des Romains, car il a l'intuition que Carthage doit succomber dans sa lutte avec Rome. Le pacte conclu, il revient en Afrique et, avec l'aide de Bocchar, roi de Mauritanie, parvient, à force de courage et d'intrigues, à reconquérir le trône de son père. Mais alors Asdrubal lui suscite un ennemi redoutable en la personne de Syphax. Le roi des Imazir'en Massésyliens bat Masinissa en plusieurs rencontres : une première fois, dans la région du mont Balbus (?) ; une seconde fois, entre Bône et Constantine<sup>5</sup>. Masinissa vaincu se replie vers le rivage du golfe de Gabès (*Syrtis Minor*) et, de là, va chercher refuge sur les frontières de la Tripolitaine, où il demeure caché jusqu'au jour de l'arrivée des légions romaines<sup>6</sup>.

Telles étaient les aventures de l'auxiliaire qui s'offrait aux envahisseurs du territoire carthaginois.

Depuis un demi-siècle, les Romains n'opéraient plus de descentes en Afrique ; ils n'y expédiaient, de temps à autre, que des navires armés en course pour ravager le littoral et dont les équipages se sauvaient bien vite aux premiers cris d'alarme des habitants. Le fait du débarquement de Scipion jeta donc dans Carthage une émotion profonde ; la ville fut sur-le-champ mise en état de défense, et la conduite des opérations de guerre confiée aux mains d'Asdrubal Gisco.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIX, xxviii et xxxiv.

<sup>2</sup> Tite-Live XXVII, xix. — Valère-Maxime, VI, I.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXVIII, xvi.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXIX, xxix. — Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII. — Ce nom comporte la syllabe initiale *mess*, que, sous des transcriptions diverses, on retrouve dans la plupart des noms imazir'en de l'antiquité, tels que Masinissa, Micipsa, Massugrada, Massiva, Masgaba, Musicanès, etc. Correspondant au *sid* arabe, le mot *mess*, placé comme marque de respect devant un nom propre, y implique la signification de maître ou seigneur. Dans l'espèce, le *Mezetulus* de Tite-Live semble être la transcription latine de *mess Toula*, seigneur du pays.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXIX, xxxii.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXIX, xxxiii.

Déployant, suivant son habitude, une grande activité, Asdrubal réunit en quelques jours 30.000 hommes d'infanterie et 3.000 hommes de cavalerie. Son allié Syphax lui amena 50.000 fantassins et 10.000 cavaliers<sup>1</sup>, de sorte que, en définitive, Carthage eut sous les armes une armée de 93.000 hommes, dont 80.000 d'infanterie et 13.000 de cavalerie.

Ces forces se concentrèrent à Carthage et, après quelques engagements d'avant-postes, allèrent prendre position en vue de Bou Chater (*Utique*), que Scipion assiégeait.

Après quarante jours d'inutiles efforts, Scipion dut lever ce siège et il alla s'établir pour l'hiver (204-203) à Kalaat-el-ouad (*Castra Cornelia*). Ses adversaires s'installèrent à 11 kilomètres<sup>2</sup> en face de lui ; un intervalle de 1.800 mètres séparait le camp d'Asdrubal de celui de Syphax. Les baraques de campement des Carthaginois étaient faites de bois de charpente et de branchages assemblés sans mortier ; les amazir'en logeaient en assez grand désordre sous des *grâba* (pluriel de *gourbi*) de nattes et de roseaux<sup>3</sup>.

Ce n'est pas sans certaine inquiétude que Scipion envisageait ces deux camps jumelés, abritant ensemble une armée de près de 100.000 hommes. Il essaya d'abord d'obtenir de Syphax la rupture de son traité d'alliance avec les Carthaginois et lui fit des propositions de paix séparée ; mais l'honnête prince amazir' répondit qu'il ne traiterait que sur cette base : **Les Romains évacueront l'Afrique, en même temps que les troupes d'Annibal évacueront l'Italie.** Là-dessus le général romain commença par déclarer que ces bases étaient inacceptables ; puis, se ravisant, il fit entendre au roi Massésylien qu'on pouvait s'entendre au sujet d'une évacuation simultanée et lui dépêcha des agents diplomatiques chargés du soin de négocier dans ce sens. Charmé du succès obtenu, Syphax accueillit avec empressement ces envoyés dûment accrédités auprès de lui ; il les laissait circuler librement dans ses lignes et même pénétrer dans l'enclos de ses palissades.

Cependant les choses traînaient en longueur et les négociations entamées ne semblaient pas près d'aboutir, car Scipion ne cessait d'invoquer des raisons dilatoires, de soulever des difficultés imprévues. Il faisait demander tantôt si le prince amazir' persistait irrévocablement dans ses résolutions pacifiques, tantôt si le gouvernement de Carthage admettait en principe les préliminaires de paix proposés.

Ce désir exprimé par Scipion d'avoir réponse précise touchant chacun des points en discussion, ce juste souci des vraies intentions des Carthaginois, ces craintes si bien manifestées de les voir persévérer dans leurs dispositions hostiles, tout était de nature à confirmer Syphax dans cette idée que les Romains impatients ne demandaient qu'à traiter. Heureux de ce rôle de médiateur entre deux grandes puissances, le prince fit part à Asdrubal Gisco de la situation qu'il s'était faite ; le gouvernement de Carthage, saisi par Asdrubal, autorisa Syphax à traiter avec les Romains et lui donna à cet effet tout pouvoir.

Enchanté du succès, Syphax fait savoir à Scipion qu'il est prêt à revêtir de sa signature un traité dont tous les points ont été si bien discutés, dont la rédaction est correctement arrêtée, article par article.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXIX, xxxv.

<sup>2</sup> Polybe, XIV, *Fragm.* II.

<sup>3</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XVII.

On était au printemps de l'année 203, car les négociations avaient pris tout l'hiver (204-203).

C'est alors que, faisant subitement volte-face, Scipion refuse de conclure et oppose aux envoyés imazir'en un *non possumus* absolu. Il leur fait savoir que, contrairement à son avis personnel, un conseil de guerre a, à la majorité, décidé la reprise des opérations militaires ; que, par conséquent, la rupture des négociations doit être considérée comme imminente. En parlant ainsi, le cauteleux Romain laissait entendre à ses adversaires qu'il s'apprêtait à reprendre le siège de Bou Chater (*Utique*). Asdrubal et Syphax crurent à la reprise de l'opération et, dans cet ordre d'idées, ne songèrent nullement à déplacer leurs palissades pour aller tenir ailleurs la campagne.

Un soir, à l'heure où se prend le service de nuit, le feu se déclare dans les retranchements de Syphax. Ses palissades brûlent, les *grâba* (pluriel de *gourbi*) de ses hommes s'enflamment, tout est bientôt réduit en cendres.

A la vue de ce sinistre, les Carthaginois d'Asdrubal sortent de leurs retranchements afin de porter secours à leurs alliés. Ils sont sans armes, ils courent, ils ont hâte d'arriver.

Par hasard, quelques-uns d'entre eux se retournent, et qu'aperçoivent-ils ? Leurs propres palissades en feu, leur camp devenu également la proie d'un vaste et violent incendie !

A l'horreur de ce spectacle s'ajoute bientôt celle d'un terrible danger. Les malheureux sinistrés voient scintiller des milliers d'armes blanches ; ils entendent les cris des premiers d'entre eux qu'on égorge. Ce sont des légionnaires romains qui les traquent dans l'ombre, les mènent battant l'épée aux reins et, traîtreusement, les frappent sans miséricorde.

En quelques instants, les deux campements sont anéantis, 40.000 hommes brûlés ou massacrés. Le triomphe de Scipion est complet<sup>1</sup>.

Car — est-il besoin de le dire ? — c'est lui, le vertueux Scipion, qui a eu l'idée de ce mauvais coup, lui qui en a sournoisement préparé l'exécution. Aux agents diplomatiques chargés d'enrôler Syphax et d'endormir sa bonne foi il avait adjoint des officiers qui, sous d'habiles travestissements, faisaient la reconnaissance des retranchements de l'ennemi, des ingénieurs qui établissaient méthodiquement un projet de mise du feu.

Une telle opération de guerre pouvait-elle être dite conforme aux principes du droit des gens, si large qu'il fût alors ? Il est permis de répondre négativement et de flétrir la conduite du fourbe Scipion l'Africain.

Avec le peu de monde qui lui restait — 2.000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie — Asdrubal avait cherché refuge dans une place voisine<sup>2</sup> et, de là, battu en retraite sur Carthage. Syphax s'était aussi retiré dans une place forte,

---

<sup>1</sup> Polybe, XIV. — Cf. Tite-Live, XXX, IV-VI. — Silius Italicus, *Puniques*, XVII. — Florus, *Hist. rom.*, II, III. — Frontin, *Stratagèmes*, II, v, XXXIX.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, VII. — Appien (*De rebus Punicis*, XXIV) nomme cette ville *Anda*.

sisé à 8 milles (11 km,752) du lieu du sinistre et que Polybe<sup>1</sup> désigne sous le nom d'Abba<sup>2</sup>.

N'écoulant que la voix de son patriotisme<sup>3</sup>, le gouvernement de Carthage prit le parti de continuer la guerre et invita en conséquence Asdrubal à réorganiser l'armée. Cédant aux instances de Sophonisbe, Syphax consentit à ne pas abandonner la cause des Carthaginois ; les alliés eurent bientôt réuni des forces montant ensemble à une trentaine de mille hommes<sup>4</sup>.

Ayant opéré leur jonction<sup>5</sup>, Asdrubal et Syphax prirent position en un lieu que les auteurs grecs et latins désignent sous le nom de *Grandes Plaines*<sup>6</sup>.

Cet endroit, quel en est le site ?

Les dernières investigations de la science archéologique permettent d'adopter pour solution le vaste bassin qui se développe au pied des ruines de l'antique *Bulla Regia*, au confluent de la Medjerda (*Bagrada*) et de l'oued Melleg (*Muthul*), Les ruines de Bulla<sup>7</sup> couvrent un grand plateau adossé, au nord-est, aux pentes rocheuses du djebel Rbea, baigné au sud-est et dans toute sa longueur par des marais impraticables, limité au nord-est et au sud-ouest par des ressauts très escarpés<sup>8</sup>. Au sud-est des marais dont il vient d'être parlé s'étend la région que saint Augustin nomme *Campas Bullensis*, et Procope *πεδῖον Βουλλῆς*. Or la science admet aujourd'hui l'identification de cette plaine de Bulla avec les *Μεγάλα Πεδία* de Polybe, les *Magni Campi* de Tite-Live.

Scipion est bientôt en présence de ses adversaires réunis et prend position sur des hauteurs situées à 30 stades (4km,800) du plateau de Bulla. Il se couvre de sa cavalerie établie dans la plaine à 7 stades (1km,260) en avant. Après quelques affaires d'avant-postes, un choc va se produire entre les deux armées.

Scipion a formé le centre de sa ligne de bataille d'une solide infanterie légionnaire, son aile droite de cavalerie italote, son aile gauche des cavaliers imazir'en de Masinissa. Asdrubal et Syphax ont placé au centre de leur ligne 4.000 vieux soldats espagnols. Leur aile gauche se compose de cavaliers imazir'en, leur aile droite de cavaliers carthaginois.

L'action s'engage. Au premier choc, les deux ailes des alliés sont rompues. Comment cela s'est-il fait ? C'est que leurs imazir'en, enrôlés d'hier, n'ont pas su tenir tête à la cavalerie romaine, que les Carthaginois, fraîchement mobilisés, n'ont pas été capables de soutenir la charge de Masinissa. Tant il est vrai qu'il est difficile d'improviser des armées et que de vieilles troupes sont seules en état de tenir honorablement la campagne ! De cette vérité trop méconnue l'infanterie espagnole des alliés va donner ici de nouvelles preuves : abandonnée à ses

---

<sup>1</sup> XIV. — Cf. Tite-Live, XXX, VII.

<sup>2</sup> Il est probable que Polybe entend parler ici d'Ebba, place sise entre Zonarin et Medeina, à l'altitude de 875 mètres.

<sup>3</sup> Les peuples modernes ont-ils montré plus de patriotisme que les Carthaginois pendant les guerres puniques ? (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI.)

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, VII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, VII.

<sup>6</sup> Polybe, XIV. — Tite-Live, XXX, VIII.

<sup>7</sup> On estime que *Bulla* n'est qu'une corruption de *Baala*, ville de Baal, nom qui témoignerait des origines puniques de ce centre de population.

<sup>8</sup> Au sud-est, le plateau de Bulla aboutit à un ressaut de 4 à 5 mètres, dont la base plonge dans le marais et qui, sur quelques points, est revêtu d'un mur de soutènement.

seules forces, enveloppée par les Romains, elle demeure en place, combat désespérément et se fait tuer jusqu'à son dernier homme.

A l'issue de cette néfaste journée des **Grandes Plaines**, Asdrubal battit en retraite sur Carthage, Syphax sur Constantine (*Cirta*), l'une de ses capitales ou résidences principales<sup>1</sup>.

Lelius et Masinissa, qui s'étaient jetés à la poursuite de Syphax, ne purent l'empêcher de réorganiser ses forces. Ayant su réunir, en peu de temps, 50.000 hommes d'infanterie et 10.000 hommes de cavalerie, le prince amazir' crut pouvoir de nouveau tenter les hasards de la guerre. Or le sort le trahit encore une fois, et, dans sa déroute, une chute de cheval le livra sans défense aux mains de Lelius. Fait prisonnier, il fut brutalement jeté dans les fers, en exécution des ordres de l'implacable sénat romain.

Et maintenant voici le dénouement tragique du roman de la vaillante Sophonisbe<sup>2</sup>.

Masinissa entre dans Constantine. Sous le vestibule du palais de Syphax, il trouve la jeune reine, qui le conjure de ne point livrer aux Romains la fille d'Asdrubal Gisco. A la vue de cette femme, alors dans tout l'éclat de sa beauté, Masinissa, qui l'a aimée jadis, ne trouve qu'un moyen de la soustraire à la captivité. Il l'épouse sur l'heure<sup>3</sup>, espérant que Scipion n'osera point la lui prendre ; mais quelle erreur est la sienne ! Scipion ne souscrit point à cette solution. La carthaginoise Sophonisbe peut, se dit-il, séduire son nouvel époux au point d'en faire un allié de Carthage, ainsi qu'elle a fait de Syphax, et, cela étant possible, il exige qu'elle lui soit livrée. Masinissa finit par se rendre, mais il tient la promesse qu'il a faite à sa femme de ne point la céder aux vainqueurs. Pour cadeau de nocces, il lui fait parvenir un poison subtil, et Sophonisbe vide d'un trait la coupe empoisonnée. De la fille d'Asdrubal les Romains n'auront que le cadavre<sup>4</sup>.

Traîné à Rome<sup>5</sup>, Syphax fut d'abord interné à Albe, puis à Tivoli (*Tibur*)<sup>6</sup>. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut<sup>7</sup>, et l'on dit qu'il s'empoisonna<sup>8</sup> pour échapper à l'obligation cruelle d'orner de sa présence le triomphe de Scipion.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXX, XII. — Le nom de *Cirta*, transcription latine de *Kirtha* ou *Kartha*, implique la signification de **place forte**. C'est à l'empereur Constantin que la paronyme de Carthage (Karthago) doit le nom romain qu'elle porte encore aujourd'hui.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XII-XV.

<sup>3</sup> En 1776, Visconti a trouvé à Naples un tableau provenant des fouilles d'Herculanum et qu'il suppose représenter les nocces de Sophonisbe et de Masinissa.

<sup>4</sup> Le roman de la fille d'Asdrubal Gisco a tenté plus d'une fois les poètes tragiques en quête de sujets intéressants. Le Trissin (1514), Mairet (1633), Corneille, Voltaire, Lagrange-Chancel et Thomson ont eu chacun l'idée de faire une Sophonisbe.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, XVI et XVII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXX, XLV.

<sup>7</sup> Valère-Maxime, V, I, 1.

<sup>8</sup> Claudien, *De bello Gildonico*.

Voyez au musée du Vatican, salle en croix grecque, n° 590, un cippe portant cette inscription :

SYPHAX NVMIDIAE REX  
A SCIPIONE AERC IVR BEL CAVSA  
ROM IN TRIVMPH SVMORNV  
CAPTIVS PERDVCTVS  
IN TIBVRTNO TERRI RELEGATV

On prétend, d'autre part, que ses restes mortels ont été ramenés en Afrique<sup>1</sup>.

Tandis que Lelius et Masinissa réduisaient Syphax, Scipion battait en tous sens<sup>2</sup> le territoire punique et obtenait la soumission des places fortes semées autour de Carthage<sup>3</sup>. Mais Asdrubal Gisco n'était pas à bout de ressources : à peine Scipion était-il arrivé sous les murs de Tunis investie<sup>4</sup> qu'une escadre carthaginoise appareillait pour Bou Chater (*Utique*)<sup>5</sup> en vue de surprendre la flotte romaine embossée sous les murs de cette place. Mouillée à Porto-Farina (*Ruskinò*)<sup>6</sup>, cette escadre commençait son branle-bas de combat quand elle eut connaissance d'un ouvrage construit à la hâte par les Romains pour protéger leurs navires de guerre.

Contrairement à l'ordonnance généralement adoptée par la tactique du temps, Scipion, craignant une destruction totale de ses forces navales<sup>7</sup>, avait donné à ses vaisseaux à éperon l'ordre d'accoster le rivage et les avait abrités sous une sorte de contre-garde, formée d'un quadruple rang de transports solidement assemblés. Ce support flottant continu portait un tablier garni d'un millier de défenseurs. Il avait été ménagé sous cette espèce de pont des portières faites pour livrer passage aux *mouches*<sup>8</sup>.

Les marins de l'escadre punique attaquèrent à coups de harpon<sup>9</sup> cette fortification navale, y firent brèche, mais, finalement, ne parvinrent pas à la rompre.

La surprise était manquée.

Cet insuccès émut les Carthaginois. La nouvelle, qui leur parvint alors, de la ruine de Syphax mit le comble à leur découragement. Ils demandèrent à traiter. Scipion, qui avait repris ses travaux d'attaque de Tunis<sup>10</sup>, leur fit des conditions très dures ; mais, si poignantes qu'elles fussent, le gouvernement de Carthage crut devoir y souscrire. Il ne cherchait qu'à gagner du temps jusqu'à l'heure du retour attendu d'Annibal<sup>11</sup>. L'armistice une fois consenti, Masinissa en profita pour continuer, sous les auspices de Rome, ses opérations militaires et achever

---

SVAMQ SERVIT V IN ANIREVOL  
SVPREMÐ CLAVSIT  
ETATIS ANN XLVII M VI Ð XI  
CAPTIVITS V OBRVT  
P C SCPIO CONDITO SEPLV

<sup>1</sup> On remarquait à l'Exposition universelle de 1867 (*Section française* [Algérie]. *Premier groupe, Classe A*) un modèle en plâtre du *Medracen*, dit *Tombeau de Syphax*, exécuté sous la direction du général Perigot, commandant alors la province de Constantine. — Voyez sur le *Medraten* la notice publiée par le commandant Foy dans l'*Annuaire archéologique de Constantine* (1856-1857).

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, IX.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, IX.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, IX.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, IX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXX, IX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXX, X.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXX, X.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXX, X.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXX, XVI.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXX, XVI.

la conquête du royaume de Syphax<sup>1</sup>. Pour Scipion, il alla prendre ses quartiers d'hiver (203-202) à Kalaat-el-ouâd (*Castra Cornelii*).

---

<sup>1</sup> Polybe, XV.

## CHAPITRE IV. — RAPPEL D'ANNIBAL EN AFRIQUE.

Carthage avait perdu, l'une après l'autre, la Sardaigne, la Sicile et l'Espagne ; Philippe de Macédoine l'avait abandonnée ; l'expédition de Magon venait, comme celle d'Asdrubal, d'échouer lamentablement. Enfin, pour comble de disgrâce, les Romains étaient en Afrique, prêts à la dévorer. Dans cette situation, son gouvernement expédia à Annibal des lettres de rappel<sup>1</sup>.

Jamais, dit Tite-Live<sup>2</sup>, jamais homme banni de son pays natal n'éprouva douleur pareille à celle d'Annibal contraint et forcé d'évacuer le sol de l'Italie<sup>3</sup>.

La légende romaine s'est donné libre carrière à propos des circonstances qui auraient accompagné sa traversée d'Italie en Afrique.

Au départ, on nous le montre pleurant de chagrin, grinçant des dents<sup>4</sup>, sombre, farouche et plein de rage<sup>5</sup>. On dit que, dans sa fureur, il fait froidement massacrer une foule de malheureux qui ont cru trouver asile à l'intérieur du temple de Junon Lacinienne<sup>6</sup>. En réalité que lui voit-on faire ? Aussitôt que les ordres de son gouvernement lui ont été dûment notifiés, il licencie ses auxiliaires devenus inutiles<sup>7</sup>, embarque les vieilles troupes qui ont fait la solidité de son armée<sup>8</sup> et lui-même monte à bord d'un navire mouillé dans l'anse de Strongoli (*Petilia*)<sup>9</sup>. Il part, il évacue la Calabre à l'heure où son frère Magon quitte la Cisalpine pour reprendre, lui aussi, le chemin de l'Afrique<sup>10</sup>. Donc il embarque ; mais, suivant la légende, sa fureur n'est pas encore apaisée. Il rugit et, dans son exaspération, fait, sous un vain prétexte, égorger le timonier du navire qui l'emporte. Parvenu, dit Valère-Maxime<sup>11</sup>, à hauteur du détroit et ne pouvant se figurer que l'Italie fût si près de la Sicile<sup>12</sup>, il accusa de trahison le commandant du navire à bord duquel il se trouvait et le fit mettre à mort. Une enquête lui ayant démontré son injustice, il fit élever un mausolée à sa victime. De là cette statue qui, du haut du promontoire<sup>13</sup>, contemple une mer agitée et qui rappelle aux passagers l'infortune de Pelore<sup>14</sup> et l'erreur d'un être inhumain<sup>15</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXX, XIX.

<sup>2</sup> XXX, XX.

<sup>3</sup> Pline, *Hist. nat.*, XXII, V.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, XX.

<sup>5</sup> Valère-Maxime, IX, VIII, 1.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXX, XX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXX, XX.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXX, XX. — Ce noyau de vieilles troupes était principalement formé de Ligures et de Gaulois.

<sup>9</sup> Valère-Maxime, IX, VIII, 1.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXX, XXI.

<sup>11</sup> IX, VIII, 1.

<sup>12</sup> Voilà Valère-Maxime, le flatteur de Tibère, qui, sans plus de façon, délivre à Annibal un brevet d'ignorance en matière d'hydrographie ! Le procédé est bien romain.

<sup>13</sup> Le cap Paro (*Pelore*) à la pointe nord-est de la Sicile.

<sup>14</sup> Il convient d'observer que le nom de Pelore est aussi celui du timonier d'Ulysse qui se noya dans ces parages. Valère-Maxime a vraisemblablement fait confusion.

<sup>15</sup> Cicéron, *De Officiis*, I.

A la côte d'Afrique, on nous fait voir Annibal tirant de funestes présages du fait d'un monument funéraire qui s'offre par hasard à sa vue<sup>1</sup>. A l'arrivée comme au départ, une tombe ! Et celle-ci, dit-on, semble symboliser le destin de Carthage !

Tout cela n'est que puéril. Il est regrettable que les auteurs latins aient abusé de la raison au profit de la culture des fleurs de rhétorique. On nous parle d'un incident fortuit qui aurait suffi à déterminer le point de débarquement d'Annibal. Ce serait un mouvement de terreur superstitieuse qui lui aurait fait mettre comme par hasard le cap sur son mouillage<sup>2</sup>. Inutile d'insister.

De tels enfantillages ne supportent pas la discussion.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Annibal opère sa traversée sans accidents fâcheux<sup>3</sup> ; ce qui est incontestable, c'est qu'il effectue son débarquement à Lemta (*Leptis Minor* ou *Leptiminus*)<sup>4</sup>, dans une baie qui s'ouvre au sud du golfe de Hammamet (*Neapolitamus sinus*). C'est l'un des plus sûrs mouillages de la côte ; il était naturel qu'un bon marin en eût fait choix.

Comme tous les comptoirs d'origine phénicienne<sup>5</sup>, la petite Leptis était bien fortifiée et pourvue d'un excellent armement<sup>6</sup> ; mais, étant de dimensions restreintes<sup>7</sup>, cette place ne pouvait guère être prise pour base d'opérations d'une armée. En conséquence, comme le fera plus tard Jules César<sup>8</sup>, à qui sans doute il a servi de modèle, Annibal se porte sur Souse (*Adrumète*)<sup>9</sup>, sise à une trentaine de kilomètres<sup>10</sup> de Lemta (*Leptis Minor*). Cette place d'Adrumète était, elle aussi, d'origine phénicienne<sup>11</sup>, et, ses défenses, comme celles de tous les comptoirs carthaginois, comportaient un bon système d'ouvrages de fortification<sup>12</sup>.

Annibal y installa son quartier général.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXV, xxv.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXV, xxv.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, xx et xxviii.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, xx et xxv.

<sup>5</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, XXIX.

<sup>6</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, XXIX. — M. Daux a retrouvé à Leptis les vestiges d'une triple enceinte analogue à celle de Carthage.

<sup>7</sup> Scylax, *Stadiasmus Maris Magni*, § 113.

<sup>8</sup> Incertus auctor, *De bello Africano*, III.

<sup>9</sup> Polybe XV, v. — Tite-Live, XXX, xxix. — Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII.

<sup>10</sup> La table de Peutinger admet pour distance de Leptis à Adrumète 2 milles, soit 29 kil. 682.

<sup>11</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, XIX.

<sup>12</sup> Incertus auctor, *De bello Africano*, V. — M. Daux a mis six mois (1862-1863) à fouiller les ruines d'Adrumète, dont il a restitué l'enceinte. Mesurant un développement total de 6,410 mètres, la triple chemise comprenait trois grands ouvrages, dont une acropole de 100 mètres de large sur 200 de long. Cette place maritime n'étant point dotée d'un port naturel, les ingénieurs phéniciens avaient remédié à ce grave défaut moyennant la création d'un bassin dont le site, aujourd'hui presque entièrement ensablé, est indiqué par deux môles antiques. La plus septentrionale de ces jetées est prolongée à angle ouvert par les débris d'un brise-lames, destiné à défendre le port contre les vents d'est. Ce bassin était mis en communication avec deux ports intérieurs, creusés de main d'homme. Le plus grand des deux mesurait 175 mètres sur 160.

## LIVRE DIX-NEUVIÈME. — ZAMA

### CHAPITRE PREMIER. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE DE 202.

Dès son arrivée, Annibal s'empresse de concentrer et d'emmagasiner à Souse (*Adrumète*) de grands approvisionnements de subsistances<sup>1</sup>. Il songe aussi à remplir ses cadres, à recruter du monde et négocie, à cet effet, avec un chef amazir', Tychée, sûr ami de Syphax<sup>2</sup>. Il s'adresse à un autre chef, celui des Imazir'en Aréacides<sup>3</sup>, à son neveu Mésotyle<sup>4</sup>, à Vermina, fils de Syphax<sup>5</sup>, et dispose bientôt de forces imposantes.

L'infanterie de cette armée, qu'il sut organiser en quelques jours, comprenait des Ligures, des Gaulois, des Baliars, des Maures<sup>6</sup>, des Carthaginois, des Imazir'en<sup>7</sup>, des Italiotes (Calabrais pour la plupart)<sup>8</sup> et des Macédoniens<sup>9</sup>. Les Ligures, Gaulois, Baliars et Maures comportaient, pris ensemble, un effectif de 12.000 hommes<sup>10</sup> ; les Macédoniens, commandés par Sopater, étaient au nombre de 4.000<sup>11</sup>.

La cavalerie se composait de Carthaginois<sup>12</sup>, d'Imazir'en<sup>13</sup> et de transfuges romains. On ne saurait déterminer l'effectif des cavaliers carthaginois, mais on sait que les transfuges étaient au nombre de 4.000<sup>14</sup>. Pour ce qui est des Imazir'en, Tychée avait amené 2.000 chevaux<sup>15</sup> ; Mésotyle, un millier<sup>16</sup>. C'était donc un total de 7.000 hommes de cavalerie, non compris dans ce chiffre les contingents puniques.

Vermina, fils de Syphax, avait promis à Annibal le concours de la plus grande partie des sujets de son père<sup>17</sup> et, de fait, il mobilisa à son intention un corps de

---

<sup>1</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XLVII.

<sup>2</sup> Polybe, XV, III.

<sup>3</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII. — Peut-être s'agit-il ici de Tarmount (*Aræ*) dans le Hodna, province de Constantine.

<sup>4</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII. — Neveu d'Annibal, ce Mésotyle — ou Mésétule — avait, à la mort de Gala, usurpé le pouvoir royal au détriment de Masinissa. C'était donc un irréconciliable ennemi de l'allié des Romains.

<sup>5</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII. — Ce Vermina, fils de Syphax, était également l'ennemi acharné de Masinissa, qu'il avait récemment combattu et refoulé dans le Sahara tripolitain.

<sup>6</sup> Polybe, XV, III. — Tite-Live, XXX, xxxIII. — Frontin, *Stratagèmes*, II, III, 16.

<sup>7</sup> Polybe, XV, XI. — Tite-Live, XXX, xxxIII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXX, xxxIII.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXX, xlii. — Frontin, *Stratagèmes*, II, III, 16.

<sup>10</sup> Polybe, XV, XI.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXX, xlii.

<sup>12</sup> Polybe, XV, XI.

<sup>13</sup> Polybe, XV, XI.

<sup>14</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII.

<sup>15</sup> Polybe, XV, III.

<sup>16</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII.

<sup>17</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII.

troupes de 17.000 à 18.000 hommes, dont plus de 8.000 hommes de cavalerie<sup>1</sup> ; mais cet important contingent ne devait pas arriver en temps utile. En dépit de ce mécompte, Annibal fut en mesure de mettre en ligne une cinquantaine de mille hommes<sup>2</sup> appuyés de 80 éléphants<sup>3</sup>.

Quant à l'effectif de l'armée romaine, quelques-uns, dit Guischart<sup>4</sup>, faisaient monter à 35.000 hommes les troupes que Scipion débarqua en Afrique et qui depuis furent renforcées par les transports venus de Sicile... On sait, d'ailleurs, que Masinissa lui amena un renfort de 10.000 hommes, dont 6.000 d'infanterie et 4.000 de cavalerie<sup>5</sup>. D'où il suit que l'armée romaine ne paraît pas avoir été fort inférieure en nombre à la carthaginoise, que quelques auteurs portent à 50.000 hommes.

Telles sont les forces respectives des adversaires qui vont bientôt en venir aux mains.

La chaîne méridionale de l'Atlas, qui s'étend du cap Bon au plateau de Tebessa, dessine, au centre de la Tunisie, un massif extrêmement remarquable, comprenant des monts de grande altitude<sup>6</sup> et nombre de hauts plateaux ou *h'amad* (pluriel *de hamada*)<sup>7</sup> ; ce nœud orographique donne naissance à trois importants cours d'eau : l'oued Khaled et l'oued Siliana, coulant du sud au nord ; l'oued Merg-el-Lil, qui va se perdre dans les bas-fonds de Kairouan.

Or ce massif montagneux jouit d'éminentes propriétés militaires au point de vue des intérêts de la défense du territoire considéré ; il est à la Tunisie ce que l'Aurès est à notre Algérie, ce que le Morvan est à la France. C'est une vaste forteresse naturelle au pourtour de laquelle sont jetés comme autant d'ouvrages avancés : Si Ahmeur Djedidi (*colonia Zamensis*) ; Qs'eur A'bd-el-Melek (*Uzappa*), à l'altitude 565 mètres ; Makteur (*Mactaris*), à l'altitude 870 ; Zanfou (*Assuras*), à l'altitude 642 ; Zouarin (*Killa*), à l'altitude 590 mètres, etc.

Cela posé, l'on peut jusqu'à un certain point restituer le plan d'opérations d'Annibal. Il est permis d'admettre que, pour défendre le territoire de son pays envahi, le fils du grand Amilcar ne saurait avoir eu d'autre pensée que celle-ci : se jeter dans le massif montagneux central, dans ce Massoudj qui comprend le pays de Zama ; faire de cette forteresse naturelle son pivot stratégique ; de là, suivre les mouvements de l'armée romaine et tomber au moment favorable sur les colonnes de Scipion ; de là, aussi, tendre la main à ses alliés qui vont arriver de l'ouest et du sud, notamment au prince Vermina, fils de Syphax, qui doit venir

---

<sup>1</sup> Ce chiffre se déduit facilement des termes d'un texte de Tite-Live (XXX, xxvi). Dans une affaire qui eut lieu quelques jours après la bataille dite de Zama, Vermina perdit 16.200 hommes. — Ses forces militaires s'élevaient donc à 17.000 hommes au minimum. Or il avait plus de cavalerie que d'infanterie. — Sa cavalerie comprenait, par conséquent, plus de 8.000 chevaux.

<sup>2</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XL.

<sup>3</sup> Polybe, XV, xi. — Tite-Live, XXX, xxxiii. — Frontin, *Stratagèmes*, II, II, 16.

<sup>4</sup> *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, t. I.

<sup>5</sup> Polybe, XV, v.

<sup>6</sup> Tels que le djebel Berberou (altitude 1.480m) ; le djebel Belota (1.164m) ; le Kef-el-Gzaï (1.438m) ; le Barkou, le Serdj, le Zilk, le Massoudj dont quelques sommets se cotent à plus de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est dans ce djebel Massoudj que se trouve Djâma (*Zama*) à l'altitude 870m.

<sup>7</sup> Citons le hamada des Oulâd Aoun, le hamada des Oulâd Aïar, le hamada el-Kessera à l'altitude 950m, etc.

de Constantine ou de Bône ; rendre, à cet effet, libres les routes que peuvent prendre les amis qu'il attend.

Donc il part de Souse (*Adrumète*) et se dirige vers la région de Zama<sup>1</sup>. Chemin faisant, il emporte quelques places fortes occupées par Masinissa, entre autres celle de Narcé<sup>2</sup> ; mais ce n'est pas pied à pied que les Carthaginois doivent gagner du terrain ; ils n'ont pas de temps à perdre, attendu que les Romains sont déjà en opérations dans la vallée de la Medjerda (*Bagrada*). C'est donc à marches forcées<sup>3</sup> qu'Annibal s'avance vers le but qu'il s'est proposé d'atteindre, et l'on est en droit de supposer qu'il ne s'écarte guère, au cours de ce trajet, du tracé de la voie de communication que les Itinéraires romains ont ultérieurement jalonnée sous la rubrique : *Route d'Altiburos au littoral par Zama Regia et Thysdrus*<sup>4</sup>.

Il double les étapes, il approche de la région Zaméenne<sup>5</sup>, son objectif. Il est vraisemblablement parvenu aux environs de Qs'eur Ybd-el-Melek (*Uzappa*), quand, inopinément, ses pointes d'avant-garde se heurtent à des patrouilles suspectes. Quoi ! Les Romains seraient-ils déjà dans le pays ? Il est urgent de savoir au juste à quoi s'en tenir à cet égard. Annibal lance à la découverte quelques escadrons qui ne tardent pas à prendre le contact avec des groupes de cavaliers. Quels sont-ils, ces cavaliers suspects ? Il faut qu'on le sache. Un combat de cavalerie s'engage<sup>6</sup>. Plus de doute, ce sont des Romains ! Les Romains sont là ! Annibal est arrivé trop tard aux abords de Zama ; le massif montagneux n'est plus libre ; Scipion en est le premier occupant !

C'est que, comme à son adversaire, il était impossible à Scipion de méconnaître la valeur de cette Auvergne tunisienne qui devait ultérieurement tenir un rôle de si haute importance au cours de la guerre de Jugurtha et des guerres d'Afrique de Jules César<sup>7</sup>. Parti de Kalaat-el-ouâd (*Castra Cornelii*), le général romain avait remonté la vallée de la Medjerda (*Bagrada*) et emporté dans cette direction quelques points forts<sup>8</sup>, tels que — très vraisemblablement — le Kef (*Sicca*

---

<sup>1</sup> Polybe, XV, v. — Tite-Live, XXX, xxix.

<sup>2</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXIII. — Cette place de Narcé semble pouvoir s'identifier avec celle de Kairouan.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, xxix.

<sup>4</sup> *Route d'Altiburos au littoral par Zama Regia et Thysdrus* :

Altiburos (*Medeina*), m. p. XVI.

Altessera (*Qs'our* ?), X.

Assuras (*Zanfour*), X.

Zama Regia (*Djâma*), XX.

Seggo (*Qseur-el-Hadid*), VII.

Avula (près de *Zama Major*), VII.

Autipsida (près de *Zama Major*), VI.

Uzappa (*Qs'eur A'bd-el-Melek*), VI.

Manange (près de *Henchir Faroha*), VII.

Aggar (*Henchir Sidi Amara*), XIV.

Aquæ Regiæ (*Ain Beida* ?), XVI.

Terento (*Henchir-el-Medina* ?), X.

Æliæ (dans la plaine de *Djemiaât*).

Thisoro, IX.

Barabus.

Usilla (*Inchilla*).

Thysdrus (*El-Djemm*).

Leptis (*Lemta*).

Adrumetum (*Souse*).

<sup>5</sup> Il convient d'observer que Polybe (XV, v) et Appien (*De rebus Punicis*, XXXVI) emploient tous deux l'expression significative *νεπι Ζάμαν*.

<sup>6</sup> Appien, *De rebus Punicis*, XXXVI.

<sup>7</sup> César a copié Scipion. — Incertus auctor, *De bello Africano*, XCII.

<sup>8</sup> Polybe, XV, iv.

*Veneria*)**1**, le plateau de Bulla Regia**2**, etc. Il avait ensuite pénétré dans le Massoudj et occupé le plateau de Djâma (*Zama*) ainsi que les abords du massif montagneux dont son adversaire avait rêvé la possession.

Désappointé, Annibal s'arrête**3**. Il essaye de se cramponner au pied de ce massif dont les hauteurs lui échappent ; il tente un coup de main sur Zouarin (*Killa*). Nouvelle déconvenue ! Là encore, Scipion est arrivé avant lui ; les Romains ont pris position sous les murs de la place**4**.

La situation devient inquiétante ; il faut de nouveau s'éclaircir. Annibal lance dans des directions diverses des reconnaissances commandées par d'habiles officiers**5**. Qu'apprend-il ? Que, après avoir mis garnison dans les places de la région Zaméenne, Scipion a envoyé des troupes prendre position dans l'ouest pour y garder les routes par lesquelles doivent venir les alliés d'Annibal ; que ces détachements sont concentrés à Qs'eur-el-Djabeur (*Naraggara*)**6**, la clef du col de Souk Ahras (*Tagaste*), l'étoile des routes de Constantine et de Bône**7**. Bien que les textes n'en fassent point mention explicite, il est présumable que Scipion avait également fait occuper en forces Medeïna (*Altiburos*), étoile des routes menant de Tebessa (*Theveste*) à Carthage et de Tebessa à Souse**8**.

Voilà les nouvelles qui parviennent à Annibal alors qu'il se trouve aux environs de Zouarin (*Killa*), en face du gros de l'armée romaine. Que faire ? Il est urgent de prendre un parti, car déjà les Romains prononcent leurs attaques et dans une première affaire, qu'ils ne peuvent éviter, les Carthaginois ont 13.700 hommes mis hors de combat ou faits prisonniers**9**.

---

**1** L'importance militaire du Kef est considérable. Assise à l'altitude 755 mètres sur les premiers ressauts d'un massif rocheux, cette place est une citadelle naturelle qui commande les grandes plaines d'Es-Sers, de Zanfour, de Lorbeus, de l'oued Mellag, ainsi que la route principale reliant la Tunisie à l'Algérie.

**2** Bulla Regia commandait, en outre, une autre route mettant Carthage en communication directe avec Bône.

**3** Polybe, XV, v.

**4** Appien, *De rebus Punicis*, XL.

**5** Valère-Maxime, III, VII, 1.

**6** Polybe, XV, v. — Casaubon a, non sans raison, traduit ce *Μάργαρον* par *Margarum sive Nadagara*. Ptolémée écrit : *Ναργάρρα*. — Tite-Live, XXX, XXIX.

**7** Fragment de l'itinéraire de Carthage à Cirta :

Sicca (*El-Kef*).

Naraggara (*Qs'eur-el-Djabeur*).

Thagura (*Taoura*).

*Item alio itinere ab Hippone Regio Carthagine :*

Tagaste mpm LIII

Naraggara mpm XXV

(*Itinéraire d'Antonin.*)

C'est à Tagaste (Souk Ahras) qu'est né saint Augustin, le 13 novembre de l'an 354 de notre ère.

**8** Fragment d'itinéraire de Carthage à Theveste (*Tebessa*) :

Musti.

Lorbens (*Laribus*).

Ebba (*Orba*).

Medeïna (*Altiburos*).

Cf. *Route d'Altiburos au littoral par Zama Regia et Thysdrus*.

**9** Valerius d'Antium ap. Tite-Live (XXX, XXIX).

Pour gagner du temps, pour donner à son allié Vermina le moyen d'amener en ligne ses 17.000 ou 18.000 hommes, Annibal traîne les choses en longueur et demande une entrevue à Scipion, qui l'accorde. Mais le cauteleux Romain ne saurait se soumettre longtemps au régime expectant qu'on s'attache à lui faire suivre ; il tient à combattre avant l'arrivée des renforts qu'attend son adversaire. Il rompt la conférence<sup>1</sup> et une grande bataille se donne au lendemain du jour de cette rupture<sup>2</sup>.

Cette bataille est celle qui est dite de Zama.

---

<sup>1</sup> Tite-Live (XXX, xxx et xxxi) nous a laissé à ce propos de longs discours latins qu'il est bien inutile de reproduire ici.

<sup>2</sup> Polybe, XV, ix. — Tite-Live, XXX, xxxi.

## CHAPITRE II. — LE SITE DU CHAMP DE BATAILLE DE ZAMA.

Zama ! C'était le nom d'une ville tamazir't, d'origine fort ancienne sans doute, mais dont l'histoire ne nous est guère connue qu'à partir de l'époque où Rome, ayant ruiné Carthage, s'attacha à faire prévaloir son hégémonie sur tout le territoire africain.

Au temps de la guerre de Jugurtha (110 av. J.-C.), cette Zama était la capitale d'un état ou royaume amazir'<sup>1</sup>. Pivot de la défense du pays, c'est sous ses remparts que luttaient alors des adversaires résolus<sup>2</sup>. Fortifiée dans les règles, pourvue d'un armement solide et d'une bonne garnison, elle sut honorablement résister aux attaques de Metellus, et celui-ci dut en lever le siège<sup>3</sup>.

Durant la guerre d'Afrique de Jules César (50-46 av. J.-C.), Zama tient militairement le même rôle qu'au temps de Jugurtha.

Elle est alors la capitale de Juba Ier ; c'est là, dans cette enceinte, que le prince amazir' a son palais, ses trésors, sa famille, tout ce qui lui est cher<sup>4</sup>. Au moment de prendre parti pour Pompée et d'entrer en campagne contre César, il en perfectionne les fortifications<sup>5</sup> ; il en fait le pivot de ses opérations défensives. C'est là qu'il vient chercher refuge après la bataille de Thapsus<sup>6</sup> ; c'est dans une villa voisine de cette place que, sa défaite consommée, il se donne la mort en compagnie de Petreius. Le royaume de Juba devient alors province romaine sous le proconsulat de Salluste<sup>7</sup>, mais la capitale du roi vaincu est bientôt détruite par les Romains<sup>8</sup> (40 av. J.-C.) au cours d'une querelle intervenue entre le gouverneur de l'Afrique du parti d'Antoine et celui du parti de César.

Au temps de Pline, cette Zama est classée au nombre des villes libres et ce qu'il faut observer, c'est qu'elle est encore alors qualifiée d'*oppidum*<sup>9</sup>. Ses remparts ont été relevés de leurs ruines.

Sous Adrien, elle devient colonie romaine : *Colonia Ælia Hadriana Augusta Zama Regia*<sup>10</sup>.

Enfin, il est fait mention dans l'histoire de l'Afrique chrétienne d'un *episcopus Zamensis*, lequel assistait au concile de l'an 411, mais il serait difficile de décider s'il s'agit ici de *Zama Regia* ou d'une autre Zama dont il sera parlé ci-après.

---

<sup>1</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, LVI.

<sup>2</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, LVI.

<sup>3</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, LVI-LXI, *passim*.

<sup>4</sup> Vitruve, *Arch.*, VIII, IV. — Incertus auctor, *De bello Africano*, XCI.

<sup>5</sup> Incertus auctor, *De bello Africano*, XCI. — Vitruve, *Arch.*, VIII, IV.

<sup>6</sup> Incertus auctor, *De bello Africano*, XCI.

<sup>7</sup> Incertus auctor, *De bello Africano*, XCVII.

<sup>8</sup> Strabon, XVII, III, 9. — Cf. Dion-Cassius (XLVIII, XXIII).

<sup>9</sup> Pline, *Hist. nat.*, V, IV.

<sup>10</sup> Ce fait est démontré par une inscription de l'an 322 (*tabula patronatus*), découverte à Rome sur le mont Cœlius. — Cf. *I. R. N.*, 6793 ; et *Corpus, I. L.*, t. VI, 1686. — On lit sur cette Table :

COLONI COLONIAE AELIAE HADRIANAЕ. AVG  
ZAMAE REGIAE  
*Coloni coloniae Æliae Hadrianæ Aug(ustæ) Zamæ Regiæ.*

Cette ville qui doit donner son nom à la dernière bataille de la deuxième guerre punique, ce point stratégique important, quel en était le site<sup>1</sup> ?

Les textes nous apprennent que Zama se trouvait à cinq journées de marche de Carthage<sup>2</sup> et à peu près à 300 milles de Souse (*Adrumète*)<sup>3</sup>. En d'autres termes, le point à déterminer était situé à 130 kilomètres de la première de ces villes et à 440 de la seconde<sup>4</sup>. Si donc de Carthage, prise pour centre, on décrivait sur la carte de Tunisie une circonférence de 130 kilomètres de rayon, et de Souse une autre circonférence de 440 kilomètres, on aurait deux lieux géométriques dont l'intersection devrait théoriquement donner le point cherché ; et cela, avec une approximation suffisante.

Il n'est malheureusement pas possible de prendre au pied de la lettre de telles mesures itinéraires. Les évaluations de Cornelius Nepos et d'Appien n'expriment évidemment pas des distances prises à vol d'oiseau ou sur des routes kilométrées. Elles ne seraient, à la rigueur, admissibles que par qui voudrait concéder que, en posant de tels chiffres, les auteurs ont entendu tenir compte de quantité de détours ou lacets que doit décrire un voyageur obligé de traverser des régions difficiles ; il est plus probable que ces chiffres excessifs résultent d'une altération des manuscrits qui nous sont parvenus.

Quoi qu'il en soit, nous devons renoncer à l'espoir d'obtenir une solution géométrique du problème ; il nous faut nécessairement recourir à l'emploi d'une autre méthode.

La carte de la régence de Tunis publiée en 1857 par Falbe et Pricot de Sainte-Marie comporte un village de Djâma, lequel occupe, est-il écrit, l'emplacement de la Zama romaine. Le fait d'un nom moderne impliquant une assonance de la dénomination antique avait conduit les deux officiers à adopter l'identification risquée par sir Grenville Temple.

Depuis lors, il s'est fait à ce sujet d'importantes découvertes.

Au nord-est du massif montagneux du djebel Massoudj, en un point dominant toute la vallée de l'ouâd Siliana est effectivement situé un village de Djâma qu'habitent 200 indigènes. [Ce petit centre de population](#), dit M. Héron de Villefosse (d'après les notes de M. Letaille qui a exploré les lieux), [ce centre s'élève sur les ruines d'une ville romaine qui devait avoir une certaine importance. On y trouve une source abondante](#)<sup>5</sup>, très encaissée, entourée de murs dont la partie inférieure est formée de gros blocs romains ; la partie supérieure a été récemment réparée par les indigènes. Près de la source est restée debout une

---

<sup>1</sup> Voyez à ce propos : Dureau de la Malle, *L'Algérie, Guerre de Scipion contre Annibal*, Paris, Didot, 1852 ; — Général Lewal, mémoire publié dans la *Revue africaine*, n° 8, décembre 1857 ; — Mommsen, *Mémoire sur Zama* dans l'*Hermès*, t. XX, 1885 ; — Général Brunon, *Recherches sur le champ de bataille de Zama*, Montpellier, 1887.

<sup>2</sup> Polybe, XV, v. — Tite-Live, XXX, xxix.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI. - Appien (*De rebus Punicis*, XLVII) évalue cette distance à 3.000 stades.

<sup>4</sup> La journée de marche d'une troupe en armes est en moyenne de 26 kilomètres ; Zama se serait donc bien trouvée à 130 kilomètres de Carthage. Le mille romain équivalant à 1km,479, la distance, exactement calculée, de Souse à Zama aurait été de 443km,700. Le stade étant de 185 mètres, l'évaluation d'Appien correspond à une distance de 555 kilomètres !

<sup>5</sup> C'est là sans doute la fontaine qui s'était acquis, au temps de Pline, une grande célébrité. (Pline, *Hist. nat.*, XXXI, XII.)

construction antique, voûtée, bâtie en grand appareil. On remarque dans le village plusieurs colonnes d'un beau marbre dont quelques-unes ont été employées dans la construction d'un petit marabout. Trois grandes citernes parallèles, dont les voûtes sont malheureusement effondrées, étaient placées dans la partie haute de la ville. Toutes les clôtures des jardins et des champs qui entourent le village sont faites avec des pierres ou des débris de pierres provenant de monuments romains<sup>1</sup>.

C'est dans un de ces murs de clôture que M. Letaille a découvert un fragment d'inscription dont il a pris l'estampage et qui se compose de ces quatre lignes :

.....AVG ZAM·I...  
 .O..EVOTA·NVMI...  
 .....STATIQUE...S..  
 .....P.....

De ces lignes mutilées M. Héron de Villefosse a proposé la restitution suivante :

col. ....AVG·ZAM·Ma  
 iO r·d EVOTA·NVMI ni  
 maie STATIQUE eiu S  
 d·d·P·p

.....col(onia) ..... Aug(usta) Zam(ensium) Major(um) devota numini majestatique ejus, d(ecreto) d(ecurionum). p(ecunia) p(ublica).

Tous les archéologues, dit M. Salomon Reinach<sup>2</sup>, se sont ralliés à l'hypothèse de Temple qui retrouve Zama Major à Djâma.

Ajoutons que si de Carthage, prise pour centre, on décrit la circonférence de 130 kilomètres de rayon représentant, à vol d'oiseau, les cinq journées de marche chiffrées par Polybe et Tite-Live, le lieu géométrique ainsi obtenu passe exactement par Djâma. Observons aussi que la distance, toujours à vol d'oiseau, de Djâma à Souse est également d'environ 130 kilomètres et que, par conséquent, Annibal a très bien pu faire ce trajet en quarante-huit heures, ainsi

---

<sup>1</sup> D'un rapport inédit de M. Cagnat, en date de novembre 1886, nous extrayons ce qui suit touchant le site et l'état actuel de Djâma :

Djâma est situé à l'extrémité nord du djebel Massoudj sur un plateau élevé de 850 mètres environ et entouré de tous côtés d'éminences à peu près de même hauteur.

Au sud, une succession de collines dérobe la vue des vallées de l'ouâd Massoudj et de la Siliana, qui sont séparées des ruines par un profond ravin.

Ces ruines occupent un vaste espace de terrain. A la partie orientale est bâti un petit village qui n'existe que depuis une vingtaine d'années. Le plateau sur lequel s'élève ce village était couronné par un fortin dont la construction remonte certainement à l'époque byzantine.

La source qui coule au milieu du village est remarquable par sa limpidité ; elle coule toute l'année en abondance.

Des restes de grandes citernes et d'un aqueduc permettent de supposer que la population était assez nombreuse à l'époque romaine.

On a trouvé dans les ruines : une base de colonne en marbre blanc ; une colonne de granit ; une colonne torse en marbre noir, sommée d'un chapiteau corinthien ; une superbe colonne cannelée en marbre jaune ; un fragment de statue d'empereur romain, etc. Voilà, conclut M. Cagnat, d'irrécusables indices d'une antique prospérité.

<sup>2</sup> Ap. Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, tome II, Paris, Imprimerie nationale, 1888.

que le veulent les textes<sup>1</sup>. Enfin, ces textes nous apprennent que Zama n'était pas éloignée de Sicca (le Kef)<sup>2</sup> ; c'est à Sicca que Marius va chercher les vivres nécessaires à la subsistance du corps d'armée de siège de Zama<sup>3</sup>. Or la distance de Djâma au Kef n'est que d'une cinquantaine de kilo- mètres.

Ces faits sont bien de nature à corroborer l'opinion de nos archéologues<sup>4</sup>.

Cependant, une objection s'est formulée qui s'appuie sur le fait d'une autre découverte archéologique — celle de l'inscription de Sidi Ahmeur Djedidi. Situé sur l'ouâd Mahrouf, affluent de l'ouâd Nebham, le marabout de Sidi Ahmeur Djedidi se trouve à 55 kilomètres de Kairouan. C'est là que, en 1883, M. le capitaine de Saily a découvert ce monument épigraphique dont M. Letaille a pris ultérieurement l'estampage :

PLVTONI · REG · MAG · SACR  
 G · PESCENNIUS · SATVRI · FILIVS · PAL · SILVRVS · CORNELIANVS  
 FLAM · PP · DIVI · HADRIANI · Q · PRAEF · IVR · DIC · IIYIR · QQ  
 COLONIAE · ZAMENSIS · OB · HONOREM · FLAM · AMPLIATAHS · IIII · MIL  
 TAXATIONE · STATVAS · DVAS · POSVIT · ET · EPVLVM · BIS · DEDIT  
 ITEMQ<sup>¶</sup> DEDICAVIT<sup>¶</sup> D · D

Voici l'interprétation de cette inscription précieuse qui semble devoir se rapporter à l'an 160 de notre ère :

*Plutoni reg(i) mag(no) sacr(um). G(aius) Pescennius, Saturi filius, Pal(atina tribu), Silurus, Cornelianus, flam(en) p(er)p(etuus) divi Hadriani, q(uaestor), praef(ectus) jur(e) dic(undo), duumvir q[ui]nq(uennalis) coloniae Zamensis, a[b hono]rem flam(onii) ampliata sestertium quattuor mil(libus) taxatione, statuas duas posuit et epulum bis dedit itemq(ue) dedicavit. D(ecreto) d(ecurionum).*

De ce document il appert qu'il y avait alors une *colonia Zamensis* établie à l'endroit où s'élève aujourd'hui le marabout ; que le centre de population dont l'emplacement est repéré par la koubba avait pour nom Zama. Mais cette colonie romaine était bien distincte de la *Zama Regia* rebâtie par Adrien, de la *Zama Majus*<sup>5</sup> dont le village de Djâma occupe aujourd'hui le site. C'est évidemment la

<sup>1</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI. — Appien, *De rebus Punicis*, XLVII.

<sup>2</sup> Strabon, XVIII, III, 12.

<sup>3</sup> Salluste, *De bello Jugurthino*, LVI.

<sup>4</sup> Quelques savants allemands ont cru néanmoins pouvoir assigner à l'emplacement de *Zama Regia* un point pris sur la rive gauche de l'ouâd Zanford, à 50 ou 60 kilomètres du Kef et sous le 36° de latitude nord. On rencontre en ce point des ruines importantes comprenant trois portes triomphales encore debout, mais on n'y a encore recueilli aucun monument épigraphique de nature à autoriser l'identification préconisée. Zanford — qu'il serait puéril de prendre pour une corruption de Zama forum — est le nom moderne d'Assuras. D'autres chercheurs ont, de leur côté, placé *Zama Regia* dans l'hamada des Oulâd Aïar, à Makteur, où se trouvent également de très belles ruines ; mais des récentes découvertes de M. Letaille il appert que Makteur occupe l'emplacement de l'antique *Mactaris*.

<sup>5</sup> Celle que Ptolémée appelle Ζάμα μείζων.

Zama dont il est fait mention en un texte de saint Optat<sup>1</sup> et qui, aux termes dudit texte, n'était pas loin de Furnis<sup>2</sup>.

En tous cas, le site du marabout de Sidi Ahmeur Djedidi ne satisfait à aucune des conditions voulues par les textes ou imposées par la raison d'une conduite rationnelle des opérations militaires.

Est-ce à dire, d'ailleurs, que la dernière bataille de la deuxième guerre punique se soit donnée sous les murs de *Zama Regia* ? Pas le moins du monde. C'est dans le canton de Zama, écrivait, il y a quarante ans, l'érudite Malle<sup>3</sup>, c'est dans le canton de Zama que se livra la bataille célèbre entre Annibal et Scipion... — La fameuse bataille de Zama ne se livra pas plus auprès de cette ville que la bataille d'Arbelles auprès de la ville de ce nom. Zama et Arbelles, étant deux cités plus connues que les autres, ont donné leurs noms à ces deux faits d'armes qui ont eu lieu réellement ailleurs. Il Nous sommes absolument de cet avis. Le site de *Zama Regia* étant déterminé, la question reste entière et cette question se pose en ces termes : quels sont exactement les lieux qui furent le théâtre de la bataille dite de Zama ?

Essayons de résoudre le problème.

Il a été dit plus haut que, en vue de se rapprocher de ses alliés et d'opérer avec eux une jonction nécessaire, Annibal suit la voie de communication qui a été connue plus tard sous le nom de *Route d'Altiburos au littoral par Zama Regia et Thysdrus* ; que, parvenu aux environs d'A'bd-el-Melek (*Uzappa*), sa cavalerie lui révèle le fait de l'occupation par les troupes romaines du massif montagneux dont Zama est le centre. Alors, au lieu de s'engager dans la montagne, il en contourne le pied par Zanfour (*Assuras*) et essaye de prendre position à Zouarin (*Killa*) ; mais, là encore, Scipion l'a prévenu. C'est là, à Zouarin, et non à Qs'eur-el Djabeur (*Naraggara*), où il ne se trouve qu'un détachement qui garde le col de Souk-Ahras, c'est à Zouarin qu'est le gros de l'armée romaine.

Annibal, ne pouvant occuper Zouarin, s'arrête à 30 stades (5km,550) de cette position<sup>4</sup> et demande à son adversaire la faveur d'un entretien d'où peut jaillir la paix. La conférence est bientôt rompue et les deux généraux prennent les armes.

C'est dans la plaine basse de Zouarin (*Blâd Zouarin*) que s'est, à notre sens, donnée la célèbre bataille connue sous le nom de *bataille de Zama*.

---

<sup>1</sup> Saint Optat était évêque de Milev (*Mila*), au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Voici le texte dont il s'agit : *Zama ieram... mittunt ad me in praetorio ipsi Christiani ut dicerent : Sacrum praecipuum ad te pervenit ? Ego dixi : Non, sed vidi jam exempla, et Zamæ et Furnis dirui basilicas et uri scripturas vidi.*

<sup>2</sup> Il y eut jadis en Afrique plus d'une localité désignée sous le nom de Zama. Émise par divers commentateurs de Tite-Live, soutenue ensuite par Cellarius (*Géograph. antiq.*, t. II), cette opinion avait été reproduite, en 1812, par le savant Morcelli. Le bien fondé s'en trouve aujourd'hui démontré du fait de nos découvertes archéologiques. M. Duruy observe qu'il y eut jadis près de Constantine une ville d'*Azama*. M. Vivien de Saint-Martin place, d'ailleurs, dans la vallée de l'ouâd Zemzem, au sud de Lebda (Tripolitaine), une cité *Zizama*. Que veulent dire ces paronymes ? On se demande si *Zizama*, par exemple, ne serait par l'anagramme d'*amaziz* (amazir'), *azama*, celui d'*amazar'* (maison), de même que *HPAKAEΣ* est l'anagramme de *Melkarth*, et Diana celui d'Anaït. Dans cet ordre d'idées, le nom de Zama, dont l'anagramme est *amaz*, n'impliquerait-il pas la signification de *groupe de maisons* ou *centre de population tamazir't* ?

<sup>3</sup> *L'Algérie, manuel algérien*, Paris, Didot, 1852.

<sup>4</sup> Polybe, XV, VI.

### CHAPITRE III. — LA BATAILLE DE ZAMA.

Il a été fait bien des fois, le récit de la bataille de Zama<sup>1</sup>, dernier acte du drame de la deuxième guerre punique. Il convient néanmoins de retracer ici les circonstances principales de cette journée du 19 octobre 202.

Annibal forme son infanterie sur trois lignes parallèles. En première ligne, il place sous les ordres de Magon ses 12.000 étrangers, Ligures, Gaulois, Baliares et Maures ; en deuxième ligne, à faible intervalle de la première, les fantassins carthaginois, imazir'en et macédoniens, ensemble aussi 12.000 hommes ; en troisième ligne enfin, et à 200 mètres environ en arrière de la deuxième, une vingtaine de mille hommes, tous vétérans de l'armée d'Italie. Son aile droite est formée de cavalerie carthaginoise ; son aile gauche, de cavalerie tamazir't. Il couvre son front d'une *phalange* ou brigade de 64 éléphants, flanquée de chaque côté d'une *ilarchie* ou subdivision de 8, au total 80 éléphants.

Scipion adopte l'ordonnance romaine réglementaire par hastaires, princes et triaires, avec cette différence que, au lieu d'être en échiquier, ses manipules sont disposés en colonnes — colonnes laissant entre elles des intervalles ou rues (*viæ*) qu'occupent provisoirement des vélites. A l'aile gauche est massée la cavalerie romaine, commandée par Lelius ; à l'aile droite, la cavalerie tamazir't, qui reconnaît pour chef le prince Masinissa.

Comme toujours, l'affaire commence par un combat de cavalerie. Les cavaliers imazir'en qui s'affrontent tiraillent à qui mieux mieux les uns sur les autres<sup>2</sup>. Puis, à l'effet de rompre la solide infanterie romaine, Annibal donne à son éléphantarque l'ordre de charger<sup>3</sup>. La phalange et les deux ilarchies s'ébranlent ; elles vont ouvrir dans les rangs de l'ennemi des brèches énormes, des trouées formidables, quand un flottement inattendu se manifeste dans leur marche en bataille au pas d'amble (galop). En dépit des efforts de leurs éléphantistes, un certain nombre de bêtes font brusquement tête à queue ! Les sonneries des trompettes romaines<sup>4</sup> leur ont fait peur, et voici que, ahuries, affolées, elles se précipitent sur la cavalerie tamazir't à la solde de Carthage<sup>5</sup>. C'est un terrible choc en retour ! Profitant du désordre produit par la volte-face des zoarchies d'Annibal, Masinissa charge vigoureusement cette cavalerie ébranlée. On la voit se rompre, faire aussi demi-tour et s'enfuir en déroute. L'armée carthaginoise a dès lors son flanc gauche à nu.

---

<sup>1</sup> Consultez sur cette bataille fameuse : Polybe, XV ; — Tite-Live, XXX ; — Appien, *De rebus Punicis*, XL-XLVI ; — Frontin, *Stratagèmes*, II, III, 16 ; — Diodore de Sicile, *Fragm.* XXVII ; — Abou Djafar Ahmed ben Ibrahim, médecin de Kairouan, ap. Abou Obaid Bekir, manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n° 580 ; — Comte de Nassau, annotations sur l'ouvrage intitulé *Annibal et Scipion*, Amsterdam, 1768 ; — Folard, *Commentaires sur Polybe*, t. VI ; — Guischart, *Mémoires militaires*, t. I, ch. XII ; — de Vaudoncourt, *Campagnes d'Annibal*, t. III ; — Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* ; — Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, ch. X ; Macdougall, *The campaigns of Hannibal*, etc.

<sup>2</sup> Polybe, XV, XII.

<sup>3</sup> Polybe, XV, XII.

<sup>4</sup> Polybe, XV, XII. — Tite-Live, XXX, xxxIII.

<sup>5</sup> Polybe, XV, XII.

Cependant le reste des éléphants sont arrivés sur les Romains et vont vraisemblablement leur faire grand mal. Mais non, il n'en est rien. Les vélites, qui ont reçu l'ordre de lâcher pied en temps utile, se retirent au pas de course sur les derrières des légions et démasquent ainsi les rues ménagées entre les colonnes, à l'effet de livrer passage aux éléphants. Ceux-ci prennent peur à leur tour et se font pourchasser. Pris en flanc par les vélites et à revers par les antésignaires, ils s'écoulent par les rues et sont rejetés en désordre sur la cavalerie carthaginoise. Alors, à l'exemple de Masinissa, Lelius charge cette cavalerie, qui, incapable d'une résistance efficace, est vite rom pue, émiettée, mise en déroute. L'armée carthaginoise a son flanc droit à nu.

Elle a donc perdu ses deux ailes.

Lelius et Masinissa se jettent respectivement à la poursuite des cavaliers débandés qui n'ont pas su tenir devant eux.

Tel est le premier *moment* de la bataille.

Et, sur le champ, voici le deuxième moment qui commence. Il s'agit d'un duel entre les deux infanteries, d'un duel à mort !

Les Romains poussent en avant. Dès qu'ils sont à bonne distance, ils font, suivant leur coutume, entendre un concert de clameurs et battent en cadence leurs boucliers à grands coups d'épée. Les gens de la première ligne carthaginoise y répondent par des cris de guerre, mais ce sont là cris discordants, mélange confus de sons émis en cinq ou six langues différentes. Les fers se croisent ; un corps à corps s'engage, au cours duquel les étrangers au service d'Annibal ont d'abord un avantage très marqué, mais cette supériorité ne se maintient pas. Ligures, Gaulois, Baliarès, Maures et Calabrais sont refoulés et, ne se sentant pas soutenus, perdent vite confiance en leurs forces. Ces gens comprennent qu'ils ne sont là que pour fatiguer l'ennemi, en émousser l'ardeur première ; ils se disent trahis, sacrifiés ! Furieux, on les voit faire demi-tour et venir heurter la deuxième ligne, mais celle-ci les contient, les repousse, les empêche de se dérober aux obligations de leur service de guerre. Alors ils tentent de s'ouvrir un passage au travers des rangs de ces Carthaginois, de ces Imazir'en, de ces Macédoniens qui s'opposent à leur débandade ; emportés par la terreur et le désespoir, ils l'attaquent, cette deuxième ligne d'infanterie qui, ainsi prise à partie, a beaucoup à souffrir. Elle était destinée à recevoir l'épée haute un ennemi essoufflé, décousu, et la voici quasi détruite !

Comment conjurer l'effrayant désastre dont cette destruction semble être le prélude ?

Jusqu'alors Annibal a tenu en réserve, au troisième plan, ses vétérans de l'armée d'Italie. Elle est intacte, cette réserve ; elle se tient immobile sous les armes, prête à frapper un coup décisif. Le moment est venu de la faire donner.

Mais c'est Scipion qui frappe l'ouverture de ce troisième moment ou dénouement de la grande journée ; ce sont les Romains qui attaquent. Modifiant rapidement sa formation première, l'*Africain* passe de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille. Au lieu de laisser les *hastaires* en première ligne, les *princes* en deuxième, les *triaux* en troisième, il établit ces trois groupes sur une seule et même ligne de bataille, les triaux tenant la droite ; les princes, la gauche ; les hastaires, le centre.

Les adversaires s'abordent, se portent des coups terribles. Lutte sans merci ni trêve ! Qui aura le dessus, des Carthaginois ou des Romains ? C'est Lelius et Masinissa qui vont en décider.

On a vu que tous deux s'étaient jetés à la poursuite des corps de cavalerie qu'ils avaient respectivement rompus. Les voici de retour de cette poursuite vigoureuse ! Ils accourent au galop de charge et prennent à revers l'infanterie déjà fatiguée d'Annibal.

Dès lors, tout est fini. Les Carthaginois ont 20.000 hommes hors de combat, autant de prisonniers. Le reste a pris la fuite, à la débandade.

Ainsi, dit Polybe<sup>1</sup>, se termina cette grande bataille dont le gain a fait les Romains maîtres du monde.

Annibal est vaincu !

..... un jeune homme invincible  
Fait tomber à Zama ce cyclope terrible<sup>2</sup>.

Il est vaincu, mais en cette journée fameuse, ainsi que dans les autres journées de sa longue carrière militaire, il n'a pas un instant cessé d'être admirable. Durant le combat, dit toujours Polybe<sup>3</sup>, il fit tout ce qu'il était possible de faire pour avoir raison de l'ordonnance des Romains, si difficile à rompre. Tout d'abord, en effet, ses éléphants devaient disloquer les rangs compacts d'un ennemi singulièrement solide. Destinée à fatiguer le bras de

cet adversaire, la première ligne d'infanterie punique était purement et simplement sacrifiée. Massés au milieu de la colonne, les Carthaginois de nouvelle levée étaient, bon gré mal gré, tenus de se bien conduire. Enfin, l'infanterie d'élite, tenue en réserve, se trouvait bien placée pour frapper, au moment opportun, le coup décisif. Si, conclut Polybe, après avoir ainsi préparé le succès, le grand capitaine n'a pas réussi, c'est que parfois la Fortune refuse d'approuver et de favoriser les plus sages desseins de l'homme.

A quelques jours de là, l'on apprit au vainqueur la mise en déroute du corps d'armée que Vermina, fils de Syphax, amenait au secours des Carthaginois<sup>4</sup>. Si ce corps d'une vingtaine de mille hommes était arrivé en temps utile, Annibal eût sans doute modifié ses dispositions tactiques. Le monde eût peut-être connu d'autres maîtres que les Romains.

---

<sup>1</sup> XV, xv.

<sup>2</sup> Népomucène Lemerrier, *Alexandre*, chant III. — Paris, Bossange, 1823.

<sup>3</sup> XV, xvi.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, xxxvi.

## LIVRE VINGTIÈME. — ANNIBAL À CARTHAGE

### CHAPITRE PREMIER. — LE TRAITÉ DE PAIX.

La journée de Zama eut, on l'a vu, pour dénouement la déroute de l'armée carthaginoise. Accompagné d'un petit nombre de fidèles, Annibal dut fuir précipitamment<sup>1</sup> pour échapper aux coups du mauvais sort. Non sans danger d'ailleurs, car les vaincus n'ont jamais inspiré ni pitié ni respect. Au cours de cette retraite lamentable, il fut attaqué en route par des *goums* imazir'en qui le harcelèrent, lui et son escorte, à la manière d'un vol d'oiseaux de proie tournoyant dans les airs à l'entour d'un aigle blessé<sup>2</sup>. Il eut raison de ces attaques et finit par arriver à Souse (*Adrumète*)<sup>3</sup>.

C'est là seulement qu'il lui fut donné de recueillir les débris de sa vaillante et malheureuse armée<sup>4</sup>. Il refit aussitôt le peu de troupes qui lui restaient, recruta du monde, déploya une activité merveilleuse et, en peu de jours, mit sur pied des forces respectables<sup>5</sup>.

Après avoir ramassé à Zouarin un énorme butin<sup>6</sup>, Scipion victorieux était revenu à Bou Chater (*Utique*), où il avait trouvé sa flotte renforcée de 50 vaisseaux de guerre et de 100 transports.

Estimant qu'il fallait profiter de l'état d'abattement des vaincus pour exercer sur eux une pression utile, il alla s'emboîser devant Carthage, tandis que son armée de terre prenait position sous les murs de la place. Cette Carthage abhorrée, il voulait sur-le-champ la détruire de fond en comble<sup>7</sup> ; il ne pouvait, dit-on, maîtriser ni sa haine ni *sa juste colère*<sup>8</sup>. Qu'on ne s'y trompe point cependant, ce n'est pas la voix de la fureur guerrière que Scipion écoutait, mais bien tout prosaïquement celle de la raison commerciale. Les Romains ne demandaient la ruine de Carthage qu'à seule fin d'être maîtres du marché de l'Afrique<sup>9</sup>.

Mais cette rivale gênante, il n'était pas — heureusement pour elle — facile de l'anéantir ainsi qu'on voulait le faire.

La place était forte, munie de bonnes défenses et garnie de vaillants défenseurs<sup>10</sup>. Il fallait, pour en avoir raison, passer par les lenteurs d'un siège en règle<sup>11</sup>.

Néanmoins, la situation était grave. Aussi la *Γεπουσία* rappela-t-elle de Souse (*Adrumète*) Annibal, dont la présence à Carthage lui semblait absolument nécessaire<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI. — Tite-Live XXX, xxxv.

<sup>4</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI.

<sup>5</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VI et VII.

<sup>6</sup> Eutrope, III, xxiii.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXX, xxxvi.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXX, xxxvi.

<sup>9</sup> Suétone, *Vie de Térence*, I.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXX, xxxvi.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXX, xxxvi.

Le général s'empessa d'obéir.

Il avait quitté la ville natale alors qu'il était enfant ; il y revenait dans un âge avancé. Quelles furent, dit Chateaubriand<sup>2</sup>, les pensées de ce grand homme quand il revit Carthage dont les murs et les habitants lui étaient presque étrangers ! Les compagnons de son enfance avaient disparu, les générations s'étaient succédées ; les temples chargés de la dépouille des Romains furent sans doute les seuls lieux qu'Annibal put reconnaître dans cette Carthage nouvelle.

Ces dépouilles des Romains, n'allait-il pas falloir les rendre ?

Scipion n'osa pas entreprendre le siège de Carthage qu'Annibal se préparait à défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il se contenta de soumettre à l'acceptation de la *Ἐρμούσια* ce projet de traité de paix :

Les Carthaginois garderont en Afrique les places qu'ils y avaient antérieurement à la guerre.

Et conserveront, corps et biens, tout ce dont ils sont actuellement en possession.

A partir de ce jour, ils seront à l'abri de tout acte d'hostilité de la part de l'armée romaine.

Ils garderont leurs lois et leurs institutions nationales.

Leur territoire ne sera pas occupé par le vainqueur.

Telles étaient, en substance, les premières clauses du document, clauses qui semblaient avoir été dictées par le plus sage esprit de clémence. Venaient ensuite ces articles d'une rigueur extrême :

Les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont pris, en violation du dernier armistice<sup>3</sup>.

Ils rendront les prisonniers et déserteurs.

Ils livreront à Rome tous leurs navires de guerre, à l'exception de 10 trirèmes.

De même, ils livreront tous leurs éléphants.

Ils ne feront la guerre à personne, ni en Afrique ni ailleurs, sans l'autorisation du gouvernement de Rome.

Ils restitueront à Masinissa toutes les villes, terres et domaines, ainsi que tous autres biens appartenant en propre à ce prince ou lui provenant, par voie d'héritage, de ses ancêtres.

Ils pourvoiront, durant trois mois, à la subsistance des troupes romaines.

Ils leur feront la solde jusqu'au jour de la ratification du présent traité.

Ils payeront, en cinquante ans, une contribution de guerre de 10.000 talents d'argent euboïques<sup>1</sup> (55.609.000 francs), soit, chaque année, 200 talents<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXX, xxxv.

<sup>2</sup> *Itinéraire de Jérusalem à Paris*.

<sup>3</sup> Cicéron, *De Officiis*, I.

En garantie de leur fidélité à remplir leurs engagements, les Carthaginois donneront cent otages à choisir par le gouvernement de Rome parmi tous les jeunes gens de 14 à 30 ans.

Tel est le texte du traité dont Scipion avait rédigé le projet et que la *Γερουσία* devait examiner. Annibal fut invité à prendre part aux travaux du Parlement convoqué à cet effet<sup>3</sup>.

La discussion s'ouvrit et le général eut la parole. Loin de chercher à pallier sa défaite, il s'avoua vaincu<sup>4</sup>. Et ce n'est pas seulement, dit-il, de la perte d'une bataille qu'il s'agit ici ; c'est de la guerre elle-même, de cette guerre qu'il nous faut renoncer à poursuivre<sup>5</sup>. Il ne nous reste aujourd'hui d'autre ressource que celle de demander la paix à nos vainqueurs<sup>6</sup>.

Le conseil était sage.

Malheureusement, Carthage était déchirée par des partis violents ; celui auquel appartenait Annibal opinait pour la paix, tandis qu'un autre faisait tous ses efforts à l'effet de rompre les négociations entamées. Autres temps, mêmes mœurs politiques. La lutte de ces partis carthaginois a, dans l'histoire moderne, son analogue en la querelle des whigs et des tories, au moment de la guerre de la succession d'Espagne. Les tories n'avaient-ils pas raison de réclamer la paix, tandis que les partisans de Marlborough préconisaient la guerre ? Et nous-mêmes, en 1871, alors que tout était bien fini, n'avons-nous pas entendu des gens se faire, à grands cris, les apôtres de la continuation de la guerre, d'une guerre à outrance ?

Or voici ce qui se passa, il y a de cela deux mille ans et plus, au parlement de Carthage :

Un orateur du nom de Gisco y soutenait en termes pathétiques qu'on ne pouvait que se déshonorer en rendant les armes ; qu'il fallait déclarer d'urgence la patrie en danger, décréter la levée en masse de tous les citoyens et combattre, oui, combattre jusqu'au dernier soupir ! Son discours provoquait l'approbation bruyante d'un public aussi turbulent que peu militaire<sup>7</sup>.

Indigné de ce que, dans un moment pareil, de telles paroles puissent être proférées et écoutées, Annibal se jette sur l'orateur et, le prenant par le bras, l'arrache de la tribune.

Cet acte de vivacité peu parlementaire soulève les murmures de l'assemblée et l'homme de guerre est un instant décontenancé par ces manifestations hostiles ; mais recouvrant aussitôt son sang-froid :

J'avais neuf ans, dit-il, quand je vous ai quittés, et c'est après trente-six ans d'absence que je revois mon pays. Les usages militaires, je les ai appris dès l'enfance en combattant pour vous, et je crois les connaître. Quant aux us et coutumes de la vie civile, c'est à vous de me les apprendre.

---

<sup>1</sup> Polybe, XV, xviii. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, xv.

<sup>2</sup> Polybe, XV, xviii.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, xxxv.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, xxxv.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXX, xxxv.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXX, xxxv.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXX, xxxvii.

Après avoir ainsi fait amende honorable, il répond avec calme à l'orateur qu'il a malmené. Il regrette qu'un Carthaginois, sachant bien tout le mal que l'État et les particuliers ont fait aux Romains, ne remercie point la Fortune de ce que, réduit par eux aux présentes extrémités, il obtienne des conditions aussi douces.

Si, quelques jours avant la défaite de Zama, on eût demandé quels maux il y aurait à souffrir au cas d'un succès des armes romaines, personne n'eût osé en tracer le tableau, tant la somme de ces maux eût semblé redoutable. Il convient donc, dit-il, de ne point discuter inutilement, mais d'accepter sans mot dire les conditions posées, d'offrir des sacrifices aux dieux en les priant d'inspirer au peuple romain la ratification du projet de traité conçu par un ennemi clément.

Après de longs débats contradictoires, la question fut mise aux voix, et l'avis d'Annibal prévalut<sup>1</sup>. Un armistice ayant été consenti par Scipion, le sénat romain fut saisi de l'affaire.

Avec l'autorisation du peuple, le sénat décida que, après avoir pris l'avis de dix commissaires nommés ad hoc, l'Africain signerait la paix dans les termes qu'il jugerait convenables. Arrivés à Tunis, les féciaux procédèrent à l'échange des ratifications, et cette paix fut conclue aux conditions ci-dessus énoncées (201).

Les Romains, tout vainqueurs qu'ils étaient, étaient depuis longtemps épuisés et désiraient voir finir la guerre<sup>1</sup>. Aussi, quand tout fut terminé, l'Italie se montra-t-elle ivre de joie<sup>2</sup>. A Rome le peuple exultait<sup>3</sup>. On se félicitait<sup>4</sup>, on s'embrassait, on pleurait de bonheur. Tous les temples de la ville s'ornèrent d'une façon splendide et, durant trois jours, retentirent d'unanimes actions de grâces.

La république romaine fut étonnée de sa victoire, qu'elle prit pour un prodige<sup>5</sup>.

Elle avait douté du succès final.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXX, XLIII.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XLV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXX, XL.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXX, XL.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XLVII.

## CHAPITRE II. — ANNIBAL SOFF'ÈTE DE LA RÉPUBLIQUE.

Carthage était frappée au cœur. Ainsi l'avaient voulu ses destinées ; ainsi l'avait prédit la Sibylle libyque<sup>1</sup>.

Dès que, en conformité des clauses du traité consenti, la flotte punique leur eut été livrée, les Romains n'eurent rien de plus pressé que de l'anéantir. Cinq cents navires de guerre furent par eux emmenés au large et y devinrent la proie des flammes<sup>2</sup>.

Le coup était rude ; la douleur fut grande. Ainsi que le fit plus tard la république de Venise<sup>3</sup>, Carthage honorait tout particulièrement Mars et Neptune, mais elle avait commis la faute irréparable de négliger le culte de cette dernière divinité. Si, dit Heeren, la république carthaginoise avait apporté dans ses armements maritimes et l'entretien de sa flotte autant d'activité que son illustre général dans la guerre continentale, le sort de Rome eût peut-être été tout différent de ce qu'il fut.

Carthage n'était pas au terme de ses douleurs. Quand arriva l'échéance du premier terme de la contribution de guerre à payer, elle se mit à gémir ; les membres de la *Γερουσία* ne pouvaient retenir leurs larmes.

Annibal se prit à rire.

Et comme on lui reprochait d'insulter au deuil public : Cette hilarité qui vous scandalise, répondit-il, est l'expression des maux qu'endure un cœur profondément ulcéré ; elle n'est pas aussi hors de propos que le sont vos pleurs inutiles. Il vous fallait pleurer alors qu'on nous désarmait, qu'on brûlait nos vaisseaux, qu'on nous interdisait le droit de faire la guerre. Il vous fallait crier sous le coup qui nous tuait. Or la ruine de la patrie ne vous a pas fait pousser un soupir. Aujourd'hui, vous pleurez votre argent ! N'y a-t-il pas là de quoi rire ?

Malgré cette sortie, Annibal fut maintenu dans son commandement des forces carthaginoises<sup>4</sup> ; on lui laissa pour chef d'état-major son frère Magon<sup>5</sup>, guéri de ses blessures.

Le vaincu de Zama fut appelé à faire en Afrique quelques expéditions<sup>6</sup>. Quand ses troupes n'avaient pas à prendre part à des opérations de ce genre, il les employait à faire des plantations d'oliviers afin de ne pas les laisser oisives<sup>7</sup>, et maintenait ainsi en état un bon noyau d'armée nationale.

Mais cette réorganisation de forces actives était de nature à porter ombrage au vainqueur. Le gouvernement de Carthage ayant sollicité la mise en liberté de ses

---

<sup>1</sup> Voyez au Vatican, chapelle Sixtine, la *Sibylle libyque* de Michel-Ange.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XLIII.

<sup>3</sup> La république de Venise faisait dépendre sa prospérité du bon entretien de ses forces de terre et de mer. Les arts ont symbolisé chez elle ce principe de sa vie politique. Presque partout l'ornementation des édifices de la ville comporte la représentation de ses divinités tutélaires : *Mars* et *Neptune*. On les voit à l'escalier des Géants, au plafond de la salle du Conseil des Dix, au plafond de la salle du Collège, etc.

<sup>4</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>5</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>6</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>7</sup> Aurelius Victor, *De Cæsaribus*, XXXVII, *Probus*.

prisonniers de guerre, le sénat romain opposa à cette demande un refus motivé. Et les raisons alléguées étaient celles-ci, savoir : que les Carthaginois laissaient à la tête de leurs armées Annibal, le promoteur de la deuxième guerre punique, l'ennemi mortel du nom romain ; que cet incorrigible Annibal avait pris pour lieutenant son frère Magon, autre ennemi acharné de Rome<sup>1</sup> ; que tout cela était intolérable.

Cédant très humblement aux injonctions du gouvernement romain, Carthage s'empressa de relever les deux frères de leurs commandements (200)<sup>2</sup>.

Ainsi rendu à la vie civile, Annibal fut élu *soff'ète*<sup>3</sup>, c'est-à-dire investi de la dignité de premier magistrat de la République, et il occupa ce siège important jusqu'en l'année 197, soit trois années consécutives (200-197)<sup>4</sup>.

Durant cette période, il se révéla aussi bon administrateur qu'il s'était montré grand général<sup>5</sup>. Pour mettre son pays en état de prendre quelque jour une revanche éclatante, il entreprit de remanier les rouages de la machine gouvernementale et commença par abattre le pouvoir exorbitant d'une caste oligarchique qui tyrannisait, voire même terrorisait Carthage. Cette association d'abuseurs du peuple était connue sous le nom d'*ordre des Grands Juges* (*ordo Judicum*). C'était une sorte d'inquisition d'Etat offrant quelque analogie avec le fameux Conseil des Dix de Venise et le Comité de salut public de la première République française. L'influence des membres de cette bande de malfaiteurs provenait surtout, dit Tite-Live<sup>6</sup>, de ce fait qu'ils étaient nommés à vie. Fortune, liberté, honneur, existence des citoyens, tout était à leur merci ! Avoir pour ennemi un seul membre de l'ordre, c'était s'exposer aux violences de l'ordre tout entier ; et il ne manquait pas d'espions tout prêts à dénoncer aux Grands Juges celui qui les avait offensés. C'était un despotisme abominable. Dans l'exercice de leur pouvoir exorbitant, ces odieux tyrans oubliaient qu'ils n'étaient ou du moins ne devaient être que les serviteurs d'un Etat libre.

Pour couper court au mal, Annibal convoqua par devant l'assemblée du peuple ces terribles magistrats qui s'étaient rendus maîtres de tout, qui vendaient tout, dont la superbe et l'influence occulte étaient aux lois toute espèce de valeur. Il proposa et fit adopter d'urgence une loi nouvelle aux termes de laquelle les Grands Juges ne devaient plus être inamovibles, mais élus seulement pour un an et non rééligibles avant deux années d'intervalle.

L'adoption de ces mesures rationnelles indisposa nécessairement les gens vivant des abus qu'un honnête homme essayait de faire disparaître. *Malgré le succès de ses premières attaques, Annibal, dit Heeren, vit bientôt que les factions aristocratiques ne se détruisent pas aussi facilement que des armées.*

L'amélioration du régime financier fut également l'objet de ses soins. Les revenus de l'Etat étaient alors ou gaspillés du fait d'une administration mauvaise, ou dilapidés par certain nombre de fonctionnaires qui se partageaient la proie, ainsi que des larrons dûment organisés en bande. Le trésor était vide ; on n'avait pas

---

<sup>1</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII. — Tite-Live, XXXIII, XLVI.

<sup>4</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII. — Le consulat de ces deux personnages se rapporte à l'an 196, d'où il suit que la préture d'Annibal prend fin en l'an 197.

<sup>5</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>6</sup> XXX, XLVI.

l'argent nécessaire au paiement du prochain terme de la contribution de guerre due aux Romains. Fallait-il écraser de nouvelles charges un peuple dans la détresse ?

S'étant rendu compte des chiffres du budget des recettes, sachant ce que rapportaient l'impôt foncier, les douanes, etc., ayant étudié de même le budget des dépenses, Annibal put mesurer l'étendue du mal fait à l'Etat par les concussionnaires. Alors il déclara publiquement que, si l'on donnait à toutes les rentrées une affectation légale, si l'on supprimait les abus, on n'aurait nul besoin de frapper des impôts nouveaux ; que, dans ces conditions, la République serait assez riche pour faire face à toutes ses obligations, notamment à celle du paiement périodique des termes de l'indemnité de guerre. Il tint promesse ; mais alors, dit Tite-Live<sup>1</sup>, tous les bandits, qui s'étaient engraisés des dépouilles de l'État, se laissèrent aller aux fureurs d'un ressentiment invouable.

Il semblait qu'on leur eût arraché des biens légitimes et non le fruit de leurs rapines. Annibal eut beau faire, le mal était incurable. Carthage, dit Montesquieu<sup>2</sup>, Carthage périt parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Les misérables auxquels l'honnête soffète avait fait rendre gorge ne songèrent plus qu'à le perdre et, pour atteindre ce but, ne craignirent pas de s'entendre secrètement avec les Romains. Tout plein de gens qui jusques alors avoient vescu de grivelées, estimans que les empescher de les continuer, cestoit leur oster leur propre bien, n'oublèrent artifice quelconque pour exciter les Romains à une chose à quoy ils avoient d'eux-mêmes assez de disposition, qui estoit de ruiner Annibal<sup>3</sup>.

Les traîtres offrirent même au vainqueur de lui livrer le promoteur de la deuxième guerre punique. Ainsi alléché, l'honnête gouvernement de Rome expédia sans retard à Carthage des agents spéciaux qui, sous divers prétextes, eurent mission de mettre la main sur l'homme sacrifié, trahi par les siens.

Mais le prudent général, aussi fin que l'ennemi, comprit qu'on en voulait à sa personne, qu'on allait le livrer à des gens implacables. Ayant meilleur nez que les autres, il sentit bien que c'étoit à lui que le paquet s'adressoit<sup>4</sup>.

Sur-le-champ sa résolution fut prise.

---

<sup>1</sup> XXXIII, XLVII.

<sup>2</sup> *Grandeur et décadence des Romains*, chap. VIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVII, traduction de Malherbe.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVII, traduction de Malherbe. — Cf. Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

## LIVRE VINGT ET UNIÈME. — CAMPAGNES D'ORIENT

### CHAPITRE PREMIER. — LA SYRIE.

De longue date, Annibal s'était tenu prêt à quitter Carthage ; il s'en exila<sup>1</sup> vers le milieu de l'année 196<sup>2</sup>. Au jour fixé pour son départ, on le vit se promener tranquillement au Forum afin de dérouter les soupçons. Le soir venu, ayant ostensiblement gardé son habit de ville<sup>3</sup>, il gagna l'une des portes de l'enceinte avec deux de ses gens qui ne savaient rien de ses projets. Hors des murs, à un endroit convenu, des chevaux l'attendaient. Il galopa toute la nuit à travers le Bysacium<sup>4</sup>, c'est-à-dire la région tunisienne comprise entre le golfe de Hammamet (*Neopolitanus sinus*) et le golfe de Gabès (*Syrtis minor*). Le lendemain, il s'arrêtait entre Ras Dimas (*Thapsus*) et Henchir-el-Alia (*Acholla*)<sup>5</sup> au mouillage de Mahedia (*Turris Annibalis*)<sup>6</sup>, où se trouvait un navire à ses ordres qui, sur-le-champ, appareilla.

Le jour même, il avait connaissance d'El-Mersa (*Cercina*) et mouillait au port de la plus grande des îles Kerkennah (*Cercina insula*).

La population accourut en foule à la rencontre du grand citoyen. On lui fit fête, on l'acclama. Aux gens qui lui posaient des questions indiscretes Annibal répondit qu'il allait à Tyr accomplir une mission de son gouvernement. Cependant l'exilé n'était pas sans inquiétudes. A El-Mersa (*Cercina*) mouillaient, en même temps que lui, plusieurs navires de commerce ; il craignait que, mettant à la voile au cours de la nuit prochaine, un de ces bâtiments n'allât porter à Ras Dimas (*Thapsus*) ou à Henchir-el-Alia (*Acholla*) la nouvelle de son débarquement dans l'île. Pour parer au danger, il fit parler aux capitaines et subrécargues dont il redoutait le bavardage, leur laissa entendre qu'il allait, lui Annibal, offrir un sacrifice aux dieux, les invita à cette cérémonie, ainsi qu'au festin qui devait suivre, enfin, il leur emprunta leurs vergues et leurs voiles afin de dresser sur le rivage une grande tente destinée aux convives. On était alors en plein été et il convenait de se garantir des rayons solaires.

Le repas fut luxueux. On y but de larges rasades, on porta quantité de toasts et la fête se prolongea fort avant dans la nuit ; puis les invités, un peu gris, s'en allèrent dormir de ce sommeil lourd qui sert ordinairement d'épilogue aux libations copieuses.

Au réveil, les bons marins voulurent prendre congé de leur aimable amphitryon ; ils le cherchèrent et ne purent le trouver. Annibal était au large.

Sur quel pays avait-il mis le cap ?

Il allait en Syrie, à la cour d'Antiochus<sup>7</sup>, dont il espérait bien faire le chef d'une coalition contre Rome. Une traversée heureuse<sup>1</sup> le conduisit à Sour (*Tyr*)<sup>2</sup>, la

---

<sup>1</sup> Juvénal, *Sat.* X, v. 160.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

<sup>7</sup> C. Nepos, *Annibal*, VII.

vieille métropole de Carthage. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, à sa gloire, à ses malheurs, mais il n'y resta que quelques jours. Ayant hâte de rencontrer le roi, Annibal se dirigea vers Antachièh (*Antioche*)<sup>3</sup> ; ce n'est toutefois qu'à Aia Solouk (*Éphèse*) qu'il lui fut donné de le joindre<sup>4</sup>.

Dans la bonne intention de faire plaisir à leur hôte, les Éphésiens eurent l'idée de le prier d'assister à certaine conférence que devait faire un péripatéticien célèbre, du nom de Phormion. Ce brillant philosophe traita, plusieurs heures durant, des devoirs d'un général d'armée et des principes de l'art militaire<sup>5</sup>. L'auditoire se pâmait d'aise. Seul, Annibal écoutait sans mot dire.

Quelqu'un s'étant, après la séance, enquis de son appréciation : *Dans ma vie, répondit-il, j'ai entendu bien des radoteurs, mais jamais un idiot de la force de votre Phormion*<sup>6</sup>. A part lui, l'exilé se disait qu'il n'y avait guère à compter sur des gens qui applaudissaient ainsi les sottises d'un rhéteur. Toutefois, avant de conclure, il lui fallait étudier plus à fond la Syrie.

Formé d'un lambeau de la monarchie macédonienne, le royaume des Séleucides avait été fondé dans la haute Asie par Séleucus Nicator, un des généraux d'Alexandre. Ses accroissements successifs, dus à d'heureuses conquêtes, en firent un empire considérable, mais dont les éléments disparates n'avaient de cohésion que grâce à l'énergie du fondateur. La mort de ce souverain ouvrit l'ère de la décadence. Les successeurs de Séleucus n'avaient, en effet, nulle vigueur ; amollis par les excès de la vie asiatique, ces princes abandonnèrent les bords du Tigre et transférèrent en Syrie la capitale de leurs États. De ce fait, ils se trouvèrent mêlés à toutes les querelles politiques de l'Occident, tandis que leurs provinces de la haute Asie pouvaient impunément se révolter à l'aise.

Le royaume de Syrie n'entra en relations avec la république romaine que sous le règne d'Antiochus III, dit le Grand. Ce prince avait mainte fois guerroyé en Médie, en Bactriane ; il avait poussé jusqu'à l'Indus et fait de brillantes expéditions sur le golfe Persique. De tels succès étaient cependant loin de le satisfaire ; il rêvait de chasser les Ptolémées des établissements que ceux-ci possédaient en Syrie. Une première fois, ses tentatives avaient échoué ; il s'était même fait battre à plate couture à la bataille de Raphia (217).

A la mort de Ptolémée Philopator, Antiochus insulte de nouveau les possessions de l'Égypte. Allié de Philippe III de Macédoine, il met la main sur les colonies florissantes que les Ptolémées ont en Syrie, en Coélé Syrie, en Phénicie. Or cette guerre de conquêtes est l'origine des premiers démêlés d'Antiochus avec Rome. Bientôt (197) la querelle s'envenime du fait de l'ambition du roi, qui vient de s'emparer d'une grande partie de l'Asie Mineure et de la presqu'île de Gallipoli (*Chersonèse de Thrace*). L'irritation du sénat romain ne connaît plus de bornes lorsqu'il apprend qu'Annibal s'est réfugié à la cour d'Antiochus (196).

Rome n'ignorait point qu'une vaste ligue internationale s'était formée contre elle, qu'une alliance, contractée dès les premières années de la deuxième guerre punique, avait uni contre ses projets d'expansion commerciale Carthage, la

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIII, XLIX.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXIII, XLIX.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXIII, XLIX.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXIII, XLIX.

<sup>5</sup> Cicéron, *De Oratore*, II, XVIII.

<sup>6</sup> Cicéron, *De Oratore*, II, XVIII.

Macédoine, la Grèce et sans doute aussi la Syrie. Elle se disait qu'Annibal était vraisemblablement de longue date en relations avec cet Antiochus III qui, non content de détenir les clefs du continent asiatique, osait encore menacer l'Occident.

Bien qu'ils eussent eu la chance de triompher de Carthage (201) et de la Macédoine (197), bien qu'ils fussent parvenus à leurrer la Grèce par des mirages d'indépendance, les Romains n'étaient pas tranquilles. Le succès de la coalition leur semblait, de jour en jour, plus probable. Au lendemain même de la journée de Zama, ils avaient eu peur ; ils s'étaient figuré que déjà le vaincu était en partance pour la Syrie. Quelques historiens, dit Tite-Live<sup>1</sup>, prétendent qu'Annibal courut du champ de bataille (de Zama) à la mer, qu'il embarqua tout de suite à bord d'un navire qui l'attendait et se rendit auprès d'Antiochus. Ensuite ils se demandèrent ce que ferait Annibal au cas où ils seraient, eux, en guerre avec ce souverain<sup>2</sup>. Inquiets, ils expédiaient des agents à Carthage, et ceux-ci se plaignaient qu'Annibal élaborât avec le roi de Syrie des plans d'opérations militaires<sup>3</sup>. D'autres agents vinrent ensuite exposer à la *Ἐρπουσία* qu'Annibal était en correspondance suivie avec Antiochus<sup>4</sup>. Enfin, l'on sait que des estafiers arrivèrent un jour en Afrique avec mission de mettre la main sur la personne du vaincu de Zama.

On a vu comment Annibal sut échapper aux pièges qu'on lui avait tendus.

Le grand patriote carthaginois apportait effectivement à Antiochus tout un plan d'opérations contre Rome. C'est en Italie, pensait-il, qu'il faut porter la guerre, et, pour réussir, il suffit d'une escadre de 100 navires, de 10.000 hommes d'infanterie, 1.000 hommes de cavalerie.

Étant données ces forces, Annibal se proposait de toucher d'abord à Carthage pour y soulever ses compatriotes, puis d'opérer une descente sur quelque point de la Péninsule italique. Quant au roi de Syrie, son rôle était bien simple : il n'avait qu'à se porter en Europe, à se concentrer sur quelque point de la Grèce avec le reste de ses troupes et, sans passer en Italie, à se tenir toujours prêt à effectuer ce passage, afin de tenir les Romains haletants sous une épée de Damoclès<sup>5</sup>. Antiochus approuva le projet<sup>6</sup>, mais il n'était malheureusement pas à la hauteur de la situation<sup>7</sup>.

Plein de foi en l'avenir, Annibal s'empressa de procéder à des armements considérables. Après deux ou trois ans de travaux assidus, c'est-à-dire en 193<sup>8</sup>,

---

<sup>1</sup> XXX, xxxvii.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXX, XLV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXIII, XLIX.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXIV, LX.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXXIV, LXI.

<sup>7</sup> Un autre roi d'Orient devait songer plus tard à envahir l'Occident pour y anéantir la puissance romaine. Nous entendons parler de Mithridate. Mithridate, dont l'énergie et les vues semblaient grandir avec les dangers et les revers, exécutait un plan hardi : faisant le tour oriental de la mer Noire, s'alliant avec les Scythes et les peuples de la Crimée, il était arrivé sur les bords de l'Hellespont cimmérien, mais il méditait de plus vastes desseins. Après avoir noué des intelligences avec les Celtes, il voulait parvenir au Danube, traverser la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, franchir les Alpes et, comme Annibal, tomber en Italie. (Napoléon III, *Hist. de J. César*, t. I, p. 347.)

<sup>8</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII. — Le consulat de L. Cornelius Merula et de Q. Minucius Thermus se rapporte à l'an 193.

il pensa devoir tâter ses concitoyens<sup>1</sup> et s'assurer de leur concours<sup>2</sup>. On le vit donc partir pour l'Afrique avec une petite escadre de 5 navires et aborder en Cyrénaïque sur la frontière carthaginoise<sup>3</sup>, où il avait donné rendez-vous à son frère Magon<sup>4</sup>. Il avait, en même temps, expédié à Carthage un agent secret, un certain Ariston de Tyr.

Cet Ariston dut rembarquer sans avoir accompli la mission dont il avait été chargé par son maître et, de fait, il ne pouvait s'en acquitter, étant données les dispositions d'esprit de l'aristocratie carthaginoise ; Annibal s'était étrangement mépris touchant les sentiments patriotiques de ses concitoyens, de ceux du moins qu'on pourrait, à juste titre, appeler des conservateurs - les conservateurs des abus dont se mourait Carthage — et ils avaient, ceux-ci, la majorité.

C'étaient ces gens qui jadis avaient déchaîné sur lui l'animosité des Romains<sup>5</sup> ; c'étaient eux qui, lorsqu'il avait dû quitter Carthage, l'avaient fait pourchasser ; eux qui avaient fait vendre ses biens et raser sa maison ; eux enfin qui avaient fait rendre contre lui un décret de bannissement<sup>6</sup>. Quand ils surent que Magon était allé rejoindre son frère en Cyrénaïque, ces partisans de la paix à tout prix s'empressèrent de le proscrire à son tour et de prononcer aussi la confiscation de ses biens<sup>7</sup>. Tremblants et comme agenouillés devant un arrogant vainqueur, ils ne respirèrent qu'après avoir expédié à Rome des agents diplomatiques dont la mission était d'expliquer aux consuls et aux sénateurs la présence d'Ariston à Carthage, de leur exposer les mesures prises à l'égard de cet aventurier, qui venait, d'ailleurs, de disparaître<sup>8</sup>.

Voyant l'affaire manquée, Annibal et Magon s'éloignèrent de la Cyrénaïque<sup>9</sup>.

Annibal regagna la cour d'Antiochus<sup>10</sup>, où bientôt arrivèrent des commissaires romains, chargés du soin de faire une enquête sur tout ce qui venait de se passer. L'un de ces agents, du nom de Villius, tenait essentiellement à voir Annibal. Il le rencontra à Éphèse et eut avec lui plus d'un entretien. L'astucieux Romain s'était flatté de sonder à fond les intentions du vaincu de Zama, de lui persuader qu'un homme comme lui — un héros malheureux — n'avait rien à redouter de la part du gouvernement de Rome. Le proscrit se tint, on le comprend, sur la réserve, et le commissaire en fut pour ses frais d'éloquence. Les conférences eurent cependant des résultats que le Villius avait prévus et préparés avec un art extrême. Le fait dûment constaté de ces entrevues mystérieuses eut pour effet de restreindre l'influence d'Annibal à la cour de Syrie, et même de le rendre suspect au roi.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIV, LXI.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII.

<sup>4</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII. — Il est difficile de concilier ce récit de Nepos avec celui de Tite-Live (XXX, XIX), suivant lequel Magon serait mort de ses blessures reçues en Cisalpine. Il aurait succombé en mer, non loin de la Sardaigne. Quelques commentateurs ont pensé qu'Annibal avait deux frères du nom de Magon. Nous estimons que Tite-Live a fait erreur.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXIII, XLVI.

<sup>6</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.

<sup>7</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXXIV, LXI.

<sup>9</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII. — C'est au cours de cette traversée que périt Magon, assassiné, dit-on, par des esclaves. D'aucuns admettent qu'il fit naufrage.

<sup>10</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII.

Ici se place une anecdote célèbre et qui fut longtemps populaire dans l'antiquité, celle d'un entretien d'Annibal avec Scipion l'Africain, qui se serait alors trouvé à Ephèse, au même titre que Villius<sup>1</sup>.

Scipion ayant demandé à son ancien adversaire quel était, suivant lui, le plus grand de tous les capitaines :

— Alexandre, aurait vivement répondu son interlocuteur, Alexandre qui, avec une poignée d'hommes, mit en déroute des armées considérables et pénétra dans des régions où jusqu'alors personne n'avait osé mettre les pieds.

— Au deuxième rang qui placez-vous ?

— Pyrrhus qui, le premier, eut le talent de faire rationnellement marcher et camper des troupes. Nul ne sut jamais mieux choisir ses positions ; nul, faire un meilleur usage de ses forces.

— Et au troisième rang ?

— Moi !

— Vous ! Mais que diriez-vous donc, Annibal, si vous m'aviez battu ?

— En ce cas, je me mettrais sans hésiter au-dessus d'Alexandre, au-dessus de Pyrrhus, au-dessus de tous les généraux du monde.

Telle est cette fameuse légende que Cicéron a pris soin de ruiner en ces termes<sup>2</sup> : L'entretien tant de fois et si classiquement répété de Scipion et d'Annibal, surtout le ton élogieux dont Annibal parle à Scipion, tout cela est trop invraisemblable et respire trop la vanité romaine pour que nous en tenions compte ici.

Les commissaires romains s'en retournèrent sans rien savoir de plus qu'au moment de leur arrivée<sup>3</sup>. Après leur départ, Antiochus tint un conseil de guerre, au cours duquel ses courtisans émirent les propositions les plus belliqueuses. Il ne s'agit plus, dit l'un d'eux — du nom d'Alexandre d'Acarnanie — il ne s'agit plus de savoir si l'on doit faire ou non la guerre, mais bien de décider où et comment on la fera. Il convient que le roi passe en Europe et prenne position en quelque point de la Grèce, pendant qu'Annibal se jettera sur l'Afrique afin d'y opérer une diversion violente<sup>4</sup>.

Annibal n'avait pas assisté aux séances agitées de ce conseil.

Les honnêtes commissaires romains, venus pour s'enquérir de ses desseins, n'avaient que trop bien réussi à lui aliéner l'esprit du roi ; ils en avaient fait un

---

<sup>1</sup> Tirée des mémoires grecs d'Acilius, cette légende a été lancée en Occident par un certain Claudius. Elle a été reproduite par Tite-Live (XXXV, XIV), Plutarque (*Pyrrhus*, VIII), Appien (*De rebus Syriacis*, X). C'est elle qui sans doute a donné à Lucien (*Dialogue des morts*, XVII) l'idée de son dialogue entre Minos, Alexandre, Annibal et Scipion. La question posée par l'écrivain satirique est de savoir quel est le plus méritant des trois grands généraux. Les parties entendues, Minos déclare qu'Alexandre doit marcher hors de pair, que Scipion vient ensuite, qu'Annibal enfin n'a droit qu'au troisième rang, lequel n'est pas à dédaigner.

<sup>2</sup> *De Oratore*, II, LXXV.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXV, XVII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXV, XVIII.

fourbe, un traître, voire un agent secret de Rome, et Antiochus en était venu à se défier de celui auquel il donnait asile<sup>1</sup>.

Le grand capitaine supporta d'abord, sans mot dire, l'affront qu'on lui faisait ; puis, informé des causes de sa disgrâce, il entreprit de se justifier. Ayant obtenu une audience d'Antiochus, il protesta hautement de sa loyauté, et rappela en termes émus le serment solennel que, dans son enfance, il avait prêté à son père Amilcar<sup>2</sup>. C'est pour tenir ce serment, ajouta-t-il, que j'ai fait trente-six ans la guerre ; c'est pour accomplir cette promesse sacrée que j'ai, à la paix, quitté mon pays et que je suis venu à vous ; c'est pour demeurer fidèle à la parole donnée que je veux fouiller le monde en tous sens, que j'irai partout où je pourrai trouver des combattants et susciter des ennemis aux Romains. Je les hais, ces Romains, et je suis haï d'eux. Quand vous croirez devoir leur faire la guerre, placez Annibal au premier rang de vos meilleurs amis, de vos plus dévoués serviteurs.

Ces paroles firent une vive impression sur Antiochus, qui rendit au vieux soldat toutes ses bonnes grâces.

Le conseil, ouvert par le roi, ne s'était séparé qu'après avoir décidé la guerre<sup>3</sup>. On sut bientôt à Rome qu'Antiochus méditait une entrée en campagne. Vers la fin de l'année (192), ses armements étaient déjà dans un état d'avancement fort inquiétant pour les Romains<sup>4</sup>, et il les poursuivait avec une extrême activité<sup>5</sup>. Mais, au moment d'agir, le versatile et faible souverain se laissa influencer par un certain Thoas — vraisemblablement agent secret de Rome — qui lui fit rapporter une décision prise ou, du moins, à peu près arrêtée dans son esprit touchant la nature des services à demander à Annibal<sup>6</sup>. Contrairement à ce qui avait été décidé d'abord, le roi résolut de ne point opérer de diversion du côté de l'Afrique<sup>7</sup>, de n'employer le grand capitaine qu'à titre d'aide-de-camp, de ne lui laisser qu'un rôle essentiellement consultatif<sup>8</sup>.

Annibal dut dévorer ce nouvel affront. Il s'était promis de ne point abandonner un prince que ses extravagances et sa faiblesse livraient sans défense aux férociétés de la politique romaine, et, de fait, il ne l'abandonna jamais<sup>9</sup>.

Antiochus, qui avait pris la résolution de passer en Grèce<sup>10</sup>, mit ce projet à exécution vers la fin de l'année 192. Sa flotte se composait de 100 navires de guerre et de 200 transports à bord desquels étaient embarqués 10.000 hommes d'infanterie, 500 hommes de cavalerie et 6 éléphants. Ces forces ne pouvaient lui suffire à s'emparer de la Grèce et, a fortiori, à soutenir honorablement une guerre contre l'armée romaine placée sous les ordres du consul M. Acilius Glabrio.

Le roi avait concentré ses forces dans l'île de Négropont (*Eubée*) et pris ses quartiers d'hiver à Chalkis (*Chalcis*), capitale de l'île. Là se tint un conseil de

---

<sup>1</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, II. — Tite-Live, XXXV, XIX.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, II. — Tite-Live, XXXV, XIX. — Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXV, XIX.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXV, XLI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXV, XLII.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXXV, XLII.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXXV, XLIII.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXXV, XIII.

<sup>9</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, VIII.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXXV, XLIII.

guerre auquel Annibal, qui, depuis longtemps, n'était plus consulté, fut admis à prendre part<sup>1</sup>. Invité à donner son avis, il l'exposa en des termes qui témoignent d'un grand sens politique et militaire<sup>2</sup>.

Avant tout, professa le grand capitaine, il importe au roi de Syrie de s'assurer l'alliance du roi de Macédoine. Deux puissants souverains, disposant ensemble des forces unies de l'Asie et de l'Europe, peuvent sans crainte attaquer ce peuple romain qui jadis ne sut pas résister au roi d'Épire opérant seul, au grand Pyrrhus. Quant à la conduite générale de la guerre à entreprendre, j'ai, dès le principe, exposé mon plan d'opérations. Si l'on m'avait écouté, nous ne serions pas ici ; nos adversaires verraient, à l'heure qu'il est, la Toscane, la Ligurie et la Gaule Cisalpine en feu ; ils reverraient Annibal au cœur de l'Italie ! Aujourd'hui, le roi Antiochus n'a plus d'autre parti à prendre que celui de concentrer ses forces de terre et de mer. Une partie de sa flotte irait mouiller dans les eaux de Corfou (*Corcyre*), pour y barrer le passage aux Romains ; l'autre partie croiserait sur les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne et l'Afrique. A la tête de ses troupes débarquées, le roi irait prendre position à Gradista (*Byllis*)<sup>3</sup>. De là, il couvrirait la Grèce, tout en menaçant les Romains de passer en Italie et se tenant prêt à y passer au besoin.

Les avis d'Annibal ne devaient pas être écoutés. Après un hiver (192-191) passé à Chalkis (*Chalcis*), Antiochus opéra à Lamia sa jonction avec les Etoliens, prit position aux Thermopyles et s'y fortifia<sup>4</sup>. Mais, d'autre part, le consul M. Acilius Glabrio avait débarqué en Grèce 20.000 hommes d'infanterie, 2.000 hommes de cavalerie, 15 éléphants, et installé son quartier général à Larissa<sup>5</sup>. Il vint s'établir dans les gorges, non loin des sources thermales dont le dévouement de Léonidas a rendu le nom si célèbre.

Un engagement était inévitable.

Battu à plate couture, Antiochus regagna péniblement Chalkis (*Chalcis*)<sup>6</sup> et, de là, Aia Solouk (*Ephèse*)<sup>7</sup>.

Annibal, qui avait recouvré la faveur du roi, s'étonnait de ce que, après un tel succès, les Romains ne fussent pas déjà en Asie<sup>8</sup>. Ils y viendront certainement, pensait-il. Donc, à moins de risquer de perdre sa couronne, le roi de Syrie est tenu d'écraser ce peuple insatiable qui veut s'adjuger l'empire du monde.

Ayant reconnu la justesse de ces observations, Antiochus mit en mouvement toutes les forces navales dont il pouvait disposer. Chargé de défendre l'archipel grec et d'en fermer le passage aux flottes combinées des Romains, d'Eumène et des Rhodiens leurs alliés, l'amiral syrien Polyxénidas perdit malheureusement, à hauteur de Chio, la bataille de Colire (*Portus Corycus*). Dès lors la route était ouverte. Les Romains poursuivirent jusqu'au port d'Ephèse les restes de la flotte syrienne en déroute (fin de l'année 191).

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVI, VI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXVI, VII.

<sup>3</sup> Ville maritime d'Illyrie, à l'ouest de la Macédoine, rive droite de la Voïoussa (Aoüs), à une douzaine de kilomètres de la mer.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXVI, XV et XVI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXVI, XIV.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXXVI, XIX.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXXVI, XXI.

<sup>8</sup> Tite-Live, XXXVI, XLI.

Antiochus employa l'hiver (191-190) à réorganiser ses forces de terre et de mer par tous les moyens possibles ; entre autres, en chargeant Annibal du soin de lui obtenir le concours de la flotte phénicienne<sup>1</sup>, d'aller la quérir lui-même et de l'amener au mouillage voulu. C'est au retour de cette mission que le grand capitaine eut l'occasion de livrer aux Rhodiens la bataille navale d'Eski Adalia (*Side*)<sup>2</sup>.

La flotte rhodienne comprenait 36 navires, dont 32 tétrères et 4 trières ; la flotte syrienne était forte de 37 vaisseaux de premier rang, dont 3 heptères, 4 hexères, 10 trières. Dès que les Rhodiens sont en vue, les Syriens prennent l'ordre en bataille, leur aile droite, commandée par Apollonius, appuyée à la côte ; leur aile gauche ou aile marchante, au large sous les ordres d'Annibal en personne. L'affaire s'engage. L'aile droite de la flotte syrienne est bientôt hors de combat, et toutes les forces rhodiennes vont se concentrer contre l'aile gauche. Sur le point d'être cerné, Annibal est obligé de battre en retraite.

Antiochus perdit bientôt une autre bataille navale, celle du cap Myonnèse<sup>3</sup> ; des 89 navires de guerre qu'il avait armés, 42 furent pris ou détruits. Voyant les Romains maîtres de la mer, Philippe de Macédoine devenu de force leur allié, Annibal bloqué sur la côte de Pamphylie, le roi ne crut pas possible un retour de fortune. Pourtant il avait encore quantité de vaisseaux de haut bord ; il possédait nombre de places fortes qui défendaient les Dardanelles ; il lui était encore possible de mettre obstacle au passage des Romains en Asie. Mais il abandonna la partie et se retira à Sart (*Sardes*)<sup>4</sup>.

Grâce au concours de leur allié Eumène, les Romains franchirent sans difficulté le détroit<sup>5</sup> ; puis ils poussèrent librement en Asie Mineure. Bientôt, la journée de Manika (*Magnésie*)<sup>6</sup> fut témoin de la ruine définitive d'Antiochus (5 octobre 190).

Annibal assistait-il à cette fameuse bataille de Manika (*Magnésie*) ? Tite-Live semble n'en pas douter<sup>7</sup>. Quelques commentateurs pensent aussi pouvoir répondre affirmativement à la question et citent à l'appui de leur dire le passage d'Aulu-Gelle<sup>8</sup>, que Montaigne<sup>9</sup> a traduit en ces termes : *Antiochus montrant à Hannibal l'armée qu'il préparait contre eux (les Romains) pompeuse et magnifique en toute sorte d'esquipage et luy demandant : Les Romains se contenteront-ils de cette armée ? — S'ils s'en contenteront ? répondit-il, vraiment ouy, pour avarés qu'ils soyent*. D'autres érudits exposent qu'Annibal ne pouvait se trouver à la journée de Magnésie, bloqué qu'il était alors par les Rhodiens sur les côtes de Pamphylie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit pas Annibal pourvu d'un commandement spécial, qu'on ne saurait dire quelle part il a pu prendre à l'action.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVII, VIII.

<sup>2</sup> Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, LIV. — Side fut, sous la domination romaine, le chef-lieu de la Première Pamphylie.

<sup>3</sup> Ainsi se nommait, dans l'antiquité, le cap qui se prononce entre Samo et Sedchidehik.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXXVII, XXXI.

<sup>5</sup> Tite-Live, XXXVII, XXXIII.

<sup>6</sup> Manika ou Mansa, l'ancienne Magnésie, est assise au pied du mont Sipyle sur les rives du Sarabat ou Kedous (*Hermus*), dans le golfe de Smyrne.

<sup>7</sup> Tite-Live, XXXVIII, LVIII.

<sup>8</sup> V, v.

<sup>9</sup> *Essais*, I, XLVII.

Antiochus obtint la paix, mais à des conditions fort dures, au nombre desquelles figurait expressément celle de l'extradition d'Annibal<sup>1</sup>. Prévenu par le roi des dangers qui le menaçaient<sup>2</sup>, le vieux capitaine eut peur d'être livré aux Romains, ce qui n'eût pas manqué d'arriver<sup>3</sup>. Il embarqua secrètement et s'enfuit<sup>4</sup> sans retard loin des côtes de Syrie.

---

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVII, XLV. — Justin, XXXII, IV.

<sup>2</sup> Justin, XXXII, IV.

<sup>3</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX.

<sup>4</sup> Justin, XXXII, IV.

## CHAPITRE II. — LA CRÈTE ET L'ARMÉNIE.

Parti de la Syrie en fugitif, Annibal erra longtemps d'asile en asile<sup>1</sup>. On le voit d'abord débarquer en Crète<sup>2</sup> et demander l'hospitalité aux habitants d'Hagios Déka (*Gortyna*)<sup>3</sup>, l'une des villes principales de l'île. Venait-il y recruter des archers ? Se proposait-il d'inciter les Crétois à s'organiser de façon à constituer un centre de résistance aux Romains menaçant l'Orient ? Toujours est-il qu'il arrivait avec des sommes d'argent considérables. Il s'installa à Hagios Déka (*Gortyna*), y acheta, à cet effet, ou y loua une maison dont le vestibule fut orné par ses soins d'un certain nombre de statues de bronze<sup>4</sup> représentant des Baalim.

Annibal ne tarda pas à perdre ses illusions — s'il en avait jamais eu — touchant le caractère de ces Hellènes de Crète ; il les trouva menteurs, fourbes, dégradés et absolument incapables de former un groupe national de quelque consistance. Aussitôt son parti fut pris ; il lui fallait s'éloigner d'un pays qui ne pouvait servir à l'accomplissement de ses desseins. Oui, mais comment opérer ce départ ? Le bruit s'étant répandu dans l'île que le général carthaginois voyageait avec un trésor de guerre, les avides Crétois s'étaient bien promis de ne pas le laisser partir avant de l'avoir dépouillé de ses richesses. Comment sauver cette fortune ? L'exilé eut l'idée de la mettre ouvertement sous la garde de ces insulaires dont la cupidité lui était bien connue. Leur prodiguant ostensiblement des marques de confiance, il leur demanda l'autorisation de déposer dans leur temple de Diane<sup>5</sup> nombre de grandes amphores<sup>6</sup> dans lesquelles étaient enfermées ses valeurs métalliques. Les autorités crétoises y consentirent volontiers et le dépôt eut lieu. Cela fait, Annibal appareilla dans le but, déclara-t-il très haut, de faire une petite excursion maritime, ajoutant qu'il reprendrait, à son prochain retour, le trésor ainsi placé sous la protection de la bonne déesse. Il partit emportant lui-même les images de ses dieux de bronze dont il ne se séparait jamais<sup>7</sup>. Point n'est besoin de dire que, dès que la voile d'Annibal eut disparu à l'horizon, les Crétois se ruèrent au temple de Diane pour y faire main basse sur les précieuses amphores.

Ils les prirent et les brisèrent pour s'en partager le contenu, et leur déception n'eut d'égale que leur avidité naïve. Les vases emmagasinés étaient emplis de plomb<sup>8</sup>, d'un plomb dont la surface apparente avait été recouverte d'une petite épaisseur d'or ou d'argent<sup>9</sup>. Quant au reste de ses valeurs métalliques, le prudent Annibal l'avait coulé dans ses bronzes<sup>10</sup> et, bien entendu, emporté.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, IX. — Les ruines de l'antique ville de Gortyna ont été retrouvées non loin de la moderne Hagios Déka.

<sup>4</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

<sup>5</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

<sup>6</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

<sup>7</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX.

<sup>8</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

<sup>9</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX.

<sup>10</sup> C. Nepos, *Annibal*, IX. — Justin, XXXII, IV.

Nous retrouvons Annibal en Arménie, où il arrive après une série de pérégrinations dont les circonstances ne nous sont point connues.

L'Arménie, qui n'était, sous les Séleucides, qu'un fort petit État, prit, tout d'un coup, des accroissements notables grâce à l'ambitieuse activité d'un certain Artaxias, lieutenant d'Antiochus. Lors de la ruine de son maître, ce général s'était arrogé un lambeau du royaume de Syrie et solidement établi en Transcaucasie sur les rives de l'Araxe<sup>1</sup>. Est-ce Annibal qui avait suggéré à Artaxias l'idée d'utiliser à son profit le démembrement d'un empire évanoui et de fonder, entre la mer Noire et la Caspienne, un grand État assez puissant pour fermer aux envahisseurs les routes de l'Asie ? Espérait-il endoctriner le souverain improvisé jusqu'à le faire entrer en lutte avec les Romains ? Ce qu'on sait, c'est qu'Annibal prit grande part à l'organisation du nouveau royaume d'Arménie, dont la capitale, bâtie dans les plaines qu'arrose l'Araxe<sup>2</sup>, fut appelée Artaxiasata<sup>3</sup>, du nom de l'ancien lieutenant d'Antiochus. Or cette capitale fut l'œuvre d'Annibal, qui présida lui-même à l'exécution des travaux de construction<sup>4</sup>. Cette grande place, dont Strabon nous a laissé la description, était protégée par une ceinture de forts détachés, dont l'un portait le nom de Babyrsa<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Strabon, XI, XIV, 15. — On nomme aujourd'hui Transcaucasie l'admirable vallée qui s'ouvre entre le Grand et le Petit Caucase et débouche, d'une part, sur la mer Noire, de l'autre, sur la mer Caspienne. Mesurant 900 kilomètres de long sur 250 de largeur moyenne, cette vallée est à deux versants opposés, dont l'un, le plus étendu des deux, constitue la Transcaucasie orientale et comprend le bassin de la Koura (Kour), le Cyrus des anciens. Rien de plus beau que ce pays. L'antiquité ne connaissait pas de région plus fertile, occupée par une population plus compacte : témoin ces nombreux vestiges de villes ouvertes et de places fortes qu'on y rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas.

<sup>2</sup> Pline, *Hist. nat.*, VI, x.

<sup>3</sup> Strabon, XI, XII, 6.

<sup>4</sup> Strabon, XI, XII, 6.

<sup>5</sup> Le nom de Babyrsa semble impliquer la signification de *forteresse assise sur les bords de la rivière*.

### CHAPITRE III. — L'ASIE MINEURE.

Au sortir des États d'Artaxias, Annibal alla prendre gîte dans cette partie de l'Asie Mineure qui regarde Constantinople et qu'on appelait alors Bithynie<sup>1</sup>. Devenu l'hôte du roi Prusias II<sup>2</sup>, il lui organisa cette place de Brousse (*Prusa*)<sup>3</sup>, que son site privilégié semblait appeler au plus brillant avenir.

Observant toujours les principes qui ont présidé à l'accomplissement de tous les actes des dernières années de sa vie, Annibal entreprit de faire de Prusias le chef de la ligue qu'il rêvait d'opposer à Rome. Il les lui dépeignait, ces Romains, comme des hommes cruels, avarés, dévorés d'une ambition féroce, suçant le sang des peuples et convoitant l'empire du monde. Il les lui montrait affranchis des craintes que naguère leur inspirait Carthage et, dès lors, s'apprêtant à fondre sur l'Asie. Il n'est, concluait-il, qu'un moyen de parer au danger, c'est de s'unir contre l'ennemi commun, de grouper contre lui les forces de terre et de mer de toutes les puissances menacées. Il faut abattre Rome, il faut

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !

A force d'insistance, Annibal finit par convaincre à demi Prusias, lui fit contracter d'utiles alliances, commencer des armements sérieux et déclarer la guerre à Eumène II, roi de Pergame, l'allié des Romains, le représentant de leurs intérêts en Asie Mineure. Le grand capitaine assistait Prusias au cours de ses opérations. Malheureusement, ce prince, faible, indécis, superstitieux, n'avait guère l'étoffe d'un généralissime. Un jour, dit Valère-Maxime<sup>4</sup>, Annibal conseillait au roi de livrer bataille à quelque allié de Rome, et le monarque imbécile objectant à l'encontre de cette proposition l'état des entrailles des victimes : Eh quoi ! dit-il, en croirez-vous une misérable charogne de veau plutôt qu'un vieux soldat ?

Réponse laconique et concise, à ne compter que les mots, mais, si l'on en pèse le sens, aussi profonde qu'éloquente !

C'était mettre à la fois sous les yeux de Prusias les Espagnes arrachées au peuple romain, les Gaules et la Ligurie subjuguées, et le passage merveilleux des Alpes, et le lac de Trasimène aux bords ensanglantés, et la journée de Cannes, le plus brillant exploit de la valeur carthaginoise, et la prise de Capoue, et la dévastation de l'Italie. Annibal ne put voir sans indignation que l'on préférât à sa gloire un présage tiré des entrailles d'une victime.

Et certes, en fait d'opérations stratégiques, le génie de cet homme de guerre devait avoir, même au sens du dieu Mars, plus de poids et d'autorité que tous les oracles de la Bithynie.

L'armée de terre de Prusias s'étant fait battre par celle d'Eumène, Annibal eut l'idée d'entreprendre une guerre maritime contre le roi de Pergame, dont les forces navales pouvaient si bien favoriser une descente des Romains en Asie Mineure.

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX. — A l'ancienne Bithynie correspond aujourd'hui le groupe des circonscriptions turques dites : *Sandjak de Boli*, *Sandjak de Kodja Ili* et *Sandjak de Brousse*.

<sup>2</sup> C. Nepos, *Annibal*, X. — Tite-Live, XXXIX, II. — Strabon, XII, IV, 3. — Justin, XXXII, IV.

<sup>3</sup> Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII.

<sup>4</sup> III, VII, 6.

Ainsi fut fait.

Les hostilités furent activement reprises et Annibal vit un jour venir la crise qu'il avait préparée. Une rencontre eut lieu. La flotte d'Eumène ayant sur celle de Prusias une grande supériorité numérique, besoin était de rétablir l'équilibre. Or voici l'expédient auquel Annibal eut recours : au moment où allait se donner la bataille, à l'heure même du branle-bas, il réunit ses officiers de marine et leur prescrivit de concentrer leurs efforts sur un but commun, d'attaquer tous ensemble le navire que montait le roi. **Ce vaisseau amiral, ajouta-t-il, je vous l'indiquerai d'une manière précise, au moment voulu.**

Le branle-bas s'achève, tout est paré. Annibal expédie vers l'ennemi une embarcation. C'est un parlementaire qui demande à remettre un message au roi de Pergame, au roi en personne.

Il est fait droit à sa requête.

Eumène s'attend à des propositions de paix, mais la dépêche qu'il ouvre ne contient que des railleries !

Quant au parlementaire, il est déjà hors d'atteinte. Il a bien rempli sa mission, puisqu'il a clairement indiqué à chacun le navire à bord duquel se trouve le roi.

Alors aux mâts du vaisseau amiral bithynien apparaissent des signaux que répète la **σάλπιγξ**. A l'instant, suivant les instructions des triérarques, les agents du service de la timonerie se précipitent à leurs postes de combat et, au commandement **ρυνναπαί** de chaque **κελεδής**, l'exécution de la manœuvre ordonnée commence. On court sus au bâtiment royal, on le cerne, on va le prendre ! Eumène n'échappe au danger qu'en battant précipitamment en retraite sur sa réserve mouillée près du rivage.

Restaient en ligne les autres navires de la flotte pergaméenne.

Annibal fait tirer sur eux toutes ses pièces d'artillerie névrotone ; il leur envoie bordées sur bordées. Chose curieuse ! cette pluie de projectiles fait rire les marins de Pergame, mais leur hilarité dure peu. Ils jettent bientôt des cris perçants, on les entend hurler de douleur. Les équipages sont épouvantés !

Que se passe-t-il donc ? Rien que de très simple.

Il ne s'agit que de l'exécution d'un nouveau genre de tir, de l'inauguration d'une méthode de combat naval encore inédite.

Annibal avait fait enfermer dans des bombes en poterie tous les serpents venimeux qu'il avait pu trouver<sup>1</sup>. En tombant sur le pont d'un navire, la bombe s'y brisait, les ophidiens étaient mis en liberté et les gens de mer haletants cherchaient à se dérober au danger d'une piqûre mortelle.

L'emploi, très original, de ces projectiles creux valut à Annibal un succès éclatant<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> C. Nepos, *Annibal*, X. — Justin, XXXII, IV.

<sup>2</sup> L'idée ne pouvait manquer de faire son chemin. A l'exemple du grand Carthaginois, les Byzantins eurent, plus d'une fois, recours à ce procédé contre les Russes assiégeant Constantinople. Les machines des défenseurs lançaient sur l'ennemi des amphores chargées de vipères et de scorpions. Un auteur didactique du XVII<sup>e</sup> siècle, Casimir Siemienowicz, fait mention des projectiles creux à charge de bêtes venimeuses dont on faisait encore usage de son temps.

# LIVRE VINGT-DEUXIÈME. — LA MORT D'ANNIBAL

## CHAPITRE UNIQUE.

Saisi de la nouvelle du grave échec d'Eumène, le gouvernement de Rome résolut de se défaire à tout prix d'un ennemi irréconciliable qui, proscrit et abandonné des siens, faisait encore, à lui seul, échec au Capitole. Il expédia donc en Asie des agents chargés du soin de mettre le roi Prusias en demeure de leur livrer la personne d'Annibal<sup>1</sup>, de le leur remettre mort ou vif<sup>2</sup>, ou plutôt de l'assassiner<sup>3</sup>. Tel fut le sens de la mission confiée à l'honnête Flamininus, ce chef d'ambassade qu'un poète a flétri du nom d'Hudson Lowe de l'antiquité.

Ayant eu vent de ce qui se tramait contre lui à la cour de son hôte, Annibal se promit d'échapper aux griffes de cette république romaine que le même écrivain, continuant sa métaphore, compare à la perfide Albion du temps de notre premier Empire.

Être conduit captif à Rome, s'y voir donné en spectacle à une vile multitude escortant le char d'un arrogant triomphateur, mourir enfin de la main du bourreau, cela était au-dessus de la force d'âme d'un soldat des temps antiques. Non, les Romains n'auront pas Annibal, du moins ils ne l'auront pas vivant !

Sur le rivage asiatique de la mer Noire<sup>4</sup>, entre Kadikjos (*Chalcédoine*) et Ismid (*Nicomédie*), se trouve le village de Gebseh, bâti sur l'emplacement de l'antique place forte<sup>5</sup> ou bourgade<sup>6</sup> de Libyssa<sup>7</sup>. Non loin de ce centre de population<sup>8</sup>, Annibal occupait une maison ou villa<sup>9</sup> qu'il avait fait construire de telle sorte que chaque partie de l'édifice eût sa sortie spéciale<sup>10</sup>. Composé de sept corps de bâtiments distincts, le petit palais était desservi par sept galeries permettant de passer de l'intérieur à l'extérieur, et réciproquement. Ces communications, parfaitement dérobées, étaient, pour la plupart, souterraines<sup>11</sup>.

Annibal apprend un jour que Flamininus et ses agents sont là<sup>12</sup> ; que, d'accord avec Prusias, ces sombres émissaires rôdent autour de son habitation<sup>13</sup>. Il voit arriver avec eux une multitude de gens en armes<sup>14</sup>. Plus de doute, on en veut à sa liberté, à sa vie !

---

<sup>1</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, XII. — Justin, XXXII, IV. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, LI.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXIX, LI.

<sup>3</sup> Plutarque, *Flamininus*, XXI.

<sup>4</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>5</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII. — Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII.

<sup>6</sup> Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII.

<sup>7</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX. — Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII.

<sup>8</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>9</sup> Tite-Live, XXXIX, II. — Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>10</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

<sup>11</sup> Tite-Live, XXXIX, II. — Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>12</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

<sup>13</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

<sup>14</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

Tout d'abord, il essaye d'échapper aux assassins, il cherche à fuir ; mais toutes les issues du palais sont gardées, l'investissement est complet<sup>1</sup>. Va-t-il tomber aux mains de ce Flamininus ?

Oh ! non, jamais ! Son destin était de vivre et de mourir sur la terre étrangère. Eh bien, que les destinées s'accomplissent !

Alors, froidement, résolument, avec cette sérénité d'âme qui présidait alors au suicide des vaincus de la vie, le héros que poursuit la haine des Romains se donne la mort<sup>2</sup>. Il expire en songeant à la splendeur de ses hauts faits, en mesurant la grandeur de sa gloire<sup>3</sup>, en gémissant peut-être sur le sort qui attend ses aveugles compatriotes<sup>4</sup>.

Tite-Live<sup>5</sup> a mis dans la bouche du mourant ces paroles, qui, bien qu'ampoulées, font assez ressortir l'odieux des actes de la politique romaine :

Délivrons le peuple romain de ses angoisses, puisqu'il n'a point la patience d'attendre la mort d'un vieillard. Flamininus n'aura guère à s'applaudir, à s'honorer de la victoire qu'il remporte sur un ennemi trahi et désarmé. L'événement de ce jour montrera ce que sont devenues les mœurs des Romains ! Leurs pères, jadis menacés par Pyrrhus, lui ont fait dire de se mettre en garde contre une tentative d'empoisonnement ; eux, aujourd'hui, ont chargé un personnage consulaire d'inviter Prusias à assassiner traîtreusement son hôte !

Quelles sont les circonstances qui ont accompagné cette fin tragique du grand capitaine ? La plupart des auteurs estiment qu'il s'est empoisonné<sup>6</sup>. D'autres cependant rapportent qu'il s'est fait étrangler par un de ses esclaves<sup>7</sup>. La première de ces deux versions nous paraît seule acceptable.

Cela admis, l'on s'est demandé comment les choses se sont passées, de quel poison le fier vaincu a fait usage. A-t-il, comme le veut Plutarque, bu du sang de taureau<sup>8</sup> ? Cela n'est pas probable, attendu que le poison dont il s'agit, Annibal l'avait toujours sur lui, préparé à l'avance, en vue de l'employer au moment du besoin<sup>9</sup>.

La substance vénéneuse a-t-elle été absorbée sous forme de breuvage<sup>10</sup> ou ne comprenait-elle que quelques gouttes de liqueur enfermées dans le chaton d'une bague<sup>11</sup> ? Nous pensons devoir admettre cette dernière solution.

Ainsi, à deux mille ans de là, Napoléon à Fontainebleau essayait de se donner la mort ; il ouvrait, à cet effet, un anneau contenant certain poison subtil que lui avait donné Cabanis. Cet anneau, il n'avait jamais cessé de le porter au doigt.

---

<sup>1</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

<sup>2</sup> Valère-Maxime, IX, II, 2.

<sup>3</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII.

<sup>4</sup> Carthage, qui l'avait méconnu et trahi, ne devait pas lui survivre longtemps. Elle fut, en effet, détruite en 146, soit moins de quarante ans après sa mort.

<sup>5</sup> XXXIX, LI.

<sup>6</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII. — Tite-Live, XXXIX, II. — Silius Italicus, *Puniques*, XIII. — Varron, *Περί έξαγωγής*. — Justin, XXXII, IV. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, XLI. — Julius Obsequens, *Prodiges*, III.

<sup>7</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>8</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>9</sup> C. Nepos, *Annibal*, XII. — Tite-Live, XXXIX, LI.

<sup>10</sup> Tite-Live, XXXIX, LI. — Silius Italicus, *Puniques*, XIII.

<sup>11</sup> Juvénal, *Sat.* X, v. 163 sqq. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, XLII.

A quelle date faut-il placer la mort d'Annibal ? Les auteurs ne s'accordent pas à cet égard ; on flotte entre les années 183, 182 et 181<sup>1</sup>. Suivant Cornelius Nepos, Annibal se serait tué à l'âge de soixante-dix ans<sup>2</sup>. Or nous savons qu'il est né en l'an 247 avant J.-C.

Il suivrait de là que la date de l'événement devrait se rapporter à l'an 177. En somme, rien de certain. Ce qui semble admissible, c'est qu'Annibal est mort la même année que Scipion et que Philopœmen<sup>3</sup>.

Une vieille prophétie voulait que les restes d'Annibal ne pussent reposer ailleurs qu'à Gebseh (*Libyssa*)<sup>4</sup>. C'est effectivement là qu'on leur donna la sépulture<sup>5</sup>. Construit en pierres de taille<sup>6</sup>, le tombeau portait encore, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'inscription :

#### CI-GÎT ANNIBAL<sup>7</sup>.

Des voyageurs modernes ont visité les lieux. Nous traversâmes, dit le comte de Marcellus<sup>8</sup>, les rues étroites de Libyssa et le lit desséché du Libyssus, pour atteindre le tombeau d'Annibal, unique but de notre longue promenade. On désigne ainsi une colline ovale plus haute que les tumulus de la plaine de Troie. Peu de minutes suffisent pour en gagner à pied le sommet. Quelques marbres brisés et deux colonnes couchées sur des cistes en fleur, c'est tout ce qu'on retrouve de la tombe d'Annibal.

Septime Sévère aurait, au dire de Tzetzes, fait élever à Annibal un mausolée de marbre blanc. On s'est, plus d'une fois, demandé si ce monument funéraire se trouvait à Libyssa ou en Libye ? Beulé<sup>9</sup> se prononce nettement en faveur de la première des deux hypothèses, et nous croyons qu'il est dans le vrai. Les marbres dont parle le comte de Marcellus sont bien ce qui nous reste du tombeau d'Annibal, vraisemblablement restauré par Sévère.

D'origine africaine<sup>10</sup>, et peut-être carthaginoise, l'empereur aux cheveux crépus<sup>11</sup> avait sans doute eu à cœur d'honorer la mémoire de son glorieux compatriote.

---

<sup>1</sup> C. Nepos, *Annibal*, XIII.

<sup>2</sup> C. Nepos, *Annibal*, XIII.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXXIX, L et LII. — Justin, XXXII, IV.

<sup>4</sup> Plutarque, *Flamininus*, XX.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII. — Ammien Marcellin, XXII, IX. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, XLII.

<sup>6</sup> Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, XLII.

<sup>7</sup> ... (*arca*) *in qua hodieque inscriptum est :*

*HANNIBAL HIC SITUS EST.*

(Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, XLII.)

<sup>8</sup> *Souvenirs de l'Orient*. — Cf. Belon, *De admiranda operum antiquæ artis præstantia*, liv. I, ch. XIII, dans le Trésor de Gronovius, t. VIII.

<sup>9</sup> *Fouilles à Carthage*, 1861.

<sup>10</sup> Spartien, *Septime Sévère*, I et XIX. — Sévère était né à Leptis ou à Tripoli. (Spartien, *Septime Sévère*, I et XVIII.)

<sup>11</sup> Spartien, *Septime Sévère*, XIX.

## ÉPILOGUE

S'il fut jamais une vie militaire bien remplie, c'est sans contredit celle d'Annibal. En considérant l'ensemble de ses travaux<sup>1</sup>, on ne peut que s'extasier devant la variété de tant de merveilleuses opérations<sup>2</sup>. Que de guerres n'a-t-il pas conduites<sup>3</sup> ! Que de grandes batailles n'a-t-il pas livrées, que de combats n'a-t-il pas soutenus, que de sièges n'a-t-il pas faits<sup>4</sup> ! Que de vicissitudes supportées<sup>5</sup>, que de traverses triomphalement vaincues au cours de ces longues et rudes campagnes !

Ce qui fait le grand homme de guerre, c'est la synthèse harmonique d'une vigueur corporelle inaltérable, d'une intelligence supérieure, d'un caractère de trempe exceptionnelle, enfin et surtout d'une vertu spéciale, dite esprit militaire, élevée à sa plus haute puissance. Satisfaire dans les règles à cet ensemble de conditions multiples n'est pas chose facile assurément ; aussi les gens de guerre dignes de ce nom sont-ils rares. On observe cependant que, dans les derniers siècles antérieurs à l'ère chrétienne, il en apparaît coup sur coup plusieurs<sup>6</sup>.

C'est du centre de cette pléiade que se détache en haut-relief la grande figure militaire d'Annibal. Telle une étoile de première grandeur scintille d'un vif éclat dans l'orbe d'une constellation.

Essentiellement sobre et n'accordant que le strict indispensable aux besoins des sens, le fils d'Amilcar s'était, à force de volonté, fait un corps insensible à la douleur. Sachant bien que la guerre est loin d'être un *métier de roses*, il couchait gaiement sur la dure, supportait sans y prendre garde des fatigues à l'excès desquelles succombaient des hommes plus vigoureux que lui et, quelles que fussent les épreuves à subir, était toujours capable des plus rudes efforts. Témoin, par exemple, la force étonnante avec laquelle il fit face aux misères de la traversée des marais du Pô<sup>7</sup>.

Il sut alors merveilleusement dompter les révoltes de la chair meurtrie, tant chez ce vaillant homme l'esprit dominait la nature physique, tant les forces morales avaient raison des maux corporels !

En fait d'intelligence, ce qui place Annibal hors de pair, c'est l'ampleur magistrale de ses vastes desseins, la fécondité de ses combinaisons heureuses, les inspirations de son génie, la sagesse<sup>8</sup> de ses résolutions, la précision de ses

---

<sup>1</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, XIII.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, XIII.

<sup>4</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>5</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>6</sup> La période à laquelle il est fait allusion comporte effectivement une brillante pléiade de gens de guerre qui, à des titres divers, ont laissé un nom dans l'histoire. Annibal vient au monde soixante-seize ans après la mort d'Alexandre ; César, quatre-vingt-trois ans après la mort d'Annibal. Et ce cycle de rayon relativement restreint comprend, en outre, des personnages de second plan encore fort remarquables, tels que Pyrrhus, Philopœmen, Fabius, les Scipions et autres généraux de Rome formés à l'école du grand Carthaginois.

<sup>7</sup> Vide supra, livre VII, ch. III.

<sup>8</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, I.

calculs, sa sûreté de main, son adresse et sa présence d'esprit<sup>1</sup>. En fait d'astuce et de ruses de guerre, il n'a pas son pareil<sup>2</sup> ; et, quant à son instruction militaire, elle est éminemment supérieure<sup>3</sup>. Il sait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps.

Admirable organisateur, il fut toujours habile à se créer des ressources en pays ennemi ; il sut partout improviser des combattants, transformer en soldats les jeunes hommes qu'il rencontrait sur son passage<sup>4</sup>. Il sut pétrir ses troupes à son image, les entraîner et les mener, pleines de confiance, à la victoire<sup>5</sup>.

Homme politique de premier ordre, il est guidé par cette idée profonde que c'est en Italie qu'il faut combattre Rome ; que le meilleur moyen d'abattre la rivale de Carthage, c'est d'insurger contre la dure domination du sénat romain les populations italiotes encore mal soumises. Tel est, rigoureusement observé, le tracé de sa ligne de conduite.

Que de critiques violentes son prétendu manque d'énergie n'a-t-il point soulevées au lendemain de la journée de Cannes<sup>6</sup> ! Depuis Juvénal jusqu'à Népomucène Lemerrier<sup>7</sup>, tous les poètes ont cru de bon goût de lui reprocher son inaction, son manque d'audace. Or il sait bien que Rome est encore imprenable et, cela constaté, il se jette délibérément dans la Grande-Grèce, au sein d'une civilisation avancée, dans un pays semé de républiques urbaines gouvernées par des sénats auxquels les classes populaires font une opposition violente. Ces cités ennemies de Rome, il les révolutionne<sup>8</sup> ; il renverse partout le parti aristocratique, donne le pouvoir au parti démocratique, fait de Capoue le centre d'un empire carthaginois<sup>9</sup>, de Tarente un mouillage destiné aux renforts qu'il attend de la métropole. Et alors il appelle le monde entier à son aide, il invoque le concours de tous les peuples d'Occident que menace l'immense ambition de Rome ; il étend son action politique jusqu'en Grèce et en Asie !

Et quel caractère que celui de cet homme ! Forcée dans le foyer des haines que Rome suscitait autour d'elle, son âme était dotée d'une puissance extraordinaire, d'une vigueur sans égale, de toutes les qualités éminentes dont l'ensemble se résumait pour les anciens sous le nom de vertu<sup>10</sup>.

Inaccessible à la crainte, il avait l'audace, la hardiesse, l'intrépidité d'un héros<sup>11</sup>. Insatiable de mouvement<sup>12</sup>, doué d'une activité infatigable, ardent aux prises d'armes, il était en même temps plein de sang-froid. Au milieu des plus grands dangers, dans le tumulte des batailles, il avait autant de clairvoyance, de lucidité

---

<sup>1</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>2</sup> Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>3</sup> Aurelius Victor, *De Cæsaribus*, XXXVII.

<sup>4</sup> Aurelius Victor, *De Cæsaribus*, XXXVII.

<sup>5</sup> Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>6</sup> Vide supra, liv. XII, ch. V : *Une prétendue faute militaire*.

<sup>7</sup> Népomucène Lemerrier, *Alexandre*.

Annibal, qui t'arrête ?

Tu forças la victoire : en sais-tu moins user ?

<sup>8</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>9</sup> Vide supra, liv. XIII, ch. IV : *Les délices de Capoue*.

<sup>10</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX. — Cornelius Nepos, *Annibal*, I, XII et XIII. — Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>11</sup> Dans *Annibal Carthage eut un chef héroïque ...* (D'Alembert, *Építaphe du maréchal de Saxe*.)

<sup>12</sup> Silius Italicus, *Puniques*, I.

d'esprit que d'autres généraux méditant sous la tente dans le calme et le silence du camp. Absolument maître de lui, il savait, comme son père Amilcar, garder secrets tous ses desseins<sup>1</sup>, condition essentielle du succès à la guerre. Sachant opposer à la fortune adverse une constance superbe, une opiniâtreté inébranlable, il supportait avec aisance les suprêmes anxiétés du commandement. Il était, en un mot, inspiré de l'esprit militaire.

Elle n'est pas facile à donner, la définition de cet esprit spécial. C'est un sentiment profond de la devise Dieu et Patrie ; c'est l'intelligence exacte des mots service, ordre et consigne ; c'est une habitude invétérée de l'accomplissement du devoir, une disposition généreuse au dévouement, au sacrifice, à l'abnégation. N'est pas militaire qui veut. Le génie, l'expérience, l'instruction, la fermeté, la vigueur physique et le courage n'y suffisent pas. Il faut, pour être *militaire dans l'âme*, avoir le feu sacré, le fanatisme du métier ; il faut aimer le soldat et les aventures de guerre. Il faut avoir l'esprit libre, indépendant, le cœur honnête et haut placé, le dédain de la fortune, le mépris des disgrâces, de la souffrance et de la mort. Il faut, enfin, la gaieté, la simplicité, la sérénité d'âme qui ne peuvent procéder que d'une bonne conscience.

La plupart de ces vertus et grâces d'état sont héréditairement transmissibles. Or Annibal a du sang militaire dans les veines<sup>2</sup> ; il est issu d'une famille de vieux capitaines ; tous ses parents se sont fait tuer à l'ennemi. Peut-on rêver plus beaux titres de noblesse ?

En contemplant, dit A. Thiers<sup>3</sup>, cet admirable mortel doué de tous les génies, de tous les courages, on cherche une faiblesse et on ne sait où la trouver. On cherche une passion personnelle, les plaisirs, le luxe, l'ambition, et on n'en trouve qu'une : celle de la haine des ennemis de son pays. — Ce mortel, à qui Dieu dispensa tous les dons de l'intelligence et du caractère, et le plus propre aux grandes choses qu'on eût jamais vu, offrit le plus beau spectacle que puissent donner les hommes : celui du génie exempt de tout égoïsme et n'ayant qu'une passion, le patriotisme dont il est le glorieux martyr.

A ne parler ici que de choses d'art militaire, on peut dire que le fils d'Amilcar réunit tous les mérites, qu'il est, sous tous rapports, éminent capitaine.

Quel étonnant stratégeste ! Parti de l'Espagne, dont il a fait sa base, il mène son armée à travers la Gaule, aussi inconnue alors des peuples occidentaux que l'est de nos contemporains le cœur de l'Afrique équatoriale. Il ose franchir les Pyrénées, les Alpes et l'Apennin afin de mettre en échec la puissance de Rome. Quelle ligne d'opérations !

Et quel tacticien habile ! Les grandes journées du Tessin, de la Trebbia, de Trasimène et de Cannes ne sont-elles pas de véritables chefs-d'œuvre ?

Un seul homme, dit encore A. Thiers<sup>4</sup>, un seul homme dans les temps anciens fait ce qu'on appelle communément la grande guerre, c'est Annibal. On peut dire qu'il n'a pas d'égal dans l'antiquité. C'était l'opinion de Napoléon, juge suprême en ces matières, et on peut l'adopter après lui. — Comme militaire, Napoléon n'a

---

<sup>1</sup> Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>2</sup> Silius Italicus, *Puniques*, I.

<sup>3</sup> *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre LXII, passim.

<sup>4</sup> *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre LXII, passim.

qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire) : Annibal. — Du reste, ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes.

Avant l'admiration de la critique moderne<sup>1</sup>, Annibal avait su mériter celle de l'antiquité. Feuillitez Polybe<sup>2</sup>, Cornelius Nepos<sup>3</sup>, Tite-Live<sup>4</sup>, Pline<sup>5</sup>, Juvénal<sup>6</sup>, etc., vous n'entendrez, à Rome et en Grèce, que des concerts de louanges en l'honneur de ce géant des batailles. Le nom d'Annibal avait pris chez les anciens la signification de **grand homme de guerre**. Ce nom, c'est celui que Silius Italicus donne avec conviction à Scipion l'Africain<sup>7</sup>, celui que s'arroge Civilis<sup>8</sup>, celui qu'Aurelius Victor croit devoir décerner à l'empereur Probus<sup>9</sup>.

Ce sont les leçons d'Annibal qui ont fait tous les généraux de Rome depuis Scipion l'Africain jusqu'à ce Caton le Censeur<sup>10</sup> qui passait, lui aussi, pour être un général distingué<sup>11</sup>. C'est Annibal qui, plus tard, a servi de maître au brave Pescennius Niger. Cet empereur-soldat ne connaissait d'autres lectures que les relations des hauts faits du fils d'Amilcar<sup>12</sup> ; et ce maître, il le préconisait, à tout propos, comme le meilleur modèle à suivre<sup>13</sup>.

Nous estimons que, malgré les différences de temps, de lieux, d'armements et de moyens de communication, le grand Carthaginois peut également servir de modèle aux généraux de notre siècle.

Voilà surtout pourquoi nous avons écrit cette histoire d'Annibal.

## **FIN DU TROISIÈME ET DERNIER TOME.**

---

<sup>1</sup> Les écrivains français sont unanimes à célébrer les mérites du grand Carthaginois. Chateaubriand, par exemple, en était, comme A. Thiers, l'admirateur passionné. *Annibal*, dit-il (*Itinéraire de Jérusalem à Paris*, passim), *Annibal me paraît avoir été le plus grand capitaine de l'antiquité*. — Il surpassa César comme homme de guerre. — Infatigable dans les périls, inépuisable dans les ressources, fin, ingénieux, éloquent, savant même et auteur de plusieurs ouvrages, Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit et à la force du caractère.

<sup>2</sup> Polybe, XI, III, *Bellum Hannibalicum*, XIX.

<sup>3</sup> Cornelius Nepos, *Annibal*, I et XIII.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVIII, XII.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. nat.*, VII, XXIX.

<sup>6</sup> Juvénal, *Sat.* X, v. 147.

<sup>7</sup> Silius Italicus, *Puniques*, XVII.

<sup>8</sup> Tacite, *Hist.*, IV, XIII.

<sup>9</sup> Aurelius Victor, *De Cæsaribus*, XXXVII.

<sup>10</sup> Pline, *Hist. nat.*, Proëm., XXIII.

<sup>11</sup> Cornélius Nepos, *Caton*, III. — Pline, *Hist. nat.*, Proëm., xxIII. — Caton a écrit une histoire dont le cinquième livre comprenait l'exposé des événements de la deuxième guerre punique auxquels il avait pris part. Il est aussi l'auteur d'un traité *De militari disciplina*. Ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

<sup>12</sup> Spartien, *Pescennius Niger*, XI.

<sup>13</sup> Spartien, *Pescennius Niger*, XI.